N° 741 40e Année Tome CCXI 1er Mai 1929

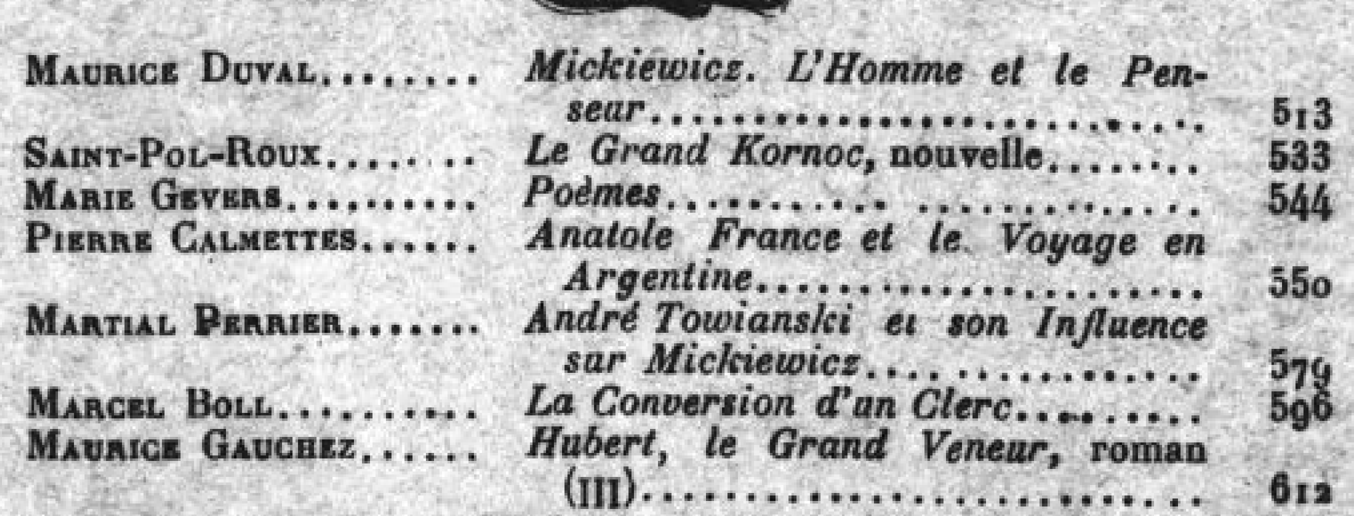
MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Le marasme reste aussi grand qu'auparavant. Ni l'échec de la Conférence de Paris chargée de fixer le montant des réparations allemandes, ni l'amélioration du marché monétaire anglais, ni la perspective d'une réduction des impôts en France, pour 1930, n'ont réussi à vaincre l'indifférence de la Bourse.

Il est cependant quelques mouvements particuliers qu'il importe de mettre en relief, parce qu'ils sont de nature à s'amplifier.

C'est d'abord la bonne allure des Rentes françaises. Elle résulte de la prévision d'un abaissement progressif du loyer de l'argent sur notre marché. Selon toute vraisemblance, l'an prochain permettra d'inaugurer l'ère des conversions. La Ville de Paris vient d'ailleurs de frayer la voie à l'Etat en procédant à une émission d'obligations 4 1/2 o/o devant permettre de rembourser l'emprunt 5 3/4 o/o 1921.

C'est ensuite la reprise des Valeurs d'Assurances. Elle est aisément explicable. Il tombe en effet sous le sens que notre réforme monétaire, en consacrant le coefficient 5, va inciter les assurés à relever le montant de leurs polices. De là des bénéfices supplémentaires pour les Compagnies.

C'est enfin l'intérêt porté par les professionnels aux Affaires de Caoutchouc. Tous les Présidents de Compagnies anglaises s'accordent à prévoir une augmentation de la consommation européenne et, consécutivement, une nouvelle amélioration des cours de la gomme. De là certains achats spéculatifs, et aussi de nombreux arbitrages dont les Cuprifères ne sont pas sans se ressentir, maintenant que les cours du cuivre ont fléchi à New-York, de 24 cents à 18 cents la livre.

LE MASQUE D'OR

INFORMATIONS FINANCIÈRES

L'Emprunt de la Ville de Paris

L'opération financière de grande envergure à laquelle vient de procéder la Ville de Paris présente pour l'épargne nationale des avantages si substantiels qu'on s'explique fort bien le succès dont a bénéficié l'émission.

Les modalités de cette dernière méritent d'être remises en pleine lumière.

Elles consistent dans la souscription, au prix de 910 francs par 1.000 francs de capital nominal, d'obligations 4 1/2 o/o nettes de tous impôts présents et futurs, à l'exception de la taxe de transmission.

Le faible prix d'émission, le rendement accru encore par l'exonération d'impôts, la parfaite sécurité du placement, en tous points comparable à celle de nos fonds nationaux, confèrent aux obligations nouvelles un attrait exceptionnel auquel viennent s'ajouter encore les avantages des emprunts à lots.

En effet, le tirage au sort des obligations, qui aura lieu chaque semestre, comportera un lot de un million, un lot de 500.000 francs, deux lots de 200.000 francs, deux lots de 100.000 francs, et quarante-quatre lots de 10.000 francs. Les lots, eux aussi, seront nets d'impôts.

On peut souscrire, soit en numéraire, soit par remise d'obligations Ville de Paris 1921, dont le prix de reprise a été fixé à 509 fr. 58 par unité et 101 fr. 92 par cinquième.

Tout porte à croire que les nouveaux titres, qui seront avant peu cotés officiellement, prendront rapidement une forte plus-value, parfaitement justifiée par leurs avantages intrinsèques et les garanties qu'ils présentent. Les capitalistes ne sauraient réaliser un placement meilleur. Aussi, le classement immédiat en portefeuille de ces excellentes valeurs paraît-il s'imposer pour un ensemble de raisons qui assurent, d'ores et déjà, le plus grand succès à l'émission.

Comptoir National d'Escompte de Paris

Réunis en assemblée générale annuelle le 27 mars, sous la présidence de M. Boyer, président du Conseil, les actionnaires ont approuvé les comptes de l'exercice 1928, tels que nous les avons publiés dans nos éditions du 13 mars courant, se soldant en bénéfice de 46.916.217 fr. qui, sur la propositton du Conseil, a été affecté comme suit : Réserve statutaire, 2.345.810 fr. ; aux actionnaires : Intérêt de 5 o/o, 12.500.000 fr. ; Dividende de 55 fr., 27.500.000 fr. ; au Conseil, 1 million 603.520 fr. ; aux parts, 1.462.410 fr. ; Disponible non réparti et reporté à nouveau au compte des actionnaires, 1.504.475 fr., ce qui porte le report total à 22.204.217 francs.

Le dividende est ainsi fixé à 80 fr. par action, sur lequel a été payé, le 31 janvier, un acompte de 20 fr. ; le solde de 60 fr. sera payable le 31 juillet prochain, sous déduction des impôts, de même que le dividende des parts, fixé à 24 fr. 3735 brut.

MM. Alfred Bechmann et Edgar Llewellyn, administrateurs sortants, ont été réélus. M. de Lavergne a été réélu membre de la Commission permanente de contrôle ; enfin, MM. Thirion, de Lavergne et Max Robert ont été réélus commissaires aux comptes.

Bi 6

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE ÇONDÉ, PARIS (6e)
R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie, (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux. *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la post-soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

MICKIEWICZ

L'HOMME ET LE PENSEUR[1]

—

Nous pouvons appliquer à Mickiewicz, comme homme, comme penseur, poète, professeur, ce jugement par lequel il caractérisa, dans l'un de ses cours, excellemment, la littérature polonaise : « En lui, tout est sérieux, et l'esprit qui l'inspire et le but auquel il ne cesse de tendre ». L'esprit qui l'inspire n'est pas de ce monde ; à travers ses périodes éloquentes, au Collège de France, ses poèmes comme les *Dziady*, ses articles de combat, on sent le souffle d'un génie qui l'anime et le force à prononcer des paroles nécessaires, à lancer des courants et des germes d'idées, à la manière des prophètes dont l'âme, en ressentant et en exprimant par-

(1) Dans sa préface aux *Chefs-d'œuvre de Mickiewicz*, son fils, Ladislas, qui non seulement par son talent, mais par sa noble conscience se haussa jusqu'au niveau de la mémoire de son père, cite cette pensée de Henri Heine : « C'est dans la poitrine des grands écrivains d'une nation que repose l'image de ses destins futurs ». Nulle ne pouvait s'appliquer plus exactement au génie de Mickiewicz.

Il naquit le 24 décembre 1798, dans le temps où un troisième partage de la Pologne en achevait le démembrement. Il avait 14 ans lors de la fameuse campagne de 1812, source pour les Polonais et lui-même de si grandes espérances et de si cruelles déceptions. A Vilna, mêlé à des Associations littéraires, patriotiques, il publie *Ballades et Romances*, *Grazyna* et les *Dziady*, 1822 1823.

A travers mille péripéties (interné à Vilna, à Saint-Pétersbourg, voyage en Crimée, relations étroites avec les jeunes patriotes russes qui eux aussi luttaient pour l'affranchissement de leur pays), il écrivit des *Sonnets*, *Conrad Wallenrod*. Puis, ne se sentant pas en sécurité, il partit pour l'étranger (Allemagne, Italie, Suisse, France). Sa gloire fut définitivement assurée par la troisième partie des *Dziady* et par *le Livre de la Nation polonaise et des Pèlerins Polonais*, 1832, par *Pan Tadeusz*, 1833. Il enseigna à Lausanne, 1839, fut nommé en 1840 professeur au Collège de France : époque très curieuse, d'un éclat bien particulier pour cette maison officielle qui retentit des voix puissantes de Michelet, de Quinet, de Mickiewicz. Dès 1844, le cours de littérature slave

faitement les profondeurs mystérieuses de toutes les âmes individuelles et collectives, les dépasse infiniment. Son but : incarner en lui, dans tous ses sentiments et dans toute son activité, la vie de sa Nation et, au delà des aspirations de sa Patrie, révéler à tous les hommes, à tous les peuples, particulièrement à la France, réveiller et exalter en eux le sens de leur propre destinée et des fins de l'Humanité. Il nous apprend, ou plutôt il nous rappelle que, dans chaque individu, dans chaque pays, au fond de ses « entrailles », se trouve inscrit un mot, une étincelle du Verbe qui contient en elle toute la force et tout le secret de son évolution, toutes les conditions de son avenir.

Mais, avec un tel poète, un tel Inspiré, combien l'on est gêné d'avoir à faire une analyse de ses pensées et de ses élans ! En se mettant à le disséquer ainsi, on ne peut s'empêcher de se souvenir de cet anathème qu'il lança, un jour, avec son éloquence de feu, contre les hommes qui ne savent pas découvrir dans un penseur une idée sans glacer, sans figer son inspiration, sans enterrer sa vie et momifier ses enthousiasmes dans le cimetière des mots. On aurait envie, au contraire, de s'abandonner à ce réveil qu'il suscite en vous, à cette flamme intérieure qui, dans des intuitions directes, vous découvre les merveilles toujours surprenantes et renouvelées de l'être si simple et si mystérieux. Il ne pense que pour vous faire penser ; il ne crie son angoisse, sa douleur que pour réveiller en vous le sens de la douleur, créatrice d'élans et d'énergies profondes; il ne chante les malheurs et l'impérissable espérance de sa patrie que pour secouer la torpeur des

était suspendu. En 1841, le génial poète avait fait l'émouvante rencontre d'André Towianski. Après de nombreux voyages, il fonda la *Tribune des peuples*. En 1851 il demanda la naturalisation française, qui lui fut refusée. Nommé bibliothécaire à l'Arsenal, il fut ensuite chargé d'une mission pendant la guerre de Crimée. Il mourut à Constantinople le 16 novembre 1855.

Comment donner le sentiment de l'importance pour la France des relations si étroites, si constantes qu'il eut avec sa vie, avec sa littérature, sa pensée, ses arts, sa politique, ses destinées ! Le beau monument du grand sculpteur Bourdelle sera le témoin de la passion qu'il nourrit toujours pour notre pays, que, dans son cœur et son esprit, pénétré d'un ardent amour de l'Humanité, il ne cessa jamais d'unir avec sa chère Pologne !

nations coupables, criminelles ou complices de son sacrifice et qui en resteront, dans le cours de l'évolution humaine, malgré tout, responsables. Il ne sonde le cœur des sages, des grands génies de la science et de la philosophie que pour nous faire pressentir, bien au delà d'eux, les sources auxquelles, inépuisablement, nos âmes peuvent aller chercher des clartés et des secrets capables de lever les bandeaux qui troublent nos regards et déchirer les voiles qui nous cachent les cieux. Ah! comme l'on éprouve l'inextricable complicité de ce système de liens, de rapports dans lesquels notre vie assoiffée de lumière et de liberté resta enchaînée, au contact d'un génie comme celui-là, dont chaque pensée est une illumination dans la nuit, chaque regard un éclair qui pénètre en nous, chaque phrase un appel à des actes dont la signification nous apparaît soudainement si vaste, sous leurs apparences banales, que nous sommes à la fois épouvantés et séduits par l'étendue de nos devoirs et le poids de nos responsabilités.

Nous n'approfondirons jamais assez la vie, l'activité des hommes de génie, que l'on confond trop souvent avec les hommes de talent. Ceux-ci sont de plus en plus nombreux; dans le même temps où les autos encombrent les rues, ils encombrent toutes les avenues de la civilisation. Ceux-là sont toujours rares, au contraire. A quoi les reconnaître? Ils sont incompréhensibles, d'autant plus qu'ils ne ressemblent à personne, et se montrent, extérieurement du moins, pareils à tout le monde. On les devine, plutôt qu'on ne les distingue, à leurs proportions gigantesques, renfermées dans les cadres souvent étroits d'une existence ordinaire, à l'atmosphère qu'ils créent spontanément autour d'eux. Leur évolution s'accomplit suivant des processus insaisissables; leurs façons d'agir, de comprendre, de découvrir le véritable visage des choses et des êtres, se manifestent d'une manière absolument personnelle et originale. Ils sont toujours en dehors des logiques communes du raisonnement et du cœur; ils dépassent le niveau de tous leurs contemporains, sont inintelligibles à la plupart, repoussés de pres-

que tous, alors que personne, en définitive, ne peut se passer d'eux.

Mais il est un de leurs caractères qui, peut-être, serait encore plus significatif : en tout, ils « transcendent » la réalité. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ils ne cessent jamais d'avoir les pieds solidement attachés au sol, et jamais, non plus, ils ne sont incapables de s'élancer jusqu'aux plus hautes cimes de la conscience et de l'esprit, parcourant ainsi, dans chacun de leurs élans, tous les champs de la vie, dans tout l'univers. En effet, ils ont le bon sens et de l'expérience. Ils ne sont pas de ces faux sages ou illuminés qui s'attardent et se complaisent dans les mirages des paysages lunaires. Au contraire, éclairés par une lumière véritable, ils s'attachent à connaître, à travers elle, la réalité dans tous ses aspects, dans ses exigences les plus concrètes ; ils n'imaginent pas, ils regardent et ils voient ; et de ces choses exactement vues, ils s'élèvent jusqu'aux lois les plus générales de l'ordre naturel, jusqu'aux principes mêmes de la Vie. Ils sont ainsi capables de relier le fini et l'Infini, non pour s'offrir le luxe si recherché des dilettantes de planer au-dessus de la mêlée, mais pour agir, partir des faits, pour connaître la raison des choses et atteindre l'Idéal, mais aussi ne pénétrer, ne voir cet Idéal que pour l'incorporer dans le réel. A ces rares génies s'applique cette définition qu'il a donnée de l'homme à mission : « chargé de continuer l'œuvre de l'homme du destin, de sauver le monde, d'être grand comme le monde ».

Tel est Mickiewicz.

Peu d'écrivains furent aussi multiples et divers. Mais plutôt, il en est peu qui, étant si divers et multiples, surent réaliser en eux une si profonde et constante unité. Poète, penseur, journaliste, professeur, c'est toujours le même esprit qui travaille, le même cœur qui vibre à l'unisson de sa pensée, c'est le même génie qui l'inspire. De là cette impression de force qu'il ne cesse de donner, le sentiment si vif d'une tâche entreprise dans la pleine conscience d'un but

à atteindre, et une parfaite maîtrise de soi dans l'épanouissement d'une personnalité qui continue toujours à se perfectionner et s'accomplir. Ame complexe, toujours ouverte à tous les souffles de l'Esprit, ardente à suivre les aspirations profondes des hommes et de la nature, communiant avec le plus bas et le plus haut, à sa place auprès du plus petit, et d'un bond dans l'Absolu, il vous agrandit, il vous rend meilleur, grave, car dans les moindres détails sur lesquels tombe son regard, il vous découvre soudain des horizons et des mystères insoupçonnés. Ainsi il ranime en nous le sens du devoir ; il réveille notre espérance au moment où elle est en train de se figer dans les déceptions ou les piétinements de l'existence quotidienne.

C'est un artiste, un amant passionné de la beauté, un penseur, qui a une soif insatiable de la vérité, autant de celle qu'il cherche que de celle qu'il a déjà trouvée et que, continuellement, il se dévoile encore à lui-même ; enfin, il est un parfait honnête homme. Nous pouvons le considérer sous chacun de ces aspects, à la condition toutefois de ne pas oublier que tous ces divers individus, il les fut simultanément, harmonieusement.

Artiste, il crée et il comprend. Il n'est pas moins attachant quand il produit qu'en approfondissant les chefs-d'œuvre de ses pairs, naturellement choisis d'instinct parmi les plus grands. Il a dit que « continuer, ce n'était pas imiter ». Il n'imite jamais, il recrée.

C'est qu'il ne perçoit pas les objets et les êtres comme nous les percevons : on dirait que dans l'image d'un arbre il en saisit la vie entière ; derrière un visage, c'est la vie de la personne qu'il cherche, qu'il regarde et qu'il aime. La beauté qu'il traduit, ce n'est pas une combinaison logique de lignes, de traits ou de sentiments, suivant je ne sais quel idéal géométrique, mais une sorte de lumière qui éclaire une conscience, un drame, une forme, un mouvement. Le beau est d'essence spirituelle : enlevez cette flamme intérieure, et le corps le plus merveilleusement modelé sera

froid comme une statue. Au contraire, lorsqu'elle brille audedans de lui, il apparaît tout à coup comme transfiguré. Pour Mickiewicz, ainsi que pour les Grecs, les modèles, qu'il contemple plus avec les yeux de l'esprit qu'avec les yeux du corps, sont nés au delà de notre monde, dans une sphère plus proche que la nôtre du Soleil éternel. Le mystère de la séduction qu'exerce leur beauté sur nous tient à ce que, conservant encore des souvenirs, des reflets, des rayons de leur pays d'origine, elles réfractent dans leurs pensées, dans leurs sentiments comme sur les traits de leur physionomie, toutes les tragédies, les imperfections, les laideurs de notre réalité, de même que leurs élans enthousiastes et désespérés, pour ne pas s'y perdre et s'en affranchir. En un mot, la beauté qu'il aime, c'est celle des grandes âmes.

Le vrai, il le poursuit sur le même chemin et par les mêmes moyens, avec le même tempérament que le beau. Il n'y parvient pas péniblement, lentement, par des analyses savantes et érudites, méthodiques : il le trouve d'instinct. C'est ainsi qu'il nous le dévoile : il nous fait sentir plutôt que comprendre ; il ne dissèque pas minutieusement des raisonnements, des systèmes ; il nous montre, il découvre à nos yeux des séries d'idées, chacune d'elles lumineuse, éclairs traversant les ténèbres de nos éruditions, et reliées les unes aux autres par une logique spontanée, naturelle. Quand il nous expose l'une de ses conceptions ou l'une de ses croyances, c'est comme s'il nous invitait à communier avec lui dans son idéal, dans un même amour de la vérité.

Il est peut-être difficile de distinguer ce qu'il emprunte et ce qu'il doit à sa propre inspiration. Mais toute idée, quelle que soit la source à laquelle il l'ait puisée, aussitôt transformée, devient originale, neuve et féconde. Il se promène parmi les doctrines des grands penseurs, un Descartes, un Spinoza, un Hegel, un Emerson, avec le même genre d'attention créatrice qu'à travers un musée ou que dans la nature : toujours en train d'assimiler, d'élaborer, d'inventer. Butiner partout sur son passage des matériaux et créer

ne sont pas comme chez tant d'autres deux actes distincts et séparés, mais le même effort d'invention et le résultat d'une même tension de la vie. Il est bien intéressant de l'entendre exposer et examiner un système : il ne le résume pas, il n'en fait pas un compte rendu méthodique ; il ne se soucie pas d'être complet ni érudit ; ce sont des suites d'intuitions jaillies on ne sait si c'est de la pensée de l'auteur ou de son histoire. Rien de didactique ; ce serait insuffisant pour instruire des élèves et leur donner une histoire fidèle de l'évolution de la pensée philosophique. Mais c'est vivant, spontané, clair ; cela explose dans un cerveau où fermentent des théories, des idées, des élans créateurs, des flammes d'inspiration.

Il a horreur du mensonge, du superficiel, de tous ces artifices par lesquels on déguise l'erreur ou l'on déforme la vérité. Le vrai, c'est une manifestation de la vie ; c'est comme la signature du Verbe qui est déposée au cœur de chaque chose et de chaque être ; c'est une certaine expression de l'ordre, de l'harmonie, des fins essentielles de l'univers. Donc, on ne peut la découvrir à part de tout ce dont il est solidaire. Il n'y a pas ici, dans un domaine délimité, la vérité ; là, dans un autre, la Beauté ; ailleurs, encore, la Bonté ; elles se confondent ; elles ne sont qu'un. De sorte que la vérité ne se laisse pas atteindre en dehors d'une conduite droite. La logique d'un raisonnement le plus impeccable, mais émanant d'un cerveau qui n'est pas éclairé par une conscience pure, ne conduit qu'à des conséquences provisoires ou fausses. Outre que les mots, qui devraient n'être que les images fidèles des objets ou des idées, finissent par acquérir une valeur propre, à se substituer en quelque sorte à ce qu'ils étaient chargés de représenter ; si bien que, à notre insu, ils possèdent un jour une logique à eux, artificielle et vaine, servant à recouvrir et à masquer la véritable logique des choses : c'est la lettre qui tue l'esprit.

La vérité, c'est une révélation qui jaillit des sources de la vie et se répand en des flots de vie nouvelle ; elle ne se

découvre que grâce au progrès intérieur de la personnalité, dans une conscience qui, à force de se dégager de ses erreurs, de ses souillures et de son passé, devient capable de voir la lumière, ou, ce qui revient au même, de recevoir la vie. Une vérité ne doit pas être seulement comprise, mais réalisée, accomplie ; c'est la condition pour que devienne possible la révélation d'une vérité nouvelle. Notre cerveau est une sorte d'appareil de transmission ; notre âme est un miroir ; notre volonté est un artiste ; elle imite le démiurge. A travers une illumination, le vrai, c'est un courant de force saine qui veut nous affranchir et nous dépasser et, de l'esprit d'un individu privilégié, doit se répandre partout dans les êtres et les choses de tous les champs et de tous les sillons, pour les renouveler. Recevoir une vérité, ce n'est pas apprendre une connaissance de plus, lire un livre de plus et devenir capable d'ajouter un volume de plus à ceux que ronge déjà la poussière des rayons de nos bibliothèques : c'est être régénéré et, ensuite, devenir une source d'eau vive à laquelle consciemment ou inconsciemment les hommes viendront puiser pour se régénérer à leur tour.

Toute vérité nouvelle demande un effort nouveau pour s'élever vers elle ; toute vérité nouvelle, c'est-à-dire toute parcelle d'une vie nouvelle, demande de la part de l'homme le sacrifice d'une parcelle de la vie ancienne. On ne peut s'élever vers un degré supérieur sans quitter le degré inférieur, ou sans en être violemment arraché. Tout ce qui annonce l'avenir nous sépare du passé ; c'est pourquoi toute vérité est fille de la douleur, toute vérité fait naître de la douleur ; c'est pourquoi toute vérité ne vit que par le travail qui est aussi une douleur.

Nous le savons : nous n'ignorons pas qu'un grand artiste est torturé par son désir de la perfection ; pourtant, sa souffrance, nous la comprenons comme un effort tenace et pénible pour surmonter les obstacles : victoire sur la faim, sur la concurrence, sur l'humiliation, sur l'isolement, sur la couleur, le marbre ou les mots ; pas davantage. Or, Mickiewicz nous dit que c'est encore bien autre chose. C'est la

régénération morale qui permet la régénération de l'intelligence et qui ouvre les voies fermées par le mal, le désordre, aux intuitions divines; cela, c'est une lutte contre soi-même plus que contre les autres, et contre soi signifie non seulement contre cette personne passagère que nous sommes pendant une existence de quelques années, mais contre un long passé qui se condense dans un présent où nous sommes forcés de revivre, de refaire et d'accomplir toute l'histoire d'une famille, d'un pays, d'une race, de l'humanité.

Combien froide, desséchée et vide et vaine, cette érudition purement intellectuelle, toute livresque, que nous prenons pour une des conditions fondamentales de la civilisation ! C'est comme si les momies de nos musées représentaient les hommes nécessaires pour régénérer la civilisation égyptienne.

La doctrine donne des formules. C'est ainsi qu'après les grands guerriers arrivent ces hommes qui prêchent les doctrines du repos et du chez-soi. Après l'intention viennent les formules, et les formules attrapent l'homme et finissent peu à peu par lui arracher toute vie.

De là cette situation anormale d'une civilisation où la science, dans toutes les voies, a poussé si loin ses découvertes, où sa puissance matérielle sur ce qu'il y a de physique, de mécanique, dans notre existence, ne connaît pas de limites, alors que nous sommes impuissants, dans le domaine moral, à dominer les forces de désordre, de désagrégation qui menacent la société, la conduisant aux guerres, aux révolutions, à l'anarchie et à la ruine. La vérité, son critérium, c'est sa capacité de réalisation sur tous les plans. Il y a « les vérités vivantes et les vérités courtisanes », celles qui, se reposant sur leur beauté première, se laissent aller à une jouissance passive de leurs avantages et prodiguent leurs charmes en train de se flétrir à ceux qui s'en font les esclaves. La vérité vivante s'enfante dans la douleur et dans l'espérance. Quand une race, un peuple, une classe d'hommes, pendant des siècles et des siècles, ont gémi dans

des tortures, supplié en des prières inaudibles, crié dans des efforts impuissants, espérant chaque jour une délivrance qui n'arrive pas, alors ce ne sont pas les livres, ce n'est pas l'histoire érudite, ni une physique, une biologie, moins encore une philosophie hautaine qui, avec leurs systèmes figés, peuvent, à l'heure d'une crise fatale, trouver le mot de la situation. Cette découverte se produit dans une âme qui résume en elle, dans ses luttes, dans ses défaites et ses progrès, dans ses sacrifices incessants, toutes ces aspirations lointaines, et elle se réalise dans une illumination. Un mot, ainsi révélé, peut contenir une puissance incalculable, et à ce mot les événements paraissent devoir obéir, jusqu'à ce que, d'époque en époque, son sens s'obscurcissant, sa vertu dépérissant, il finisse, comme les autres, par devenir une formule.

Il faudrait citer ces passages si hardis où Mickiewicz va jusqu'à soutenir qu'« un jour viendra où l'adage : « il est impossible de discuter sur le goût », sera appliqué aux hautes vérités politiques et philosophiques, et où ces vérités seront arrachées à la discussion ». Quel est le sens de cette audace ? Elle signifie précisément que l'homme ne discutera plus parce qu'il verra. Il verra toute vérité dans une intuition aussi directe et aussi lumineuse qu'il perçoit avec ses yeux des couleurs, avec ses oreilles des sons. Si l'on contemplait directement l'attraction universelle, qu'aurait-on besoin de controverses et d'expériences, pour en prouver l'existence et en découvrir les ressorts cachés, qui ne seraient plus cachés. Des conciles seraient-ils nécessaires pour définir la Trinité et déterminer la distinction des Trois personnes en l'unité indivisible de Dieu, si les regards de notre âme assistaient à cette procession et à cette union ? Ainsi sur tous les champs de l'activité, de la plus concrète à la plus abstraite, longtemps avant des philosophes aujourd'hui célèbres qu'il devance par un instinct génial, même dans le domaine scientifique, sans négliger l'analyse dont il sait qu'elle est un instrument indispensable, il op-

pose l'esprit de système à l'inspiration, qui seule est capable, par des révélations supérieures, de régénérer la pensée et de féconder indéfiniment l'effort. Au sujet de certains grécophiles et gothophiles de son époque qui se proposaient, comme il arrive à toutes les époques, de rétablir l'art grec et l'art gothique, « on ne voyait pas, dit-il, qu'il aurait fallu commencer par vivre à la manière des Grecs et des chevaliers du Moyen-Age... Une tour gothique, sortant tout d'un coup par la porte d'un salon parisien, présenterait un miracle moins grand que ne le serait une synthèse éclose dans le cabinet d'un littérateur ». « Une intuition, dit-il encore en citant des exemples célèbres, ne germe pas toujours dans le cerveau d'un savant possédant la science infuse au terme de nombreuses années d'étude, et muni de laboratoires perfectionnés, mais souvent d'un trait de génie, éclairant subitement l'esprit fruste d'un homme plus ou moins inculte, mais doué de bon sens et qui, penché sur ses machines, en observe attentivement les mouvements, en découvre le mécanisme par une sympathie analogue à celle qui fait se dévoiler à nous une âme étrangère. »

Les découvertes scientifiques (va-t-il même jusqu'à affirmer, dépassant ainsi les limites de nos compréhensions) ne sont nullement les produits naturels d'une civilisation ; elles ne dépendent aucunement des institutions que l'on peut créer pour l'avancement et le développement des sciences ; elles naissent en dehors des combinaisons de l'intelligence : elles dominent la science de toute la hauteur de l'Esprit... Elles semblent se faire en dehors, indépendamment du processus d'idées et de faits qui paraissent y avoir logiquement conduit (1).

Et maintenant, si d'un bond nous franchissons la distance des connaissances d'ordre pratique aux plus hautes, celles où la pensée de l'homme se trouve aux prises avec

(1) Il est à remarquer que si ces idées nous sont devenues familières depuis l'influence des Boutroux, des Poincaré, des Bergson, Mickiewicz les a développées de 1843 à 1850.

l'Infini, avec l'idée, avec l'action de Dieu, c'est la même attitude que nous lui voyons prendre spontanément, mais s'affirmant avec encore plus de confiance et plus d'autorité, contre la lettre qui tue et pour l'esprit qui vivifie.

Qu'est-ce qui rend aveugles les Pharisiens de tous les temps? La même cause que nous avons vue pétrifier les raisonnements, les idées, même les inspirations à mesure que l'esprit perd le contact direct avec la vie. La même, également, qui, dans la conduite, produit ce phénomène si souvent signalé de l'obscurcissement en nous de la voix de la conscience, pourtant si intérieure à nous mêmes. La vertu peut s'enraidir, s'ossifier dans l'inertie des actions conformes au devoir, sur les canevas tissés par le cours uniforme de l'existence quotidienne ; surtout elle se corrompt dans les compromissions auxquelles nous sommes entraînés par les mille contraintes sur nous de la vie sociale. Mickiewicz a horreur autant du mensonge moral que du mensonge intellectuel. Rien ne le blesse comme de sentir cette prostitution de la vérité morale par des consciences extérieurement conformes à la loi, aux mœurs, soit par intérêt, soit plus souvent par inertie ; pendant qu'elles en respectent les formules, elles en font mentir l'esprit. C'est parce que nous parodions la vertu que le sens de l'acte nous est fermé; par ce resserrement de notre être qui se pétrifie dans le mécanisme d'une activité artificielle, toute d'imitation, desséchée par un manque d'initiative et de sincérité, nous devenons incapables de comprendre la portée d'une simple intention jaillie d'un cœur aimant, d'une volonté droite et d'une intelligence aux larges horizons. Nous savons et nous croyons, parce que l'expérience nous le fait voir et que la physique nous l'explique, qu'un brin de flamme peut faire sauter une poudrière et détruire toute une ville. Mais nous ne croyons pas, nous ne soupçonnons pas qu'une pensée, qu'un effort, qu'un vœu partant d'une conscience sainte, a des effets sur les plans les plus éloignés de l'univers. C'est cette rééducation dont Mickiewicz nous présente

un exemple vivant, rééducation qui nous conduit non seulement à la pratique de la vertu, mais à une véritable régénération.

La vie, dit il, est elle faite pour autre chose que pour acquérir cette science difficile d'accomplir son devoir ?

Cette science, il la possédait innée en lui comme son talent de parler et de penser en vers. Mais il n'a cessé de la développer et de l'approfondir durant toute son existence. Tandis que les plaisirs, l'abandon de soi à toutes les fantaisies du désir, l'égoïsme et la paresse, conduisent les hommes, quel que soit d'ailleurs leur champ d'action, à un rétrécissement de leur personnalité, on sent que, par cette passion, cette soif ardente du Bien dans un tempérament de feu dominé par une raison maîtresse d'elle-même, Mickiewicz s'épanouit toujours davantage : c'est un élargissement de sa vie, de son rayonnement. Etre une conscience, ce n'est donc pas régler extérieurement sa conduite suivant les prescriptions d'un catéchisme moral : c'est ouvrir perpétuellement son être à une sympathie de plus en plus profonde avec les destinées des autres êtres, des autres mondes, de tout l'univers. C'est collaborer, dans les plus petites choses comme dans les grandes, avec la Pensée, avec la volonté de Dieu. Ce n'est pas se saisir et se vouloir comme individu, « vivre sa vie », suivant cette formule magique toute puissante sur les mœurs contemporaines, mais se fondre au contraire dans l'Humanité, dans un effort constant pour mettre de plus en plus en harmonie ses fins personnelles avec les grandes lois qui régissent l'évolution de l'Etre depuis l'α jusqu'à l'ω. Esclave du devoir, mais libre par la volonté d'accomplir tout le devoir, tel fut Mickiewicz, et cela, il le fut naturellement. Autant qu'un poète de génie, c'est un parfait honnête homme.

Si nous nous en tenions à ce rapide portrait, nous nous ferions de lui une idée par trop infidèle encore. Une statue fixe l'individu qu'elle représente dans une de ses attitudes et sous celui de ses visages qui paraissent les plus caractéris-

tiques de ce qu'il voulait être, et expriment le mieux le plus haut niveau qu'ait atteint sa personnalité. Mais le long devenir par lequel a dû passer sa nature, de sa naissance à ce niveau, le sculpteur ne l'exprime pas, les luttes, les efforts patients, les réactions violentes du milieu à une influence qui le gêne et menace de le bouleverser, les angoisses, les déchirements d'une conscience qui, sûre de sa vérité, se trouve condamnée à toujours la chercher comme si elle ne la possédait pas, ou comme s'il en doutait, tellement les échos lui parvenant du dehors la contredisent et la repoussent. Nous savons que, sauf pour de très rares exceptions, la vie des hommes de génie n'est qu'un calvaire qu'ils gravissent de leur premier à leur dernier jour : conduits par un flambeau si étincelant qu'il en fait pâlir toutes les autres clartés, ils semblent marcher en clairvoyants ou en somnambules, au milieu de ténèbres où les autres se sentent en pleine lumière. Mais le cas de Mickiewicz est entre tous privilégié, non pas qu'il souffrît moins, mais parce qu'il souffrit davantage.

Il est un homme de génie, et un homme de foi ; mais il est aussi, et surtout, un individu représentatif de sa patrie, et, à travers elle, de l'humanité. C'est un Pèlerin, un pèlerin qui marche vers les Lieux Saints, en même temps qu'un chevalier combattant pour son Dieu ; et un missionné qui, sur sa route, parle, dit aux passants, à ses frères, aux étrangers, même à ses ennemis, aux barbares, ce que, de sa voix intérieure, ils sont capables et obligés d'entendre. Nous ne nous trompons pas, et c'est bien ainsi que le représente, nous semble-t-il, son grand admirateur Bourdelle : non comme un sage figé dans la joie intime d'une vertu orgueilleuse ou sereine, mais dans l'attitude d'un de ces voyageurs mystérieux qui vont, appuyés sur un bâton, recouverts d'un manteau, le bras levé vers l'Infini dans un geste qui arrête on ne sait quelle menace, ou qui lance quelque supplication ardente, ou qui répand sur tous les sillons proches et lointains les semences fécondes, et qui,

donnant le meilleur d'eux-mêmes, s'en vont toujours plus loin, ne pouvant s'arrêter, se fixer, le visage recouvert d'une tristesse profonde, et frémissants sous son voile, dans une concentration douloureuse par un élan irrésistible vers des routes infinies, à travers les ténèbres environnantes et dans un soleil éblouissant.

Maintenant que nous revivons sa vie, dans l'impérissable souvenir qu'il nous a laissé, nous pouvons mieux comprendre le caractère véritablement sacré de la mission dont il était chargé. Les événements eux-mêmes ont justifié ses prévisions : en les considérant, on a l'impression que ce poète penseur était doublé d'un visionnaire qui percevait, comme sur des clichés prophétiques, un avenir déjà contenu pour lui dans le présent : le réveil de la race slave ; — les relations entre la France et la Russie ; elles furent réalisées pour des buts et dans un esprit qu'il aurait condamnés, mais elles n'en furent pas moins un effet nécessaire de cette solidarité profonde qu'il avait dégagée si fortement de nos communes destinées ; — le salut de la Pologne est accompli ; il l'admettait comme un article de foi ; — les alliances entre les nations, n'a-t-il pas, en toutes occasions, stigmatisé les calculs, la volonté de puissance, les convoitises qui en sont les bases réelles, causes permanentes de conflits préparés par la ruse et où d'être sincère conduit par toutes les voies à la ruine, alors qu'elles devraient, pour être durables et fécondes, reposer seulement sur des affinités et sur une conscience commune du sens de la Vie et de l'Idéal humain :

> Rien dans la nature n'existe d'une manière isolée ; la tendance qui rapproche certains peuples par une sympathie constante prouve qu'ils ne peuvent accomplir certains devoirs nationaux qu'en commun,... les esprits doivent se rapprocher et se fondre pour se communiquer des vertus et des forces nouvelles...

Il leur faut aussi et surtout « un idéal nouveau et complet, synthèse du passé et de l'avenir ». Et voici pour les

dangers qui menaçaient notre pays, s'il ne retrouvait pas le secret de sa mission :

J'ai le droit de vous déclarer qu'une grande responsabilité pèse aujourd'hui sur la France. Les peuples attendent beaucoup, espèrent beaucoup de la France. La France, messieurs, ne peut pas retourner à une vie de chez soi et de pour soi,... elle a longtemps marché à la tête des nations chrétiennes ; elle ne peut pas les laisser au milieu d'une déroute morale !... Le Génie de la France n'est pas pour nous une idée abstraite, nous savons le reconnaître, nous l'avons suivi jadis.,.. où est-il maintenant ? Les peuples qui ont répondu à ses appels vous demandent à leur tour à quoi les a t-on appelés ?

Jusqu'aux caractères si étranges et inquiétants que l'époque actuelle présente aux observateurs attentifs et veillants :

Aussitôt que le capitaine a perdu de vue son étoile, aussitôt qu'on le voit chercher avec embarras son chemin sur la carte, alors sa voix, qui avait la puissance de faire manœuvrer l'équipage comme un seul homme, perd sa force, son magisme de commandement ; on reconnaît au timbre, aux accents de cette voix qu'il n'y a plus d'autorité : alors arrive le mousse, puis le savant de l'équipage et aussi l'homme de l'école, qui apportent des livres, qui donnent des conseils ; bientôt les matelots eux-mêmes s'en mêlent. C'est, dans la sphère politique, l'image du gouvernement parlementaire ; c'est, dans la sphère religieuse, la lutte du catholicisme et du protestantisme ; c'est l'anarchie, c'est la fin d'une époque, c'est ce que les livres sacrés appellent la fin d'un monde ; c'est aussi là ce que les livres saints expriment en disant : que le soleil (qui n'est autre chose que la chaleur et l'énergie de l'amour), que le soleil s'obscurcira et que les étoiles tomberont du firmament.

Et il ajoute, lui qui nous annonça, comme nous l'avons déjà rappelé, qu'un jour viendrait où l'on ne discuterait pas plus des vérités morales que des vérités mathématiques :

Ceux qui n'ont pas encore vu ces signes, ceux qui ne les comprennent pas, à ces hommes il n'y a rien à dire.

Enfin, il conclut avec une force croissante de conviction :

Quant à nous, ce qui se passe dans les âmes des individus, la mollesse, la légèreté, la souffrance, l'inquiétude générale, tout cela nous sert de preuve intérieure pour nous convaincre que nous approchons d'un changement universel.

Si, du domaine de la vie sociale, nous passons à celui de la pensée, nous ne sommes pas moins surpris de le voir, en dehors des systèmes, des cadres tout faits, des dialectiques habituelles, exprimer des idées, interpréter des phénomènes et ouvrir des perspectives suivant des convictions et des hypothèses qui firent l'originalité et le succès des plus grands philosophes de notre temps.

Oui, une sorte de prophète, semant les vérités, la lumière, les menaces et les espoirs à la façon de ces apôtres de la primitive Eglise qui marchaient, prêchaient, réalisaient l'Evangile véritable et indéformé dans l'ombre et la promesse de leur maître toujours vivant : comme eux, il se sent obligé de parler, d'agir. Nous le voyons passer de l'exposé critique de Hegel à un torrent de périodes enflammées qui secouent, à la manière de l'orage à travers les arbres, tous les fruits mûrs et les fruits gâtés sur les arbres de tous les jardins. Poète, penseur, croyant, son verbe a la mélodie des plus belles harmonies sorties du cœur et des nerfs d'un chanteur de je ne sais quel Cantique des Cantiques, dont il paraît entendre les échos dans les profondeurs de son âme, nous élevant avec lui au delà de nos sensations dans une sphère où les idées se confondraient avec les nombres et les sons. Il chante, il aime, il flagelle, il respecte tous les hommes et frappe impitoyablement toutes leurs erreurs et tous leurs vices : le rationalisme ; l'inertie dissolvante des mœurs desséchées dans des intérêts et des habitudes ; les formes variées et subtiles du pharisaïsme, depuis celui des faux savants jusqu'à celui des mauvais bergers ; enfin le mensonge enraciné, source de tant d'erreurs, de tant de retards et d'échecs souvent irrémédiables, qui nous fait con-

fondre le progrès avec le développement de notre civilisation artificielle dominée par les besoins matériels, tendue vers l'acquisition des richesses pour l'asservissement toujours croissant de l'homme à ses passions. Et cette lutte constante, jamais elle ne l'épuise ; au fur et à mesure qu'il dépense son énergie, elle se recrée. Quelqu'un a dit : « Il est fatigant d'être une conscience ». C'est vrai pour presque tout le monde ; mais pour de tels hommes qui puisent leurs forces à la source même de la vie, il ne semble pas qu'ils soient jamais las, jamais fatigués d'être conscients pour eux-mêmes et pour la masse innombrable de leurs frères, amis et ennemis, incorrigiblement distraits de l'intérêt fondamental de la vie. Mickiewicz ne cessait pas de se sentir multiplié, en quelque sorte, par toutes les existences dont il se croyait solidaire et responsable. Il vivait non à l'extérieur, mais au centre de sa nation, des peuples, des événements. Par moments, on aurait l'impression qu'il est dans le secret de Dieu, et qu'il a le droit de parler avec autorité. Ainsi furent les missionnés, les apôtres de tous les temps. D'où tirent-ils cette conviction? Ils n'accepteraient pas la question ou dédaigneraient de répondre.

Entendez-le :

La preuve qui résume toutes les autres, c'est celle que je vous apporte ici, en moi, dans ma personne, dans mon âme et conscience. Sentez-vous que chacune de mes paroles est tirée du fond de mes entrailles? Si votre âme répond oui, alors vous êtes obligés d'y prêter toute votre attention, et j'emploierai tous les moyens pour l'exciter et pour l'attirer. Dussé-je finir par des cris, je n'hésiterais pas à crier. Ces cris ne sortent pas de ma personnalité, je suis décidé à la sacrifier ; ces cris partent du fond de l'âme d'un grand peuple. Du fond de toute sa tradition, après avoir traversé mon âme, ils tomberont au milieu de vous, comme des flèches qui fument encore de sueur et de sang.

Cette exaltation, cet enthousiasme, douloureux et joyeux, suppliant et irrésistible, naissent de la conscience universelle, tendue vers ses fins les plus hautes et enchaînées

loin de son royaume naturel, conscience universelle qui se condense en lui pour se manifester. Aussi, comme de tous les hommes de génie, est-il de tous les temps, de tous les pays, et parfaitement de son temps et de son pays. Il incarne l'Esprit de sa nation, et celui de la race slave, de même que, par le mystère d'une sympathie vivante, il nous révèle à nous, Français, notre génie propre : génie du passé, en marche vers la gloire, et portant à travers le monde la torche de ses merveilleuses destinées ; génie du présent, en train déjà de saigner sur la croix que lui font porter vers le Golgotha de demain tous les égoïsmes, toutes les ingratitudes, les lâchetés et les plus basses envies conjuguées sur la terre presque entière contre sa gloire immortelle. Quand il parle en homme d'Etat, nous connaissons par lui ce qu'un véritable homme d'Etat doit être, et nous comprenons avec un douloureux regret la cause de nos malheurs et de notre impuissance. Quand il parle en chrétien, c'est l'Eglise qui s'incorpore en lui, dans sa foi ardente et fraîche, dans son verbe spontané, vigoureux, simple et violent, d'un homme qui semble un écho vivant de la parole du Maître, l'Eglise primitive et éternelle.

Portrait idéal, excessif, direz-vous ? Nullement. Mickiewicz est un de ces rares hommes de génie, qui, ayant porté l'humanité très haut dans leur conscience, si près de Dieu par un sacrifice constant de soi-même à sa vérité, n'a cependant jamais commis le sacrilège ni de la déifier ni de se déifier :

> L'homme à qui il est donné de porter et d'élever la lampe de la vie, la coupe de la Vie, doit la tenir pure et haute pour qu'elle puisse s'emplir de tout ce qu'il y a de fort et de vivant dans la nation. Il doit alors s'oublier ; s'oublier, c'est peu dire : il doit disparaître personnellement du milieu de son public.

Et qu'il parlât ou qu'il se tût, Mickiewicz accomplissait toujours et avec une sérénité amère, douloureuse, ce sacrifice nécessaire, mourant perpétuellement et renaissant de ses morts successives pour une action chaque jour plus pro-

fonde et plus haute. Ce qui le soutenait, ce qui le ressuscitait dans tous les moments de cette lutte épuisante et périlleuse, c'était sa conviction d'agir par Dieu et pour Dieu :

Il n'y a pas d'autre moyen de prouver que l'on est avec Dieu que de devenir plus grand que les enfants de la terre ; de prouver que l'on est plus fort qu'eux, plus sage qu'eux, que l'on embrasse même cette terre qui est leur unique sphère d'action et que l'on a la force de la manier et de l'étreindre et de l'élever. L'esprit de l'homme est l'enfant de Dieu, qui ne règne pas seulement dans le Ciel, mais aussi sur la terre. L'esprit doit devenir maître de la Terre.

MAURICE DUVAL.

LE GRAND KORNOC

—

A Emile Boulan.

De Chaumière que je fus à Lanvernazal en Roscanvel (mon âme, si l'aviez pu voir, en ce temps-là portait la coiffe du hameau), me voici Manoir sur la hauteur de Camaret (ce n'est plus une coiffe, nenni, mais un hennin que l'on verrait désormais).

Visage ancien, terreux, qu'encamarde une niche à madone au-dessus d'un chambranle d'inégales pierres en manque-de-dents; des yeux grands comme des fenêtres guère plus grandes que des yeux; deux joues bouffies en crèches; et, sur ce tout champignonnant très-bas, un *pen-du* d'ardoise que trouent deux cheminées en oreilles pointues : tel j'étais hier.

Qu'on est donc peu d'être Chaumière!

Aujourd'hui, bâti sur la falaise, mon corps neuf y campe les hautaines dimensions de deux pavillons reliés par un hall.

Là-bas, mes jambes gisaient sous l'herbe; ici, deux fois quatre tourelles à gorgerin de zinc m'étayent de leurs huit jarrets tendus vers l'azur. C'est pourquoi, semblable au lait qui monte, la coiffe intérieure en hennin s'est haussée, — car, de peu me voilà beaucoup.

Or, je me sens davantage Manoir qu'auparavant Chaumière, vétuste demeure que je devins au long de sept années, tandis que, moellon à moellon, le logis nouveau m'est devenu conjointement à moi le devenant.

Ce château par moi conçu, des équipes l'érigèrent, dont

les bras multipliés devaient ressortir à mon buste, alors pareil au buste à greffes de Bouddha. Le rêve se fit chose et la chose personne, par osmose, dans un aller-retour si prompt de boomerang que les pilleurs d'épave de la dune se demandent si j'habite le Manoir ou si le Manoir m'habite, ou bien si l'on s'habite simultanément, nous interpénétrant de par l'inceste de la possession.

Quelque chose et Quelqu'un!

*

L'œuvre que l'on enfante nous enfante en un chassé-croisé d'amour où l'auteur et l'œuvre se réfléchissent réciproquement, à croire que celle-ci retourne s'abreuver à la source de conception et que celui-là se mire en la buveuse : l'œuvre et l'auteur confondent leur visage.

Ce sonnet célèbre, dont le verbe s'élève d'entre ces comédiens en promenade, comme il burine son poète à même l'espace moyennant ses quatorze traits lestés d'une sonnaille, l'audition exposant le poète si formellement que nous le saluons d'un clignement! Ces ondes géométrisent le musicien fameux, la symphonie s'adaptant au rayonnement du maître au même instant que celui-ci s'enclôt parmi la projection sonore. La Méthode a les lignes de Descartes, la Grâce le masque de Pascal. L'une contre l'autre, frottez ces deux îles, vous obtiendrez comme soleil Napoléon.

Figures, transfigures...

Des fois, une province se déplace sous les espèces d'un personnage schématique. Tels des pigeons de colombier en colombier, des pays entiers voyagent de front en front. Tenez, le Japon si lointain, ne le percevez-vous pas sous les cercles d'or de la casquette du svelte officier de marine promenant son souvenir à travers nos ajoncs fleuris? Et si j'ajoutais que ce svelte officier est là sans être là, qu'il se trouve au Japon par le fait qu'une geisha l'y pense en ce moment précis? Autre affaire, ce gros bon-

homme au mitan de la côte, eh bien, ce gros bonhomme n'est autre qu'une vieille histoire-du-canton qui de porte en porte prend du ventre, une très vieille histoire descendant se rafraîchir à l'estaminet de notre Doyenne qui, elle, n'est qu'une pile d'archives de la commune. Pourquoi, dites, ce moulin ne vire-t-il pas aujourd'hui? parbleu d'être parti dans la campagne commercer avec des sacs de blé noir et de froment qui parlent comme vous et moi! Quant au paradis en papier bleu des pauvres gens, ne le distinguez-vous pas dans le nuage en surplis de ce vicaire allant porter le pain des anges à quelque ancienne au mouroir? Enfin, ce maire des environs, ce maire en train de vendre ses poulets chez nous, avez-vous remarqué ce qu'il a sur la tête? Non? Mais il a pour chapeau, que diable, le clocher de son village!...

*

On devient les choses qui deviennent on.

Chaumière, nul ne me considérait; Manoir, des yeux nombreux m'adornent de la base au faîte, et malgré moi je roue, m'enflant à une tension telle de baudruche que souvent j'appréhende le clou de corail qu'avancent les corneilles et les merles.

Me dérusticisant, le château m'ensuperbe jusqu'au ridicule. Un rayon brusque violant la cuisine aux cuivres impeccables, vite une rangée de casseroles flambe en chaîne à pendeloques sur ma bedaine de parvenu. D'imaginaires manchettes et jabots me poussent de la même façon que sur la garenne des flots d'aubépine. Je n'égrène plus le moindre bêlement. Mes doigts négligemment tombés sur le clavecin du salon m'éloignent davantage encore de mes crèches. D'entre les bras vermiculés d'un fauteuil d'époque, mon caprice évoque une fausse séquelle d'ancêtres mêmement qu'un prestidigitateur extrait du gibus d'emprunt une queue-leu-leu de fantoches disparates. Ma morgue subit des vertiges d'histoire au bas

desquels un tas de siècles me contemple... ah! ne me parlez plus de révolutions... et par la haute cheminée du hall j'évacue des bouffées de fumée plus chiquement qu'un prolétaire par le nez. Gonflé de l'orgueil qu'avec une ossature pareille, sous ma solide carapace, jamais je ne mourrai, je toise l'Océan qui s'en égaille sur la grève en révérences de galets...

Néanmoins, sitôt closes les paupières de bois, d'ingénues souvenances m'enchenillent, rubans qui sortiraient d'une commode provenue de la Chaumière; et me hante un possible conflit entre mon orgueil présent et ma candeur passée.

Cette nuit, des lamentations bizarres m'ayant fait sursaillir, je découvris, glissé d'une étagère sur les carreaux du vestibule, notre modeste accordéon avec quoi nous faisions danser les matelots et leurs promises... des sanglots secouaient son ventre plissé... Le naïf instrument dans mes bras, pieusement je bus sur ses dents blanches le dernier souffle emmagasiné là-bas parmi les coiffes et les pâquerettes, petites coiffes aussi... Et de la cave au grenier je pus me rendormir, massivement, ni plus ni moins que Louis XIV qui, vous ne l'ignorez point, vit encore, empanaché de grandes-eaux, sous la forme et le vocable de Versailles.

Par la cage des escaliers, mon ronflement signifiait : le Manoir, c'est moi!

★

Miséricorde!!!

Une indicible angoisse tout à coup chavire tous les cœurs de toutes mes horloges, et, suprêmement blancs, s'exorbitent aux quatre mansardes mes yeux de lucarne.

Je vois de l'horizon surgir, en jet de catastrophe, un spectre inconcevable dont la forme extensible accapare vite le ciel et la mer.

Aux gigantesques apparences de toupie, puis de sablier, puis de seau de toile, ensuite de cylindre, ce fantastique épouvantail venant du large s'allonge en colonne bientôt pour aussitôt s'épaissir en tour à l'instar des guerres d'imagination.

Le monstre s'avance, s'avance, s'avance, happant soudain le Soleil dont les rayons lui ressortent par les orbites, et tout n'est plus que ce mastodonte de bitume hérissé de vacarmes.

Si petit devant lui, ah! que ne suis-je encore plus petit, une Chaumière par exemple, une Chaumière infime sous une tutelle d'arbres familiers, tenez, celle invisible presque du hameau quitté, n'offrant ainsi que vague prise au colosse en marche dont le souffle déjà ploie mes dos d'ardoise!... voire moins!... n'être plus un quelconque édifice!... n'être plus même un corps!... n'être qu'une âme, une âme médiocre, une âme pas encore dans un corps qui pas encore ne serait lui-même dans un logement et par surcroît ce logement!... Tortucalement, des combles à l'office, je me hâte de ramener à la mesure d'une coiffe mon intime hennin, sous le charivari des huit chapeaux chinois de mes tourelles...

— « De grâce, quel est-il, ô madonettes du Manoir, ce lugubre démon prêt à me broyer et dont la force lâchée dans mes artères descendra frapper d'apoplexie mes deux citernes?

— « Kornoc-braz!!! »

Eh quoi! le redoutable grand-Kornoc que je croyais à tout jamais perdu dans la légende, le sinistre coucheur de navires et ravageur d'asiles, l'irrésistible Démon de l'Ouest enfin, flanqué de Gallawrn au nord et de Mervent au sud, — le voici donc???

Bâtisseur imprudent sur la dune, j'avais prévu tout, hormis cette machine à cataclysmes.

Les escogriffes de la trinité de plus en plus proche, car ils sont ensemble de la bordée, m'évoquent en délire,

bras dessus bras dessous, les trois fameux ivrognes déchaînés de Roscanvel — Boulzir entre Caro l'Arsouille et Caro le Couillon — des milliards et des milliards de fois grossis. Pour conquérir une goutte de dur, ceux-ci secouaient l'huis jusqu'à l'ébranlement total de la Chaumière; ceux-là vont-ils me pénétrer ici jusqu'au tréfonds de mes barriques?

Effroyable un vrombissement m'écartèle...

Il est manifeste que, me poussant en pion des échecs, un diabolique doigt va, de la dune, me précipiter immobilièrement dans le bas-port de Camaret, à moins que — nargue suprême — il ne me projette au loin, débris châtelains, devant le seuil de la Chaumière en la presqu'île du nordait.

Mes murs s'ébrouent, leurs pierres cherchant en quelque sorte à retourner chez la carrière natale. On crie : maman! dans chaque cadre de mortier. Je glapis : tenez bon! du plus profond de la cave où, travesti en cent-de-bouteilles faisant un raffut de toutes les frayeurs avecque les gouttières et les girouettes, je piaille, je grince, j'ahane et, ma foi! je bêle par chaque fissure du Manoir effaré qui doit paraître de carton-pâte aux guetteurs du sémaphore et faire s'esclaffer de rire l'Océan par tous ses coquillages.

Qu'on est donc peu d'être Manoir!

Eperdument je lancerais par le soupirail un câble aux menhirs d'alentour qui tiennent, eux, depuis tant de mille ans que les assaille Kornoc-braz, mais autant jeter un fil à travers le cyclone, hélas! — à supposer d'abord que les menhirs condescendissent à servir d'étais à mes périssables plâtras. Alors, dans une démence subite, espérant amadouer la triple colère des vents qui, par-dessus les Pois, le Bonhomme et le Lion, souque bout à moi, je bafouille par une cheminée :

— « Mes petits-cœurs, Boulzir, Caro l'Arsouille, Caro

le Couillon, vous aurez du champagne breton et puis de la bière coupée tant et tant que vous voudrez!... »

Trop tard!...

Sur mon être s'abat l'apocalyptique rage du Cornoc, cependant que le Gallawrn crache et que le Mervent pisse sur mes tourelles analogues à des jambes en l'air...

Vite je hurle vers les niches, de toute mon âme d'édifice :

— « Bonnes Saintes, vous aurez un cierge grand comme le phare!... »

O miracle!... miracle, vous dis-je!... à preuve que je ne dérape point de mon sable foncier ni ne pars à la dérive en l'infernal sillage après tous ces troupeaux de talons qui compressaient mes deux étages de caoutchouc...

Ils passent, voyez donc!... sans me pulvériser, Cornoc et ses deux bougres passent... tandis que la taille du cierge voté diminue...

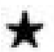
... passent...

... diminue...

... passent...

... diminue... comme s'il fondait à la chaleur du soleil revenu.

Et le Manoir de rire — de tous ses moineaux!



Passé l'ouragan, je déboutonne mes persiennes pour décongestionner mes quatorze poumons — vous ai-je dit que la demeure compte quatorze pièces? — et supputer mes abatis.

D'ordinaire si long, mais bref aujourd'hui d'un ramassis de crime, le Cornoc ne m'arracha pourtant que de rares ardoises, plaques de cheveux plats épars sur la lande rase.

J'en hennis de fierté par les balustres des balcons entre lesquels la rosace du fronton s'épanouit en *ouf!*

Mais je vous prie, suivez la trinité qui taille dare-dare vers l'est où verdoie Lanvernazal en Roscanvel. Assurément la Chaumière déjà voit de face le Démon que maintenant je vois de pile, et qui pour moi recule, recule, recule, alors que pour elle il avance, avance, avance, en sa grisaille d'avatars : toupie, sablier, seau de toile, cylindre, colonne, tour... ses deux acolytes le coinçant toujours.

Une gaîté, rebours du précédent effroi, me gagne à cet envers de spectacle ambulant, fouillis de fantasmagories à travers quoi trois énormes pantins, fondus en un, dégueulent, strident, tonnent, drossent, déchirent, tordent, détraquent, disloquent, — jusqu'à l'inéluctable instant de s'appesantir là-bas, sans doute aucun, sur la tendre Chaumière que je fus.

Centripète au regard de la Chaumière, centrifuge au mien, la masse maligne s'éloigne à tel point de ma panique achevée que j'en peux analyser la synthèse fuyarde. Caricatural envers et bizarres dessous. J'ai vu l'esprit, je vois la chose. Trois derrières fouarrants après trois gueules vomissantes. Des protagonistes ne m'apparaît plus qu'une machinerie grossière de coulisse. Cylindre et pistons mouvementant les bielles des biceps et des jarrets de Cornoc-braz, foulantes pompes de Mervent-le-suroît, trombones à renâclements de Gallawrn-le-noroît. Atrides guignolisées sur qui s'applique la crinoline d'un double arc-en-ciel, pour la joie de mon œil de pompier de service.

Par delà la grimace augmentante de la triade infâme, le Menez-hom à droite dissimule son dos d'immense dromadaire où sa Sainte-Marie a pour litière une chapelle mémorable. Car cette comédie pour le Manoir devient tragédie pour le Mont comme à gauche pour la Chaumière que menace la barbare mécanique au manche de laquelle en vain je cherche l'illustre Main-de-Dieu.

Voici qu'instinctivement le « côté humain » du Manoir se surprend à lancer ce fiel :

— « A ton tour, ma petite! »

L'avouerai-je? par les battants du seuil en porte-voix, ce même « côté » semble indiquer la route aux trois jeanfoutres de l'espace :

— « Plus à gauche, Messieurs! »

On est son propre loup.

Or ça, campé dans une pose d'auteur de la pièce, prendrais-je plaisir au développement catastrophique? Un jeu singulier de ficelles secrètes m'agace les mains, et pour un peu vous me croiriez guidant, d'un arrière-plateau, la triple échine de Cornoc et de ses partenaires. Eh! non, ce sont mes nerfs ces ficelles, ces spasmes mon angoisse, et ce pleur spontané qui se fixe aux deux coins prouve sensiblement que je ne ris point de la désespérée.

Rétrospectif, un frisson m'a parcouru les poutres et chevrons.

Sois tranquille, ô mon cœur en retour vers un temps puéril! la masure d'antan résistera certainement et mieux encore que mon récent orgueil aux semelles de sable, cramponnée qu'elle est au sol éternel, parmi de séculaires troncs auxquels des liens ataviques l'attachent comme à leur piquet les moutons d'alentour. Aussi me vient l'espoir que le Démon de l'Ouest et ses affidés, dédaignant la bonne vieille, s'égailleront ailleurs, en quête d'un palais ou d'une cathédrale. Et je crie vers le hameau courbé :

— « Chaumière, t'en fais pas!... ces trois croquemitaines pour de rire, c'est l'Arsouille, c'est Boulzir, c'est le Couillon, qui chez toi s'en retournent après une virée de rouge à Camaret!... »

Pourquoi m'alarmerais-je, au fait?...

Existe-t-elle seulement, cette Chaumière, puisqu'elle

était moi-même qui ne suis plus elle?... Or, les Vents, que je sache, n'envahissent pas les pays de mémoire... Enfin, on est Chaumière ou bien Manoir, je pense!...

— « Pourquoi pas les deux ensemble? » miaule à ma cheville Nénette, vieille chatte emmenée de l'ancien patelin.

— « Où serait la joie d'être riche si l'on restait pauvre? » paradoxé-je.

« Redevenant pauvre de rechef, ne te faudrait-il pas, cessant d'être Manoir comme tu cessas d'être Chaumière, la redevenir?

— « Jamais, ma mie! »

— « Auquel cas, conclut la chatte, n'étant plus Elle ni Lui, tu ne serais dès lors qu'une aune vague de lande, un pavé quelconque de carrefour, une motte de terre, un caillou de chemin, un grain de sable, ou rien du tout. »

J'allais brusquer Nénette...

Elle s'esquive dans un rythme de symbole : couleur de terre, bouche à manque-de-dents, nez que du noir creuse, oreilles faisant cheminées...

Parole! on dirait notre Chaumière en réduction, cette chatte qui s'accropetonne, non loin, dans une touffe d'herbe dont les brins prennent une allure d'arbres...

Le soir tombant, deux yeux grands comme des fenêtres guères plus grandes que des yeux s'éclairent entre les brins, et tout autour bientôt des vers luisants complètent l'illusion du hameau délaissé...

Ma Chaumière — ici?...

Démolissant ma morgue, avec piété, je me dirige en homme simple, en camarade, en frère, vers l'ingénue vision qui, basse sur pattes, recule, recule, recule, à mesure que, haut sur jambes, son maître avance, avance, avance.

Toupie, sablier, seau de toile, cylindre, colonne, tour... à coup sûr lui semblé-je successivement tout cela, malgré

ma voix pieuse et mon geste câlin d'homme s'efforçant d'être Manoir le moins possible, car les Manoirs doivent être des Cornocs sans doute en la prunelle des Chaumières.

Au plus profond de moi-même — lait qui tombe — un hennin s'attendrit en coiffe...

Pour répondre à Nénette qui miaule, doucement je bêle...

On est aussi sa propre brebis.



La Chaumière tient encore, dit-on.

Cesserai-je d'être Manoir pour La redevenir — un jour?

Camaret, novembre 1905.

SAINT-POL-ROUX.

POÈMES

—

LES ENFANTS HEUREUX

Le jour est dur à commencer, l'hiver : parfois
L'obscurité, la faim, le froid
Ont pénétré pendant la nuit dans les maisons;
Mais les mères les chasseront.
(Quand les enfants dorment encore.)

Les feux éteints, les mains aux lourds volets blessées,
L'odeur des cendres, l'eau glacée
Et, par la porte, l'air obscur qui s'insinue
Et frissonne dans les cuisines.
(Mais les enfants dorment.)

Et les choses hostiles qui sont encore là
Telles qu'on les y oublia,
Par la nuit, la fatigue et le sommeil couchées,
Et nul lutin n'y a touché!
(Les enfants dorment.)

Ne les éveillez pas : que d'abord le feu chante
Accordé à l'eau frémissante,
Et qu'aux objets polis l'aurore étant frottée,
La lumière soit reflétée.
(Les enfants?)

Eteignez les lampes d'abord, l'aube rougit!
Dans les chambres le froid faiblit.
Otez aussi la nuit de vos lèvres, prenez
Une chanson : le jour est né!
« Eveillez les enfants! »

Nourriture et chaleur et lumière et amour
Sur le plateau d'argent du jour,
Que l'on donne aux petits ces choses sans leur dire :
« Le travail est dur, le sort lourd... »

Ils paieront la journée offerte d'un sourire.

—

LA-BAS DANS LES ETANGS

RONDE DE MARS (FOLKLORE)

Là-bas dans les étangs sauvages,
A péri le petit poisson,
Et c'est nous qui l'enterrerons,
Entre la digue et le rivage.

Sur son tombeau, nous jetterons
Un lait de fleurs qui l'illumine,
Des pervenches, des cardamines,
Des pâquerettes, du mouron.

A tous ceux qui ne viendront point
Assister à ses funérailles,
Nous ne laisserons sou ni maille,
Mais à ceux qui nous ont rejoints,

Eve, Benoît, Patrice, Emma,
Quatre grands saints du mois de Mars,
Nous offrirons le vert cerfeuil,
Les ombelles douces à l'œil,
Le pissenlit et l'herbe-aux-chats.

Le vent dans les maisons pénètre;
Aux toits les girouettes crient.
Couleur de temps, couleur de vie,
Echappons-nous par les fenêtres

Et rejoignons le Bélier blanc
Qui foule la digue à pas lents.

—

LA RONDE DES MERES INQUIETES

Tu penses qu'il fait beau? que voilà le printemps?
— Ce vilain vent d'orient
A blessé maint bel enfant.

Ah! cruel brochet, dure glace,
Ah! vent de mars,
J'ai plein l'armoire des gilets et des écharpes...

« Mets ce tricot, mets ce caban,
Ce béret, puis encore ces gants... »

Prends aussi mon expérience
J'en ai plein des ans d'existence!
L'amour au temps d'adolescence
Est un cruel et dur brochet.

Ni conseils, ni bonnet...
Nu-tête et nu-cœur vers la vie,
T'aide notre Dame Marie,
Ce vilain vent
Blesse tant de beaux enfants!

LE SILENCE

En sifflant, un train m'éveilla,
Puis, j'entendis l'air qui rêvait
Lorsque le vent le soulevait,
Et le silence retomba.

Au milieu de ce silence
Fleurit un rythme égal et calme
Comme un balancement de palmes,
Et c'était un sommeil d'enfance.

Je songeais à un vieux jardin,
Où des clartés, le long des troncs,
Depuis cent ans viennent et vont
D'aube en soir, de soir en matin...

... à des chemins allant en ville
Parmi d'autres jardins qui dorment;
Je songeais à la ville énorme,
Au fleuve où les bateaux oscillent...

... Au ciel d'où descend la saison,
Tour à tour grive ou loriot,
Hirondelle bleue ou corbeau,
Mais bienvenue en ma maison...

A des choses chères et planes,
Au sol natal où se déplient
Des champs, des bois et des prairies
Bercés aux miroirs de mon âme.

Or, il suffit que, fleur et cœur,
Le sommeil que j'écoute soit
Dur ou brûlant pour qu'un émoi
Me brise mon tendre bonheur;

Or, il suffit que cette haleine
Dont ma tendresse est habitée
Soit plus courte et plus agitée,
Au centre de ma nuit sereine,

Pour qu'un voile pareil aux pleurs
Efface le visage ami
Doublé en moi de mon pays;
Et seul demeure un point fiévreux

Dont j'ignore si c'est moi-même
Qui souffre ou bien l'enfant que j'aime.

—

LA NUIT D'HIVER

Les yeux clos, dans l'obscurité,
J'ai des couleurs dans mes pensées,
Selon ce que je pense : été,

Ciel, enfant, neige, fiancée...
— *Mais comment pensent les aveugles?*

Pluie aux feuilles, vent dans les seigles,
Ma pensée a aussi un son,
Même en ce silence profond.
— *Mais les sourds, comment pensent-ils?*

... Et ma pensée est parfumée
Malgré l'air glacé de l'hiver,
Selon ce que je pense : éclairs
Dans les bois, jardins ou fumées.
— *Mais comment pensent ceux qui habitent les villes?*

... Et sans bouger et les mains vides,
Sous l'immobilité des nuits,
Selon ce que je pense : rides,
Eaux, chevelure, soie ou fruits,
Je pense lisse ou bien rugueux.

— *Mais comment pensent ceux*
Dont les mains engourdies
Ne savent pas toucher la vie?

... Cernée enfin d'obscurité,
De vents inertes, de silence,
D'où vie et parfums sont bannis,
Pourtant, élans et vols, je pense :
Azur, soleil, éternité.
— *Mais ceux qui n'ont jamais rêvé de l'infini?*

— *Nuit d'hiver, noire et solitaire,*
Ma pensée est pleine d'amour,
Selon ce que je pense : terre
Au printemps, semis et labours,
Visage où la joie étincelle!

— *Mais comment pensent celles*
Qui n'ont jamais connu l'amour?

—

ANNIVERSAIRE

Depuis que nous nous sommes mariés,
(Ah! que nous étions jeunes...) j'ai toujours pensé
Que nous aurions dû nous unir
Plus jeunes encore...

Car si j'enfilais dans mes souvenirs
Chaque larme que tu m'as fait verser,
Je n'aurais pas même un collier,
Pas même des boucles d'oreilles,
Ni une perle solitaire
Qui suspendue au cou, oscille
A un fil d'or.

Mais au contraire...
Si j'assemblais les joies, j'aurais
Tous les bijoux dont se parait
Peau d'âne, des robes de fée,
Une averse de perles dont serait coiffée
Une touffe de cerisiers au mois d'avril;
J'aurais tout un jardin où blanchit du grésil,
Et une tendre et claire neige
Qui doucement protège
Le toit de la maison,
Sous le ciel endormie,
Où, dans l'hiver de notre vie,
Et très vieux nous mourrons.

MARIE GEVERS.

ANATOLE FRANCE
ET LE VOYAGE EN ARGENTINE

—

Il y a quatre ans, le 12 octobre 1924, le plus célèbre des écrivains du XX[e] siècle, Anatole France, rejoignait, dans le séjour mystérieux des esprits, les plus belles figures littéraires de l'histoire. Sur lui, sur sa vie, sur ses relations, sur ses goûts, ses habitudes et ses méthodes de travail, parurent, dès après sa mort, des articles et des livres, dont les auteurs se sont montrés plus soucieux d'assurer à leurs écrits une fructueuse réclame, que de sauvegarder la mémoire de celui qu'ils mettaient en cause.

Mon existence fut mêlée à la sienne pendant un demi-siècle; il fut pour moi, pendant plus de cinquante ans, un guide sûr et un précieux conseil; j'avais pour lui une affection profonde, un respect infini, et, en lisant les inexactitudes accumulées par ses détracteurs, j'ai pensé qu'un devoir impérieux me commandait de rompre le silence que je m'étais imposé jusqu'ici, de répandre une saine clarté au milieu de l'ombre qu'étendaient, sur la mémoire de mon grand ami, des folliculaires peu scrupuleux.

Trois livres ont, plus que les autres, essayé de nuire sciemment à la gloire posthume du grand écrivain. L'un d'eux fut écrit par un jeune avocat tourangeau. Sa principale excuse est d'avoir parlé du maître sans le connaître. Il ne l'avait approché que bien peu d'heures, et il a voulu faire croire à une intimité, précieuse pour lui, en reproduisant des conversations publiques, sous forme de causeries confidentielles. Le fond de ces conversations

fut réel, sans doute, mais les détails, souvent transfigurés par l'imagination de l'auteur, en dénaturent l'esprit. Mais il importe peu, car, ni l'auteur, ni le livre, déjà oublié, n'ont fait à l'écrivain aucun tort.

Les deux autres volumes contiennent, en un méli-mélo aussi hétéroclite que le contenu d'une hotte de chiffonnier, les anecdotes les plus scandaleuses relatives à Anatole France. L'auteur du *livre des pantoufles* et du *voyage américain* a su appuyer sur des faits véridiques le canevas de la plupart de ses histoires, mais elles sont devenues, sous sa plume, deux recueils de pamphlets, d'autant plus dangereux qu'ils sont fort amusants.

Anatole France avait trop de bon sens et de jugement, son esprit était trop averti des vilenies de la vie, pour se faire des illusions sur les qualités morales de ses contemporains. Contre eux, contre leurs critiques ou leurs jugements posthumes, il s'était entouré d'une cuirasse philosophique impénétrable. N'avait-il pas écrit un jour :

La gloire d'un homme ordinaire n'offense personne. Elle est plutôt une secrète flatterie au vulgaire. Mais il y a dans le talent une insolence qui s'expie par les haines sourdes et les calomnies profondes.

Ces lignes s'appliquent à merveille aux écrits de l'auteur de l'*Itinéraire*. Comment a-t-il pu accuser son ancien maître d'être un ami sans cœur, un homme sans délicatesse, un être léger et indifférent, un écrivain dépourvu de conscience et même de conscience professionnelle, lui donnant, par surcroît, la réputation d'être méchant par dilettantisme et avare par principe? Le maître incontesté de notre littérature n'était-il pas digne de l'admiration respectueuse de ses contemporains, de l'affection sans limite de tous ses amis?

Pourquoi l'auteur de *l'Itinéraire* s'est-il complu à assurer le succès de ses livres en saupoudrant leurs pages d'un nuage nauséabond? N'aurait-il pu les rendre intéres-

sants en restant véridique? Ne lui suffisait-il pas, pour assurer sa renommée, de s'être intitulé publiquement : Secrétaire de M. Anatole France, sans avoir jamais été pour lui qu'un aide momentané pour un travail spécial?

Je ne nierai ni l'esprit, ni le savoir de cet auteur. Il fut, pendant quelques mois, le collaborateur utile, sachant parfaitement exhumer du fouillis des bibliothèques les vieux grimoires relatifs à Jeanne d'Arc, et Anatole France a reconnu lui-même, dans la *Préface* de son livre, les mérites évidents de son secrétaire occasionnel.

L'auteur de l'*Itinéraire transatlantique* possédait toutes les qualités d'imagination et de science pittoresque qui permettaient aux amuseurs des anciens rois de devenir les commensaux indispensables de leurs maîtres, et Anatole France se plaisait beaucoup dans la compagnie de ce jeune homme intelligent, spirituel, incisif et subtil, qui savait être méchant avec une habile candeur.

Le maître écrivain, lors de ses réceptions du mercredi et du dimanche matin, s'amusait à lancer Brousson contre les visiteurs particulièrement ennuyeux, contre ceux qui le lassaient hebdomadairement. Secoués, mordus, lassés à leur tour, les antagonistes de Jean-Jacques Brousson prenaient la fuite. Ces joutes oratoires se renouvelaient chaque semaine, elles donnaient aux matinées de la villa Saïd un rythme particulier, une vivacité, une animation, qui transformaient ces matinées en réunions littéraires recherchées par tous les amateurs de beau langage.

Comme tous les familiers de la villa Saïd, je trouvais plaisir et profit à assister à ces tournois attiques, tenus bi-hebdomadairement par Anatole France, par Brousson et par des contradicteurs illustres ou inconnus. Et c'est, justement, parce que j'ai pu apprécier les qualités pittoresques de cet esprit habile aux controverses, que je regrette, pour Jean-Jacques Brousson, qu'il se soit complu à rééditer, sur son ancien maître, les propos malicieux tenus autrefois contre des adversaires moins respectables.

Ces propos font apparaître mon grand ami sous des dehors affreux. Ils sont imaginaires, il est vrai, mais, avant de les tenir, leur auteur n'aurait-il pas dû se rappeler sa dernière entrevue avec Anatole France, à la fin de 1909, rue de Seine, chez Prouté, le marchand de gravures? Le maître et le disciple ne se sont-ils pas embrassés ce jour-là en se pardonnant leurs torts mutuels?

Anatole France eût peut-être accueilli avec une philosophique indifférence les récits fantaisistes publiés par Brousson. Ne lui avait-il pas déclaré :

Quel plaisir éprouvez-vous à ramasser les propos nonchalants qui ruissellent le long de ma vieille barbe? Il y a là-dessous bien de la perversité. Au fait, si cela vous amuse. Et puis qui pourrait vous en empêcher (1)?

Les réflexions de mon grand ami, en lisant l'*Itinéraire,* se seraient sans doute manifestées par un haussement d'épaule, mais ma philosophie est moins résignée que ne l'était la sienne et, sans acrimonie, en m'appuyant sur des preuves irréfutables, je dirai, simplement, pourquoi le portrait d'Anatole France présenté par Brousson est aussi peu ressemblant que l'est le portrait caricature peint d'après l'écrivain par Van Dongen. En contemplant ce portrait, exécuté en 1921, le modèle n'avait pu s'empêcher de déclarer qu'il était laid, vraiment laid, et que c'était une bonne farce. On peut exprimer une opinion semblable après avoir lu les livres de Brousson.

Anatole France n'était nullement l'homme qu'il s'est plu à décrire. Les récits pittoresques du voyage en Argentine ont défiguré ses traits, ses mœurs et ses pensées intimes, ont si complètement falsifié la vérité, qu'après avoir assisté, comme témoin, à tous les épisodes contés dans l'*Itinéraire* (2), il me semble accomplir un devoir impérieux et mettant en parallèle certains passages de

(1) *Anatole France en pantoufles,* par J.-J. Brousson.
(2) *Itinéraire de Paris à Buenos-Ayres,* par J.-J. Brousson.

ce livre et les faits, tels qu'ils se sont passés. Ces comparaisons suffiront, en effet, pour assainir l'atmosphère sophistiquée au milieu de laquelle la mémoire de mon grand ami pouvait être étouffée.

§

Ayant été mêlé à la vie publique ou privée d'Anatole France pendant cinquante-deux ans, il pouvait arriver, sans que le fait eût rien d'extraordinaire, que je fusse amené à faire partie du voyage en Argentine, de ce voyage qui allait devenir, à la suite des péripéties imprévues de sa terminaison, un événement capital, dont la vie de l'écrivain devait être transformée, aussi bien sa vie intime que sa vie officielle.

J'avais fait à Paris, dix-sept mois auparavant, une exposition de tableaux peints chez Anatole France et, puisqu'il partait pour l'Argentine, il m'avait semblé possible d'y aller avec lui et d'emporter là-bas les toiles représentant la maison habitée par le grand écrivain, pour en faire une exposition, au moment même où il allait faire, au théâtre *Odéon* de Buenos-Ayres, des conférences organisées par un conservatoire particulier de cette ville, le conservatoire Labarden.

Mme Moreno, la grande tragédienne, résidait alors en Argentine. Elle était venue en ambassadrice solliciter le concours d'Anatole France. Elle était accompagnée par un des plus aimables Argentins que j'aie connus alors, le poète Juan Pablo Echagüe. Son titre officiel était Secrétaire du conservatoire Labarden, et il venait, au nom de ce conservatoire, débattre avec l'écrivain les clauses du contrat avant de le signer. Il s'agissait d'une affaire et ses promoteurs comptaient en retirer d'importants bénéfices. On assurait au conférencier cent mille francs pour une série de causeries à donner à Buenos-Ayres pendant le mois de juin. Anatole France avait choisi, pour en

faire le sujet principal de ses causeries : *Rabelais, sa vie, son temps et ses œuvres.*

Mme Moreno, tentatrice aimable et convaincante, avait réussi dans son ambassade; elle avait arraché le consentement du maître et c'est elle qui fut l'organisatrice du voyage.

Un commissionnaire parisien, spécialiste des expéditions en Argentine, M. A. Cahen, se chargeait d'assurer les conditions techniques et financières de l'entreprise. Le conservatoire prenait l'écrivain à Paris et l'y ramenait, lui et son secrétaire, car Jean-Jacques Brousson avait déclaré successivement, à Anatole France que le conservatoire Labarden lui avait commandé officiellement une série de conférences sur Jean-Jacques Rousseau, et aux organisateurs du voyage que l'écrivain ne consentirait pas à quitter Paris sans être accompagné par le collaborateur habituel de ses travaux littéraires. Que la raison fût bonne ou mauvaise, il fit partie de l'expédition d'outre-Atlantique.

De mon côté, je partais avec eux, à mes risques et périls, emportant, à 11.800 kilomètres du bois de Boulogne, la maison de la villa Saïd. Je partais sans y être encouragé, sauf par mon grand ami. Les organisateurs de la tournée littéraire, déjà désillusionnés par l'austérité du sujet choisi, m'avaient déclaré, sans plus de façon, que mes tableaux n'auraient aucun succès. Je partais donc sans espoir de réussite, mais la joie d'accompagner Anatole France pendant ce long voyage m'empêchait de redouter, par avance, les suites d'un échec possible.

Et je ne devais rien regretter. Au contraire. Je garde de cette expédition, depuis dix-neuf années, un souvenir radieux. Non seulement du voyage en Argentine, mais encore, et surtout, de la tournée triomphale au Brésil, tournée que je devais accomplir entièrement avec Anatole France, l'accompagnant du 18 juillet au 23 août 1909, de Montevideo à Paris, reçus partout en Amérique

comme les ambassadeurs des lettres françaises, passant sous les arcs tendus de drapeaux tricolores, accueillis au son de la Marseillaise, acclamés par toutes les populations visitées par le grand écrivain.

§

Les impresarios d'Anatole France avaient retenu ses places sur un paquebot anglais, l'*Amazon*, de la Royal Mail. La nationalité de ce navire fut un sujet d'étonnement et même d'indignation pour les familiers de l'avenue Hoche. Je me rappelle, à la dernière réunion officielle du dimanche, celle qui précéda le départ, les réflexions et les critiques faites au grand écrivain et à Mme de Caillavet : — « Mais pourquoi M. France n'arrive-t-il pas en Argentine sur un bateau français? » On insistait auprès d'eux pour qu'ils exigeassent le changement d'itinéraire et de compagnie. Mais lui répondait à tous les interpellateurs la même phrase désabusée : — On m'emmène comme un colis. Un colis s'occupe-t-il du bateau qu'il doit prendre?

L'explication de l'anomalie était fort simple : Anatole France partait sur un bateau anglais parce qu'il n'existait pas, à cette époque, de paquebots français confortables sur les lignes de l'Amérique du Sud. Débarquer d'un vieux sabot sur les rives américaines, c'était attirer sur l'affaire une défaveur; celle-ci serait nuisible aux excellents résultats escomptés par les organisateurs du voyage, et la Royal-Mail avait été choisie.

Les hasards des grandes traversées devaient nous faire entreprendre celle-ci sur le paquebot où se trouvait déjà la troupe de la Comédie-Française. Cette rencontre, dont aucun de nous ne pouvait alors prévoir les suites et les conséquences, nous permit de faire ce long voyage en compagnie d'acteurs et d'actrices de grand talent, emmenés sur le rio de la Plata par un entrepreneur de tournées théâtrales nommé Chimène.

Deux de nos plus célèbres artistes, Albert Lambert et Silvain, dirigeaient les travaux de leurs collègues. Albert Lambert, véritable directeur et régisseur général, s'était occupé du choix des pièces et de la préparation des décors, des décors en papier, confectionnés suivant une méthode italienne économique, et peu encombrante.

Sur notre bateau s'embarquèrent successivement, à Southampton, Cherbourg et Lisbonne, six cent trente passagers, dont soixante-dix en première classe. Parmi ces derniers se trouvaient vingt et un Français allant à Buenos-Ayres.

On retrouvait sur l'*Amazon* : la tournée France, c'est-à-dire : Le Maître, Jean-Jacques Brousson et Pierre Calmettes; la tournée Chimène, composée de : Albert Lambert et Silvain, des excellents artistes J. Bailly, M. Barbier, J. Durozat, M. Marquet, de Mme Albert Lambert, de Mme Silvain, belle comme Junon, imposante comme Minerve, de Mme Jeanne Brindeau, aimable et réfléchie, et enfin de l'ingénue de la troupe, Mlle Taillade, jeune, charmante, et d'une beauté timide et sereine, qui devait affoler les Argentins et, en attendant les Argentins, captiver tous les Français du bord.

Mlle Taillade était accompagnée par sa mère. Celle-ci, n'en déplaise à Jean-Jacques Brousson, était installée en première classe et occupait la même cabine que sa fille. Du reste, sur la liste officielle des passagers transportés par le *R. M. S. P. Amazon on leaving Southampton 30th april* 1909, on pouvait lire : ... *First class : Mr. et Mrs. A. Lambert — Mr. et Mrs. E. Silvain — Mrs. E. Taillade — Miss M. Taillade*,... etc...

Or, voici ce que l'on peut lire dans le livre de Brousson :

La maman T... est une très bonne personne..., elle a suivi sa fille en qualité d'habilleuse. Les vedettes, en effet, peuvent amener une soubrette qui voyage en seconde classe avec les figurantes. La bonne mère change de caste aux heures des repas... Elle subit la dégringolade avec bonhomie. Au dessert

nous la revoyons... En fraude on lui passe une tasse de café qu'elle savoure avec émoi...

Sur la liste des passagers, on pouvait relever encore ces noms français : M. Jamin, un architecte parisien et sa famille, un décorateur, M. Rousselet, un sculpteur de talent, J. V. Badin, et un peintre, Guirand de Scévola.

Le vendredi 30 avril 1909, à sept heures du soir, nous partions de Cherbourg. Sur l'*Amazon*, Anatole France occupait la cabine 348 et Jean-Jacques Brousson le numéro 350. J'habitais, à l'étage au-dessous, la cabine 126. Les numéros 348 et 350 n'étaient pas des cabines de luxe, mais elles étaient placées à côté des meilleures cabines du paquebot, au centre, sur le pont promenade, à l'abri, par conséquent, des secousses fatigantes. Anatole France ignorait les douloureux inconvénients des voyages maritimes, mais Brousson, les deux premiers jours, sur les côtes de France, dans le golfe de Gascogne, fut aussi malade qu'on peut l'être.

L'encombrement des deux cabines, celle du maître et de son secrétaire, était fort pittoresque. Dès les malles défaites, un amoncellement de livres roula en cascades multicolores, des tables sur les lits et des lits sur les lavabos. Dans la cabine d'Anatole France s'étalaient les volumes relatifs à Rabelais, dans celle de Brousson les ouvrages consacrés à Jean-Jacques Rousseau.

Mais je raconterai un jour toutes les péripéties de ce voyage au long cours; ce que je veux aujourd'hui, c'est rétablir la vérité, en réfutant les erreurs répandues comme à plaisir par l'auteur dans son *Itinéraire*. Et je commencerai mon œuvre de vérité par le chapitre consacré à l'escale de Madère et intitulé : *En toboggan*. Ce chapitre a été fabriqué entièrement. L'imagination de l'écrivain s'est livrée là au travail ingénieux que se réservent habituellement les créateurs de romans cinématographiques.

Un des moments les plus pittoresques de l'escale de Madère, île que nous ne connaissions ni les uns ni les

autres, et qui nous apparut, voilée par la brume matinale, le 5 mai à six heures, c'est l'excursion sur les hauteurs boisées qui encadrent la ville capitale de Funchal.

L'excursion est organisée, à chaque escale, par la compagnie du bateau qui vous transporte. Cette excursion vous permet de visiter un des coins pittoresques de l'île, et elle vous permet, en même temps, de faire connaissance avec des moyens de transport inconnus en d'autres pays. Pour monter sur les hauteurs qui dominent Funchal, il faut prendre un funiculaire, et, pour rejoindre ce funiculaire, en partant de la jetée du port, on se fait traîner en *carros*, traîneaux d'osier à patins de bois, fermés de cloisons ajourées et de rideaux de toile. Ces *carros* sont attelés de deux bœufs; ils glissent sur les galets plats dont les rues de la ville sont entièrement pavées.

L'unique wagon du funiculaire, poussé par une machine fumante, crachante et trépidante, roule au milieu d'une haie d'orangers, de cactus, de palmiers, de rosiers, de lilas, de capucines, d'œillets, de glycines et de camélias. Des gamins, postés aux abords de la voie, jettent des fleurs aux voyageurs en leur criant un bonjour amical. Fleurs sur leurs tiges et fleurs coupées mêlent à l'air pur du large leurs effluves qui l'embaument.

Il faut quelques minutes pour arriver au but de la promenade, à Terreiro da Lucta et à l'hôtel de la Montagne. C'est là, devant le panorama féerique de l'île et de l'océan, sous un ciel incandescent, au milieu d'arbres dont les frondaisons cachent le sommet de la montagne qui vous domine de ses dix-huit cents mètres, que les excursionnistes sont invités à déjeuner.

Mon carnet de voyage porte, à la date du 5 mai :

... Nous déjeunons à Terreiro da Lucta, nous y buvons du vrai Madère. France écrit des cartes postales...

Ces cartes, Brousson les a raillées, critiquant plaisam-

ment leur style et leur banalité. Pour donner l'idée de ce que pouvait être l'affectueuse affabilité de mon grand ami, lorsqu'il se rappelait au souvenir des Parisiens, abandonnés déjà depuis près d'une semaine, je reproduis ici ce passage de l'une d'elles, envoyée de Madère le 5 mai :

Bien chère madame, avec les hommages affectueux d'un ami, recevez des nouvelles de votre mari qui nous charme tous par sa bonne grâce et sa bonne humeur. Je suis plein d'espoir pour lui...

Après le déjeuner, pour rentrer à la ville et retourner au port, on peut reprendre le funiculaire; mais les touristes soucieux de couleur locale choisissent les *toboggans*. Ce sont des traîneaux construits à l'aide de deux solides traverses, reliées par un plancher. L'ensemble du *toboggan*, appelé aussi *carrinhos*, rappelle vaguement un sabot, un énorme sabot, dont les flancs seraient en osier tressé, et qui porterait, à son arrière, une banquette de cuir, un dossier et des accoudoirs. Sur la banquette peuvent prendre place deux ou trois touristes.

Dès les premières lignes du chapitre de son livre, Jean-Jacques Brousson a volontairement oublié que la vérité doit être la principale des vertus pratiquées par les historiographes. Voici, en effet, la description qu'il a faite des *carrinhos* :

..... Ce sont de vulgaires caisses sans ressorts... On pousse la boite qui dévale le raidillon pavé..... Le conducteur, lui, se tient devant la caisse. Il guide, il retient le sommaire véhicule gémissant en s'arc-boutant, à l'aide des pieds, à des repos marqués dans le cailloutis...

Le malheureux conducteur! Mais la mort le guetterait à tous les tournants du parcours, s'il lui fallait soutenir, à la force des reins, le traîneau et ses voyageurs. L'auteur de l'*Itinéraire* a été desservi par sa mémoire, beaucoup moins obéissante décidément que son imagination. Il a confondu, tout simplement, le *toboggan* de Madère, pos-

session portugaise située dans l'océan Atlantique, par 32 degrés de latitude et 17 degrés de longitude, et la *schlitte* en usage dans les Vosges, montagnes françaises. La *schlitte*, en effet, se conduit par devant, le *schlitteur* retient sa charge avec les reins et dirige son fardeau en s'arc-boutant, de l'un ou l'autre pied, sur les traverses du *chemin de schlitte*. Mais le *toboggan* madérois se conduit autrement.

A l'avant du véhicule, au ras du sol, deux étraves de bois servent d'appui à deux grosses cordes. Ces cordes passent derrière le traîneau et sont retenues par deux *toboggnistes*, forts gaillards, élégamment vêtus de toile blanche, coiffés de canotiers de paille. Ils dirigent avec les cordes l'avant du *carrinhos* pendant qu'il glisse, se retenant aux aspérités du pavage en s'appuyant sur le sol, de toute la force de leur jambe droite tendue.

Les *carrinhos* suivent, pour descendre au port, une rue en pente rapide, pavée de galets, usés par les glissades journalières des traîneaux, et polis comme des rails de chemins de fer. La rue est bordée, des deux côtés, par les maisons des paysans portugais, des maisons blanches, crépies ou peintes, surélevées par des pergolas tendues de ceps de vigne ou de glycines. Ici, comme pendant l'ascension en funiculaire, les fleurs vous précèdent et vous suivent. Les jeunes madérois, demi-nus, courent auprès de vous en les jetant dans votre *toboggan*, et elles couronnent les murs, tapissent les fenêtres, se dressent autour de vous, comme un rideau multicolore, renouvelé à chaque tournant de rue.

Tel est le décor où se passe la scène inventée par Jean-Jacques Brousson. En la comparant à la réalité, on pourra conclure que l'imagination de cet auteur est d'une opulence rare.

Je lui donne la parole :

..... *Anatole France offre la place d'honneur à la duègne. Je m'assieds face au couple, sur la planchette du fond. Le*

toboggan commence. La chute est effrénée et, surtout, cahotée..... La duègne, toutefois, pousse des cris d'orfraie. Son turban vert flotte, tragique..... Elle emplit l'air cérulé de son effroi puéril. Ses mains enlacent le torse de l'écrivain... Soudain, à un tournant, le conducteur cale le véhicule d'un coup de rein si brusque, que nous manquons sauter hors de la caisse. L'animal a bien choisi le relais. La saillie est illusoire et vertigineuse. Imaginez un balcon sans garde-fou, à pic sur la mer, écumante sur les récifs, à plusieurs centaines de mètres. Que le ruffian, pour s'épucer, déplace son échine, et nous voilà dans l'éternité..... Le conducteur tend à Anatole France sa droite suante et crispée. Il semble dire : « Le pourboire ou la chute? »..... La duègne ne crie plus. Elle a usé tous ses ressorts vocaux. Nous en sommes maintenant à l'évanouissement d'Esther. Sa tête vacille sur l'épaule du Maître, comme la fleur des champs que la serpe a blessée. Les volutes trop blondes de la perruque se mêlent à la barbe d'argent..... — Que cet homme est noir! Que ce précipice est sourcilleux! murmure M. Bergeret en cherchant son portefeuille. — Que faut-il donner à ce drôle? C'est un guet-apens! Sortira-t-il une fois encore, cet inusable billet de mille francs, déployé avec emphase sur la colonne des sous-tasses, et rengainé avec prestesse? Des langues, malignes et intimes, assurent que M. Bergeret a fait flotter le mirage de ce billet dans les cafés de France, d'Italie, de Grèce, de Turquie.... En rangeant son portefeuille et sa monnaie, le Maître évoque les sirènes. — Si nous eussions fait le saut, ma toute belle, vous vous seriez retrouvée chez vous avec ces enchanteresses. Mais moi? Je ne vous eusse pas quittée d'une semelle. Je me fusse cramponné à vos jupes aux belles couleurs..... La duègne est encore tout émue. Elle ne prise guère la mythologie. Elle déclare très rondement qu'on ne l'y prendra plus..... Que cette excursion est une filouterie, etc., etc.....

Tel est le récit inventé par Jean-Jacques Brousson. On ne peut nier le talent de celui qui a su composer cette scène pittoresque. Tout y est, même l'élément féminin qui la rend bouffonne à souhait. Malheureusement cet élément justement *était absent*. Le turban vert flottant au souffle de la brise n'est qu'une rêverie, les enlacements de la barbe d'argent et de la perruque blonde sont des

inventions, les conversations échangées, les pleurs, les cris provoqués par le péril entrevu, le péril lui-même, l'anecdote du pourboire, autant de contes.

Le *toboggan* retenu par Anatole France était bien occupé par trois personnes, le compte donné par Brousson est exact. Il y avait dans la caisse d'osier : le maître écrivain, Jean-Jacques Brousson et le peintre Pierre Calmettes. Nous étions assis tous les trois sur l'unique banquette, et, au moment d'une halte, je suis descendu du traîneau pour prendre une photographie du *toboggan* et de nos deux guides.

Cette photographie est placée devant moi pendant que j'écris, et je ne puis y voir que deux voyageurs : Anatole France et Jean-Jacques Brousson, assis côte à côte; la voyageuse au voile vert n'est pas là. Et, pour être présente à la descente en *toboggan*, il eût fallu, d'abord, qu'elle fît l'excursion de la montagne. Or elle était restée dans la ville. Peut-être même n'avait-elle pas quitté le paquebot. Les relations entre les voyageurs étaient à peine ébauchées à cette époque et, pour me fixer sur ce point spécial, je dois me reporter à quelques semaines plus tard, au 23 août, au moment du retour et d'une nouvelle escale à Madère. Anatole France dut promettre à M[me] Brindeau de monter en sa compagnie à Terreiro da Lucta, de lui faire faire l'excursion qu'elle n'avait pas faire à l'escale de l'aller et qu'elle regrettait de ne pas connaître.

Un caprice du maître écrivain, un arrêt prolongé à l'intérieur de la cathédrale, nous fit manquer le funiculaire et nous empêcha de gravir la montagne. L'anecdote broussonienne eût donc été aussi fausse au retour qu'à l'aller.

La halte, dont le récit semble si pathétique dans l'*Itinéraire*, est une minute de repos accordée aux *tobogganistes* à chaque voyage. Elle est imposée aux voyageurs par l'essoufflement des guides, et par la température de

serre chaude qui assoifferait les plus sobres des hommes. Brousson, dans son livre, a transformé une scène bucolique en un petit drame, un drame avec lequel il a pu faire frémir ses lecteurs, lorsque ceux-ci ne savaient pas encore la vérité, c'est-à-dire la situation exacte de l'auberge, à mi-côte, au milieu d'autres maisons, dans une rue bordée de murs.

Les récifs, la mer écumante, le précipice, autant d'inventions. Il y a bien, au bas de la côte, une plage de sable et une rade, mais nous en étions séparés par le village que nous traversions, par des centaines de mètres de jardins, de vignes et de potagers, par la ville de Funchal tout entière, la ville, ses rues, ses maisons, ses torrents, ses places, ses forts, ses phares, son château et ses vingt-trois mille habitants.

Si j'insiste sur cet arrêt à l'auberge, c'est qu'il me permet de faire justice d'une légende particulièrement malveillante, créée par Brousson en même temps que bien d'autres. Il présente, dans ce chapitre de son *Itinéraire,* un Anatole France économe, liardant sur les pourboires, une appréciation qui est d'une fausseté inimaginable, appliquée à un homme dont la plume écrivit un jour : « *Le vrai bonheur de ce monde consiste non à recevoir, mais à donner.* »

Mon grand ami, au contraire, distribuait les pourboires avec trop de largesse. J'eus souvent l'occasion de discuter avec lui à ce sujet, de l'arrêter lors de répartitions exagérées de billets bleus ou de pièces d'argent. Je me rappelle son geste familier pour tirer de son portefeuille les grosses coupures et de sa poche les francs. Il n'y avait là, de sa part, ni gestes ostentatoires, ni parade mondaine. La générosité du maître écrivain savait être silencieuse, et on le calomnie, lorsqu'on le montre hésitant dans ses charités ou économe dans ses libéralités.

Pour terminer la remise au point de l'histoire du *toboggan,* je reproduis quelques passages d'une lettre en-

voyée à Paris après l'excursion à Madère. Les faits y sont racontés tels qu'ils se sont passés :

A bord de l'Amazon, 6 mai 1909..... Nous sommes repartis de Madère hier à midi..... Nous étions arrivés dans l'île à six heures du matin. Emmenés en voiture du port à la gare, nous sommes montés en funiculaire jusqu'à l'hôtel où nous avons déjeuné à neuf heures..... Pour redescendre de la montagne au port, on prend les toboggans. Figure-toi un traîneau à trois places de front dans lequel nous nous sommes assis : France, Brousson et moi. Ce traîneau est placé sur une route en pente rapide, toute pavée de petits cailloux luisants, posés les uns à côté des autres comme une mosaïque. Le traîneau glisse sur cette route, retenu par deux hommes qui courent derrière et montent même dessus lorsque la pente devient vertigineuse. Ils le guident alors simplement avec leurs pieds. On arrive brusquement sur des murs, dans des virages à angles droits, et nous n'avons pas été fâchés de connaître ce moyen de transport, tout en étant fort contents d'en descendre, sans nous être rien cassé. J'ai photographié France dans le toboggan et j'espère que la photographie sera réussie.

D'autres inventions, aussi pittoresques que le récit de cette excursion en *toboggan*, pourraient être relevées dans l'*Itinéraire*, mais je me contenterai d'en citer quelques-unes, mes négations s'appuyant toujours sur des témoignages officiels ou sur des documents sincères.

La soirée de bienfaisance, citée par Brousson, fut donnée en réalité le 12 mai, sept jours après Madère, le lendemain du passage de la ligne, la veille de l'arrivée à Pernambouc, la première escale sur les côtes brésiliennes.

Le programme officiel de la soirée porte bien : *La chanson des épées*, dite par Albert Lambert; *La revanche des bêtes et la revanche des fleurs*, récitée par Silvain; *Ginévra*, de Jean Aicard, déclamée par Mme Silvain, puis des morceaux de piano, de chant, de violoncelle; mais le nom de Mme *Brindeau* n'y figure pas. S'il est réel que le maître écrivain se leva avec enthousiasme pour donner l'accolade à une des talentueuses actrices qui nous accompagnaient, il faut dire, pour être véridique, qu'il embrassa

Louise Silvain et non pas Jeanne Brindeau. Celle-ci, à ce moment de la traversée, n'était encore, à ses yeux, qu'une aimable relation de voyage, relation mondaine, dont l'intimité se resserrerait bientôt, à la suite de complicités bien inattendues, celle de l'équateur et celle des courants d'air.

Après l'escale de Madère, le thermomètre était monté à 28 degrés, 30 degrés et même à 40 degrés. Les passagers de l'*Amazon* commençaient à souffrir de la chaleur, au moment où la nostalgie du large allait justement les envelopper de mélancolie. De Madère à Pernambouc, on ne voit plus la terre et, pour distraire ses passagers, le capitaine H. D. Doughty avait organisé les jeux habituels. Anatole France avait été nommé vice-président du comité des jeux, honneur qu'il partageait avec deux Anglais et quatre Espagnols.

Les fêtes commencèrent le 6 mai; le même jour commençait également le régime de la ventilation forcée du navire. Dans les cabines, dans la salle à manger, dans les salons, on entendait désormais, jour et nuit, le tournoiement ininterrompu d'insupportables moulins électriques, bruyants créateurs de courants d'air glacés. Enfermé dans sa cabine, on pouvait les éviter en arrêtant les moulins, mais dans la salle à manger ils vous enveloppaient le torse de caresses brutales. Anatole France fuyait leur contact réfrigérant, il changeait de place, chassé de toutes les tables successivement, les rafales d'air froid s'amplifiant chaque jour inéluctablement, la chaleur extérieure augmentant elle aussi.

Pendant les premiers jours de la traversée, nous avions été placées à la table centrale, en vis-à-vis avec la troupe de la Comédie-Française. Anatole France présidait, puis Albert Lambert à ses côtés, Silvain en face, leur compagnie aux alentours. Puis, bientôt, chassés par le tourbillon, Anatole France, Brousson et moi étions venus nous installer à une table moins exposée, placée à l'ex-

trémité de la salle à manger. Mais le froid nous y poursuivait; un nouveau changement devint indispensable; nous pûmes trouver tous les trois un asile moins éventé dans un coin éloigné, autour d'une petite table d'encoignure, libre, justement parce qu'elle échappait aux courants d'air des ventilateurs. Mme Brindeau, aussi peu soucieuse que nous d'attraper un gros rhume, vint nous rejoindre. Désormais nous fûmes quatre, réunis aux heures des repas par des goûts et des besoins semblables. *Le coin des frileux*, c'est ainsi que fut baptisé notre table sur les registres de commérages. Il devint bientôt le *coin France-Brindeau*, et la traversée se termina sans autre déménagements.

J'avais noté l'incident dans une lettre adressée à Paris. J'en détache ces quelques fragments, témoignages autographes de mes affirmations :

..... Les plafonds des cabines, comme ceux des salons et de la salle à manger, sont ornés de moulins à vent électriques qui tournent, tournent et retournent, en remuant l'air, en provoquant des tourbillons d'air froid qui font notre désespoir à France et à moi, et nous sommes devenus un sujet d'amusement pour le bateau, car nous les fuyons sans cesse. Nous avons déjà révolutionné plusieurs fois la salle à manger en changeant de place pour éviter la fluxion de poitrine..... Nous étions d'abord à la même table que les artistes et c'était, ma foi, fort amusant. Maintenant nous sommes à une petite table avec Brousson et une actrice, qui craint le froid et est très heureuse d'être avec France.....

Cette lettre est datée du 7 mai, deux jours après Madère.

Je ne m'arrêterai pas, dans le livre de Jean-Jacques Brousson, aux descriptions humoristiques des réceptions en Argentine, du débarquement, de l'arrivée chez l'hôte aimable et fastueux, dont le logis devait abriter, pendant plusieurs semaines, le maître et son secrétaire.

Si Brousson, dans l'*Itinéraire*, s'est plu à lancer d'inutiles sarcasmes sur son amphitryon, Anatole France se

rappela avec sympathie les égards dont il fut entouré à l'hôtel de la calle *Andes.* Lorsque je repartis pour l'Argentine, l'année suivante, il me chargea d'une agréable ambassade auprès du juge Llavallol. Je devais lui porter une collection de dessins anciens et précieux, accompagnés d'une lettre de remerciements chaleureux. L'envoi de la lettre et des dessins fit sensation à Buenos-Ayres et, dans ma collection de coupures de journaux, je retrouve des articles qui signalent le fait et le commentent favorablement. Deux de ces articles suffisent pour réfuter les assertions malencontreuses publiées dans l'*Itinéraire.* Les voici :

Por intermedio del conocido pintor senor Calmettes que ha llegado de Paris hace unos dias, el ilustre escritor M. Anatole France ha enviado de regalo al doctor Jaime Llavallol una valiosa colection de dibujos de gran merito artistico. Al mismo tiempo el gran literato francés escribe al doctor Llavallol una afectuosa y extensa carta que fuera de lo que es personal, contiene frases muy halagadoras de recuerdo para Buenos-Aires y los Argentinos (3).

Le distingué peintre M. Calmettes, arrivé il y a quelques jours de Paris, a remis à M. le Dr Llavallol une collection très originale de dessins artistiques d'une très grande valeur, cadeau de M. Anatole France. Cet envoi est accompagné d'une longue lettre dans laquelle l'écrivain français remercie le Dr Llavollol de toute les attentions dont il a été l'objet pendant son séjour à Buenos-Aires (4).

Et plusieurs années après cet envoi, en 1917, pendant la grande guerre, lorsqu'il fut chargé, par le ministère de l'Instruction publique, de préparer un *Salut aux Argentins,* œuvre destinée à une lecture publique, lors d'une tournée de propagande au théâtre Odeon de Buenos-Ayres, le maître écrivain devait le composer avec d'autant plus d'enthousiasme qu'il l'envoyait à un pays dont il gardait un excellent souvenir.

(3) Paru dans : *El Diario* du 28 avril 1910.
(4) *Le Courrier de la Plata* du 29 avril 1910.

.....Argentins, leur disait-il, *j'ai goûté, il y a quelques années, la douceur de votre hospitalité et le charme de votre commerce. J'ai éprouvé que vous étiez bienveillants et affables envers les étrangers, tolérants, amis des arts. Je vous ai vus et je vous ai aimés. Il m'a semblé que vous ne reconnaissiez qu'une seule aristocratie : celle de l'esprit. Il m'est apparu que, sous des dehors faciles et riants, vous portiez dans la profondeur de vos âmes les vertus qui font les grands peuples. Je vous salue...*

Mais, sans m'arrêter davantage sur un fait particulier, je dois continuer la revue des erreurs commises sciemment par l'auteur de l'*Itinéraire.*

En relisant mes notes quotidiennes, je transcris sommairement celles qui rappellent :

Les soirées musicales chez le juge Llavallol, les galas au Colon, ce colossal opéra de Buenos-Ayres, les représentations de la Comédie-Française à l'Odéon, les conférences d'Anatole France au même théâtre, conférences anathématisées par le clergé argentin, boudées, par ordre de leurs confesseurs, par les Argentines, et applaudies par une élite masculine, trop peu nombreuse pour assurer le succès financier de l'entreprise. Première conférence le 1er juin, dernière le 29.

Et j'avais encore noté :

Au 21 juin, le premier jour de l'hiver en Argentine. Au 24 juin, une température record pour ces contrées australes : 3 degrés au-dessous de zéro.

Nous atteignions presque le maximum connu, les 5 degrés du 17 juin 1907.

Est-ce la température, le *pampéro,* le climat, le régime, l'air du pays, faut-il accuser leur influence malencontreuse, lorsqu'on recherche les raisons définitives de la rupture entre France et Brousson? Cette rupture, je ne la prévoyais nullement, elle vint me surprendre un jour désagréablement.

Depuis mon arrivée en Argentine, je travaillais à des portraits d'intérieurs commandés par des collectionneurs. J'étais satisfait, au delà de mes désirs, par les premiers

résultats de ma campagne d'outre-mer, et je n'avais alors ni le loisir, ni le désir, de me mêler aux affaires littéraires des uns et aux démêlés artistiques des autres. Je peignais chaque jour et ne pensais qu'à peindre, lorsque, un matin de la fin de juin, je reçus à mon hôtel un mot pressant de mon grand ami :

Pierre, je ne te vois plus, je t'attends 1222 Andes, viens dîner avec moi ce soir.

Je ne me rappelle pas, à aucun moment de ma vie, m'être attardé en chemin lorsque j'étais appelé par mon ami France; je ne me souviens pas de lui avoir refusé un service. Je me rendis donc chez le juge Llavallol, j'y trouvai cet hôte, toujours accueillant et aimable, je dînai chez lui avec Anatole France et Mme Brindeau, et j'appris la nouvelle.

Mon grand ami, en m'annonçant le départ de Brousson, m'annonçait, en même temps, son prochain voyage en Uruguay et au Brésil. Il me faisait venir pour me conjurer, ce mot ne dépasse pas ma pensée, de quitter mes affaires, mes travaux et l'Argentine, pour l'accompagner pendant son voyage de retour, au Brésil particulièrement, le Gouvernement de ce pays le sollicitant officiellement de venir donner des conférences à Rio et à Sao Paulo.

Le 1er juillet j'avais écrit à Paris :

..... Quel roman que la vie! Ce que j'en ai à vous raconter..... Je viens encore de finir un tableau, j'ai commencé hier une seconde toile, j'en ai d'autres encore en préparation..... Et voilà que France a cessé les relations avec Brousson, le priant de partir, de chez lui d'abord, de l'Amérique ensuite.. Et il veut que je parte avec lui en Uruguay et au Brésil pour préparer ses conférences et lui tenir compagnie. Que ne l'a-t-il fait plus tôt, je pouvais gagner ici les six ou sept mille francs que Brousson a gagnés sans rien faire, si ce n'est recopier les conférences de France, en des articles payés cinq cents francs..... Je n'ai pas hésité à accompagner mon grand ami dans ce voyage qui va être triomphal. Il est reçu par le Gouvernement brésilien, ce ne sera pas comme ici.

Mais je ne sais plus où donner de la tête, avec mes conférences annoncées, mes tableaux en train, les visites à faire, etc., etc.... Comment vais-je faire? ...., France part samedi à Montevideo.....

Et, dans une lettre du 2 juillet, j'ajoutais :

... Me voilà embarqué maintenant avec France, à moins qu'il ne change d'avis d'ici samedi...

C'est ici, au moment du départ, que sont placées, dans le livre de Jean-Jacques Brousson, deux scènes véritablement odieuses. Ne sont-elles pas sophistiquées à plaisir, et n'ont-elles pas donné aux lecteurs du livre une opinion malencontreuse sur le caractère intime de mon grand ami? Je suis là, heureusement, pour prouver leur fausseté, en rétablissant les faits tels qu'ils se sont passés.

Lorsque Brousson eut quitté Anatole France et la demeure accueillante du juge Llavallol, il fut invité chez d'autres Argentins et demeura chez eux jusqu'à son embarquement pour l'Europe. Il ne devait revoir l'écrivain que quelques mois plus tard, un jour de la fin de l'année, à Paris, rue de Seine, dans le magasin de Victor Prouté, le marchand de gravures.

Je répète donc que Brousson était séparé d'Anatole France depuis plusieurs jours déjà, au moment où auraient pu se jouer les comédies dont il nous narre les péripéties dans deux chapitres de son livre, le chapitre intitulé : ***Départ*** et celui des : ***Adieux***. Il était éloigné définitivement de la calle Andes et de ses habitants; qui pourrait s'en douter en lisant ces récits pittoresques, dont les détails semblent réels, vécus, copiés sur nature!

Départ :

Nous quittons Buenos-Ayres demain matin. Nous nous embarquons, au petit jour, pour l'Uruguay. Conférences et représentations à Montevideo, la troupe comique fait bloc maintenant avec Anatole France et Rabelais. Après Rio Janeiro, etc..... A dîner, le Maître s'est montré très abondant en projets..... Nous ferons ceci, et cela. Nous corrigerons les conférences..... Sur le bateau, mon ami, vous me ferez la grâce

de reprendre le texte... N'égarez rien, mon enfant, de votre petit bagage... A l'aube nous sommes éveillées par l'hôte... dans la salle à manger a lieu la cérémonie des adieux...

Adieux :

Nous voici au quai, François, qui s'était juché près du watman, saute à terre et s'empare des bagages du Maître... La duègne le suit, enturbannée de gazes épaisses. Comme je m'apprête à franchir la passerelle, le Maître m'étreint, me noie, à la lettre, dans sa barbe, me rejette sur le quai, avec ma pauvre valise; et du ton de gnafron : — Mon enfant, vous nous laissez ici... Oui, oui, cela vaut mieux, cela vaut mieux... Nous nous reverrons en France... Comme Atalante, il bondit, léger et vainqueur, dans les flancs du bateau. Moi, comme dans les tragédies, je demeure stupide, assis sur ma valise.....

Pas une syllabe n'est véridique dans ce récit, véritable scène de cinéma, écrite, semble-t-il, pour l'acteur Charlot, et qui pourrait fort bien s'intituler : *Charlot et sa valise.* Je vais donner maintenant la version authentique du départ; elle est moins amusante, je l'avoue, beaucoup plus simple, mais elle est vraie.

Anatole France avait rompu avec Brousson à la fin du mois de juin. Il m'avait demandé de l'accompagner. Le premier juillet, j'avais pu annoncer à Paris mon départ possible en sa compagnie. Le 3 juillet, je partais avec lui et Mme Brindeau pour Montevideo. François, le valet de chambre prêté à l'écrivain par Mme de Caillavet, nous accompagnait, s'occupant des bagages.

Mon grand ami allait à Montevideo faire une série de conférences, non plus sur Rabelais, mais sur des sujets d'actualité plus immédiats. Nous quittions Buenos-Ayres, non pas le matin, au petit jour, mais à six heures du soir. Nous nous embarquions sur un vapeur de la compagnie Mihanovich, le *Viéna.*

Il n'y avait au port, pour nous accompagner, que deux ou trois Argentins. Le *pampéro* soufflait en tempête et il faisait un froid si cuisant qu'il aurait découragé les amis les plus fervents. Nos fourrures nous emmitou-

flaient jusqu'aux yeux, il faisait nuit noire, mais nous étions presque les seuls passagers du *Viéna* et si Brousson s'était trouvé là, je l'aurais vu, il me semble! Mais il n'y avait sur le quai ni Brousson, ni valise.

Le commandant du *Viéna* nous avait invités à sa table, mais, malgré l'excellent champagne versé à pleines coupes, je fus malade pendant les deux cent quarante kilomètres du trajet et je ne pus sortir de ma cabine que le dimanche matin, à quatre heures, en arrivant au port uruguayen. Mon grand ami avait admirablement dormi et je dus faire patienter, jusqu'à son réveil, les délégations d'intellectuels et d'étudiants venus officiellement à sa rencontre.

Le même jour, je rendais compte à Paris des péripéties du voyage :

... Je suis parti de Buenos-Ayres hier soir 3 juillet avec notre grand ami pour l'accompagner ici, à Montevideo, et lui servir de secrétaire. Nous sommes partis à six heures sur un bateau de la compagnie Mihanovich, nous avons diné à bord, et après le diner, nous avons si bien roulé dans le bateau, par la faute d'un Pampero glacial, que j'ai eu le mal de mer... Nous sommes arrivés à Montevideo à quatre heures ce matin, mais nous n'avons débarqué qu'à dix heures...

Reçus sur le quai par les autorités de la ville, nous fûmes emmenés à l'hôtel Lanata, plaza Constitucion. De nos balcons la vue sur la ville était fort belle, la cuisine était excellente, et le personnel avait pour nous une telle considération qu'elle se transformait parfois en une sollicitude gênante.

J'accompagnais mon grand ami dans les visites officielles obligatoires, puis je l'aidais à préparer ses conférences. Je ne quittais guère le papier et les plumes et lui seul s'occupait de notre correspondance. Il envoyait de nos nouvelles à nos amis, à ma famille, en de courts billets tels que celui-ci :

... Je vous donne les meilleures nouvelles de votre cher

mari, qui écrit devant moi, sur une grande table, dans un salon de l'hôtel Lanata... Montevideo le 5 juillet.

Mais je ne devais pas rester longtemps en Uruguay. Mes affaires me rappelaient en Argentine, et, arrivé à Montevideo le dimanche matin, je repartais le mardi soir, par le même *Viéna* qui nous avait amenés.

C'est pendant ce deuxième séjour à Buenos-Ayres, que j'eus l'occasion de revoir Jean-Jacques Brousson, sur le pont du *Magellan*, le 16 juillet au matin. Il partait pour l'Europe et Paris, et je le rencontrai en allant accompagner M. Allard, le propriétaire d'une importante galerie d'art parisienne, qui repartait d'Argentine, après son exposition annuelle de tableaux et d'aquarelles.

Depuis cette matinée de juillet 1909, ni à Paris, ni ailleurs, les hasards de l'existence ne m'ont remis en présence de Jean-Jacques Brousson.

A Buenos-Ayres je me hâtai de terminer mes affaires et les tableaux en train, et je fis bien puisque, le 9 juillet, le jour de la fête nationale argentine, je reçus cette lettre envoyée de l'hôtel Lanata :

Cher monsieur Calmettes, nous partirons le 18 d'ici, donc arrangez vos affaires pour nous prendre à cette date. J'espère que tout va bien selon vos désirs. Amitiés de votre grand ami et tous mes bons souvenirs.

Et, le 16 juillet, une nouvelle missive me donnait des instructions détaillées pour mon départ et le leur :

Cher monsieur Calmettes, reçu votre bonne lettre. Le Maître a ses places. Nous pensions pouvoir nous embarquer samedi soir pour coucher tranquillement à bord, mais il paraît que le bateau arrivera trop tard; nous nous retrouverons donc dimanche matin sur l'Oropesa... Le Maître fait sa conférence ce soir, on vous dira son triomphe dimanche, il travaille énormément et pourtant il a encore beaucoup à faire. Je vous envoie toutes ses meilleures amitiés et j'y joins toutes les miennes...

Le 17 juillet au soir je prenais ma place sur l'*Eolo*

et quittais l'Argentine; le 18 je retrouvais à Montevideo, sur l'*Oropesa* de la Compagnie du Pacifique, le grand écrivain, Mme Brindeau et François. A onze heures du matin, nous quittions l'Uruguay pour les rives brésiliennes, Santos, Rio, Sao-Paulo, puis l'Europe, la France et Paris.

Partis le 11 août de Rio, le *Danube* de la Royal Mail nous amenait à Cherbourg, le samedi 28 août à deux heures du matin. Le même jour, à deux heures du soir, le train spécial de la compagnie anglaise nous débarquait à Paris, sous le hall de la gare Saint-Lazare.

La gare Saint-Lazare, décor réel, au milieu duquel Jean-Jacques Brousson a imaginé une comédie aussi pittoresque et aussi fantaisiste que les autres. Le titre porté par celle-ci dans l'*Itinéraire* est : *De l'autre monde :*

..... *Par le plus long Anatole France est enfin revenu en France. Madame se trouvait, comme Némésis, sur le quai, à la gare Saint-Lazare. Quand il l'aperçut, armée de son ombrelle et de son face-à-main,... le pauvre grand homme fut métamorphosé en statue de sel. Il se recroquevillait dans le wagon, sous la banquette. En vain, la duègne et les employés suppliaient-ils : « C'est l'arrêt. Il faut descendre. » Il n'osait regarder la portière... on le poussa, comme un colis, comme une valise, et il eut tout soudain le courage des timides. Il empoigna l'anse de la cruche. Il s'accrocha au bras de la duègne. Et d'un pas militaire passa devant madame sans la saluer. La pauvre surannée a manqué trépasser dans la gare...*

A mon tour, je raconte les faits tels qu'ils se sont passés. Pendant la première partie du trajet en chemin de fer, Anatole France m'avait délégué auprès des journalistes, arrivés la veille à Cherbourg pour assister à son débarquement et l'interviewer sur les péripéties de son voyage en Amérique. Echappé enfin aux questions indiscrètes des reporters, j'avais retrouvé, dans le wagon restaurant, mes compagnons de voyage, mon grand ami, Mme Brindeau, et ma femme, qui m'avait rejoint à Cher-

bourg. A l'arrivée dans la gare parisienne, nous étions encore à table. Nous avons quitté le wagon restaurant pour aller prendre nos sacs de voyage dans notre compartiment. Le train arrêté, je suis descendu de wagon, et j'aidai l'écrivain à descendre. Sur le quai il n'y avait personne, le train spécial ayant été aiguillé sur une voie où il n'était pas attendu. Mme Brindeau, restée seule dans le wagon, ne devait en sortir que quelques instants plus tard, après notre départ.

On m'excusera, mais, pour continuer logiquement cette histoire, je suis obligé d'y mêler quelques détails familiaux; ils sont indispensables.

Apercevant, à l'extrémité du quai, mes beaux-parents et mon fils, alors âgé de trois ans, je me séparai d'Anatole France pour aller à eux. Je pris mon fils dans mes bras et je revenais vers mon grand ami, pour lui faire embrasser le bébé, lorsque je fus dépassé par Mme de Caillavet. Elle arrivait en courant. Au passage je lui présentai mes hommages. Elle me fit compliment du précieux fardeau que je portais, puis, rejoignant le voyageur, elle lui donna l'accolade, lui prit le bras pour sortir de la gare et, sans regarder derrière eux, ils montèrent en voiture et partirent sans autre cérémonie.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les côtés essentiellement pittoresques des récits broussoniens; cet auteur est un habile magicien, il a su métamorphoser l'histoire et la réalité en de véritables contes bleus, et ses contes ont connu la faveur du grand public, faveur que de simples réalités auraient sans doute ignorée à jamais. Et c'est à cette imagination infiniment riche que j'emprunte encore quelques scènes de l'*Itinéraire* :

..... Par Joséphine (5) *Madame est renseignée sur les orages de la villa Saïd... La duègne a voulu accomplir une révolution mobilière. Cette audacieuse désire des chaises et des fauteuils où l'on puisse s'asseoir. Elle a la manie des petits*

(5) La vieille servante d'Anatole France.

coussins... Elle a renvoyé au grenier une douzaine de vierges et de saints. M. Bergeret est dans la stupeur. Il regrette Madame. Cela va de plus en plus mal. La duègne s'ennuie le soir, dans le musée de Cluny de la villa Saïd..... La duègne et le sceptique commencent à être las l'un de l'autre... etc., etc.

Et le livre de Brousson nous présente ici une véritable scène à la Labiche. Joséphine, conseillée par Mme de Caillavet, brandit son plumeau entre son maître et la nouvelle visiteuse, accueille celle-ci par des sarcasmes, lui mène la vie dure, l'oblige à la fuite, et, dénouement burlesque d'une triste comédie, on voit l'écrivain, repentant, ramené par sa domestique au 12 de l'avenue Hoche.

Je m'efforce vainement de rechercher, dans cette histoire ainsi contée, la petite lueur de vérité qui permettrait d'accorder des circonstances atténuantes à son auteur.

J'ai raconté comment Mme de Caillavet était partie de la gare Saint-Lazare au bras de son grand homme, enfin revenu, après une école buissonnière qui dura cent dix jours. Dès le soir même, elle imposa impérieusement sa volonté, exigeant des mesures de régularisation immédiates. Ces mesures, le témoin impartial que je fus alors et que je veux rester aujourd'hui ne craint pas de déclarer qu'elles pouvaient se justifier, aux yeux de Mme de Caillavet, blessée dans son orgueil et dans son affection, mais l'aimable voyageuse les avait-elle méritées, elle dont l'erreur fut d'avoir trop compté sur l'énergie morale d'un homme dont elle avait pu constater le succès triomphal pendant la tournée brésilienne, dont elle connaissait la renommée universelle, dont elle admirait sans réserves le génie et les œuvres, mais dont elle ignorait certainement la psychologie intime?

Les serments échangés sous le ciel lointain de l'hémisphère austral furent vainement évoqués par l'abandonnée. Le lendemain même de l'arrivée à Paris, Anatole France confiait à un de ses plus anciens amis la mission ingrate de reporter à Mme Brindeau les objets achetés

avec elle pendant le voyage. Ce fut la rupture immédiate. Elle devait durer jusqu'à la mort de l'écrivain. Il ne revit jamais l'aimable femme qui l'avait accompagné pendant sa tournée américaine, l'entourant, pendant ce long voyage, de soins attentifs et dévoués.

J'arrête ici les remarques suggérées à un témoin par les histoires fantasmagoriques publiées par Jean-Jacques Brousson. Jamais je n'aurais prêté d'attention à l'*Itinéraire*, si ce livre n'avait pas révolté mes sentiments les plus intimes, en attaquant la réputation morale et la gloire littéraire de mon grand ami. Un devoir impérieux me commandait de débarrasser sa mémoire des insinuations calomnieuses qui voulaient la ternir. Ce devoir est maintenant accompli.

PIERRE CALMETTES.

ANDRÉ TOWIANSKI
ET SON INFLUENCE SUR MICKIEWICZ

—

En ce temps où l'on se préoccupe beaucoup de la Pologne, et où les questions internationales en litige peuvent faire, d'un jour à l'autre, que l'on s'en préoccupe davantage encore, l'inauguration de la statue d'Adam Mickiewicz ramène l'attention des lettrés vers l'homme qui exerça sur le grand poète polonais la plus extraordinaire influence, sans que les raisons de son action aient pu être jusqu'ici nettement déterminées : nous avons nommé André Towianski.

Au cours de cette période pourtant si riche en grandes figures, qui s'étend des environs de 1830 au delà de 1848, il en est peu de plus curieuses que celle de cet agitateur, tant à cause de l'obscurité de ses intentions, et de la diversité de son rôle, que de l'espèce d'auréole dont la plupart de ses compatriotes, et aussi certains de ses hôtes, — les Français surtout — se sont attachés à le parer.

— Admirable mystique, disent les uns, émanation de Dieu sur terre, et porte-parole des Apôtres !

— Dangereux mystificateur, objectent les autres, imposteur doué de hautes qualités d'éloquence, mais ne s'en servant que pour masquer, aux yeux des profanes, son rôle d'agent secret de la Russie !

On mesure toute la gravité d'une pareille accusation, au lendemain du soulèvement de 1830, pendant lequel les insurgés polonais avaient une fois de plus tenté en vain, au prix des sacrifices les plus sanglants, de renouveler et de mener à bien l'héroïque tentative de Kosciuszko.

Revêtu du prestige de la religion chrétienne, expert dans l'art d'inspirer confiance, grâce à un rayonnement indénia-

ble qui se dégageait aussi bien de son talent de parole que de la ferveur qu'il apportait à tous les actes de sa vie, appropriés à l'exercice de sa mission, il semble bien, en effet, à l'origine que la nature ait doué André Towianski d'une virtualité prodigieuse ; mais de là à voir en lui un prédestiné ou un surhomme proche de la conception d'un Nietzsche ou d'un Calvin, il y a loin, et aussi bien le manque d'unité de ses actes que son amour de la mise en scène et son goût de l'excentricité, ont pu mettre en garde, à un demi-siècle de distance, ceux qui le jugent de sang-froid, sur ses écrits et ses discours, indépendamment de toute ambiance et de tout fluide.

Si nous en croyons Mme Wanda Szerlecka, et le docteur Tancredo Canonico, ses plus zélés apologistes, qui le considèrent comme un saint, la plupart des principaux faits de la vie de cet homme étrange auraient été marqués du signe du surnaturel. A lire le récit qu'ils en font, il n'est pas interdit de penser que leur impression du merveilleux résulte d'un peu de complaisance. Il y a une contagion de l'envoûtement. Rien de meilleur pour faire crier la foule au miracle, qu'un petit groupe de prosélytes qui se voile la face et tombe à genoux.

Tout d'abord, c'est la naissance de notre héros, par un soir glacial de janvier 1799, et alors que la neige et la bise, mêlées avec violence, semblent déjà sonner le glas du dix-huitième siècle. Tout est éteint dans les hameaux, et les routes gelées sont désertes. Cependant, une voiture s'avance péniblement, à l'orée du petit village d'Antoszwincie, en Lithuanie, et lorsque le Seigneur de l'endroit, ayant entr'ouvert l'huis, se résout à accorder l'hospitalité aux voyageurs qui le sollicitent, son étonnement n'est pas peu grand d'apercevoir trois prêtres, qui avaient pour mission de se rendre à Wilna, et que la violence de la bourrasque a forcés à chercher refuge chez le premier bourgeois venu. Le bourgeois en question n'est autre que Jacques Towianski, dont la femme Isabelle a mis au monde un fils, la veille. Quel

présent plus magnifique rêver, à l'aube de la nouvelle année ? Aussi, touché comme d'un présage, les supplie-t-il de passer quelques jours chez lui, puisque la Providence les y envoie, et c'est ainsi qu'ils en viennent à baptiser l'enfant qui reçoit le prénom d'André, du nom du premier apôtre de Notre Seigneur, lequel passe également pour avoir porté le premier l'Evangile dans les contrées slaves.

§

Ses premières classes à l'école du District, puis ses études au collège de Wilna pourraient être passées sous silence, si ses thuriféraires ne nous avaient pas parlé comme d'une chose extraordinaire de sa soif ardente de savoir, de sa piété et de sa douceur, et aussi d'une sensibilité si aiguë, que la compassion qu'il éprouvait pour tous les malheurs rencontrés le poussait à un besoin constant de sacrifice. Au cours d'une crise subie vers l'âge de douze ans, brusquement il ferme ses livres, pris d'un subit dégoût de l'étude, et bientôt ses parents se lamentent sans que ni reproches ni conseils puissent l'empêcher de verser dans le mysticisme, mais quelle n'est pas la stupéfaction générale, lorsqu'on s'aperçoit qu'après des semaines passées dans la méditation et le silence, en dehors de tout enseignement, non seulement il n'a rien perdu de ce qu'il avait acquis, mais au contraire a progressé mieux que ses jeunes condisciples, qu'il surpasse en compréhension, grâce à l'influx ardent de sa vie intérieure.

Aux environs de la vingtième année, il entre à l'Université de Wilna, où il étudie le droit, et en 1825, ses études terminées, il est nommé greffier au tribunal de cette ville, puis, deux ans plus tard, conseiller à la Cour suprême de Lithuanie. Dans ce nouveau rôle, son amour de la vérité et sa compassion pour les humbles ne devaient pas manquer de se manifester avec éclat, et c'est ainsi qu'un jour, ayant appris qu'une veuve, au cours d'un procès dont il était rapporteur, était sur le point de se voir dépouillée de

650.000 florins, du fait qu'une plaie purulente de la jambe, en l'immobilisant sur son lit, l'empêchait d'aller la défendre, il se leva, malgré l'ordre formel du médecin, brûla lui-même sa plaie au fer rouge pour enrayer le risque de gangrène, et se rendit à l'audience où la victime obtint justice.

Entre temps, il se plaisait à répandre la bonne doctrine, ne dédaignant pas de se mêler aux paysans attardés à l'auberge ou sur les marchés de foire, s'improvisant un auditoire des premières personnes venues, s'enquérant de leurs maux, cherchant à y porter remède, et s'efforçant toujours par ses conseils et ses préceptes de rendre les hommes meilleurs. Il ne semble pas cependant que, dans cette première période, ses tentatives d'évangélisation lui aient valu une renommée particulière, car, ainsi que nous avons pu l'observer, Mickiewicz, qui était à cette époque étudiant à l'Université de Wilna, paraît, dans ses écrits, n'en avoir gardé aucun souvenir, et la seule conquête que son éloquence lui ait value alors fut celle de son ancien condisciple du gymnase, le médecin Ferdinand Gutt, auquel il parla un soir avec un tel enthousiasme que celui-ci, le voyant soudain transfiguré par la passion et le front ceint d'une auréole, eut l'intuition de sa mission divine et devint sur l'heure, non seulement son collaborateur de tous les instants, mais son plus dévoué compagnon.

§

On est en droit de s'étonner qu'armé de telles séductions, Towianski ne se soit pas appliqué à les exercer sur les femmes. Si, au cours de sa carrière, il lui arriva d'en émouvoir profondément, comme la femme du général Cavaignac, par exemple, grâce à qui il obtint sa mise en liberté en France, ou comme la femme de Mickiewicz à qui sa seule présence valut une guérison quasi-miraculeuse, il semble néanmoins que son autorité lui soit toujours venue de la sincérité apparente de sa doctrine, de la passion avec laquelle il l'expo-

sait, et enfin de son habileté à faire croire qu'il la tenait de quelque révélation céleste.

Non, dès son enfance, il avait témoigné de goûts de misogyne, et par la suite, même devant un auditoire féminin, il avait toujours donné le pas à l'élément dialectique sur l'élément sentimental. Soit qu'on l'observe en 1828 à Wilna, en 1833 à Saint Pétersbourg, au cours des trois années suivantes en Allemagne, ou bien lors de son retour à Antoszwincie, en 1837 ; toujours il apparaît comme uniquement préoccupé de l'amélioration du sort des humbles, des conditions de leur vie physique, de la perfection de leur vie morale et de l'extension de leurs libertés. A son approche, les voleurs se repentent, les ivrognes s'assagissent, les incroyants se convertissent, et, dans le même temps qu'il leur rend la dignité morale, il leur apprend à se considérer en hommes libres, bien avant même qu'un décret d'Alexandre II n'ait promulgué l'affranchissement des serfs.

Un serf, à ses enfants, ne lègue que sa chaîne

a pu écrire un poète. Lui se révolte à la pensée que des hommes puissent être plus maltraités que des troupeaux ; certes, conseiller ouvertement la rébellion, à cette époque, est impossible, mais sans se risquer à aller jusque-là, il encourage la résistance, par de hardis propos, par des diatribes enflammées, et parfois même il lui arrive, emporté par l'élan de sa foi, de dire leur fait aux oppresseurs.

Ce besoin de protéger les faibles et de tenir tête aux puissants, au détriment de ses intérêts, on le retrouve tout entier dans l'anecdote qui se rattache à son mariage, et suivant laquelle, fiancé à une princesse immensément riche, il aurait tout à coup rompu les accordailles, sous prétexte du refus de celle-ci de désavouer un membre de sa famille qui venait de maltraiter un paysan. Libéré de ce fait, il épouse, le 1er mars 1830, Caroline Maxa, fille d'un brave bourgeois, et si le trait est exact, il faut bien convenir que, tant par le désintéressement dont il témoigne que par l'esprit d'in-

dépendance qui y préside, il demeure tout à son honneur.

§

Par malheur, dans le même temps qu'il accomplissait tous ces gestes d'ordre secondaire qui lui valaient tant de louanges, il ne craignait pas de s'affilier à une propagande dont les intentions pouvaient paraître plus que suspectes aux patriotes polonais. On sait qu'au lendemain de la révolution qui éclata à Paris en 1830, le Czar n'avait rien rêvé de mieux que de lancer ses légions sur la France. C'est pour nous préserver de cette attaque éventuelle que la Pologne s'était insurgée. Deux raisons à cela: tout d'abord, son amitié sincère pour la grande nation-sœur qui l'avait toujours protégée, et enfin le sentiment très net que ce ne serait que grâce à notre intervention, consentie sur la base d'une alliance formelle, que la Pologne pourrait un jour se dire libre et se reconstituer. Dire ici quelle fut l'ingratitude du gouvernement français, l'impéritie de Louis-Philippe, l'hypocrisie et la lâcheté de Casimir-Périer, nous entraînerait à des considérations qui dépasseraient le cadre de cet article ; mais, pour en revenir à Towianski, il est certain qu'il fut un défaitiste de cette époque, prédisant à qui voulait l'entendre l'insuccès de l'insurrection polonaise, et dissuadant tous ceux qu'il rencontrait d'y prendre part.

Dès lors, son rôle devient de plus en plus équivoque, et les raisons qui le font agir de plus en plus insaisissables. A peine a-t-il prêché la soumission à la Pologne qu'il part pour Saint-Pétersbourg où il intrigue auprès des autorités. Plus tard, rencontrant en Allemagne le général Szynecki, le héros d'Ostrolenka, il fait effort pour le détourner des voies révolutionnaires et lui conseille l'apaisement. Quel est donc son but, à ce moment ? A en croire ses admirateurs, son but est celui de sa doctrine, supprimer les luttes fratricides et enseigner aux peuples comme aux hommes qu'on ne peut prétendre à être supérieur que par le perfectionnement moral.

Certes, le principe est séduisant et, depuis que les Saintes Ecritures ont enjoint à qui serait frappé sur une joue de tendre l'autre, c'est un conseil qui, de Jésus jusqu'à Gandhi, a été maintes fois prodigué ; mais est-ce à dire qu'il soit pratique, et qu'on doive encore le donner à ceux qui sont la proie d'un féroce adversaire, et lorsque des répressions, comme la répression russe d'alors, de la part d'un peuple sûr de son poids et de sa force, peuvent aboutir au massacre de Varsovie ?

Il y a d'ailleurs une contradiction flagrante entre l'indignation de Towianski devant les moindres sévices subis par un paysan et son acceptation bénévole d'entretenir des rapports avec l'entourage d'Alexandre II, dont la plupart des dignitaires avaient des âmes de bourreaux. Si l'oppression des seigneurs lithuaniens avait pu paraître insupportable à sa soif de justice et d'égalité, à plus forte raison les cruautés de ce monarque, renouvelées de celles de son père, vis-à-vis d'un petit pays sans défense, devaient-elles lui paraître odieuses. Il témoigne cependant à maintes reprises d'une indulgence excessive, adjure ses amis de Pologne de supporter leurs maux comme une expiation et favorise ainsi la politique du Tzar jusqu'au moment où, émigrant une fois de plus en Allemagne, il reprend là-bas son rôle d'évangélisateur, sans grand succès, malgré l'appui de Mgr Dunin, puis visite les champs de bataille de Napoléon, Eylau, Friedland, Leipzig, Dresde, se prend d'une admiration sans borne pour le grand capitaine et, sous le coup d'une nouvelle révélation, la révélation que ce conquérant a porté l'esprit du Messie, rêve d'en organiser le culte, et se dirige vers Paris où il arrive le même jour que la dépouille mortelle du triomphateur d'Austerlitz.

§

Nulle ville, nulle époque ne pouvaient être mieux choisies par André Towianski pour reprendre son rôle d'apôtre et de prophète. Nous sommes en 1840, et, depuis la Révolution

de juillet, une même effervescence ne cessait d'agiter toute l'intellectualité française. Le Saint-Simonisme touchait à sa fin; sur ses débris, le Fouriérisme s'efforçait de bâtir un essai de science sociale, et Auguste Comte, qui n'était pas encore parvenu à répandre sa doctrine parmi les masses populaires, n'en avait pas moins élaboré la majeure partie de son *Cours de Philosophie Positive*. Entre temps, Buchez et Roux faisaient paraître *l'Atelier*, « organe pour la défense des intérêts matériels et moraux du peuple », et enfin, tandis que Blanqui, Cabet, Louis Blanc, Pecqueur s'efforçaient, chacun suivant son tempérament, de justifier leurs utopies particulières, Lamennais soulevait l'enthousiasme des foules en prêchant l'amour du prochain et la pitié pour les déshérités de la terre, suivant le thème cher aux *Paroles d'un Croyant.*

Joignez à cela que l'émigration polonaise avait fait de Paris son lieu de résidence préféré et qu'avec cette tendance au mysticisme qui est une des caractéristiques de leur race, la plupart de ces exilés, peu au courant du rôle joué par Towianski tant en Russie qu'en Allemagne, étaient tout disposés à voir en lui, suivant leur expression textuelle, « l'homme qui les réconciliait avec Dieu, avec eux-mêmes, et avec leurs pénibles devoirs ». Pour bien comprendre cette mentalité, il faut se souvenir qu'un écrivain (ne serait-ce pas Julien Klazcko) a fait la remarque, profonde de vérité, que l'histoire ne saurait peut-être montrer que deux peuples qui aient reçu une éducation exclusivement poétique : la Grèce, dans les temps anciens, et la Pologne au dix-neuvième siècle.

Dans ce pays, écrit-il, où la foi est soupçonnée et tracassée comme un symptôme de mauvaises dispositions, où les universités et les écoles nationales ont été supprimées, où l'enseignement se donne dans une langue étrangère, où une censure aussi outrageuse que craintive surveille toute parole, toute pensée, où l'administration et la justice sont gérées par des étrangers, où la police est toujours aux aguets, où la menace et le châtiment sont

toujours suspendus sur les têtes, la vie morale, qui n'est autre que la vie nationale, ne trouve de refuge que dans la religion et dans la poésie.

Parmi les émigrés polonais de l'époque, un homme symbolisait à lui seul tout le mysticisme et tout le patriotisme ardent de la Pologne injustement courbée sous le joug, et cet homme n'était autre que le grand poète national Adam Mickiewicz, celui que Gœthe avait surnommé *l'Aurore du Nord*, l'auteur des *Regrets* (Dziady), *de Conrad Wallenrod*, de *Pan Thadeuz* et surtout de *l'Ode à la Jeunesse* dont tous les insurgés avaient chanté les strophes, dans Varsovie. A Paris, en même temps que Tourguenieff, Bakounine, la Comtesse de Klustine, Sazonow, Galowine, Thorwaldsen, lié d'autre part avec Quinet, Michelet, Montalembert, dont l'amitié, souvent mêlée d'admiration, éclatait en mille controverses, l'ancien condisciple de Towianski à l'Université de Wilna jouissait d'un prestige immense, et l'on conçoit fort bien que ce dernier ait mis tout en œuvre, ferveur chrétienne, amour des humbles, déclamations patriotiques, pour influencer son esprit.

Il faut bien dire qu'à cette époque, Adam Mickiewicz, suivant le portrait que nous en a laissé Hertzen, semblait un homme extraordinaire, dont les compatriotes eux-mêmes ne s'approchaient que comme les moines s'approchent de leurs Supérieurs, c'est-à-dire en s'effaçant, en s'annihilant, quelques-uns même lui baisant l'épaule.

Quant à lui, écrit-il, sa figure, plus lithuanienne que polonaise, trahissait des méditations profondes et des souffrances sans nombre. Sa tête couverte d'une profusion de cheveux blancs, son regard fatigué, indiquaient un travail ardent à l'intérieur, une grande exaltation mystique et une grande tristesse. C'était une image plastique de la Pologne. Il avait toujours l'air préoccupé et distrait par quelque chose. Ce quelque chose n'était pas de ce monde.

A part cela, Mickiewicz, en dépit de sa rancune contre la Russie, n'était pas loin de conclure, en vertu de la loi de

pardon inspirée par la morale du Christ, à la nécessité d'une alliance fraternelle de tous les peuples slaves. Or, quoi de mieux, pour favoriser les machinations d'un Towianski, — si toutefois machinations il y eut, — que la présence, à ses côtés, sur la route où il s'engageait, du poète illustre entre tous, en qui le pays martyr symbolisait sa haine et ses aspirations ?

Il se rapprocha donc insensiblement de lui, se fit admettre dans son entourage, découvrit dans son regard l'immense lassitude qui le conduisait peu à peu sur le chemin de la résignation, et, fidèle à la tâche qu'il avait entreprise, acharné à poursuivre son but, pourtant si éloigné des tendances premières du poète, il s'en fit son plus sûr allié.

Une chose le servit en la circonstance : l'admiration que Mickiewicz avait vouée à Napoléon : quoi d'extraordinaire à cela ? Hegel lui-même n'avait-il pas avoué la sienne, en voyant le vainqueur de son pays entrer triomphant dans Iéna ? Mickiewicz, lui, avait souhaité que la France prît la tête des démocraties, « la France, avec ses étendards et ses aigles, à la vue desquels avaient pâli toutes les têtes couronnées, la France, aux mains d'un chef choisi par la Providence, et qui sache la conduire à la Révolution, du pas sûr de l'autorité et de la victoire ».

C'est par cette exaltation de l'idée napoléonienne, par son prêche continuel de l'amour des humbles, et aussi par son éloquence admirable au service d'une imagination étincelante, que Towianski avait réussi à pénétrer dans l'intimité de Mickiewicz. Un miracle qui se produisit à ce moment décida de l'ascendant inouï qu'il prit sur le poète, et fit dévier tout à coup celui ci de la route jusqu'alors suivie.

A plusieurs reprises déjà, la femme d'Adam Mickiewicz, ébranlée dans sa santé par toutes les angoisses de cette période tragique, avait donné des signes de dérangement cérébral. Brusquement, au lendemain de la naissance de son dernier enfant, elle était devenue folle, et aucun secours de la médecine officielle n'avait semblé apporter d'amélio-

ration à son cas. C'est alors que Towianski, entrant dans le salon de son ami, et y apercevant la malade dont le visage était d'une pâleur cadavérique, marcha rapidement au-devant d'elle, lui dit quelques mots à voix basse, puis se retourna vers l'assistance et la certifia guérie. De fait, la malheureuse, qui était tombée à genoux, ne tardait pas à se relever. Bientôt même, elle se dirigea vers son mari et ses enfants, les embrassa, puis reprit son rôle de maîtresse de maison, sans plus jamais témoigner en rien du mal dont elle avait souffert.

Ce miracle eut une influence énorme sur l'émigration tout entière, et dès lors, on conçoit que, mettant à profit cette émotion, Towianski ait eu l'audace, à peu de temps de là, de monter en chaire à Notre-Dame, à l'issue d'une cérémonie religieuse au cours de laquelle il avait communié en compagnie de Mickiewicz, et de se présenter à ses compatriotes comme le Messie.

En l'entendant, le suisse, effrayé d'une telle dérogation aux usages, courut avertir le curé.

— Qu'il parle! répondit ce dernier. Celui qui vient de recevoir le corps et le sang du Sauveur ne peut rien dire de mauvais.

Rien que de banal, cependant, dans ces paroles, dont l'expression elle même révèle quelque platitude. Il se dit chargé d'apporter la joie et la consolation à ses compatriotes, il leur promet une prompte résurrection de la Pologne s'ils consentent à le suivre dans la voie de Dieu, et enfin, lorsqu'il a fini son adjuration, il se jette le front contre terre en s'écriant : « Dieu de miséricorde, grâces vous soient rendues pour ce commencement de l'accomplissement de votre volonté ! Bénissez ce commencement et amenez-nous à la fin destinée, à son entier accomplissement ! »

§

De pareilles manifestations risqueraient fort d'être tournées en ridicule, à notre époque d'intolérance et de scepti-

cisme, mais il suffit pour s'en expliquer le succès de se souvenir qu'en ce temps-là, certains recensements faits à l'armée au moment de la conscription avaient révélé près de 40 o/o d'illettrés. D'une façon générale donc, la foule était ignorante et crédule, et par surcroît elle vivait dans la dépendance de la bourgeoisie censitaire, dont le rationalisme prudhommesque, ennemi de toute innovation et de toute générosité, ne témoignait jamais d'autant de sympathie qu'envers ceux qui prêchaient l'humilité et l'apaisement. A part cela, il y avait depuis longtemps déjà, dans les masses, une tendance obscure au socialisme religieux, qui ne devait trouver son expression que lors des meetings des premiers mois de 1848, et alors que la plupart des orateurs, à quelque clan qu'ils appartinssent, montraient un tel désintéressement et une telle pureté d'intentions, qu'il semblait que toute la politique fût nimbée d'indulgence chrétienne. Ceci ne veut pas dire, bien entendu, que Towianski fût sans mérite, car des témoignages comme ceux du Docteur Szerlecki, médecin à Mulhouse, et de George Sand elle-même, écrits à quelques années de distance, proclament trop hautement le contraire.

Voici ce qu'écrit le Docteur Szerlecki :

> Il s'est opéré en moi un grand changement, que j'attribue uniquement à la miséricorde infinie de Dieu... Il nous a envoyé un homme comme il n'y en a pas eu depuis Jésus-Christ. Il ne demande à l'humanité que de se corriger et de rejeter loin d'elle les impuretés qui souillent les âmes et les cœurs. Il y a des philosophes qui, après avoir entendu sa parole, sont tombés à genoux comme des enfants. Il fait des choses miraculeuses.

Et George Sand de conclure à son tour dans un article de la *Revue Indépendante* du 4 avril 1843 :

> Nous ne connaissons point nous-mêmes l'homme mystérieux dont la parole a fait une si vive impression sur l'âme enthousiaste de Mickiewicz. Quiconque apprendra que ce poète dont la candeur, l'abnégation et la modestie sont sans égales, s'est donné un guide et un maître, répondra avec un sourire attendri : Il en

est bien capable. Quant au maître, nous ne pouvons rien en dire, sinon que, dans les deux camps, tous s'accordent à le définir un homme extraordinaire, d'une éloquence saisissante et d'un ascendant irrésistible. On lui attribue des miracles de sentiment. Nous ne rions pas de ces miracles-là, nous y croyons, et, à moins de nier le sentiment lui-même, nous ne voyons pas trop ce que, dans cet ordre de faits, il y a d'impossible à la foi, à la conviction que portent avec elle l'amitié, le patriotisme et l'exaltation du sentiment religieux.

Avouons que l'admiration de l'auteur de *Lélia* pour Towianski est un peu conventionnelle, et que l'hommage que ce dernier en reçoit n'est décerné que sous l'autorité de Mickiewicz. Ainsi se trouverait justifié le calcul du rusé compère...

§

Cependant, de toutes parts maintenant, des colères montaient contre cet homme trop populaire, en qui beaucoup ne voyaient qu'un intrigant. Les Résurrectionnistes, prêtres polonais émigrés, s'indignaient qu'un laïque ait osé usurper un tel rôle. D'autre part, deux courants se dessinaient dans l'émigration : les uns, conquis par sa parole, et convaincus que l'affranchissement de leur patrie ne viendrait que de sa régénération morale ; les autres, au contraire, acharnés à rétablir une dynastie et qui, le sentant l'adversaire de leurs complots, l'accusaient d'être un agent aux gages de la Russie. Une audience qu'il obtint de Louis-Philippe, et au cours de laquelle il fut éconduit parce qu'il n'était pas en frac, décida à ce moment de l'évolution de sa destinée.

— Avec cette redingote, répondit-il, je vais à l'Eglise et je me présente devant Dieu. Je puis donc bien me présenter devant un Roi.

Cette fière réponse eut le don d'exaspérer les pouvoirs publics, et bien que le gouvernement russe, peut-être pour mieux donner le change aux Polonais devenus méfiants, lui

eût confisqué ses biens, il fut expulsé de France le 18 juillet 1842.

A partir de ce moment, il semble que l'action du nouveau Messie ait évolué de plus en plus vers l'agitation stérile. Il se rend tout d'abord à Ostende, puis à Bruxelles, puis à Rome, où il sollicite une audience du Saint-Père, mais un ordre du gouvernement pontifical, daté du 21 octobre 1843, lui enjoint de quitter la ville dans les 24 heures. C'est alors que se place l'épisode du Juif Ram, qui, tout comme celui que Towianski avait rencontré à Carlsbad trois ans plus tôt et qui s'était jeté à ses genoux en lui prédisant qu'il serait le sauveur d'Israël, reconnaît à un avertissement intérieur que son devoir l'appelle auprès de lui. Tout ce qui se rattache à ce personnage, l'histoire suivant laquelle tour à tour une femme, Xavière Deybel, et un prêtre, Janskiewicz, conduits par une invincible attirance, se seraient rendus à son chevet et l'auraient baptisé mourant, sa conversion, sa guérison miraculeuse, puis la révélation soudaine un peu plus tard, alors qu'il prenait un bain de mer à Marseille, que Towianski a besoin de lui, ce qui le conduit tout de suite à Rome où les deux hommes se rencontrent, tout cela, dis-je, sent l'intrigue et la comédie, au point de faire hausser les épaules. Néanmoins, grâce à une neuvaine faite par Ram, le pape accepta de le recevoir en audience publique, et c'est ainsi qu'ayant lu à haute voix les écrits d'André Towianski, ceux-ci firent une telle impression sur l'assistance, que beaucoup de prélats allèrent le voir secrètement ensuite et s'associèrent à l'œuvre de Dieu.

Ces illustres appuis, escomptés en vue d'une nouvelle action à tenter à Paris, ne devaient pourtant pas lui rapporter grand bénéfice. Supplié par ses amis d'y revenir, à l'heure des premiers troubles de 1848, après quelques années passées en Suisse, il était parti le 20 mai de Mulhouse en diligence, et s'était installé deux jours après dans un appartement des Champs-Elysées. Aussitôt, son agitation recommença, mais bientôt ce fut l'insurrection de juin.

Accusé de conspiration et de corruption, soupçonné d'avoir distribué de l'or russe autour des barricades, il fut enfermé à la Conciergerie le 14 juillet. Cavaignac était alors chef du pouvoir exécutif. En vain le colonel Roszycki et Mickiewicz le défendirent-ils de toutes leurs forces, il échappa à grand' peine à la déportation et n'obtint sa libération que le 6 octobre de la même année.

La leçon lui avait servi. De là, il partit pour Avignon, puis pour Rome où il tenta vis-à-vis de Pie IX ce qui n'avait qu'à moitié réussi vis-à-vis de Grégoire XVI, mais la révolution qui éclata à ce moment, et qui força le pape à se réfugier à Gaète, détruisit en lui tout espoir. Alors il regagna la Suisse, se fixa d'abord à Biningen, puis à Bâle, et enfin aux environs de Zurich où il resta jusqu'à sa mort. Son exil n'empêcha pas d'ailleurs ses admirateurs de faire appel à ses lumières, et l'adresse de remerciements qu'ils rédigèrent, après que l'empereur Alexandre II eut accordé l'amnistie aux émigrés polonais, est signée de son influence.

Quiconque, y est-il dit, par le fruit de son injustice, opprime le prochain, n'est coupable que devant Dieu, parce qu'il n'est pas la cause de l'oppression du prochain. *Cette cause est dans le prochain opprimé lui-même, dans ses injustices passées, dans son compte passé, par suite duquel ce fruit est tombé aujourd'hui non ailleurs, mais précisément sur lui.*

Ainsi donc, c'était rejeter la faute de ses malheurs sur la Pologne elle-même, et proclamer justes et équitables toutes les tortures que l'autocratie russe lui avait infligées avec une incroyable barbarie.

Cette déclaration souleva, comme bien on pense, un tollé formidable parmi la majeure partie de l'émigration. Néanmoins, après que les troupes du Czar eurent tiré sans provocation sur les habitants de Varsovie, agenouillés devant une statue de la Vierge, près de l'église des Bernardins, sans que ceux-ci aient esquissé un mouvement pour fuir ou se défendre, telles étaient la résignation de ce peuple

et sa croyance en un avenir supra-terrestre que beaucoup considérèrent ce mépris de la haine et de la mort comme un triomphe de la foi, et en attribuèrent le résultat à l'influence de Towianski.

§

Quel fut le rôle de cet homme ? Entre les deux thèses contraires dont l'une fait de lui un imposteur et l'autre un saint des temps modernes, il est malaisé de choisir. Au surplus, les conclusions de l'une et de l'autre peuvent être fausses. Quoi qu'il en soit, il restera comme une des figures les plus énigmatiques du milieu du XIXe siècle. Rien de ses écrits ou de ses paroles ne nous fut transmis qui permette de croire à la prédestination de son génie. Beau parleur certes, réformateur digne d'intérêt par quelques points de sa doctrine, mais dont le feu s'éteignit singulièrement, à partir du jour où le risque de déportation ou d'incarcération en forteresse rendit sa mission périlleuse.

Au reste, il n'y a guère que chez nous que son éloquence ait fait recette. Suisse, Belgique, Irlande, Angleterre, demeurèrent toujours plus méfiantes, et l'Allemagne, malgré la crédulité de Mgr Dunin, archevêque de Posen, qui crut voir briller en lui un reflet de la sagesse divine, le traita toujours en demi-fou. Notons que, par certains côtés, il donnerait assez volontiers l'impression d'un agitateur juif dont le machiavélisme se serait fait un jeu d'abuser aussi bien le patriotisme polonais que la candeur chrétienne. Deux choses tendraient à le prouver : d'abord l'audace quasi sacrilège dont il témoigna en haranguant la foule, un jour à Notre-Dame, ce qu'à notre sens nul catholique n'aurait osé, et enfin son culte messianique pour Napoléon, dont le libéralisme avait beaucoup aidé à l'émancipation juive, depuis le décret de septembre 1791 qui avait fait des Juifs des citoyens français.

Il aurait fallu étendre très loin les recherches, pour vérifier cette hypothèse, et un livre annoncé par M. Attile Begey,

et consacré à l'étude de ce problème, semble n'avoir pas encore été publié. Dans l'ignorance où nous sommes de ses conclusions, le plus simple est donc de penser que Towianski fut une sorte d'illuminé doué d'une éloquence émouvante, mais dont toute l'action politique doit être tenue en légitime suspicion.

Avec une flamme plus sincère, au service des dons qu'il avait, favorisé par cette période si fertile en beaux caractères et en grands hommes, il lui eût peut-être suffi de synthétiser dans son action les revendications de sa patrie, au lieu d'en diviser les défenseurs, pour égaler en gloire soit un Kossuth, soit un Almeida Garrett.

MARTIAL PERRIER.

LA CONVERSION D'UN CLERC

—

Vous montrez qu'un auteur manque de méthode, de critique, de respect des faits, d'éducation de l'esprit... Cela n'intéresse point. Surtout cela ne diminue point un homme à notre époque. Au contraire, cela le rend sympathique, et c'est vous qui vous faites haïr, avec ce qu'a d'injurieux votre culte de la raison, de menaçant pour chacun votre acharnement à dénoncer la faiblesse de l'esprit.

JULIEN BENDA (1).

J'avoue ne pas croire au clerc qui a toujours des raisons pour éluder la vraie vie intellectuelle et dont on m'assure qu'il s'est donné à la *chronique* par devoir, par résignation, alors que le fond de son être était la passion des pures choses de l'esprit.

A la manière de JULIEN BENDA (2).

Les grandes révolutions dans le domaine des idées générales risquent de passer inaperçues aux yeux des profanes et même des intellectuels — M. Benda écrirait : aux yeux des laïcs et même des clercs, — et on surprendrait fort les esprits cultivés, en leur affirmant que nous assistons, en ce moment, à un phénomène plus gros

(1) C., p. 281. Pour les œuvres de M. Benda, nous userons des abréviations suivantes : C., *Les sentiments de Critias*, Emile-Paul, 1917. B., *Belphégor*, Emile-Paul, 1918 ; T., *La trahison des clercs*, Grasset, 1927 ; E., *La fin de l'Eternel*, Gallimard, 1929. De plus, O. signifiera : Paul Oltramare (professeur à l'Université de Genève), *La religion et la vie de l'esprit*, Alcan, 1925 ; et L. : James-H. Leuba (professeur à Bryn Mawr College, E. U.), *Psychologie du mysticisme religieux*, Alcan, 1925.

(2) E., p. 29 et 31. Le texte porte : « action politique » au lieu de *chronique*; cette simple substitution permet, à mon sens, de définir l'essentiel de l'activité de M. Benda.

de conséquences que le fut la découverte, par Copernic, du double mouvement de la Terre.

Ce bouleversement revêt deux aspects principaux, qui s'interpénètrent et se complètent l'un l'autre :

D'une part, à la suite des géométries non euclidiennes et de la théorie de la relativité, les sciences physiques ont annexé les mathématiques, terre d'élection des « vérités absolues », des « vérités éternelles », des « vérités en soi »; et l'épistémologie (la théorie de la connaissance) se trouve tout naturellement conduite à identifier le vocable *vérité* avec ce qui est contrôlable expérimentalement.

D'autre part, l'étude objective de la pathologie mentale, ébranlant les assises mêmes de la psychologie, découvre les raisons affectives, voire physiologiques, des croyances invérifiables, que l'homme s'était évertué à promulger au rang de « vérités ».

Par un hasard malencontreux, c'est précisément l'instant que choisit un chroniqueur, — dont les efforts vers l'objectivité étaient éminemment sympathiques, — pour introduire dans son œuvre des éléments subjectifs qu'il avait laissés dans l'ombre, si bien que l'adhésion publique de M. Benda à des croyances ultraphénoménales coïncide avec une « fin de l'Eternel », qui est dans la nature même de l'évolution de l'esprit humain, sans nulle corrélation avec une « trahison des clercs », comme il s'applique vainement à le prouver.

La raison expérimentale

La théorie de la connaissance repose aujourd'hui sur la physique du XIXe siècle, tout comme la métaphysique restait sous la dépendance des vérités, « éternelles et inconditionnées », que les Grecs et leurs successeurs avaient cru découvrir en géométrie. Dans l'un et l'autre cas, l'humanité s'efforce de généraliser les seules certitudes dont elle dispose; si elle a mis plus de vingt siècles

pour s'élever au-dessus des mathématiques, pour gravir un échelon dans la série des sciences, il n'y a pas lieu de s'étonner que, pendant vingt siècles, elle ait conservé les mêmes principes directeurs de la pensée. Toute plaidoirie fera long feu, si elle repose sur les idées pures de Platon, sur les idées innées de Descartes (E., p. 149) ou sur les démonstrations géométriques de la métaphysique à la façon de Spinoza. Le premier devoir du « clerc » est donc de se maintenir au niveau de l'intellectualité contemporaine, et c'est sur ce point que la « trahison » de M. Benda est, à notre sens, la plus manifeste.

Si nous voulions suivre son exemple, nous recopierions les phrases célèbres de Newton : « Le temps absolu, vrai et mathématique, pris en soi et sans relation avec aucun objet extérieur, coule uniformément par sa propre nature. L'espace absolu, indépendant par sa propre nature de toute relation avec les objets extérieurs, demeure toujours immuable et immobile ». Puis, nous lançant dans une habile ratiocination, nous démontrerions qu'Einstein s'est trompé en édifiant la relativité restreinte. C'est ainsi néanmoins que M. Benda procède, à partir des grands métaphysiciens, pour conclure à l'irrecevabilité de ce qu'il ne rougit pas de nommer dédaigneusement « l'aventure expérimentale » (E., p. 174), sans se rendre compte que cette « aventure » a ruiné le caractère absolu des axiomes mathématiques, qu'elle a transformé l'arithmétique (3) elle-même en une science *de phénomènes* (de phénomènes particulièrement simples) et, plus généralement, qu'elle a rénové les principes de la connaissance : « On a l'impression, écrit Paul Langevin (4), que la nature s'ingénie, non sans quelque malice, à nous présenter la réalité sous son aspect le plus

(3) Voir Albert Spaler, *La pensée et la quantité*, Alcan 1927. L'auteur insiste notamment sur l'intérêt qui s'attache à considérer la pensée comme un *phénomène objectif* (l'un des plus complexes) : « Rien, dit-il (p. 282), ne se mesure si communément que la pensée sous toutes ses formes. » Tout est donc phénomène, partant redevable de l'expérimentation.

(4) *Bulletin de la Société française de Pédagogie*, décembre 1926, p. 699.

complexe et qu'un grand effort est nécessaire pour dégager les éléments simples à partir desquels il est possible à notre pensée de reconstruire le monde. »

Non pas que M. Benda veuille complètement ignorer la physique, mais, tandis que M. Paul Valéry, ancien élève de l'Ecole Polytechnique, ne craint pas de proclamer :

Dans chaque époque, il existe un mode d'activité qui se place au-dessus de tous les autres, qui les résume, les utilise, les sublime tous. Il n'y a point de doute que, de notre temps, ce soit le physicien qui tienne le grand rôle,

lui, au contraire, malgré ses deux années de « mathématiques spéciales », n'apporte dans le débat que des notions, qui seraient honorables pour un « laïc », mais qui restent bien insuffisantes chez un « clerc » : soit qu'il fasse état (E., p. 146-147) des affirmations très contestables de Duhem, soit qu'il déforme, au point de les rendre méconnaissables, les conceptions de Carnot (E., p. 171) ou de Maxwell (E., p. 135), soit enfin qu'il prétende gratuitement (E., p. 145-146) que certaines notions physiques « rompent entièrement avec l'expérience », « sont de purs êtres de raison ». Les exemples choisis ne font qu'infirmer sa thèse : l'*éther* (de Fresnel) a été abandonné le jour où on a définitivement établi que ce mot était dénué de contenu expérimental; l'*entropie*, qui se définit comme le quotient de deux grandeurs physiques élémentaires, trouve une interprétation expérimentale très nette grâce au calcul des probabilités; quant à l'« atome d'électricité » — nous disons aujourd'hui l'*électron*, — il apparaît isolément dans les expériences de Millikan (1910), où l'on pointe au microscope une minuscule gouttelette d'huile. Sont-ce là de « purs édifices de l'esprit » (E., p. 146)? Convenons qu'il eût été prudent de s'entourer d'une documentation moins défraîchie, avant d'intenter un procès à « l'aventure expérimentale ».

Cette « aventure » n'a pas laissé que de réagir sur les

« purs édifices de l'esprit » eux-mêmes : une simple définition verbale — ou, comme on dit, une *définition nominale* — ne suffit plus aujourd'hui pour forger un *concept* (une idée); il faut lui adjoindre nécessairement un *postulat d'existence,* c'est-à-dire l'affirmation que ce qu'elle représente correspond à quelque chose de réel, et cette affirmation doit être vérifiable expérimentalement. Faute de cette dernière condition, nous ne pourrons parler que de *conventions* (les règles du jeu d'échec), si l'on n'envisage pas de vérification expérimentale, ou d'*hypothèses* (l'hypothèse de la nature physicochimique de l'esprit), lorsque les faits expérimentaux sont trop insuffisants pour qu'il soit question de « théorie ». C'est ainsi que l'ontologie, où ne se présentent jamais que des définitions *sans* postulats d'existence, ne comportera que des conventions invérifiables (Dieu) ou des hypothèses (la suppression de l'âme par la mort), que l'expérimentation ne contredit pas.

Nous avons montré ailleurs (5) que l'ancienne logique, imprégnée du nominalisme des mathématiques primitives, faisait une place démesurée aux principes, scolastiques et stériles, d'identité, de non-contradiction (E., p. 170) et du tiers-exclu, mais que l'épistémologie actuelle, qui s'inspire de l'expérimentalisme de la physique, s'appuie sur plusieurs principes, comme ceux d'interdépendance (6), de simplicité, de négligeabilité. Ces principes sont en quelque sorte une généralisation de l'expérience, puisque, comme dit E. Goblot, « il n'y a pas de principes évidents par eux-mêmes ». Leur origine expérimentale se trouve corroborée par les récentes recherches sur les mentalités primitives, et le psychologue Eugenio Rignano a établi avec beaucoup de force (7) qu'un raisonnement est essentiellement « une suite d'expériences simplement pensées, c'est-à-dire d'expériences que nous

(5) *Mercure de France*, 15 juin 1921, p. 653-694.
(6) La « légalité » d'Emile Meyerson.
(7) *Psychologie du raisonnement*, Alcan, 1920, p. 114.

imaginons accomplir sur un ou sur plusieurs objets donnés et que nous n'accomplissons pas réellement, parce que, par suite d'expériences semblables accomplies dans le passé, nous connaissons déjà », ou nous croyons connaître, « par avance, les résultats respectifs de ces nouvelles expériences ». Aussi, quand M. Benda écrit (E., p. 147) : « Tout esprit libre » (?) « m'accordera que la raison pure est chose pensable et même réelle », on ne peut que lui conseiller de continuer à quérir des approbations dans les philosophes du passé.

En écrivant *La trahison des clercs* — et nous le lui avons reproché, — il avait oublié ce détail insignifiant, qu'il appelle aujourd'hui (E., p. 150) la « profonde rupture avec la grande tradition philosophique », ce qui ne l'empêche pas de se congratuler dans ce style archaïque qu'il affectionne et qu'on appelle, à l'occasion, du galimatias : « je ne saurais rien qu'un immense surcroît de preuves du bien fondé de ma thèse ne me soit venu après que je l'avais posée... » (E., p. 78). A ses adversaires qui affirment : « L'idée est inséparable des conditions concrètes, sensibles, expérimentales, où elle s'est formée » (E., p. 145), M. Benda, qui, jadis (B., p. 68), stigmatisait la haine de ses contemporains contre le déterminisme, se cabre et croit pouvoir opposer des arguments simplets, touchant le nombre 7 (7 billes ou 7 moutons), sans même rechercher de quelle idée expérimentale « l'Eternel » est une abstraction. A ses contradicteurs qui déclarent : « La science nous a montré que toute vérité est partielle, que la vérité en soi n'est qu'un mot », M. Benda rétorque (E., p. 201) : « C'est comme s'ils me disaient que la science leur a montré que toute rose est une rose blanche, ou une rose rouge, ou une rose en bouton, ou une rose épanouie, et que la rose en soi n'est qu'un mot ». Renonçant à deviner ce que la science vient faire dans cette histoire de roses, il est facile de répondre que la rose (sans qualificatif)

est une abstraction, mais que les mots *en soi* sont vides de tout contenu conceptuel. Et nous retournerons contre M. Benda les traits qu'il décoche à Ch. Maurras (E., p. 40-41), en nous demandant « si la renommée de *puissant dialecticien* faite à celui qui raisonne ainsi,... [n'est] pas une preuve de plus de l'incroyable misère intellectuelle », où nous sommes tombés.

La mentalité du vrai clerc

Paraphrasant Renan, M. Benda donne de l'intellectuel une définition excellente (E., p. 91) : « le vrai clerc est celui qui place tout l'intérêt de sa vie dans la recherche de la vérité », sans prendre garde (8) « aux conséquences, bonnes ou mauvaises, que son œuvre peut avoir pour le monde », d'accord en cela (E., p. 94) avec Renouvier, pour qui « la science pure a avec l'art ceci de commun que l'utilité et la recherche du bien doivent lui rester étrangères ».

Nous qui souscrivons pleinement à cette définition et *qui nous y tiendrons*, nous prenons derechef M. Benda en flagrant délit de « trahison », soit qu'il adjoigne au « clerc » des *soucis de justice*, qui relèvent de l'éthique et non plus de la pure pensée, soit qu'il le travestisse en *courtier de l'au-delà*, ce qui n'a rien à faire avec la poursuite de la vérité.

Abstraction faite de ses facultés intellectuelles, le clerc se caractérise, semble-t-il, par deux fonctions psychiques prédominantes : le besoin d'activité, qui l'incite au travail désintéressé, et l'orgueil, grâce auquel il visera à un élargissement de son esprit (9). Au besoin d'activité, M. Benda fait explicitement allusion, en empruntant (E., p. 96 et 93) à Renouvier sa théorie du jeu : « ... cette

(8) Le texte porte les mots plus vagues : « avec assez peu d'attention ».
(9) Au sujet des fonctions psychiques, on pourra se reporter au dernier livre de Maurice de Fleury, *Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils enseignent*, Hachette, 1928 (plus particulièrement, p. 146-153).

vie de jeu, sans utilité, sans vue intéressée... Ceux qui reprochent à la théorie du jeu d'abaisser [la science] se trompent en ce qu'ils ne se font pas du jeu une idée assez relevée et assez philosophique ». Mais pourquoi faut-il que, par une étrange contradiction — qui se résout peut-être en une simple amphibologie, — il parle plus loin (E., p. 166) « d'une attitude qui [lui paraît] tout à fait déplacée chez le clerc, la glorification de la curiosité »? Perd-il de vue que la curiosité intellectuelle, forme spéciale du besoin d'activité, est la base de la science et que le savant, par cela même qu'il recherche la vérité, est un homme qui sait s'étonner?

Ailleurs, on le voit laisser sans réponse une question, bien simple cependant, de M. André Thérive, et ce silence n'est guère chez eux un indice de vigueur intellectuelle ou de pénétration psychologique. M. Benda vient de contester (E., p. 166), à tort, que la raison soit « une fonction qui est apparue à un moment de l'histoire de l'homme, qui s'est développée dans le temps et sous l'empire des conditions externes, qui disparaitra peut-être quelque jour », et il se demande (E., p. 167) « pourquoi les hommes sacrifieraient leurs intérêts et leurs plaisirs à une Minerve qu'ils ont créée un jour sous l'empire du besoin et qui leur apparaît soumise, comme eux, à la naissance, aux vicissitudes de la vie et sans doute à la mort ». Invitons-le à relire Renouvier : le « clerc » moderne, qui n'a jamais rencontré que du périssable, poursuit la vérité par jeu, plus précisément par besoin — quasi physiologique — d'activité.

Contre l'orgueil, M. Benda éprouve l'instinctive appréhension d'un moralisateur traditionaliste. Il déroule (E., p. 204) de fragiles sorites sur l'« esprit de conquête », sans s'apercevoir que celui-ci intervient dans le travail désintéressé, ni se douter que les passions de la vérité et de la justice sont à base de dignité, — combinaison d'altruisme et d'orgueil.

Cette controverse sur la mentalité du vrai clerc nous ramène ainsi au rôle de la science, puis à une délimitation du champ de la pensée et du champ de l'action.

S'il n'existe que des phénomènes, qui s'échelonnent, par complexité croissante, depuis le nombre jusqu'à la pensée, *s'il n'y a rien d'autre au monde,* l'étude des phénomènes, plus brièvement la science, s'identifie avec l'intelligence en acte; son but, comme le voulait Mach, est d'adapter nos pensées entre elles et nos pensées aux faits. Ce qui caractérise le clerc, c'est l'*objectivité,* et non pas l'« universalisme » (E., p. 126) : la pensée doit être objective, elle ne sera universelle que si elle le peut, que si la réalité l'y autorise. Serait-il indiscret de demander à M. Benda par quelle suite de syllogismes, partant de la définition du clerc (« tout l'intérêt de sa vie dans la recherche de la vérité »), il en arrive à déclarer, — avec une « puissance d'affirmation quasi militaire » (10), — que « l'essence du clerc est de ne pas accepter le monde tel qu'il est » (E., p. 205), bref à en faire un aigri invétéré? Comment justifie-t-il le mot « superstition » (T., p. 286), qu'il applique au fait de tenir la science « pour compétente dans tous les domaines, y compris le domaine moral »? Paul Oltramare se charge de lui répondre (O., p. 216) : « La science a le droit et le devoir de s'assurer que le contenu de la croyance est bien d'accord avec ce que l'expérience et la réflexion humaines ont appris à connaître du monde et de l'âme ».

M. Benda concède au clerc la passion de la justice (E., p. 63), sans suffisamment préciser que cette nouvelle passion est un additif à la définition initiale, sans reconnaître que *c'est ici* que nous quittons le domaine de la connaissance pour pénétrer dans le domaine de l'action. Si l'on accorde à Proudhon (11) que la justice, c'est « le res-

(10) Encore une expression (E., p. 223) destinée à Ch. Maurras et qui n'est que de l'autobiographie.

(11) *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, 1858, I, p. 182.

pect, spontanément éprouvé et réciproquement garanti, de la dignité humaine, en quelque personne et dans quelque circonstance qu'elle se trouve compromise et à quelque risque que nous expose sa défense », il est bien évident que le vrai clerc ne pourra prendre que deux attitudes, que M. Benda distingue mal : ou « s'enfermer dans une tour d'ivoire » (refuser de se mêler à l'action), ou adopter la passion de la justice, qui, seule dans le domaine de l'action, offre des garanties d'objectivité, comparables à celles que possède la vérité dans le domaine de la pensée. M. Benda a certes grandement raison de flétrir les agissements politiques de certains « clercs », dépourvus de tout souci de justice; mais il peine à découvrir une interdépendance nécessaire entre lesdits agissements et l'éclosion de la raison expérimentale, et, sur ce point, son argumentation porte à faux.

Notons une autre confusion, à laquelle on nous convie (E., p. 205), en proclamant que le clerc se doit d'honorer « des valeurs idéales ou désintéressées », ce qui laisserait entendre que ces deux adjectifs pourraient être synonymes. L'enseignement du calcul peut être désintéressé et ne pas comporter, à proprement parler, d'idéal; le paradis est un idéal, et cet idéal n'est pas forcément désintéressé. C'est par le mot « désintéressées » qu'on pourra désigner certaines activités de savants, d'artistes, voire de sportifs. Quant à l'idéal, nous dirons qu'il joue, dans le domaine de l'action, un rôle analogue à celui de l'hypothèse, dans le domaine de la pensée.

Dernière confusion, aggravée d'une contradiction : « si le clerc, peut-on lire (E., p. 153), se met à honorer la raison expérimentale, je demande où se trouvera sur la terre l'exhortation au culte de valeurs non pratiques... » A qui espère-t-on insinuer qu'à partir du jour où Einstein a montré que les axiomes mathématiques étaient des faits d'expérience (raison expérimentale), l'humanité est désormais vouée au culte du lucre ou de la débauche

(valeurs pratiques)? Voilà pour la confusion, et voici pour la contradiction. A juste titre, M. Benda proclame : « Le contemplatif est plus efficace que l'actif... Parce que [le contemplatif] ne se donne pas le but [de servir l'humanité], il est celui qui la sert le mieux (E., p. 73-74) »; vous vous croyez en droit de conclure que « les valeurs spirituelles sont aussi des valeurs pratiques », mais M. Benda reproche amèrement à certains clercs de le « faire croire » (E., p. 65). Il lui est impossible d'échapper à ce dilemme : « Ne comprend-il plus le sens des mots, ou se moque-t-il du monde (12)? »

Le physicien Ampère, — un clerc contemplatif s'il en fût — établit ces valeurs spirituelles que sont les lois de l'électromagnétisme; mais ce n'est que beaucoup plus tard qu'elles se muèrent, par surcroît, en valeurs pratiques : électrification des villes, des campagnes et des chemins de fer. Affirmons-le hautement : le contemplatif est plus efficace que l'actif, le savant est plus efficace que le technicien. Et, puisque la science est *une*, soyons persuadés que les travaux *désintéressés* des psychologues et des sociologues nous rapprocheront, par surcroît, de cet *idéal*, qu'est l'adaptation de l'homme moral et social aux conditions qui lui sont imposées.

On nous permettra de combattre les présents errements par le logicien rigoriste de *Belphégor* : « Il suffit, écrivait-il alors (B., p. 32), d'observer la moindre conversation pour remarquer qu'on n'a pas la moindre idée de la différence qu'il y a entre la liberté politique et le droit de faire tout ce qu'on veut, entre le pouvoir émouvant d'une œuvre d'art et sa valeur esthétique, entre le sentiment religieux et une croyance formelle... » Ne devons-nous pas ajouter : entre la raison expérimentale et les valeurs pratiques, entre un idéal et une activité désintéressée?

(12) Paul Souday, dans le *Temps*, du 4 avril 1929.

La fin de l'Eternel

Tous les historiens ont noté les vagues de mysticisme qui accompagnent les grandes crises sociales. Si M. Benda s'en était occupé dans les dernières années de la Grande-Guerre, on peut croire qu'il aurait vu, dans ce retour à l'Eternel, un effet du « remplacement d'un monde de clercs par un monde dépourvu d'éducation vraiment intellectuelle » (C., p. 187-188) et qu'il lui aurait appliqué cette judicieuse remarque : « La subjectivité, qu'on avait jusqu'alors déplorée comme un mal inévitable et qu'on tâchait de réduire, a été honorée, recherchée, cultivée » (B., p. 145). Avant de définir sa position actuelle dans ce problème, nous nous référerons aux ouvrages de deux savants étrangers, qui se sont consacrés à l'étude psychologique de l'au delà et qui, avec une parfaite tenue intellectuelle, viennent confirmer les thèses auxquelles nous n'avons jamais cessé de souscrire.

On distingue habituellement le Dieu des mystiques et le Dieu des métaphysiciens; c'est certainement le premier — le « Dieu sensible au cœur » de Pascal — qui est le plus fondamental. Comme le dit le psychologue genevois Oltramare, « le Dieu ou les dieux qu'ont posés les religions ou les métaphysiques sont des créations de l'esprit humain; l'hypothèse d'une intervention surhumaine est invérifiable et introduit une complication inutile, ce furent toujours les croyants qui trouvèrent une explication ultraphénoménale à des faits mal observés ou même inventés de toutes pièces. La foi ne naît jamais de raisonnements; la spéculation théologique essaie, après coup, de la justifier » (O., p. 125).

La description, par Kræpelin, de la cyclothymie — c'est-à-dire de ces alternances, très répandues, entre des états d'exaltation incohérente et de dépression anxieuse — donne une signification profonde aux patientes observations du psychologue américain Leuba : « Le mysti-

cisme est une révélation, non pas de Dieu, mais de l'homme (L., p. 475). Le sauvage qui *entend* Dieu dans un coup de tonnerre est dupe de la même illusion d'immédiateté que le civilisé qui *sent* Dieu dans un étrange appoint d'énergie nerveuse (L., p. 470) ». Pour tout dire, le Dieu des mystiques est une erreur de diagnostic en médecine mentale (13).

Le Dieu des métaphysiciens est venu se greffer sur le Dieu des mystiques, par une dialectique justificative, qui pouvait se concevoir tant qu'il existait d'autres vérités absolues (les vérités mathématiques). Depuis la déchéance de ces dernières, la possibilité d'un absolu quelconque est devenue hautement improbable. De même que l'éther (de Fresnel), — avant que la raison expérimentale nous obligeât à l'abandonner, — ne servait que de sujet au verbe « vibrer », le Dieu des métaphysiciens est un complément circonstanciel, qui se présentait quand on croyait devoir répondre à la question : « par qui le monde a-t-il été créé? » Problème apparent, qui restait conforme à l'expérience quotidienne (toute montre a été fabriquée par un horloger), mais qui ne peut guère se poser à propos de l'univers, depuis que rien ne dément le principe de la conservation de l'énergie (ni, par conséquent, le principe de la conservation de la matière).

C'est ici qu'il convient de mentionner une enquête menée dans un des pays les plus affectivistes du monde, les Etats-Unis d'Amérique, où s'étalent à la fois l'appât des biens matériels et l'adhésion à des croyances chimériques, — ce qui permet à des esprits simplistes d'espérer qu'ils s'assurent le bonheur dans cette vie et dans une autre..... — Comme l'indique l'auteur précédemment cité (L., p. 486), « nous commençons à posséder des données plus précises sur la fréquence des croyances religieuses parmi les dirigeants de la vie intellectuelle :

(13) Une erreur d'autodiagnostic par un profane de la médecine mentale.

	CROYANTS EN DIEU		CROYANTS EN L'IMMORTALITÉ	
	Hommes de second plan	Hommes de premier plan	Hommes de second plan	Hommes de premier plan
Physiciens	50 0/0	35 0/0	57 0/0	40 0/0
Biologistes	39	17	45	24
Historiens	63	33	68	35
Psychologues	32	13	27	9

Tels sont les résultats fournis par l'enquête instituée avec une critique sévère et organisée sur la base des méthodes statistiques les plus autorisées ». Les pourcentages auraient sans doute été analogues en France, l'Académie exceptée. « La sagesse humaine ne commet pas la déplorable erreur de faire de cette vie un *stage* par lequel l'homme doit passer pour arriver à quelque autre forme d'existence (O., p. 227). Il n'est pas vrai que l'âme humaine ait naturellement soif d'éternité, d'infini, d'absolu ou de transcendance; il est absurde de prétendre qu'on n'est pas un homme complet, quand, résolument, on limite son horizon à ce qui est du phénomène (O., p. 98). C'est en abandonnant toute foi invérifiable qu'on mettra en soi-même le plus d'harmonie possible, dût-on sacrifier un peu de sa tranquillité d'esprit et beaucoup de ses croyances enfantines (O., p. 49) ».

Les nombreuses citations qui précèdent sont là pour montrer que nous ne sommes pas seul à penser que « la fin de l'Eternel », c'est la victoire de l'objectivité sur le mysticisme, du raisonnement rigoureux sur le raisonnement justificatif, de la pensée mieux informée sur la pensée fruste.

Jusqu'en ces derniers temps, M. Julien Benda nous était apparu, sinon comme agnostique, du moins comme n'attachant que peu d'intérêt à l'au-delà (14). Dans un assez long extrait, il adopte le ton légèrement persifleur qui lui est familier :

(14) C'est aussi l'impression qui se dégage de la lecture de : Constant Bourquin, *Julien Benda ou le point de vue de Sirius*, Les Éditions du Siècle, 1925.

Deux sortes de fidèles. Les uns saluent le destin (ou Dieu) *dans tout ce qui arrive,* même dans ce qui les fait souffrir : tel de Maistre (« la Révolution est œuvre de Dieu »); tel Léon XIII (« le gouvernement démocratique est divin »). — Les autres ne reconnaissent Dieu *que dans ce qui leur convient;* ce qui leur nuit est l'œuvre du *diable* (par exemple, la République). En sorte que, pour ces singuliers croyants, Dieu a des interrègnes (C., p. 241).

Dans *Les Amorandes* (1922) et surtout dans les *Lettres à Mélisande (pour son éducation philosophique)*, parues l'année d'après, on pouvait se demander si, à force d'étudier, avec un mépris quelque peu hautain, la « bonne » société contemporaine, M. Benda ne s'était pas si intensément imprégné de son sujet que, par un phénomène de mimétisme inconscient, il en vînt à prôner certaines valeurs chères à Bordeaux, Bazin et Bourget. Il faisait au vieil ennemi Bergson de tels sourires qu'on songeait irrésistiblement à ce fragment de la sagesse des nations, où il est question du diable et d'un ermite; tout se passait comme s'il aspirait à être résorbé par le camp adverse et à s'acquérir des droits à « l'immortalité », comme si perçait chez lui « la volonté de plaire à la bourgeoisie, laquelle fait les renommées et dispense les honneurs » (T., p. 203).

La conversion est indéniable dans *La fin de l'Eternel,* qui vient de paraître en librairie. M. Benda y stigmatise (E., p. 117-118) « une humanité dont les membres ne cesseraient de s'opposer entre eux que pour mieux s'opposer à l'être qui la dépasse... La seule manière d'apprendre aux hommes l'abolition de ces passions [la haine et l'orgueil], c'est de leur proposer l'adoration d'un être... », tel que rien ne se conçoive « qui lui soit extérieur, ce qui est précisément la définition de l'être infini ou éternel ». Sans insister sur le fatal échec de cette technique puérile, redirons-nous qu'à moins de faire vœu d'inactualité (ou mieux d'archaïsme), à moins de biffer

d'un trait de plume l'évolution intellectuelle qui, débutant à la Renaissance, se développe au XVIIIe siècle et aboutit à notre épistémologie, tout esprit contemporain tiendra pour de la pure logomachie les définitions nominales, qu'on néglige de compléter par un postulat d'existence, vérifiable expérimentalement? Ces oppositions verbales — entre le fini et l'infini, entre le périssable et l'éternel, et, aussi, entre l'action et la pensée — se rattachent aux « fossés infranchissables », dont parle René Berthelot (15) « derrière lesquels la métaphysique dresse des remparts improvisés » et qui la condamnent « à mener contre la science une guerre de guerillas, à l'abri de remparts précaires, d'où chaque progrès scientifique [la] déloge ».

Mais M. Benda va plus loin (E., p. 150-151) : « je dirai que le clerc manque à sa fonction, si celle-ci est de convier l'homme à vénérer quelque chose qui passe le monde terrestre ». Qu'y a-t-il de commun entre cette *incitation des laïcs à une passion particulière* et la recherche de la vérité, par laquelle on définit (E., p. 91) l'activité du vrai clerc? Ce prosélytisme déiste, cette mission salvatrice — ou, comme dit M. Benda, cette « sotériomanie » (E., p. 75) — ne peut s'expliquer que par des origines affectives ou des mobiles personnels d'opportunité, sur lesquels il serait indiscret d'appuyer.

« J'appelle populaires toutes les âmes gouvernées par l'imagination, c'est-à-dire, au premier chef, les gens du monde et les gens de lettres (T., p. 33) ». De son propre aveu, M. Benda est en passe de devenir un écrivain populaire... Si le censeur qui rédigea *Les sentiments de Critias* avait survécu, gageons qu'il eût bafoué l'auteur de *La fin de l'Eternel*, en le classant parmi ceux (C., p. 279) « qui prennent pour de la *pensée* des états de sentiment dits dans le mode dogmatique ».

MARCEL BOLL.

(15) *Un romantisme utilitaire*, Alcan, 1913, I, p. 242.

HUBERT
LE GRAND VENEUR[1]

—

DEUXIÈME PARTIE

I

Le lendemain, Chimay allait célébrer sa dûcasse annuelle. Au centre du Jeu de Balles, entouré non seulement de grands arbres, mais encore de rampes de métal fixées à des bornes espacées, une tente avait été dressée; c'était le théâtre français Pigalle, dont la troupe de comédiens annonçait diverses représentations de chefs-d'œuvre classiques et de fantaisies comiques de l'époque. Non loin de cette vaste tente, un petit manège de chevaux de bois achevait de se dresser; à côté, une boutique s'apprêtait à bientôt révéler à la gourmandise des petits ses friandises et ses trésors comestibles.

Ce matin-là, ayant campé la nuit précédente au carrefour des routes de Couvin et de Bourlers, le vieux Cornil, solide et herculéen, encourageait son squelettique cheval blanc à hâter, lui aussi, l'arrivée de la carriole au Jeu de Balles. Tendus aux fenêtres de la roulotte, des sacs faisaient office de rideaux. Par un mince tuyau perçant le toit de la voiture, une légère fumée s'échappait par intermittences.

Cornil avait l'air maussade; le buisson hérissé de ses sourcils poivre et sel, comme une moustache de matou colérique, lui balafrait le visage où ses yeux flambaient comme des tisons; un pli amer retroussait ses lèvres.

Les rênes à la main gauche, il ne cessait de faire siffler

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 739 et 740.

son fouet en l'air et sa main droite se crispait sur le manche. De temps en temps, nerveusement, il grognait un : « Hue, vingt mille bons dieux de nom de Dieu ! » dont semblait fort peu s'émouvoir la triste haridelle. Les bêtes, comme les gens, acquièrent la philosophie de l'habitude. Sensibles aux reproches immérités et aux châtiments équitables, elles finissent par être entièrement indifférentes aux mauvaises humeurs injustifiées; dès lors, interpellations, blasphèmes, insultes, coups, ne parviennent plus à avoir raison de leur résignation et, spectateurs ironiques de leur inertie têtue, on ne pourrait s'empêcher de les approuver dans leur originale conception de la grève perlée.

Le parallélipipède branlant de la charrette, balancée par la route empierrée, avança toutefois assez vite, la distance à franchir étant plutôt peu étendue. Les passants saluaient le colérique conducteur de bonjours amicaux. Les enfants, déjà attirés par les préparatifs du théâtre Pigalle, du carrousel et de la « Confiserie Turque », poussèrent des acclamations à l'approche du grand Cornil et de son modeste équipage. Les petits sont comme les hommes. Ils ne voient pas les objets avec leurs contours réels. Ils leur prêtent des aspects divers, selon leur imagination, leur humeur et leurs illusions; seuls leurs yeux définiraient sans doute les exactes silhouettes des êtres et des choses, s'ils ne les déformaient ensuite dans le prisme de leur lyrisme; mais tous ensemble ou sceptiques ou fervents, ils agrandissent, enflent leurs impressions. L'humble roulotte, amenée mélancoliquement par une rosse neurasthénique et par un voiturier grossier leur évoqua Dieu sait quel pays de lointaine Bohème, de féerique Andalousie, de mystérieuses prophéties. Leur excitation participait de la joie et Cornil bénéficia d'un accueil chaleureux.

Comme il faisait virer son misérable attelage pour l'amener sur l'herbe maigre du Jeu de Balles, Cornil vit

venir à lui, conscients et graves, un chef et un brigadier de gendarmerie, préposés à la vérification des papiers des étrangers. Saluant du fouet, il arrêta son cheval et extrayant un porte-feuille délabré de l'une de ses poches, il en sortit un papier orné de multiples cachets et sceaux.

Pendant que son supérieur examinait le document, le brigadier, pour ne pas rester inoccupé, fit :

— « Un beau temps pour la dûcasse, n'est-ce pas?... »

— « Si le soleil se maintient, pour sûr », répliqua Cornil.

— « Pour nous, en tous cas, elle s'annonce mal, la fête », reprit le militaire.

— « Ah! » dit le voiturier, et reprenant son papier : « Merci, chef », ajouta-t-il.

— « Oui », acheva le maréchal des logis, expliquant la pensée de son subordonné; « oui; nous voilà avec une mauvaise affaire sur les bras... »

Clignant des yeux, Cornil, déjà prêt à remettre son cheval en route, murmura entre les dents :

— « On a volé? »

— « Si ce n'était que cela! » s'exclamèrent les deux gendarmes; puis après de réciproques et muettes invitations à poursuivre, le chef, confidentiellement continua :

— « Vous connaissiez le garde Hubert? Oui, n'est-ce pas? Eh bien, hier soir, dans le parc clôturé, oui, dans le parc, il a disparu. »

Cornil, comme si sa haridelle s'impatientait soudain, la rappela à l'ordre par un blasphème. Puis, se tournant vers les deux soldats, il interrogea :

— « Hubert a disparu? »

— « Complètement; » affirma le brigadier : « Et Dieu sait où il est! »

Sans doute un scrupule de discipline tracassa-t-il à ce moment le maréchal des logis, car, esquissant un bref salut militaire à l'adresse du forain, il pria son compagnon de le suivre.

— « Dépêchons, Joseph. Monsieur le commissaire nous attend. »

Les deux délégués officiels de l'autorité s'éloignèrent. Cornil les regarda partir, distraitement. Puis, faisant claquer son fouet, il grogna : « Eh! hue, donc, fainéant! » le cheval blanc, moucheté de noir, tendit les jarrets, allongea le col, tira; la carriole eut un craquement de bois mort, les roues grincèrent sur l'essieu, et, dans un effort, la roulotte vint d'elle-même se poser, retenue à présent par la haridelle, sur le gazon de la vaste place.

— « Oh! ho! » rugit Cornil, et rejetant les rênes sur le dos de la bête, d'une pesée de la main sur le flanc il fit appuyer celle-ci sur la gauche.

D'un regard circulaire, il embrassa le groupe des enfants, les derniers monteurs du théâtre Pigalle, l'homme et la femme acharnés à présenter le carrousel, la jeune fille attachée à laver à grande eau la boîte allongée de la Confiserie Turque, haussa les épaules, et, du manche de son fouet, il heurta légèrement la porte de sa propre roulotte.

Dételant son cheval, qui habitué, profita de cette mise en liberté pour s'éloigner lentement, Cornil releva le brancard; de dessous la charrette, il fit tourner sur une charnière le double marche-pied jusqu'ici replié, et, frappant une nouvelle fois, mais du poing à présent, contre la porte, il se planta, jambes écartées devant celle-ci, dos à la roulotte.

Quelqu'un entr'ouvrit la porte, avec hésitation, et, après l'avoir maintenue un instant à peine entre-bâillée, la tira avec rapidité. Suzanne Cornil parut, refermant l'entrée derrière elle.

Les cheveux sur le dos, en tresses folles et ondulés naturellement, les épaules à peu près nues, une mince blouse-chemisette de toile dégageant son cou et soulignant les rondeurs aiguës de sa gorge, la jeune fille, ce

matin, avait comme un aspect plus bohémien, plus gitane.

— « Eh bien! » lui lança le père en se retournant sur elle.

— « Eh bien, quoi? » répliqua-t-elle, hargneuse, les mains aux hanches. « Je suppose que vous... » voulut-elle continuer. Mais le père, lui appliquant la main sur la bouche, lui intima :

— « Silence! »

Elle se rejeta en arrière, mais obéit tout de même.

— « Occupe-toi du cheval, » ordonna-t-il; « mène-le à l'écurie Menult. »

— « C'est bon! J'y vais! » consentit-elle, mais, menaçante :

— « Je ne travaillerai pas, si cette situation continue. J'ai prévenu. »

Elle alla près du cheval, lui flatta les naseaux et, sans l'y contraindre, sans prendre les rênes, elle lui dit : « Viens », et, partant de son pas rythmique, elle se dirigea vers la ville, suivie docilement par la bête fatiguée.

II

Durant toute l'après-midi, servantes, jeunes filles, garçons, petites bourgeoises, ne cessèrent de se rendre au four commun, non loin de la justice de paix; c'était un cortège de porteurs de platines sur lesquelles s'étalaient de larges tartes au sucre, aux prunes, aux pommes, aux reines-claudes, ou d'énormes pains; plus tard, cuits à point on revenait les chercher.

Le soir, l'Harmonie de Saint-Celse — patron des célibataires et saint exclusivement chimacien — avait donné un concert au *Jardin de la Musique;* le baron des Robeaux, juché sur le kiosque, avait, avec faconde et esprit, fait « passer les houilions », cérémonie consistant à énumérer les mariages contractés depuis la dûcasse précédente et à larder les jeunes mariées de réflexions caus-

tiques, à abreuver les maris de plaisanteries mordantes, à égratigner tout le monde, avec cette franche et gauloise humeur wallonne qui chatouille et démange bien un peu, mais qui déchaîne toujours le rire et ne fait jamais mal.

Rentrant en ville, les gens se montrèrent surpris de voir le *Grand Café*, fermé toute la journée, ouvert tout à coup. On s'y engouffra réellement, chacun désirant s'informer d'Hubert. Les curieux en furent pour leurs frais : Hubert n'était pas rentré, mais Pauline avait séché ses yeux, et, assise à son comptoir, surveillant ses servantes, elle avait un sourire sur les lèvres.

Le baron des Robeaux prétendit la faire parler. Il lui raconta toute une série de farces et d'anecdotes, et, chaque fois comme un refrain, il terminait : « Dites-moi ce qu'Hubert fait et je paie à boire à tous les musiciens de Saint-Celse. » Il parvint à dérider Pauline tout à fait, lui arracha quelques éclats de rire, offrit une importante tournée générale, mais n'apprit rien de particulier.

Plus tard, quand le recueillement de la nuit se fut appesanti, on eût pu voir un homme se détacher soudain de la muraille du cimetière, près des ormeaux, comme s'il venait de jaillir, tout habillé de la nécropole, et de traverser le mur; longeant les maisons, cherchant à éviter les zones éclairées par la lune, ce promeneur nocturne déboucha sur la place par la rue d'Angleterre, se faufila dans l'ombre en ayant soin de ne pas s'aventurer loin des habitations, descendit vers le Palais de Justice, tourna très vite à droite et s'en fut frapper à la porte basse, de l'autre côté du *Grand Café;* on lui ouvrit tout de suite, et, le dimanche, Chimay apprit le retour providentiel et extraordinaire du chasseur.

Mais la rumeur de la fête aida à donner à cette rentrée inattendue un caractère quasi anodin. Dès le matin, les chimaciennes s'étaient occupées du plat de tradition de la dûcasse : les côtelettes frites dans le beurre, habillées

de chapelure comme des sautés de veau, devaient forcément paraître au dîner de Kermesse. Après la grand' messe à laquelle la famille des de Caraman assista, on se rendit au quartier de la Bouchère, troisième étage de Chimay, ville à la fois construite dans la vallée, sur une crête rocheuse et repartant à l'assaut d'un haut plateau...

Là, ayant gagné aux enchères, en régalant ses compères, le titre de capitaine des mariés, le brasseur Bouhon procéda, avec une verve à peu près semblable à celle du baron des Robeaux, la veille, au « repassage des offices », ou à la revue plaisante des personnes mariées.

Les canonniers, vêtus d'azur sombre, rehaussé de blanc, avec leurs tambours, les confrères du Serment des Arbalétriers, ayant assisté à l'office en habit bleu barbeau à boutons clairs, gilet blanc, cravate, chapeau et pantalon noirs, et précédés de leur clique en drap bleu, rehaussé de rouge, après avoir étrenné la dûcasse à la cave du Chapitre, vinrent, vers midi, quérir la foule sur la place de la Bouchère. L'Harmonie de Saint-Celse prit la tête, et, farandolant, le cortège passa le grand pont jeté au-dessus de l'Eau Blanche et des serres du château, et, par la place du Faubourg, rentra se disloquer non loin de l'Arbre de la Liberté, planté lors de la Révolution Française, au haut de la rue de la Montagne.

Par les rues tortueuses et étroites, par les ruelles obscures, par les passages d'un mètre de large, de-ci, de-là, creusés sous les étages en encorbellements, les chimaciens rentrèrent chez eux. Durant une heure ou deux, le soleil imposa sa flambée d'or à la place, à la collégiale, aux Ormeaux, au Jeu de Balle.

L'après-midi, les arbalétriers, bourgeois, princes, nobles en haut de forme et habit à queue, une grosse cocarde de velours vert au bras, défilèrent à nouveau, en route pour le concours du papegay.

Pendant ce temps-là, enfants, femmes et petit peuple, au Jeu de Balle, assistaient à la matinée du Théâtre

Pigalle, interrogeaient Suzanne Cornil sur l'avenir, tournaient sur les chevaux de bois ou achetaient du nougat turc.

A l'heure où sur les bois voisins l'été ensanglantait le crépuscule, les arbalétriers nommèrent leur Roi. Au pied de la perche pour y veiller jusqu'à l'aurore, ils placèrent les maladroits n'ayant pu abattre le perroquet : après une nuit de joie, passée à « soigner l'oiseau », comme ils disaient, ces mauvais tireurs auraient à reprendre le tir. Les autres, processionnellement, rentrèrent en ville et vinrent ouvrir, dans le jardin des Ormeaux, aux accents de l'Harmonie de Saint-Celse, le bal de la fête...

Cela commença par un quadrille, aux naïves et rustiques figures de menuet, et exclusivement réservé aux confrères comiquement coiffés de leur haut-de-forme et vêtus de leur habit aux pans flottants. Les dames, les jeunes filles applaudissaient et certains boute-en-train, comme le baron des Robeaux, au déroulement normal de la curieuse danse, ajoutaient des pirouettes, des cabrioles et des cavaliers seuls tout à fait risibles.

Puis, il y eut des valses lentes sur le gazon, des mazurkas pimpantes, des polkas saccadées ou dandinantes et des scottisches de fantaisie.

Soudain, dans un coin du jardin, étrangement débraillée comme à l'accoutumée, on vit Suzanne Cornil aux bras de Charlemagne; la sauvage jeune créature tournait avec une légèreté prodigieuse, et, lascivement, paraissait ne plus effleurer le sol, vouloir s'envoler pour un monde surnaturel de fées et avoir besoin de l'appui de son danseur pour reprendre, distraitement, de temps en temps, pied sur la terre.

Après chaque danse, elle s'écartait un peu, comme gênée de se trouver mêlée à tout ce monde; mais à peine la première mesure d'une musique nouvelle retentissait, on la voyait rentrer dans l'eurythmie générale, et, dans la clarté rose et dorée des lampes vénitiennes et des rayons

de lune, n'eût été son compagnon, elle eût fait penser à quelque gitane esquissant sur l'herbe une prière païennement dansée à la fraîcheur de la nuit bleue et au miroitement des étoiles.

Vers onze heures, le baron des Robeaux groupa les couples en cercle; les musiciens entamèrent un rythme bruyant et vif, et, la ritournelle se prolongeant, le cercle vivant de jeunes gens et de jeunes filles tourna sans arrêter, avec des rires en castagnettes et de petits cris effarouchés et mutins. Puis, soudain, la musique s'interrompit. La ronde s'accroupit. Pistons et tambours scandèrent la cadence : « Un saut! » crièrent tous les danseurs en se relevant. Et la ritournelle reprit, la ronde tournoya à nouveau, plus folle, plus irrégulière; un silence ramena un accroupissement; on cria deux fois : « Un saut! Un saut! » en bondissant sur place; puis, de plus en plus vite, on continua jusqu'à sept accroupissements et sept sauts, tandis que les musiciens, au lieu de donner les rés à l'unisson, lançaient chacun une note différente, ce qui, dans les éclats de rire, les glissades, les cris, produisait des effets inharmoniques assez comparables à ceux que plus tard les jasz-bands devaient implanter en Europe.

Mais, au vingt-septième saut, ayant aperçu, venant vers elle, la haute silhouette de son père, Suzanne Cornil lâcha la main de Charlemagne et du baron des Robeaux, placé à sa gauche; elle se jeta au milieu de la ronde, y lança le vingt-huitième cri et s'éleva, frémissante de fougue libre et cyniquement impertinente, toute seule, dans un dernier élan de souple et gracieuse légèreté.

Le baron la fit applaudir...

Mais, fendant le cercle déjà désorganisé, Cornil marcha vers sa fille :

— « Viens! » ordonna-t-il.

Elle sourit, penchant sa tête brune où les yeux s'al-

lumaient. Retroussant sa courte robe, d'un geste dérisoire de grande coquette, elle éclata de rire et dit :

— « Passez devant, Seigneur! »

Le grand Cornil tressaillit au rire du public. Tournant sur ses talons, il allait s'éloigner, mais le hasard le mit en face de Charlemagne. Il leva la main pour le frapper. Le baron des Robeaux voulut s'élancer.

Ironiquement calme, surgissant soudain, on entendit Hubert apostropher le forain :

— « Et le serment, Cornil? »

Le vieux fit un geste d'impatience, mais, sans dire un mot, se détourna de sa direction, évita Charlemagne et s'en fut, suivi de sa fille, qui, follement irrévérencieuse, prolongeait dans le silence tout à coup établi un rire sonore et frais, comme un trille voluptueux d'oiseau des bois...

III

Aidé d'un chenapan de son espèce, deux jours plus tôt, Cornil s'en était allé bricoler dans le parc de Chimay. A la tombée du jour, aux abords du grand rond-de-danse, en évitant les gardes et leurs maisons, les deux compères avaient réussi, du côté de la route de Chimay à Virelles, à se faufiler dans le domaine seigneurial. Sans doute eussent-ils mis à profit cette audace et cet avantage, si soudain, dans l'obscurité, ils n'avaient entendu venir quelqu'un.

Leur premier dessein fut de fuir. Ils s'y employèrent. Mais l'homme calmement montait vers eux et les avait pressentis; il appela : « Qui va par là? » Tout de suite, Cornil murmura à son compagnon : « Reste-là! » et, se laissant glisser entre les arbres et les buissons, il se rapprocha du personnage inquiétant dont la présence venait contrarier leurs projets.

Quand cet inconnu répéta : « Qui va par là? » Cornil

n'eut plus qu'un pas à hasarder. « Répondez : ronde de garde! » menaça l'autre. Le forain se sentit perdu. Effrayé, et en même temps furieux, il crispa la main sur le manche de l'arme dont il s'était muni : une serpe!

En une seconde, sans qu'il y eût de sa part préméditation ou simplement réflexion, il entrevit une seule solution, une seule chance de salut : se jetant brusquement, au jugé, derrière la menace vivante que représentait cet individu, il frappa.

L'homme poussa un soupir et tomba.

Le complice de Cornil survenait. Tous deux épouvantés de la conclusion de leur aventure, ils ne tergiversèrent pas. Prêts à dévaliser des poulaillers, à chasser sur terrain d'autrui, à dérober du bois, à piller des greniers à fruits, ces nomades batailleurs et querelleurs répugnaient à l'idée d'un meurtre : saisis, avec le secret espoir toutefois que le coup donné ne serait pas mortel, ils se hâtèrent de soulever leur victime. Puis, reprenant en tâtonnant la voie empruntée pour aboutir à cette catastrophe, ils cherchèrent à s'éloigner du parc. Ils y réussirent.

Sur la route de Virelles, revenu de son étourdissement, l'homme s'étant mis à gémir, ils le posèrent un instant sur le sol. Alors, ils le reconnurent : c'était Hubert...

Oh! Cornil, évidemment, n'avait pas oublié la récente intervention du chasseur en faveur de Charlemagne! Il en voulait au piqueur de l'affront brutal! Mais, précisément, il se sentait comme condamné d'avance d'avoir l'air de s'être vengé. Ah! il eût volontiers pris la fuite...

Mais son compagnon avait pour Hubert une singulière dévotion de reconnaissance; surpris par lui, un matin, au moment où il se risquait, dans le bois de Pleumont, à relever un lacet placé la veille, il avait subi une semonce énergique; puis, l'ayant averti de n'avoir plus à se faire pincer, Hubert l'avait chassé de la futaie, sans l'inquiéter davantage. Non, il ne pouvait supporter le remords

de voir ce brave cœur victime de leur coupable équipée.

Une courte délibération les décida d'autant plus rapidement, qu'ayant reconnu le forain et son complice, Hubert reprocha à l'un sa basse et lâche rancune, à l'autre, son manque de gratitude.

Reprenant, qui les pieds, qui les épaules du ligotté, ils empruntèrent un chemin de culture, bordé de genêts trapus et fleuris de grains d'or et qui, sautillant ici, obliquant là, montant, descendant ou allant de plain-pied, reliait quasi directement la route de Virelles à celle de Couvin. Tous les quinze ou vingt mètres, transpirant de l'excès de leur effort, ils s'arrêtaient et se reposaient près du corps de leur captif.

Ah! l'étrange promenade nocturne! Le prisonnier avait l'air non seulement d'en imposer à ses deux porteurs, mais encore de leur commander. Il disait : « Là! posez-moi à cette heure. Soufflez, brigands, ou vous m'allez laisser choir! » Puis, il reprenait : « Allons! Un peu de courage. Vous ne pouvez m'abandonner ici : un petit effort encore! »

Et encouragés ainsi, honteux comme s'ils avaient eux-mêmes été surpris et arrêtés, ils obéissaient, silencieusement résignés, passivement obéissants. Si Hubert n'avait été préoccupé des angoisses des siens, du souci de sa propre dignité à sauvegarder malgré tout, il eût volontiers souri du comique pittoresque de cette situation. Rassuré au sujet de l'égratignure de sa nuque dont les lancements s'étaient apaisés, peu inquiet de son sort prochain, il jouissait en lui-même de son empire sur ses assaillants.

Cahoté, bousculé, plus d'une fois meurtri, il en vint à proposer à ses singuliers porteurs : « Peut-être pourrais-je marcher? Ce serait plus commode pour tous les trois! » Mais Cornil, cette fois, avec une certaine impatience, répliqua : — « Pas la peine; nous arrivons! »

Là, en effet, au carrefour des routes de Couvin et de

Bourlers, un peu sur le côté du chemin, la silhouette de la roulotte se dessinait dans la nuit. Tache blanchâtre à proximité d'un arbre, la pauvre rosse du forain, devinant son maître, s'ébroua. Satisfait de pouvoir passer sa colère et sa honte sur quelqu'un dont il ne devait craindre aucune réplique, Cornil, en blasphémant le nom du Seigneur, enjoignit à la pauvre bête d'avoir à « tenir sa gueule », ce qui lui valut de la part d'Hubert l'ironique observation :

— « Tiens la tienne plutôt; imite-moi, car si je me mettais à appeler, pauvre type, tu serais bien à plaindre ».

Cornil éveilla sa fille. Puis, aidé de son complice, et Hubert y mettant de la bonne volonté, il hissa son prisonnier dans la roulotte.

Là, après quelques explications aigre-douces avec Suzanne,et un rapide adieu du camarade, pressé de convaincre Hubert de son innocence et de se désolidariser d'avec son complice, Cornil installa le chasseur sur sa propre couche. Puis, d'une haleine, il lui exposa l'incident, et, ayant terminé, il dit :

— « Je vous avais pris pour un autre. Je regrette cette affaire. Pardonnez-moi, et vous êtes libre! »

— « Merci bien! » répliqua Hubert. « Mais, à moins de me tuer, tu n'as pas le meilleur rôle. Je veux bien m'en aller. Je veux bien même te pardonner : toutefois ce sera à une condition. »

— « Je consens... » s'engageait déjà Cornil.

— « Minute, » reprit l'autre, « tu me jureras sur ta vie et celle de ta fille de ne plus chercher noise à Charlemagne... »

— « Jamais! » brusqua le nomade, repris par sa rancune.

— « Et de lui donner ta fille en légitimes noces! » poursuivit Hubert.

— « Jamais! » répéta l'autre.

— « Ça va bien ainsi, alors! » termina Hubert!

« Laisse-moi dormir et fiche-moi la paix ! » Il se retourna vers la paroi de la roulotte, ferma les yeux, et ne se soucia plus de Cornil, de sa fille et de leur longue discussion à voix basse, où, naturellement, Suzanne épousait sa cause contre l'endurcissement querelleur du père.

Au matin, à une nouvelle tentative de Cornil, Hubert ne répliqua qu'un mot : « Jure ! », puis, l'homme étant sorti, furieux, il ajouta à l'intention de Suzanne : « Je pourrais filer, crier, le faire arrêter ! Je préfère lui arracher cela comme le maréchal-ferrant extrait une dent... »

Comme la carriole se mettait en marche, il conseilla lui-même de voiler les fenêtres : « On pourrait m'apercevoir », dit-il, « et cela ferait du vilain ». Puis, allumant une pipe, assis sur un escabeau boiteux, bousculé par le balancement de la voiture, heureux de n'avoir qu'une insignifiante égratignure au cou, il s'amusa à regarder Suzanne, toute gênée d'avoir un témoin, préparer son café matinal.

Quand, au bord du Jeu de Balles, Cornil fut interpellé par deux gendarmes, Hubert, avec de petits rires sardoniques, se plut à émouvoir la jeune fille de ses réflexions : « Hein ! la tête de papa Cornil si j'ouvrais la porte à cette heure, pour montrer mes papiers ! » — « Pauvres gendarmes ! Si je sortais de cette boîte, ils n'auraient plus à s'en faire. » — « Il est vrai : ton père et toi iriez à votre tour, dans la boîte : une autre boîte ! »

Il exaspéra si bien la sauvageonne qu'à l'appel de son père, elle était excédée de sa présence, et, comme d'autre part, si son père cédait, ses vœux secrets seraient comblés, elle avertit tout de suite Cornil : « Si cette situation continue, je ne travaille pas ! »

L'ayant entendue, son père se décida à parlementer une fois encore avec son étrange et volontaire prisonnier.

— « Allons Hubert, » proposa-t-il, « quittons-nous bons amis. Je regrette mon erreur... Pardonnez-moi et vous êtes libre. »

— « Je pardonne volontiers, » répondit Hubert, « et je n'ai qu'à ouvrir cette porte, ou cette fenêtre, pour être libre. En attendant je te dresse procès-verbal pour braconnage, pour rupture de clôture, pour coups et blessures, pour arrestation illégale, pour séquestration, pour chantage... Mais c'est beaucoup, tout cela. Alors, j'attends ton serment... Après, sois sans crainte, je m'en irai, et je ne te dénoncerai jamais... »

— « Je ne peux pas... » ragea Cornil.

— « C'est pourtant facile : ne plus quereller Charlemagne et lui donner ta fille! »

— « Non, jamais, jamais! »

— « A ton aise, têtu! Fiche-moi la paix. Je reste ici. »

Dans l'avant-midi, Cornil se disputa, dehors, avec sa fille, puis, furieux, il alla boire. Suzanne nourrit le captif bénévole. Vers trois ou quatre heures, un peu excité par ses stations dans les cabarets, Cornil revint faire des ouvertures à Hubert.

— « Jure, » insista celui-ci.

— « Jamais! » répliqua Cornil, et, en sortant, il lança tout un chapelet de blasphèmes.

— « Il s'attendrit, » remarqua Hubert à Suzanne.

Effectivement, énervé par les boissons et le dilemme en présence duquel il s'affolait, Cornil, assis sur la marche d'accès à sa roulotte, se mit à sangloter; en général, ces chagrins-là, coutumiers, le dégrisaient.

Cette fois, cependant, Hubert, de l'intérieur, lui cria à deux ou trois reprises : « Jure! Jure! »

Cornil n'y tint plus. Appelant sa fille, il la menaça des pires châtiments, l'injuria, puis, brusquement, lui reprocha de le perdre, de se damner. Enfin, dans une détente de toute son obstination, il termina :

— « Allez le lui dire : je cède! »

Quand Hubert entendit Suzanne, il sourit.

— « Qu'il jure lui-même, ici! »

Et Cornil, vaincu, vers le soir, prêta le serment de ne

plus considérer Charlemagne comme un ennemi et de lui donner sa fille.

Alors, heureuse, Suzanne fut dépêchée auprès de Pauline pour la prévenir de n'avoir plus à s'inquiéter : son mari rentrerait tout à l'heure, après l'extinction des lumières.

IV

Vers la même époque, un piqueur anglais passa par Chimay; il s'éprit de Jup — diminutif de Jupiter — magnifique chien courant, au pelage soyeux et fauve.

Comme tous les chiens dont Hubert s'occupait, Jup était très attaché à son maître. Favorisé, il dormait fréquemment au *Grand Café,* ayant pour quartier l'arrière de la maison, l'autre partie du corps de logis étant réservée au sympathique couple Pif et Paf.

Jup avait bon caractère : sa longue queue, volontiers, frétillait, et jamais ne s'inclinait, maussade. Il trottait et gambadait avec plaisir, hors des agglomérations; en ville, le nez fidèlement penché sur les talons de son maître, la queue en trompette, il suivait, respectable compagnon. A l'extérieur, il s'autorisait à dépasser insensiblement le chasseur. Puis, tout à coup, prenant son élan, ventre à terre, comme s'il était sur les traces d'un daguet ou d'un renard, il se lançait dans une charge folle. Au coup de sifflet brusque, il obéissait, s'arrêtait dans un nuage de poussière soulevé par la soudaineté de son freinage et bondissant, revenait sur ses pas.

Un bon moment, il trottait menu aux côtés de son maître; sautillant toutefois pour caresser la main pendante ou levée, et retenant, par scrupule de chasseur, ses jappements de joie, il était incapable de rester complètement tranquille, tant la griserie du plein-air, la satisfaction d'accompagner le promeneur l'exaltaient. Alors, tout à coup, sans motif il repartait comme une flèche,

droit devant lui, sans toutefois quitter la route. Car Jup, chien de chasse supérieurement élevé, ne mettait jamais une patte dans une prairie, ni ne se hasardait dans un buisson, et si son maître avait à traverser un champ, un pâturage, un bois, penaud comme un animal grondé ou puni, Jup se collait à ses souliers et ne s'écartait pas d'un centimètre.

Ah! c'était une belle et brave bête de chien! Quand Hubert s'arrêtait dans une ferme ou dans un tournebride, Jup se couchait comme un sphinx, les deux pattes de devant allongées de part et d'autre d'un pied du maître, la tête posée sur le cuir du soulier, attentif aux gestes et aux accents. Un air intelligent et bon, avec deux longues oreilles parfois pointées comiquement comme deux cornes droites et fendues, parfois couchées. Le regard de Jup, profond et humide, était d'une éloquence émouvante : on y lisait les sensations, les sentiments de la bête; on y saisissait dans des reflets, dans des nuances, toute une série de réflexions, de pensées, de suggestions, de demandes, de prières; ces confidences ou ces suppliques muettes, Jup les accompagnait de mouvements coquets et élégants de la tête : il la levait, l'inclinait, la penchait, selon les circonstances; son regard ne s'exprimait jamais sans un mouvement de la queue, et, dans les moments de joie particulièrement vive, Jup avait une manière à lui de trépigner sur ses pattes de devant et de trémousser son arrière-train.

Jup ne tolérait aucun geste, aucun ton déplaisant ou vif à l'égard d'Hubert; ses grognements avertissaient d'abord, puis, retroussant les babines, avançant la gueule, il montrait ses crocs : on n'insistait jamais, et, d'ailleurs, de la voix ou de la main, le chasseur apaisait aisément ces mouvements d'humeur.

Or donc, un piqueur anglais s'éprit de Jup. L'homme commença par une série d'avances au chien; celui-ci, interloqué par cette vaine insistance, regardait ce per-

sonnage aux interjections bizarres, comme une créature phénoménale. Jup avait l'air de dire : « Non, mais, regardez-moi donc cet original! pour qui me prend-il? Je pourrais me vexer, me fâcher? Cela n'en vaut réellement pas la peine! Le pauvre homme! » Et las d'écouter les discours du britannique, fatigué d'étudier ses gestes, Jup se détournait dédaigneusement et s'éloignait, la plupart du temps, pour aller, d'une patte levée avec mépris, extérioriser sur la place sa souveraine indifférence.

Un jour, croyant surprendre Jup dans un moment de particulière bonne humeur, l'étranger voulut lui passer la main sur la tête. « Goddam! » la tentative faillit tourner en tragédie. Froissé dans son amour-propre et dans sa hautaine dignité de chien chimacien, wallon pur sang, de père et de mère, Jup n'avait réellement pu tolérer cette manifestation. C'était vraiment trop de familiarité. D'un souple et nerveux mouvement, ses mâchoires jouant broyeur, il faillit happer les doigts de cet irrespectueux. Hubert dut même, pour calmer son indignation, légitime d'ailleurs, répéter par deux fois : « Couche, Jup! Couche, Jup! » et accompagner cette double injonction d'une flatterie de la main, baume sur la blessure.

Mais rien ne peut déconcerter l'obstination d'un Anglais. Jup n'était pas accommodant? Tant pis, cela lui passerait. Hubert ne paraissait guère disposé à vendre sa bête? Bah! on pourrait s'entendre avec Mme Hubert.

Le britannique avait en effet remarqué l'autorité familiale dont jouissait Pauline; il avait noté l'application avec laquelle celle-ci veillait à l'ordre dans son établissement et il en avait conclu : « Cette personne doit être sensible aux bénéfices! » Aussi bien est-ce à elle qu'il osa faire ses avances : désireux de posséder Jup et de le ramener en Angleterre, il était décidé à offrir un bon prix. Pauline, tout d'abord, résista, mais peu à peu, l'appât d'un gain facile opéra sur son imagination, ébran-

la sa conviction et l'amena à promettre à l'Anglais une intervention favorable.

La première allusion dont furent frappées les oreilles d'Hubert remua dans l'âme et le cerveau de celui-ci une fureur concentrée et une suffocation sentimentale. Il répondit vertement à Pauline : « Non, pas cela. D'ailleurs, occupez-vous du café... » Pauline comprit : durant vingt-quatre heures, elle n'adressa pas la parole à son mari; elle boudait, car il l'avait rabrouée.

Hubert était bon; il détestait voir des visages renfrognés; il fit promptement amende honorable. Mal accueilli, il renouvela ses avances souriantes, et devant l'hermétisme affecté de sa compagne, faible par amour, il céda :

— « On pourrait peut-être examiner, discuter... »

Le malheureux! Jup était perdu, vendu dès cet instant. Hubert ne put plus revenir en arrière. L'Anglais, averti, multiplia ses offres.

Un matin, le piqueur britannique emmena le pauvre Jup. Muselé, en laisse, « Jioup », comme disait son nouveau maître, se fit traîner jusqu'à la halte du récent chemin de fer de Chimay à Mariembourg. Hubert dut aider lui-même à l'embarquement de la pauvre bête, qui comprenant, eût-on dit, gémissait péniblement.

Durant deux jours, suivi de Pif, pipe aux dents, Hubert alla cacher sa peine dans les bois, sur lesquels l'automne épandait ses tons cuivrés et ses fauves lueurs. Puis, tout de même peu à peu, le souvenir de Jup s'estompa, car on évitait d'en parler et les absents, même de l'espèce canine, sont toujours promptement oubliés.

Une nuit d'octobre, comme il pleuvait et ventait, Hubert fut tiré de son sommeil par un bruit inaccoutumé. Dressé sur son séant, il écoutait, quand sa femme lui demanda :

— « Vous entendez donc aussi quelque chose? »

— « Oui, » répondit-il « il m'a semblé qu'on appelait dans la nuit. Ce sera le vent, sans doute. »

Toutefois, il ne put se rendormir : une plainte régulière et douloureuse se mêlait aux soubresauts et aux sifflements de la tempête. On aurait dit les pleurs d'un enfant. C'était doux et triste, lancinant et agaçant.

— « Hubert, » hasarda tout à coup Pauline, « si vous ne l'aviez pas vendu, je dirais bien que c'est Jup... »

— « Jup! Jup! » s'écria le chasseur, et ouvrant la fenêtre, sans se soucier du mauvais temps, il répéta : « Jup! Jup! »

Alors, sous le balcon, sur le seuil de la porte, on entendit un timide aboiement, une exclamation de chien qui demandait à la fois pardon et asile, et disait aussi : « Oui, me voilà! C'est moi! Je n'ai pu y tenir : j'avais la nostalgie! »

— « Attends, Jup, attends, je viens! »

Et Hubert descendit ouvrir. Sale, efflanqué, sans collier, mouillé, Jup rampa à l'intérieur, mais sa queue implorait, ses yeux suppliaient, ses babines frissonnaient et tout son corps, aplati sur le plancher, tremblait.

— « Jup! Jup! C'est vous, mon pauvre Jup! » répétait Hubert. A genoux à présent près de la bête, Hubert, sans prendre garde à son sommaire habillement, caressait la bonne tête, réconfortait le fidèle animal. Maître et chien se faisaient fête, se racontaient les tristesses de la séparation et s'avouaient tout bas :

— « Ah! maintenant, on ne nous séparera plus!... »

Soudain, Jup fit un bond. Hubert se retourna. Dans l'encadrement de la porte, descendue à son tour, Pauline se montrait et Jup lui disait : « Bonjour, pardon, ne dites rien; je serai bon, si bon, et je vous aime tant. »

A genoux, Hubert, les yeux humides, s'apprêtait à tenir tête : « Cette fois, je refuse. Je rembourse le prix d'achat. Je le garde. »

Mais Pauline se penchait :

— « Pauvre Jup! » dit-elle simplement : « Comme tu

dois avoir faim, » et de la voir s'empresser à préparer une pâtée au chien prodigue, Hubert sanglota.

Hésitant entre la maîtresse et la pitance promise, et le maître attristé, Jup allait de l'un à l'autre, remerciant celle-ci, consolant celui-là.

Personne ne put jamais expliquer comment ce chien courant était revenu d'Angleterre à Chimay...

V

Or, tenant sa promesse, Cornil évitait de se quereller avec Charlemagne, et tolérait sa présence près de sa fille, en attendant un mariage dont les bans avaient été prononcés.

Charlemagne, heureux de voir enfin son vœu se réaliser, s'était rendu à Chimay pour témoigner sa reconnaissance au truchement de sa félicité.

Hubert l'avait reçu avec sa coutumière familiarité, et comme le baron des Robeaux, toujours gai, s'attardait ce jour-là dans le local du *Grand Café,* les trois hommes avaient ensemble bu une ou deux de ces bouteilles de savoureuse bière dont les Trappistes de l'abbaye de Scourmont, depuis peu, achalandaient les établissements du pays.

— « Et alors, c'est pour bientôt, ce mariage? » interrogea Hubert.

— « Oui, dans une quinzaine de jours. »

— « Je parierais que Cornil, mécontent, ne dessaoule pas, » railla le baron.

— « Vous vous tromperiez, Monsieur le baron! »

— « Il ne boit plus? » s'étonna Hubert.

— « Je parierais qu'il cache son jeu! » reprit le hobereau.

— « Mais non, il ne boit plus! » affirma Charlemagne.

— « Sans doute est-il désolé de perdre sa fille? »

— « Peut-être, Monsieur Hubert, peut-être : nous lui

avions proposé de se fixer avec nous aux Rièzes. Il y aurait eu place pour trois... »

— « Je parierais même qu'il y aurait place pour quatre... ou cinq si dans quelques mois c'étaient des jumeaux? »

— « Evidemment, Monsieur le baron, évidemment. »

— « Et il refuse? » demanda Hubert.

— « Oui. Il affirme qu'il préfère promener la roulotte jusqu'à la fin de ses jours!... »

— « Sans Suzanne, de quoi vivra-t-il? »

— « Voyez-vous, Monsieur Hubert, c'est ce qui le ronge, cet homme : il ne veut pas lâcher la tournée des dûcasses. Or, voici l'hiver, les mois d'inaction. Quand il faudra repartir, il s'en rend compte, ce n'est pas lui, ah non! ce n'est pas lui qui attirera les gens... »

— « Je parierais tout de même qu'il sait tout aussi bien que sa fille dire l'avenir aux gens! » risqua des Robeaux.

— « Pour sûr, pour sûr : mais, pour que ces choses aient du succès, il faut une femme, et, surtout, une jolie femme. »

— « Toute l'opposition de Cornil à vos amours, mon ami, est née de ce sentiment égoïste, mais naturel : le départ de sa fille le condamne, et, foi d'Hubert, je le plains... »

— « Mais moi aussi, Monsieur Hubert. Nos disputes, nos batailles, tout cela est oublié depuis longtemps. Je voudrais le voir satisfait de notre bonheur. Hélas! C'est un diable d'homme! Il vous oppose sa froideur, sa silencieuse bouderie. Il déconcerte. Il brise les élans. »

— « Je parierais que cela finira mal! »

— « Taisez-vous, baron, et buvons plutôt une autre bouteille. »

Mais Pauline, estimant que les trois compagnons avaient assez apprécié la force de la bière des Trappistes,

fit la sourde oreille. Le baron des Robeaux, d'ailleurs, se rappela à propos un rendez-vous pris :

— « Je veux m'entendre avec Philippe, le marchand de bois de Lompret, au sujet de quelques-uns de mes arbres : je suis obligé de réaliser... »

Hubert s'indigna :

— « Baron, vous finirez mal, vous aussi! Je ne vous comprends pas! Vendre des arbres, permettre qu'on les abatte! J'ai déjà souffert pour ma part de voir tant d'arbres tomber, là-haut, au plateau de Scourmont, pour faire place à l'abbaye, à ses champs, à ses dépendances. A Beauchamps aussi, on a dû éclaircir pour construire le château. Mais vous, vous n'avez qu'un petit domaine, l'orgueil de Saint-Remy. Et vous allez appeler des bûcherons dont les cognées détruiront de beaux fûts depuis toujours plantés devant chez vous, sur vos terres! »

— « Mes terres me coûtent et ne me rapportent rien! »

— « Travaillez alors, ou mariez-vous! »

— « Mes arbres valent mieux qu'un arbre généalogique! »

— « Barbare! » lança Hubert et, rouge d'indignation, il faillit laisser tomber sa pipe.

Profitant de son trouble, le baron se hâta de disparaître; il riait, toutefois, insouciant, et courant vendre les plus beaux ancêtres de son domaine, il ne regrettait rien, mais supputait déjà l'avance provisoire dont ces troncs, ce bois inutile, lui assureraient la tranquille jouissance.

A son tour, Charlemagne prenait congé, réitérait ses remerciements, et, en s'en allant, s'étonnait une fois de plus :

— « Comment diable, oui, comment diable, avez-vous décidé le beau-père à m'accepter pour gendre. »

Le sourire d'Hubert lui répondit seul.

L'obscurité était tombée; en même temps sortait de terre un brouillard humide et épais. Charlemagne, toute-

fois, avant de reprendre à pied la route des Rièzes, s'arrêta encore un moment au Café Menult, non loin de la gare; il y retrouva son sac-musette, déposé à son arrivée, le chargea, et, ayant dit bonsoir, railla le mauvais temps, et se mit en marche.

Bientôt hors Chimay, marchant d'un bon pas, il s'aventura dans la sombre campagne voisine; accoutumé à la route,il ne risquait point de se perdre et même il ne désespérait pas d'être rejoint par l'une ou l'autre carriole qui pourrait le transporter sur une certaine distance.

Abandonné à ses réflexions, il se disait que sa vie, grâce à la bonté du brave Hubert, avait entièrement changé depuis quelques années. Contrebandier, il avait pu quitter ce métier aléatoire, et fixé dans une paisible bourgade de la frontière, y entreprendre un honnête commerce de voyageur visitant avec régularité toutes les communes du canton.

D'habitude, le soir, quand il rentrait ainsi vers les Rièzes, son portefeuille n'était pas mal garni; aujourd'hui, il avait moins travaillé peut-être, mais il devait cette visite à Hubert, l'artisan de son bonheur. Il était doublement son obligé, et pour l'abandon du bien consenti autrefois, et, pour le bonheur prochain; et même, se rappelant ce jour de la dernière bonne saison où, surpris par Cornil, il n'avait dû d'échapper à une raclée qu'à l'intervention inopinée d'Hubert, il sourit...

Ayant abandonné la route de Couvin au carrefour de *Ma Campagne,* Charlemagne s'acheminait vers Bourlers. Il allait d'un bon pas régulier et, pour ne point respirer la crudité du brouillard, il avait serré son foulard sur ses lèvres.

Soudain il entendit courir derrière lui; à cette heure de la soirée précoce, c'était plutôt rare; il crut qu'un camarade voulait le rejoindre; il se retourna, et au même moment, un terrible choc le frappa en plein visage.

Il chancela, sans pouvoir crier, ayant toutefois conscience qu'il perdait pied.

Un autre coup sur le front l'assomma et il s'écroula sur le sol, avec un râle.

Son assaillant, armé d'un marteau, continua à lui défoncer sauvagement la figure. Quand le gémissement sourd du malheureux garçon se fut tu, l'autre se pencha vers le corps de sa victime; il lui fouilla les poches, lui enleva portefeuille, bourse et musette, puis, sans plus se soucier du blessé, comme soudain affolé, il se jeta sur le talus bordant la route, le gravit et se sauva à travers champs...

Tard, dans la soirée, un paysan rentrant en voiture de Chimay à Bourlers sentit tout à coup son cheval se dérober; il voulut le ramener; l'animal s'y refusa. Pensant qu'il y avait un obstacle imprévu, l'homme quitta son siège et attachant son cheval à un arbre, s'en fut, en tâtonnant, inspecter le chemin.

Il découvrit un corps dont le visage était souillé et les mains glaciales. Avec cette idée des rustres persuadés qu'en cas d'accident ou de crime, on doit d'abord aller quérir l'autorité, il abandonna la victime, et retourna à Chimay.

Quand il ramena ensuite les gendarmes, on reconnut le mort. L'enquête commença sur ce mot échappé spontanément au paysan : « Cornil a dû faire le coup! »

VI

L'opinion publique est traîtresse : elle condamne sans appel; elle coupe court à toute enquête, à toutes vérifications; elle aveugle les magistrats; elle influence les jurés; elle paralyse la défense; même déchaînée à bon escient, elle aggrave les faits, dénature les circonstances, déforme les caractères et son intervention est encore néfaste.

Accusé par la première personne avertie du crime, Cornil fut désigné comme l'assassin par tout le monde, de Chimay aux Rièzes; quand, dans l'intention de l'interroger et de l'inviter à se présenter devant le juge chargé de l'affaire, des gendarmes se présentèrent à sa roulotte, — ils le racontèrent — une violente dispute opposait la fille, désespérée de la nouvelle tragique, et le père, hors de lui.

— « Te tairas-tu? vipère! » hurlait Cornil.

— « Non, je n'ai pas peur! » ripostait Suzanne, « tu ne me feras pas le coup de Charlemagne! »

L'arrivée des militaires apaisa cette querelle.

— « Vous disiez? » demanda le chef.

— « Des bêtises! » coupa le forain.

— « Mais encore, ai-je bien entendu? » insista l'autre.

— « Je parlais pour lui, non pour vous! » répliqua la jeune fille. « On se disputait. Les langues vont vite, » expliqua-t-elle.

Toutefois, ni elle, ni lui, ne parurent surpris quand Cornil fut prié d'accompagner le gendarme pendant que le chef poursuivrait son enquête.

Sur la route, les gens dévisageaient Cornil comme s'ils ne l'avaient jamais vu; les femmes, hier encore empressées à lui crier : « Bonjour, comment va? », lui découvraient à présent des traits et une allure d'assassin; les hommes, instinctivement gênés de leur lâcheté soudaine, lui tournaient le dos et se disaient : « Ces « court-la-route », c'est toujours dangereux. »

Cornil marchait librement, pourtant, à côté de son compagnon en uniforme. Dès le départ, il avait, par un sentiment d'orgueil, laissé tomber sans réponse les bouts de phrase du gendarme; ce mutisme, dédain aussitôt interprété comme une ruse, mit la perspicacité du représentant de l'autorité en éveil, et, dès lors, il surveilla étroitement cet être dangereux.

Sentant les regards hostiles l'accompagner, devinant la

haine dans les attitudes des gens, Cornil redressait le torse et levait la tête. Mais son teint était blafard, et, parfois, un tremblement involontaire l'agitait; il faisait de grands pas pour échapper plus rapidement au supplice de ce défilé odieux.

Comme il venait d'entrer dans Chimay et approchait du Café Menult où tant de fois il passait la journée à fainéanter, il aperçut la fillette des cabaretiers sur le seuil de sa maison; elle le regardait approcher, curieuse seulement, et, dans un effort nerveux, il s'apprêtait à lui esquisser un sourire; ce fut peine perdue; embusquée sans doute derrière le rideau de sa fenêtre, Mme Menult l'avait vu venir; elle se précipita : « Habi, habi, Alice », cria-t-elle, « rentrez vite ».

Cornil comprit; la mère avait peur pour sa fille! Toutefois d'autres enfants s'étaient groupés et le suivaient à distance, silencieux et circonspects; il fit un mouvement, comme pour se retourner : les gosses s'égaillèrent avec des cris peureux; même le gendarme, pensant le voir s'enfuir, esquissa un geste d'appréhension.

La traversée de la grand'place fut une pénible épreuve. Prévenus du passage de Cornil, comme s'ils ne l'avaient jamais vu, les gens s'étaient précipités sur leur porte. A haute voix, ils se disaient : « Le voilà! Le voilà! » et d'aucuns, à le voir ainsi se tenir droit comme un piquet, lui trouvaient l'air insolent et cynique. Cette fois, sous le feu croisé de tous ces yeux, Cornil se sentit touché. L'orgueil toutefois le porta à crâner : « On arrive! » dit-il au gendarme, autant pour se donner une contenance, que pour affecter l'indifférence. Mais, à ne recevoir aucune réponse, il eut soudain envie de se fâcher, de cogner... Tant pis! A la fin, il en avait assez. Il serra les poings...

— « Bonjour, Cornil! » claironna une voix au moment où, quittant la grand'place, le gendarme et lui enfilaient la petite rue devant le porche de la collégiale.

Hubert revenait des écuries du château où il avait été assister au pansage des chevaux; il comprit le sentiment pénible qui dominait Cornil. Pourtant, peu d'instants auparavant, comme un camarade lui parlait du crime et concluait sans hésiter : « C'est Cornil le coupable! », Hubert n'avait pu s'empêcher de se dire : « C'est sa manière d'attaquer; moi aussi il m'a assailli par derrière; puis, il haïssait tellement ce pauvre Charlemagne, et le mariage était si proche! » Mais Hubert, tout de suite, s'était rappelé le « serment ». « Ce n'est pas possible! » fit-il. Hélas! la conversation d'hier avec Charlemagne lui vint à l'esprit : Cornil, taciturne, boudait, méditait, se rongeait depuis les fiançailles. Ah! comme le baron des Robeaux avait eu raison : « Je parierais que cela finira mal! » Bah! ce pessimiste-là pariait toujours.

Et soudain, en plein désarroi psychologique, Hubert vit venir à lui le gendarme et, à ses côtés, le grand et sec Cornil; comme le nomade, il « sentit » la cruauté de tous ces regards, l'insolence de toutes ces lâchetés humaines, la haine de cette unanime et trop brutale condamnation.

— « Bonjour, Cornil! » clama-t-il; il lança ces deux mots comme une provocation, comme un défi à tous ces petits bourgeois, comme un réconfort spontané au malheureux contre lequel, soudain, se levaient tous les instincts malveillants des quiets et des normaux à l'égard des déshérités et des indépendants.

Cornil tressaillit à cet appel cordial.

Inattendu, ce simple salut le surprit comme une caresse trop prononcée. Desserrant les poings, subissant comme une véritable détente nerveuse, il voulut répondre. Le son expira dans sa gorge; ses yeux s'humectèrent.

— « Ne te frappe pas, mon brave! » reprit Hubert. « La vérité est la vérité, et Dieu la fait toujours triompher. »

— « Merci! » balbutia l'autre.

— « Allons! » s'humanisa le gendarme, impressionné par la bonté judicieuse d'Hubert, « si vous avez soif, on pourrait boire un coup, question de se donner du cran.. Que diable! » plaisanta-t-il, « vous n'êtes pas encore arrêté! »

— « Non, » brusqua Cornil, « dépêchons d'en finir. »

Et sans se retourner, de crainte de montrer sa faiblesse à Hubert, il entraîna son compagnon.

Le juge, comme soulagé d'un poids, presque secrètement satisfait du crime et de sa propre perspicacité, reçut immédiatement Cornil. Il mit à l'accueillir une complaisance non déguisée; il lui semblait voir entrer avec cet assassin le symbole même de son avenir personnel.

L'interrogatoire, tout de suite commencé, entra dans le vif de la question.

— « Où étiez-vous, Cornil, hier, à l'heure où le pauvre Charlemagne » — soupir du juge, léger sourire de ses petits yeux gris et chafouins — « fut tué? »

— A quelle heure était-ce, Monsieur le juge? » demanda Cornil, avec une parfaite simplicité.

— « Ah! Ah! » pensa le magistrat, « il feint la naïveté. Il ne répond pas. Il interroge. Nous allons bien voir. » Et cessant cet aparté muet, il attaqua de front :

— « Vous le savez bien, Cornil, l'heure qu'il était! » dit-il d'une voix dramatiquement barytonnée.

— Comment le saurais-je? » s'étonna l'accusé.

Alors, du ton d'une basse chantante proférant de sombres malédictions, l'interrogateur frappa son premier coup :

— Vous y étiez! »

— « Si vous prétendez le savoir, il ne fallait pas me demander où j'étais! » rétorqua l'autre.

— « Oh! oh! » se confia in petto le juge : « c'est un

rusé compère. Méfions-nous, » et reprenant à haute voix :

— « Donc, Charlemagne, votre ennemi, Charlemagne, avec qui plusieurs fois vous vous êtes publiquement disputé, avec qui vous vous êtes colleté à plusieurs reprises, quitte, hier, entre cinq et six heures, le Café Menult. Il rentrait chez lui, par la route. non loin de *Ma Campagne*, il est lâchement assassiné et dévalisé. Vous le savez? »

— « Je le sais. »

— « Bien. Maintenant, dites-moi où vous étiez, hier, entre cinq et sept heures de l'après-midi. »

—« Oh! c'est facile! » répondit Cornil. « Voyons..., » et il se prit à réfléchir.

Tout de suite, il se rendit compte de son désarroi; il s'efforçait de penser : « à cinq heures, j'étais... » et du diable s'il parvenait à s'en souvenir, de l'endroit où il se trouvait. Aussi bien, l'émotion de ce crime appris cette nuit même, la querelle avec sa fille, la venue des gendarmes, son supplice sur la route, en venant, tout cela lui brouillait les sens; sa tête, comme vide, se refusait à lier les idées; il cherchait : « J'étais... j'étais... » des gouttes de sueur lui mouillaient les tempes et le front; il s'appliquait : « allons, voyons, hier j'ai bu un coup »;... il s'effara; il avait tant bu la veille : jamais il ne pourrait se souvenir...

— « J'attends, j'attends, » reprit le juge d'un air sardonique, comme s'il avait dit : « Ah! ah! mon gaillard, je vous tiens cette fois-ci.

Cornil s'effarait, se fâchait : « Nom de Dieu de sacré mille noms de Dieu, je dois pourtant bien le savoir... »

— « Eh bien? » insista l'interrogateur.

Alors, brusquant tout, bousculant tous les souvenirs confus qui se mêlaient dans la fièvre et l'affolement de sa pauvre cervelle, Cornil s'exclama :

— « En tous cas, je n'étais pas avec Charlemagne! »

— « Ça y est, » pensa le juge. « Non, » reprit-il, « non », c'est possible; mais vous l'aurez rencontré... »

— « Non, je n'étais pas par là. »

— « Vous l'aurez rejoint... »

— « Je n'étais pas par là... J'étais... »

Le malheureux eut une pénible contraction du visage :

— « J'étais dans le bois de Pleumont. J'avais bu un peu, peut-être trop. J'étais descendu à la cantine de la scierie... »

— « Avec qui étiez-vous? Il faut des témoins pour prouver un alibi... » Et le juge, content de son effet, se renversa contre le dossier de son siège, toussota de satisfaction et attendit.

Malheureusement, Monsieur le Juge se vit interrompre; on frappa à la porte; il dit, mécontent d'être dérangé: « Entrez! ». Puis, se levant précipitamment, la bouche en cœur, il se précipita, souriant : « Mes hommages, Monsieur le Procureur du Roi, mes hommages! »

Comme on ne l'interrogeait plus, Cornil s'était reculé. N'écoutant guère les échanges de bouts de phrases entre les magistrats, il se revoyait en route la veille au soir. Il avait bu du côté de Saint-Remy, puis montant vers Pleumont...

— « J'y suis! » interrompit-il. « Le scieur Jules et le voiturier Joseph m'ont accompagné de la scierie à Forges... »

— « C'est bon! » trancha le Procureur du Roi. « On ne vous demande rien, » et s'adressant au juge : « On pourrait, d'abord le mener à la morgue, le confronter... Après nous irons sur les lieux. J'ai ma voiture... »

Dans un réduit obscur, sur une civière mal en point, le corps du malheureux Charlemagne est étendu, couvert d'un drap blanc; ce linceul tache de sa pâleur l'ombre environnante. On a introduit Cornil. Les magistrats se tiennent un peu à l'écart, du côté de la porte

entr'ouverte; un mince rayon de clarté, en transversale, coupe l'obscurité comme un large couteau blanc.

Un gendarme se penche. Le drap adhère un peu à cause du sang coagulé sur les blessures du visage. Un petit effort. Le mort a comme gémi, comme remué. L'autre gendarme entre avec une lampe allumée. Les contours du réduit se dessinent, lugubres; voilà la silhouette du cadavre.

— « Regardez-le, Cornil. Vous le reconnaissez? C'est bien Charlemagne? »

Cornil a esquissé un mouvement. Ah! fuir, éviter cette tête sanglante, affreuse, dont les blessures rouges et sombres ont l'air de le regarder.

Le mort est comme un mort anonyme, sans figure réelle : des trous, des plaies, du sang; mais tout de même, ce cadavre hideusement mutilé, ce corps étendu et que termine cette chose lamentable, il n'y a pas à dire, c'est Charlemagne!

— « C'est lui! » murmure Cornil. Et si dur soit-il, il courbe la tête; il pleure...

Et le Procureur du Roi, penché vers le Juge, répète, mais avec un sens plus tragique peut-être, et désignant Cornil du doigt :« C'est lui! »

MAURICE GAUCHEZ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Charles Maurras et Raymond de La Tailhède : *Un débat sur le Romantisme*, Flammarion. — Paul Léautaud : *Passe-Temps*, Mercure de France. — Vlaminck: *Tournant dangereux*, Stock. — Gérard Bauer : *Les Métamorphoses du Romantisme*, L'Artisan du Livre. — Jean Thomas : *Quelques aspects du Romantisme contemporain*, Les Belles-Lettres.

M. Pierre Constans a réuni sous ce titre : **Un débat sur le romantisme**, des pages de discussion qu'échangèrent M. Charles Maurras et M. Raymond de La Tailhède. Il y a joint de nombreux articles et fragments d'articles de M. Maurras qui font apparaître sa pensée sous de multiples faces. La critique du Romantisme étant peut-être le centre des doctrines maurrassiennes, on voit immédiatement l'utilité d'un pareil ouvrage.

Dès qu'il s'agit de M. Maurras, on se trouve en face d'une sorte de paradoxe. Cet écrivain est de toute évidence l'un des cerveaux les mieux organisés de notre époque. Ses idées forment un tout aux perspectives harmonieuses. Cependant cet esprit qui s'élève aux ensembles effeuille sa pensée en menus écrits et presque au fil des événements... Ce mode de réalisation a-t-il été imposé à M. Maurras par les circonstances, ou bien traduit-il vraiment sa nature intime ? La réponse est difficile à donner. Et cela d'autant plus que M. Maurras m'apparaît comme une figure tout à la fois claire et mystérieuse. Il est plus d'inconnu en lui, du moins je le pense, qu'on ne tendrait à le croire à première vue. Que de passion et quel feu vivant chez cet adorateur de l'Intelligence et de la Raison ! Et peut-être quelle palpitation des forces obscures chez cet esprit qui veut le plein fouet de la lumière ! Il blâme l'abandon des romantiques aux forces aveugles de l'Inspiration, mais comme sa manière d'en parler révèle qu'il en a connu la trop lourde volupté ! Et comment dire ce qu'il faut deviner de souplesse hellénique derrière l'attitude rigide du doctrinaire ? Voyez comme le ton de ses polémiques est divers : ici, brutal et

comme une gifle en plein visage ; ailleurs, mesuré et nuancé avec alternance de pointes audacieuses et rapides contre l'adversaire, et de tiédeurs posées sur les plaies brûlantes. Comparez aussi les raisonnements de M. Maurras avec la massivité dialectique d'un Brunetière ! Voyez les parfois serrés et agiles, épousant les raisons adverses dans une étreinte onduleuse et nerveuse, et voyez-les en d'autres occasions se dérouler sous forme de belles et amples guirlandes, avec je ne sais quelle impondérable sensation de jeu.

Dans les conférences que M. André Bellessort consacra à Sainte-Beuve, il affirma que c'est dans sa critique que l'auteur des *Consolations* fut le plus poète. Je n'ai point l'intention de mettre ici en parallèle la prose et les vers de M. Maurras, mais comment ne pas voir que sa critique à lui aussi touche par instants à la poésie ? Je songe tout particulièrement aux pages ferventes consacrées à la gloire toujours plus neuve d'André Chénier et qui brillent parmi les âpres pages de polémique comme une floraison de printemps. M. Maurras, qui maintient si fermement les droits du jugement et de la plus lucide analyse, n'interdit à la critique ni le frémissement ni l'enthousiasme, ni l'épanouissement lyrique.

M. Raymond de La Tailhède, dont le nom reste lié au souvenir de Jean Moréas et de l'école romane, tente une justification du Romantisme Sans doute, les romantiques sont des révolutionnaires, mais la condition même de la poésie n'est-elle pas l'ivresse créatrice, le désordre premier de l'inspiration, et au fond l'âme de tout vrai poète n'est-elle pas « en état permanent de révolution » ? S'il est un « romantisme verbal » qui touche à la barbarie, n'est-il pas un « romantisme idéal » qui est l'autre nom de l'éternelle poésie ? Enfin et surtout, ne faut-il pas voir que la littérature classique correspondait à des périodes de stabilité et de certitude ? Peut-on reprocher à notre époque d'instabilité, de doute et d'incertitude d'enfanter cette littérature inquiète qu'est le Romantisme ?

A l'inquiétude entrée au cœur de l'homme correspond la littérature romantique. Toutes les variétés du désir, qui est une forme du doute, apparaissent. C'est alors que se meuvent les délires que porte avec lui le tourment de l'homme.

On voit l'intérêt de ces thèses. Les attitudes maurrassiennes

prises en réponse à ces affirmations ne le sont pas moins. M. Maurras admet comme légitime ce que M. de La Tailhède nomme le « romantisme idéal », qui est fait des profondes aspirations de l'âme; il admet comme condition indispensable du poème la sainte ivresse, le tumulte de l'inspiration, l'ébranlement de la sensibilité et même cet état révolutionnaire conféré par M. de La Tailhède au poète créateur. Oui, à condition que cela soit considéré seulement comme le point de départ du poème, l'œuvre d'art commençant avec le lucide effort pour ordonner et gouverner ce qui vient de l'ivresse créatrice.

Pour que la poésie passe de l'état virtuel et possible à l'état actif et réel, il faut que l'esprit du poète soit, naturellement ou par discipline, assez fort pour triompher de son émoi, pour le dompter et l'ordonner. S'il y parvient, la révolution initiale devient un renouvellement, et cet ordre nouveau s'agrège au trésor des ordres anciens. Le progrès développe l'ordre après avoir paru le contrarier : Ronsard s'ajoute à Villon, Malherbe et Racine à Ronsard.

Comme toutes les grandes pensées vivantes, la pensée de M. Maurras présente plusieurs possibilités d'interprétation, suivant qu'on met l'accent principal sur tel ou tel point de la doctrine. Il y a peut-être dans l'ordre artistique la possibilité d'une droite et d'une gauche maurrassiennes. On pourrait tirer des écrits de M. Maurras la théorie d'un classicisme d'étroite observance et aussi la théorie d'un classicisme élargi, qui verrait avec sympathie les efforts de renouvellement et chercherait à les intégrer dans la tradition. Le point capital pour tous ces problèmes est de voir que forces de renouvellement et forces d'organisation appartiennent à jamais au paysage de la vie et dans tous les domaines.

§

Je vous ai dit tout le cas que je fais de la prose de M. Paul Léautaud. La lecture de **Passe-Temps** n'a fait que me confirmer dans cette opinion. Mais puisque nous en sommes aux mots classique et romantique, ne conviendrait-il point de reconnaître certains traits classiques à M. Paul Léautaud ? Il hait tout ce qui dans l'expression est ornement, il abhorre la phrase pour la phrase: simplicité, clarté, propriété, voilà les qualités qui sont tout pour lui. La boursouflure romantique l'exaspère. « L'obscurisme » poétique ne doit pas l'incommoder, il refuse avec séré-

nité de s'y casser la tête. Les grappes d'images, il leur donne congé. Faire de la musique avec des mots lui paraît ridicule. Dire sa pensée avec la plus grande netteté et la plus grande concision, il ne vise qu'à cela et n'a pas l'air de considérer cela comme une qualité si commune. Mais classique au sens d'écrivain qui se prend de passion pour une loi, pour des contraintes ou des disciplines, ne lui en parlez pas. Un rire franc serait la réponse :«Je n'écris bien que si j'écris à la diable. Si je veux m'appliquer, je ne fais rien de bon ». Mais classique au sens de dévot de la perfection, vous n'y songez point. Fabriquer du parfait ? Duperie. On prend plaisir à un écrit non pour sa perfection, mais pour tout ce qu'il a dérobé à la vie et pour ces accents qui suscitent la rêverie et brusquement attendrissent.

La perfection n'a pas le moindre intérêt. Mieux valent des défauts originaux, des traits inattendus, vivants, qui intéressent, qu'une « narration » bien faite.

Il est toujours amusant de confronter un écrivain particulier à ces grands termes généraux de classique et de romantique qui semblent pleins de sens dans l'abstrait et vous fondent dans les doigts quand vous les appliquez aux cas particuliers. D'ailleurs, je soupçonne fort que M. Léautaud vise simplement à être lui-même. Le fait de savoir que des morceaux de son esprit peuvent se placer dans le tiroir classique et d'autres dans le tiroir romantique doit lui être bien indifférent. Assez classique chez cet homme que le mot discipline fait rire, le souci de ne pas prendre des vœux de sa sensibilité pour des vues de son intelligence. Il a la volonté bien nette de n'être point dupe et, toutes les fois qu'il peut percer à jour quelque illusion vénérée, il y prend un âpre plaisir. Ne connaît il point une sorte de délectation un peu cruelle à mettre à nu tous les « mensonges vitaux » ? Voir clair dans ce qui est lui est une passion, et voir clair dans ce qui est, c'est pour lui prendre en défaut toutes les raisons par quoi l'homme essaie de se donner une haute opinion de lui-même et de la vie. Mais qui sait si M. Paul Léautaud ne se donne pas à son insu une assez bonne opinion de lui par la manière même dont il refuse de se laisser piper par tout ce qui dupe les autres hommes? Se sentir « singulier », différent des autres et s'y complaire, voilà le biais que prend un petit péché d'orgueil pour se glisser dans l'esprit de M. Léautaud. Sa curiosité de lui-même

est obstinée et l'on sent que le plaisir de se regarder vivre et de saisir en lui les motifs réels de ses actions passe avant le plaisir même de dépenser son activité.. Et peut-être y a-t-il certains états que M. Léautaud s'est interdit de connaître par trop d'application à ne pas se perdre de vue lui-même. Toute une part de la vie nous échappe si nous refusons de nous laisser prendre beau jeu, bon argent, et sans nul souci de nous analyser nous-même. Et c'est en ce sens que la peur d'être dupe est parfois une duperie. Sincère dans son examen de lui même, M. Léautaud l'est de toute évidence. Mais il serait tellement certain de se tromper en se découvrant de nobles sentiments qu'il prend plaisir à révéler de lui-même ce qui peut le classer aux yeux du bourgeois parmi les gens immoraux. Etre sincère dans son examen de soi-même, c'est pour M Léautaud faire effort pour ne pas se voir en beau... Mais c'est bien le même M. Léautaud qui écrit :

« N'est-ce pas curieux, cet assemblage si fréquent de l'originalité et de la bonté ? »

Le tendre et le rêveur percent en filigrane dans bien des pages et même quand le ton vise à la rosserie.

M. Léautaud ne respecte rien, et avouons que bien des pages de son livre sont capables de faire scandale. Il ne met point de formes pour ramener au rang d'absurdités et de superstitions ce que la majorité des esprits déclare vénérable et au-dessus de toute discussion. Mais il faut en toute époque quelques esprits irrévérencieux et d'une indépendance absolue. Et bien souvent, en face de certains passages particulièrement osés de M. Léautaud, on répète les paroles que Socrate adressait à Calliclès : « Tu exposes franchement ce que d'autres pensent, mais n'osent exprimer. » Ramener à l'erreur et à l'illusion nos coutumes, nos valeurs directrices est aisé. Mais un second mouvement de l'esprit ne tarde pas à nous montrer que l'erreur est la trame même de la vie, qu'on vit et qu'on a toujours vécu à l'aide d'erreurs plus qu'à l'aide de vérités et que l'humanité ne va pas de l'erreur à la vérité, mais d'une erreur à une autre erreur. J'ai entendu dire à un homme de science que la vie au regard de l'intelligence pourrait s'écrire sous la forme d'une équation égale zéro. On pourrait prétendre sans trop d'absurdité que l'histoire de la vie est la suite des erreurs par quoi on essaie de se masquer que la vie est une équation égale zéro.

M. Léautaud, dans ses récits faits de réalité saisie toute vive, nous montre par son exemple qu'on peut donner la sensation d'originalité à l'aide d'une attentive observation du plus quelconque et du plus familier de l'existence. Tout tient à la découverte d'un angle personnel d'observation. Mais n'aurait il pas tendance à trop réduire l'art à d'adroits décalques du réel ? De toutes façons, on ne peut contester à M. Léautaud dans le domaine limité qu'il s'est choisi une visible originalité.

§

Le livre de M. Vlaminck, le peintre bien connu (**Tournant dangereux**), où il livre ses souvenirs et l'espèce de philosophie qui est née de sa directe expérience de la vie, possède une saveur amère et roborative qui ne peut laisser indifférent. Une sorte de sincérité brutale et souvent cynique, une volonté de ne rien ménager et de dire son fait à notre époque ; parfois des idées qui demanderaient une seconde creusée pour faire vraiment le point, mais toujours une sorte de bon sens sauvage et robuste et une évidente volonté de se dégager du factice, du convenu, de l'artificiel, pour retrouver sur le bonheur, sur l'art et sur la vie les notions simples, larges, naturelles et naïves. Il est des idées de M. Vlaminck que peut-être je discuterais vivement et qui laissent de côté trop d'éléments du complexe réel, mais j'avoue que certaines phrases de son livre m'ont étrangement ému, telle celle-ci: « A regarder vivre les êtres et les choses, j'ai compris que ce qui vaut le plus dans la vie, c'est ce qui ne peut ni s'acheter ni s'apprendre ». Le vrai bonheur ? Comment mieux l'exprimer qu'avec ces quelques mots : « Je regarde toujours les choses avec mes yeux d'enfant »... Oui, garder précieusement, à côté d'une intelligence aiguisée à l'extrême, toute l'ingénuité première et oublier tout ce qu'on sait et toute son expérience pour sentir ce je ne sais quoi de bondissant et de fou qu'on connaissait tout enfant quand montait: la voix d'une caille dans les blés! Et quelles pages à méditer sur le cubisme et sur cette fureur de théories qui sévit sur l'art aujourd'hui, et qui donne jour « à des conventions plus étroites que n'en dictèrent jamais les Beaux-Arts ». Admirable ironie des efforts vers l'affranchissement ! Si j'avais à dénommer l'époque littéraire et artistique où nous vivons, je l'appellerais peut-être l'âge de la Scholastique. Nous laisserons à l'avenir une moisson de théories.

M. Gérard Bauer dans un assez mince volume (**Les métamorphoses du Romantisme**) résume une ample connaissance des lettres contemporaines. Qu'on ne vienne pas lui dire que le romantisme est en déclin ! Le Romantisme est pour lui de plus en plus vivant et toujours en voie de s'enrichir de formes nouvelles. Il voit le Romantisme prendre au 19e siècle trois formes principales : romantisme de la sensibilité dont Rousseau est le point de départ, romantisme de l'inquiétude qui a pour père Chateaubriand et romantisme impérialiste qui naît de la fascination napoléonienne sur les esprits. Aujourd'hui, le romantisme de la sensibilité serait presque disparu, mais les deux autres formes seraient en plein épanouissement. « Les conditions de la vie nous privent de sérénité et flattent de toutes parts les penchants romantiques. » M. Gérard Bauer ne s'en plaint pas, bien au contraire.

Pour M. Jean Thomas (**Quelques aspects du Romantisme contemporain**), le procès intenté au Romantisme est en train de tourner à son avantage. L'atmosphère toute particulière de l'après-guerre imposerait le Romantisme avec une telle force que tous efforts contre lui ne font que tourner à son profit. Lui aussi constate que ce nouveau Romantisme fait profession de mépriser tout ce qui peut ressembler à l'étalage du sentiment. Pas plus que le roman, la poésie en vogue ne saurait satisfaire le « désir d'être ému ». Si étrange que cela puisse paraître, il existerait aujourd'hui un nouveau romantisme dont l'intelligence serait le principal ressort... Mais chez certains écrivains, la crainte de laisser voir la sensibilité ne procède-t-elle pas du fait que la sensibilité est trop profondément blessée ? Et puis ne commence-t-on pas à sentir au fond des cœurs une sorte de lassitude de cette aridité voulue qui règne sur notre jeune littérature ? Un certain désir d'attendrissement ne commence-t-il pas à poindre ? A beaucoup d'âmes, la comédie de l'insensibilité ne commence-t-elle pas à peser ? Je pressens des surprises.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Jean de La Ville de Mirmont : *L'Horizon Chimérique*, suivi de *Les Dimanches de Jean Dézert* et *Contes*, préface de François Mauriac, Bernard Grasset. — Victor Margueritte : *Au fil de l'heure*, Flammarion. — Pierre Reverdy :

La Balle au Bond, « les Cahiers du Sud ». — Emile Ripert : *Poèmes choisis*, Figuière.

Lorsque parut naguère une luxueuse édition de **l'Horizon Chimérique**. recueil posthume des poèmes laissés par Jean de La Ville de Mirmont, j'ai dit leur valeur et la haute estime qu'il convient de porter à ce jeune poète, dont la guerre interrompit prématurément l'œuvre si bien commencée Aujourd'hui la librairie Bernard Grasset réunit à ce recueil un singulier et charmant roman, *les Dimanches de Jean Dézert*, plus quelques contes. Je m'en tiens, puisque c'est ici ma tâche limitée, aux vers seulement, et, à les relire, loin d'avoir rien perdu, leurs qualités de fermeté, de souplesse, de grandeur pittoresque ou d'ironie familière et capricieuse (à la manière, un peu, si l'on veut, de certaines fantaisies d'André Salmon) s'affirment et attachent davantage. Le peu qu'il lui ait été loisible de donner ne sera pas voué à l'oubli. Une préface noblement émue de M. François Mauriac, qui fut son camarade à l'Université de Bordeaux, puis à Paris se lia avec lui d'amitié très intime, intéresse à l'homme autant que les écrits intéressent au poète ; ils découvraient ensemble les poètes et, par-dessus tous les autres, Francis Jammes ; ils passèrent ensemble les vacances dans les Landes où, dit M. Mauriac, « il inventait, pour les enfants de ma famille, des jeux merveilleux... la poésie avait gardé intacte en lui la grâce de l'enfance ».

« Voici donc, cueillis **au Fil de l'Heure** », déclare dans la préface de son volume de vers M. Victor Margueritte, « les poèmes que j'écrivis de dix-huit à trente ans. Ils parurent en 1898, chez Plon. Edition depuis longtemps épuisée. Les premiers remontent à 1884, les derniers furent achevés en 1896. »

On ne saurait mieux que ne fait l'auteur préciser ce qu'ils sont, et je n'hésite pas à le laisser parler :

Tous ont subi l'empreinte nostalgique des lieux où je me cherchais. Le sceau, aussi, du temps où l'on vivait : l'inquiétude, l'impuissance d'une génération fille de la défaite. Tous respirent l'inaction morbide, excepté sans doute ces rythmes où je m'ébrouais, à l'heure du départ... Heure emportée par l'élan merveilleux de l'adolescence et par cet orgueil baptismal : le quatrain calligraphié par mon cher oncle Stéphane Mallarmé, à la page de garde de *l'Après-midi d'un Faune* :

Victor, il me plaît quand j'ouïs
Tes vers, qu'avec éclat renaisse,

Sous des bosquets évanouis,
Le chalumeau de ma jeunesse...

M. Victor Margueritte poursuit et analyse les phases diverses de son activité au long des années, jusqu'à la Guerre, — depuis la Guerre, enfin, qui fut pour lui la révision de toutes les valeurs, « le dos tourné à un passé médiocre, l'orientation vers une lutte nouvelle... ». Ce n'est pas sans humilité que, conclut-il, « j'ai fait retour vers les bosquets d'autrefois, j'ai réentendu *le chalumeau de ma jeunesse* ». Pourtant, il ne croit pas que soit en lui tarie la sève primitive, et, en rééditant ces vers d'autrefois, il épingle à quelques vers écrits depuis 1898 (*Sonnets d'Italie* parus en 1900 à la *Revue des Deux Mondes*), des feuillets datant d'années plus récentes. Parvenu, s'écrie-t-il encore, non au palier, mais à la route montante de la vieillesse, il résume d'un regard ce que furent les ténèbres de sa vie antérieure, il lève les yeux, il s'illumine l'esprit « à la clarté d'une religion sans églises, le soleil immatériel des âmes... Spiritualisme, foi débarbouillée des idoles et de leurs prêtres, et ne reconnaissant de visage divin qu'à ces entités souveraines : la Justice et la Solidarité... Spiritualisme, crédit ouvert à l'espérance humaine et condition du Progrès... Spiritualisme, creuset des Forces Inconnues, foyer de la Lumière future ! »

N'est-il surprenant, en vérité, que de nos jours il faille du courage pour exhausser sa vie à un idéal de cette sorte, où la bonté intelligente alimente et justifie l'ardeur de l'universel et indispensable amour ? Ne se hâte-t-on pas plus que jamais à s'enrégimenter par crainte d'être dupe (comme si, d'une part ou d'autre, on pouvait au jeu de la vie n'être pas toujours dupe) — dupe de pensées désintéressées et de croyances généreuses ? Un sentiment à la naissance d'une idée ! Accepte t on cette dérision ? Non : une bonne chaîne à l'esprit, des préceptes qui aveuglent et qui bercent le cerveau dans la torpeur douillette de la foi, voilà sans doute qui grandit et anoblit l'espèce humaine, et vaut la peine qu'on cherche et qu'on s'inquiète ! Cependant, je ne sens point, je ne comprends pas sur tous les points comme M. Victor Margueritte. Il n'en est pas moins sincère, véridique, il se donne tout entier pour ce qu'il est, et en ce qu'il pense par lui-même. Le surplus est véniel, — et qui me prouve que ce ne soit pas lui qui voit le plus clair ?

J'en viens au poète. Hélas, je l'avoue, la sympathie que m'inspirent ses tendances philosophiques ne parvient pas à forcer mon admiration lorsque je lis, dans les derniers poèmes où il concentre, comme en un testament spirituel, ses croyances :

Alors Dieu ?
Sourions.
Lequel va-t-on choisir
Parmi le cimetière où les religions
Mettent leurs anciens fétiches à moisir ?

Sera-ce toi, Dieu du sabre et du goupillon,
Dont l'œil troue un triangle adorné de rayons ?
. . . .
Ou bien ce marbre grec au moins lui fait au tour ?
Ou, hérissé de seins multiples et de bras,
Ce pieu, pardon ! ce dieu...

Il m'est impossible de concevoir que cela forme des vers, que cela forme un chant, même d'exécration, de haine ou de mépris. Il m'est impossible de concevoir qu'en de si basses invectives, en des plaisanteries si lourdes soit enclos un rudiment de pensée, se love un embryon d'argument, de démonstration, de conviction même... Il serait vain d'invoquer pour précédent certaines tirades du *Pape* ou de *Religions et Religion*. Pourquoi Hugo serait-il lui même regardé comme infaillible ? Mais du moins il a dans le discours de la force, de l'invention, de la verve, de l'éclat... et il n'écrit jamais platement.

Ou bien ce marbre grec au moins lui fait au tour !

M. Victor Margueritte admet, et je l'en approuve, que du sentiment pur et généreux, ingénu, s'abreuve l'idée en lui la plus exaltée et la plus abstraite : que n'admet-il qu'il n'y ait pas d'autre source aussi où se trempe le lyrisme, et qu'il ne puisse être régi valablement dans la conscience humaine que par un profond et affiné sens d'art, sans lequel il n'y a en poésie ni rythme, ni équilibre, ni mesure, — c'est-à-dire l'essentiel de ce qui la constitue ?

Pourquoi chercher à convaincre un convaincu ? Si M. Victor Margueritte ne pensait pas, à ce sujet, comme moi, aurait il réussi ce très beau poème de ferveur, de reconnaissance et de don de soi même : *A celle qui est venue* ? Aurait-il réussi ces délicieux, mystérieux et nets poèmes du *Parc Enchanté* et de *Bou-*

quet d'Avril où passe et s'exprime « un jour avec sa peine et l'autre avec sa joie » ? Les poèmes maladroits de la fin du volume sont, il le faut déclarer, très peu nombreux ; la plupart des autres sont beaux et bien venus, chantants et clairs. Mais ceux-là, que M. Margueritte ne s'est pas avisé de supprimer, conservent le ton du vouloir et de la réflexion suprême : hélas ! testamentaire... Il y doit tenir plus qu'au reste, j'ai peur.

Cahier d'images précieuses, maniérées ou ingénues malgré les minuties de l'expression, phrases musicales et souples, mais sans élan, **la Balle au Bond** semble saisie, relancée à chaque fois ; M. Pierre Reverdy est passé maître en ce jeu. Où elle tombe, elle fait image ; n'en pas laisser se disperser l'aventure ou le hasard, le fixer promptement et paisible, telle la règle. La volonté suit ; si quelque partie se compose d'éléments enchaînés, c'est par fortune, l'auteur ne s'autorise pas à s'y opposer. Il note, tout est bien. Et des pages sont fort bien venues, poèmes en prose lumineux, excellents.

Dans la collection les Petites Anthologies du xxe siècle, que publie M. Eugène Figuière en un format incommode et déplaisant (dit à l'italienne), M. Emile Ripert, avec en frontispice un beau portrait par Henry De Groux, donne ses **Poèmes choisis**. On sait le double culte du poète pour le grand Mistral et pour le tendre François d'Assise. Quelques-unes des rimes et des strophes qu'il a composées en leur honneur se trouvent là, réunies. On les aimerait plus nombreuses. Il y a joint quelques pièces plus anciennes, des croquis ou paysages d'Amérique et principalement ces deux parties d'un poème d'émotion sensible et pure qu'il intitule : *Ma mère, me voici...*

Ma mère, me voici dans la petite ville...

et les strophes du souvenir qui ont paru, voici quelques années, dans un périodique...

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS (2e partie). — Colette : *La seconde*, J. Ferenczi et fils. — Lucie Delarue-Mardrus : *Hortensia dégénéré*, J. Ferenczi et fils. — Céline Lhotte : *La petite fille aux mains sales*, Renaissance du livre : *Sur les fortifs du Paradis*, Renaissance du livre. — Henriette Charasson : *Grigri*, E. Flammarion. — Geneviève Duhamelet : *L'espace d'un matin*, Bloud et Gay. — Jean Portail : *La femme enchaînée*, Crès et Cie. — Julien Reyne: *Notre Dame*

de l'amitié, Edition de la Revue Mondiale. — Lya Berger : *Les sources ardentes*, Editions de la vraie France. — Guillemette Marrier : *La poupée sans visage* : Société française d'édition pour tous. — Marguerite Burnat-Provins : *Le voile*, Albin-Michel — Renée Dunan : *Eros et Psyché*, Editions de l'Epi. — Gabrielle Réval : *La tour du feu*, G. Crès et Cie.— Mathilde Alanic : *Nicole, Jeune Grand'mère*, E. Flammarion.

Mme Colette n'est pas un écrivain qui se tourmente d'idéologie, encore moins de métaphysique, et c'est toujours à la réalité la plus terre à terre ou la plus matérielle qu'elle emprunte les sujets de ses livres ; et l'admirable est qu'elle réussisse, ce faisant, non seulement à nous intéresser, mais à nous séduire. C'est qu'elle est éminemment artiste, et douée, plus encore que de sensibilité, d'un instinct infaillible qui, au degré de subtilité où il atteint, rejoint l'intuition. Ses personnages pensent à peine ; mais ils vivent par tous leurs sens avec une plénitude, sinon un équilibre, qui nous les rend aussi curieux à observer que des bêtes — des bêtes douées d'un cœur, à défaut d'une âme... Psychologue, on ne saurait dire que Mme Colette le soit, au sens où les hommes nous ont enseignés à entendre le mot ; mais son impressionnisme la sert mieux que leur raison pour ce qu'elle a à dire ; et cette fois encore, avec **La seconde**, c'est une œuvre d'une fraîcheur merveilleuse et d'une grande vérité qu'elle a écrite, donnant, en outre, par le bonheur des décisions toutes spontanées qui ont présidé au choix de ses détails caractéristiques, l'illusion de l'habileté la plus consommée. Farou, « le grand Farou », auteur dramatique à succès, vit entre sa femme Fanny, sa secrétaire bénévole Jane et son fils Jean, « le petit Farou », qu'il a eu d'une maîtresse, la vie d'une sorte de dominateur familier, séduisant et bourru, actif et nonchalant, profondément égoïste. Il a des caprices, comme bien vous pensez, ou se paie des fantaisies avec les femmes de théâtre qui jouent dans ses pièces et auxquelles, en échange du plaisir qu'il leur demande, il accorde, selon son estimation de ce plaisir, tantôt un grand rôle, tantôt un bout de scène ou une simple réplique. Fanny n'attache point d'importance à ses toquades : « C'est le métier qui veut ça », dit-elle, pour se consoler de leur fréquence, si leur brièveté ne la rassure. Elle aime Farou et se sent chère à Farou. Il tient à elle. Elle est son habitude, l'épouse qu'il sait fidèle et dont le tendre appui lui est nécessaire Mais il y a Jane. Jane, l'amie désintéressée, dévouée, prévenante, qui a eu des amants, naguère,

et qui — c'était inévitable — est devenue la maîtresse de Farou, dont elle est jalouse... Est-ce sa propre jalousie que Jane communique à Fanny ? Il se peut, et que son attitude inspire à celle-ci l'idée de se révolter contre la trahison installée à son foyer, « le petit Faroux » amoureux de Jane la lui ayant dénoncée par dépit... Sans doute, craint-elle aussi, cette fois, qu'il s'agisse non plus d'un goût, mais d'un sentiment ou d'une passion ; et de soupçonner Jane de perfidie l'exaspère. Il lui suffira, cependant, d'avoir un commencement d'explication avec sa rivale pour se convaincre du peu qu'est celle-ci pour Farou.

Il l'a prise parce qu'elle se trouvait là, à sa portée, et, n'étaient les services qu'elle lui rend, en qualité de secrétaire, l'aurait déjà rejetée comme maîtresse. Une doublure de son épouse, « la seconde », voilà ce qu'elle est pour lui. Aussi les deux femmes ont-elles bientôt fait de reconnaître qu'elles sont plus, l'une pour l'autre, qu'il n'est pour l'une ou pour l'autre, encore qu'elles l'aiment — et elles concluent tacitement une sorte d'alliance. C'est en définitive « la seconde » de Fanny, dans son duel contre la solitude où la laisse Farou, que deviendra Jane... On vit à côté de Farou, pour servir Farou, pour parler de lui, partager sa bonne ou sa mauvaise chance, mais on n'est jamais dans l'intimité de son cœur, encore moins de son intelligence. Farou, c'est l'homme, le mâle — et on est des femmes, des femelles... Constatation misérable, certes, et qu'il faut quelque veulerie pour faire sans indignation. D'ailleurs, y a-t-il jamais vraiment autre chose qu'une sorte de compromis entre les deux sexes ? Sur le plan où se meuvent les protagonistes du roman de Mme Colette, assurément non. Mais j'ai dit plus haut qu'il faut les tenir pour des manières de bêtes supérieures. Le domaine de l'esprit leur est interdit, peut-être inconnu. Farou a beau écrire des pièces : c'est comme un pommier donne des pommes ; il n'est pas un intellectuel. Fanny mange, boit, fait la sieste ou dort, bavarde, mais ne cause jamais avec Jane, rumine les événements, ne réfléchit guère, et médite encore moins... Elle est saine, pleine de bon sens ; sensible — et voilà tout.

Mais nous la voyons houler sur ses hanches ; avoir chaud ; secouer son épaisse chevelure noire ; ouvrir ou fermer sur ses yeux langoureux ses paupières cernées. C'est un être pour qui le monde extérieur existe, comme il existe pour Mme Colette, qui n'a

jamais mieux réussi à nous rendre présents ses personnages et à nous permettre de tourner autour d'eux ou de nous mêler à leur atmosphère. Cette atmosphère — ce milieu, plutôt — est, ici, celui du théâtre que Mme Colette connaît bien, comme on sait, et elle l'a évoqué avec le plus amusant pittoresque.

Le nouveau récit de Mme Lucie Delarue-Mardrus, **Hortensia dégénéré**, est très caractéristique du talent de cette émouvante créatrice de fictions, à laquelle on ne rend pas, il me semble, la justice qui lui est due, sans doute parce qu'on la tient pour trop romantique, sans prendre garde qu'elle a surtout un tempérament de poète. Un poète, seul, en effet, pouvait imaginer l'aventure qu'elle nous conte cette fois et qui est celle d'un homme assez fou pour se faire le prisonnier volontaire de son rêve, c'est-à-dire pour parvenir à aimer, par auto-suggestion, une femme sans ressemblance aucune avec ce qu'il aurait voulu qu'elle fût... Mme Delarue-Mardrus doit vivre dans la familiarité des lyriques anglais, et cela se voit à son art d'exalter les thèmes qu'elle traite au-dessus de la réalité qui les alimente. Rien d'invraisemblable dans son roman extraordinaire. De là le pouvoir d'hallucination qu'il exerce.

J'ai trouvé beaucoup d'observation, et du réalisme le plus cruel, dans l'ouvrage de Mme Céline Lhotte : **La petite fille aux mains sales**, qui relate les tristes événements dont se compose la vie d'une pauvre fille d'ouvriers. L'âge de celle-ci ? Dix ou douze ans. Et c'est à cette cendrillon, témoin à demi conscient des turpitudes de son père, beau gars trousseur de cotillons, et de la servitude sensuelle de sa mère, que sont dévolues les dégoûtantes besognes d'un ménage en perdition, la surveillance et les soins d'un cadet, presque un poupon encore.... C'est à désespérer que des êtres puissent vivre à présent comme les pitoyables personnages du récit de Mme Lhotte, je ne sais au juste dans quel coin de « la ceinture rouge » de Paris, une ceinture, entre parenthèses, que la rigueur des temps a créée. En rejetant, comme elle l'a fait, à sa périphérie les petites gens et les ouvriers qu'elle absorbait naguère, la capitale a produit un état de choses favorable à la propagande communiste, et dont il se pourrait qu'elle fût un jour victime... Mais cela est une autre histoire, et Mme Lhotte témoigne de beaucoup de talent dans celle qu'elle nous offre, ici. Je ne sais où cette romancière s'est docu-

mentée ; mais elle a son lot « d'impressions-souvenirs » dont il faut qu'elle se délivre. Pas gaies, ces « impressions-souvenirs » ! Et avec **Sur les fortifs du Paradis**, c'est dans la banlieue du Havre qu'elle nous emmène, cette fois, mais pour nous initier, encore, à la misère d'un foyer où la femme, affligée d'un mari ivrogne, peine douloureusement pour élever tant bien que mal toute une nichée de gosses. Point de déclamations, ni de scènes à effet. Une langue sobrement expressive dont les mots portent. Je le répète : Mme Lhotte a beaucoup de talent.

Deux histoires d'enfants : l'une, **Grigri**, par Mme Henriette Charasson ; l'autre, **L'espace d'un matin**, par Mlle Geneviève Duhamelet. Chacune est charmante, à des titres différents, bien entendu, puisqu'il s'agit d'un petit bourgeois dans la première, d'un petit orphelin pauvre, recueilli par de braves gens, dans la seconde, et puisque Mme Charasson est plus moralisante ou philosophisante que Mlle Duhamelet, qui se révèle tout bonnement impressionniste. J'ai eu, à plusieurs reprises, l'occasion de louer le talent de Mme Charasson ; mais il n'est pas lyrique dans *Grigri*, comme dans ses autres livres, et le tour est assez classique que son objectivité y prend. Pour Mlle Duhamelet, il y a beaucoup de tendresse, et de tendresse douloureuse, dans son observation délicate. Rien d'inventé, je pense, pour corser l'intérêt des scènes, également courtes, que nous présentent ces deux historiennes de l'enfance. La vérité même, il me semble. Et n'est-ce pas caractéristique qu'il s'agisse, ici, non de fillettes, mais de garçons ?...

Le caractère est vrai dont Mme Jean Portail nous fait le portrait dans **La femme enchaînée**, si l'on peut trouver quelque romanesque aux circonstances qu'elle invente pour le mettre en valeur. Même avec de la volonté et de l'astuce, on ne réussit pas d'ordinaire aussi vite que l'infirme que Mme Jean Portail fait venir de Lyon à Paris, à peu près dénuée de ressources, pour y prendre bientôt la direction d'une revue. Mais la fureur d'absolu qui exalte cette jeune femme, et qui ne trouverait son apaisement que dans l'amour, est précisée avec force et rendue sensible avec intelligence.

Un esprit distingué et un caractère, voilà ce qu'atteste l'ouvrage de Mme Julien Reyne : **Notre-Dame de l'amitié**, qui est moins un roman qu'une sorte d'essai romancé sur la grande misère matérielle et surtout morale des femmes ayant

vécu la guerre à l'âge de l'épanouissement du cœur. Autour d'une créature d'élite, à l'âme rayonnante, Mme Reyne a groupé quelques types que l'on devine inspirés de la réalité et elle a réussi à exprimer, en les illustrant avec émotion par les faits, de généreuses pensées.

Le drame est émouvant auquel Mme Lya Berger a donné pour cadre l'Auvergne dans **Les Sources ardentes**, et justifie l'éloge qu'en fait dans une préface M. André Bellessort. Mme Berger a réussi, il est vrai, à accorder au milieu où ils se développent les sentiments de ses personnages, et je ne suis pas éloigné de croire qu'en faisant de la mère de son héros, qu'aiment deux jeunes filles, une malheureuse défigurée dans un incendie, elle a voulu harmoniser avec notre vieille terre volcanique la misère de cette femme que son égoïsme achève d'isoler.

Il y a de l'esprit, un esprit nuancé de tendresse et d'ironie, dans **La poupée sans visage**, de Mme Guillemette Marrier, qui raconte avec exactitude et pittoresque la vie de nos officiers, évoque le Bled, le Riff, les terrasses de Damas et les quais de la Seine. L'élégance caractérise l'art de Mme Marrier.

Mme Marguerite Burnat-Provins a écrit, au moins, un volume de vers, *Le Livre pour toi*, qui mérite de retenir l'attention ; mais je n'ai guère aimé le roman, **Le Voile**, qu'elle publie aujourd'hui, et où elle s'abandonne à un romanesque désuet. Rien, en dehors du plaisir de dérouler une suite d'événements extraordinaires, mais sans signification, et d'où l'observation est à peu près absente, n'a pu la justifier d'écrire cette histoire, d'un goût littéraire assez fade, au surplus. Si j'avais à lui donner un conseil, ce serait de retourner à la poésie.

Mme Renée Dunan fait dans **Eros et Psyché** une vive peinture de la séduction toute physique qu'une jeune fille pauvre exerce sur un jeune homme riche, son cousin, et de la lutte qui se livre, chez celui-ci, entre ses désirs et ses principes moraux ou cette farouche pudeur si bien caractérisée par Euripide dans le personnage d'Hippolyte. Point n'était besoin que Mme Dunan invoquât Freud pour justifier son récit, où elle montre de fines qualités d'observation, si les circonstances en sont exceptionnelles.

Le Caucase ; un gentilhomme russe, aux idées libérales, ayant quasi du génie et l'appliquant à l'exploitation des pétroles

de Bakou ; la fille charmante de ce gentilhomme ; la révolution bolchevique ; des événements tragiques ; beaucoup de romanesque, — voilà **La tour du feu**, de Mme Gabrielle Réval, membre du jury de « La Vie Heureuse ». Je ne pense pas que Mme Réval donne jamais sa voix à une œuvre d'avant-garde.

Mme Mathilde Alanic, continuant sa série des Nicole, publie aujourd'hui **Nicole, jeune grand'mère**. Notez l'adjectif « jeune » qui lui permettra de nous donner, avant une Nicole arrière-grand'mère, une Nicole grand'mère, tout court. Mais j'imagine que ce n'est pas pour le seul plaisir de vivre le plus possible dans l'intimité de son sympathique personnage que Mme Alanic en écrit si régulièrement. Elle doit avoir un public ; il n'y a pas de raison pour qu'elle le déçoive, cette fois encore.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Une lamentable représentation du *Malade Imaginaire*, au théâtre de l'Avenue.

Cette dernière décade n'est guère favorable à aucune piété envers les grandes ombres du passé. La vulgarité ou l'ignorance, bien au contraire, en font bon marché. On a entendu des compagnies de négros accommoder Beethoven, Mozart, Wagner, à leurs tintamares, en façon de fox-trots, de tangos, de charlestons. Mais sans descendre jusqu'à ces drôles, on est souvent surpris de maintes manifestations, de maints écrits où la vilenie intellectuelle et morale s'étale ingénument au contact des anciens. Un exemple encore : je n'ai jamais rien lu de M. François Mauriac, qui est tenu en si grande estime par bien des critiques, et qui trouve un grand nombre d'acheteurs parmi, dit-on, la clientèle de Maurice Barrès. Un livre de lui m'est venu dans les mains ; c'est, publié dans une collection de *suppléments à quelques œuvres célèbres* (1), un *supplément au traité de la concupiscence* de Bossuet. Je l'ouvre et, abordant le chapitre premier, voici le scatologique à peu près que je trouve, remarque digne d'un potache. Voici donc l'impression, la notation initiale, le mouvement de l'esprit de M. François Mauriac en abordant l'ouvrage de Bossuet :

(1) Editions du Trianon.

Admirons la chaste audace de Bossuet : qui oserait écrire, aujourd'hui, sur la couverture d'un livre, ce mot terrible *Concupiscence ?* D'autres mots font image; mais celui-là multiplie les images, il concentre toutes les délices, tous les crimes. Chacune de ses syllabes blesse.

Telle est la mentalité d'un écrivain qui passe pour avoir un certain crédit. Le titre de l'essai de Bossuet évoque exclusivement pour lui les organes de la déjection en activité chez la femme. Ce sont là des signes de la lèpre maligne qui ronge les intelligences et les cœurs depuis que seuls les succès de vanité et d'argent décident la notoriété et l'estime. On peut dire que les gens ne sont pas difficiles.

Un autre, pour avoir, après l'Allemagne et l'Amérique, donné une adaptation de la belle œuvre de Ben Jonson. *Volpone*, effacera le nom de l'auteur pour y substituer le sien! Partout en effet on a lu cette outrecuidante rafle : VOLPONE par (*sic*) JULES ROMAINS, en caractères d'affiche ; puis, en tout petit : *en collaboration avec Stéphan Zweig* ; puis, imperceptible : d'après Ben Jonson. Or, en se reportant au compte rendu de *la Revue germanique* de juillet 1927, il en ressort que la déformation (tout à fait arbitraire) de la vieille pièce, sa transformation en pure farce (ou presque) est essentiellement le fait de l'auteur autrichien. Par conséquent, il y a lieu de croire que M. Jules Romains, en dehors de son rôle passif de traducteur, se sera borné à quelques broderies et n'est même pas le principal coupable de la dite déformation. Déformation qui, d'ailleurs, en fait, a été amnistiée par le succès que le gros public lui a fait en Allemagne, en Amérique, et à l'Atelier. Une version sans adultération n'aurait certainement pas eu le même résultat commercial. D'ailleurs, ce que je voulais signaler, c'est surtout la voracité insensée de M Romains en face de l'œuvre du vieil Anglais.

M. Baty, à son tour, peut, d'un discours préliminaire, nous assurer de sa bonne volonté, de son amour à essayer de comprendre et d'interpréter Molière, il se range, bon gré mal gré, dans la troupe des insensibles et des impertinents. Que sa tendresse proclamée nous permette justement de l'en bien avertir

Lorsque, autrefois, j'assistai à la représentation du **Malade Imaginaire** aux Français, je me souviens que j'étais à moitié satisfait de Coquelin Cadet et de ses camarades. Il me semblait

que ce jeu « en dehors », trop farce en quelque sorte, comportait quelque négligence au fond. Plus tard, une représentation à l'Odéon, avec le comique Vilbert, me parut beaucoup plus satisfaisante, sauf la mise en œuvre de cette manie stupide (triomphe de M. Antoine et de M. Gémier), qui consiste à prolonger l'action scénique jusque parmi les spectateurs. Ces primaires-là ne comprendront jamais que, plus le cadre de l'action est homogène, nettement délimité, et plus l'œuvre, quelle qu'elle soit, se propose dans le meilleur état. Cela est à l'image de l'homme qui se conforte dans le sentiment et la pratique de son unité.

Mais d'avoir vu comment un directeur aventureux a osé représenter *le Malade Imaginaire*, combien je trouve de grâce légère à la conception traditionnelle conservée pour Molière dans sa Maison !

Chez M. Baty, il n'y a eu qu'une seule chose bien conçue dans la mise en scène. C'est l'aspect du décor unique. Ce n'est pas, il est vrai, une chose extraordinaire. Mais tout de même, aujourd'hui, une présentation simple et de bon goût, n'est-ce pas une chose extraordinaire ? Tout le fond est garni par une tapisserie, une verdure, un de ces Aubusson profonds et magnifiques à gros grains, au dessin et aux couleurs sobres et profonds. De chaque côté, cour et jardin, une semblable tapisserie, à demi relevée, abrite les acteurs à la sortie et à l'entrée. Au milieu, lorsque Argan, immuable sur son fauteuil, sinon dans les scènes où sa fureur ou sa colique l'en font surgir ; ou encore lorsque la servante Toinette, pour le rendre témoin de la coquinerie de sa compagne, Béline (belle-mère seulement d'Angélique), et de la tendresse de sa fille Angélique le convainc de faire, à la frime, le mort, la façon dont M. Baty a violenté, cela est presque incroyable. Il faut, pour oser abîmer de la sorte un ouvrage du génie, être privé de sens. Béline, puis Angélique, mises l'une après l'autre en présence d'Argan, soi-disant décédé, expriment tour à tour leurs émotions respectives et singulièrement différentes. La femme éclate de joie, la fille ressent au contraire le plus tendre désespoir. Tel apparaît le texte de Molière, et ainsi interprète t on la scène aux Français. Mais le gros malin qu'est M. Baty a changé cela. Il salit à plaisir la peine touchante d'Angélique. Dès qu'elle apparaît, Toinette, la servante, fait à Angélique des gestes de complicité, afin qu'elle sache bien qu'Argan n'est que simulateur. Angélique comprend,

et, ainsi, tout le chagrin qu'elle montre n'est plus que la grossière comédie d'une jeune fille vile.

Ceci est un exemple de la longue spoliation que M. Baty fait subir à Molière. Toute l'interprétation obéit à cet ordre arbitraire d'un metteur en scène impérieux et borné.

Le Sire, prenant prétexte de ce que Molière écrivit sa géniale bouffonnerie alors qu'il était lui-même très malade, et que ce fut en jouant le rôle d'Argan qu'il eut la crise de poitrine qui l'emporta, entend reporter positivement sur l'œuvre spirituelle, sur le principal personnage de la comédie, l'état de géhenne corporelle dont souffrait l'auteur. A ce compte, pourquoi M. Baty ne nous ferait-il pas réciter aussi quelque poésie de Verlaine par un acteur qui tituberait ?

Ma parole, ce sont aujourd'hui les plus benêts qui se mêlent d'esthétique. Qui donc ne sait pas l'extrême diversité, l'opposition même qui régit si souvent le rapport d'un auteur avec sa création ? Tel souffre, à qui son génie, sur l'instant, fait exprimer la grâce de l'esprit la plus étincelante, ou de la comédie la plus vive. Tel chante ses couplets les plus exquis inspirés de l'amour alors qu'il a dans son cœur, en vérité, les affres de la solitude et tous les traits du désespoir. C'est un perpétuel objet d'étonnement et de religion, pour les lecteurs ou les auditeurs délicats, que cette constante diversité entre les conditions personnelles du créateur et son ouvrage. Drame que, habituellement, on considère avec piété, mais où M. Baty piétine de ses lourdes bottes. Ainsi, au cours de l'entretien d'Argan avec son frère, alors que celui-ci, pétri de bon sens, essaie de lui faire entendre raison, de lui désigner au clair sa monomanie médicinale, M. Baty nous montre-t il Argan réellement malade, recueillant dans son mouchoir blanc une violente hémoptysie, tandis que son frère continue de le chapitrer en souriant, et que la Toinette ensuite le bouscule en riant. Il est impossible évidemment de se livrer au saccage d'un ouvrage tel que l'a commis M. Baty sans que l'incohérence n'y apparaisse sans arrêt.

On se souvient de la fameuse et gaie « cérémonie » qui termine le *Malade imaginaire* : l'admission d'Argan dans l'ordre des médecins, selon la formule, refrain burlesque :

Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore !

Qui ne revoit les bonnets pointus, les mines importantes. les gestes pontificaux, de tous les porteurs de clystères ; qui ne se souvient de la franche joie finale qui couronne la spirituelle satire !

M. Baty a tout détruit avec une outrecuidance qui touche à l'innocence. Au lieu que le malade s'endorme comme le veut Molière, il le fait mourir dans un violent accès de toux. Puis tout s'assombrit et de sinistres individus noirs et enrobés font des simagrées lugubres. Ce sont les médecins. L'un, celui du milieu, domine les autres. Dans le feu vert d'un projecteur, il apparaît avec sa tête de mort, le bras haut, brandissant un sablier... une musique joue le *Dies iræ* liturgique, et à chaque refrain, trois par trois, les médecins s'accroupissent à terre et sautent sur leurs quatre pattes comme des crapauds. Tout à coup, un glas s'élève et c'est l'obscurité complète. Puis, de nouveau, la lumière et, à la place du précédent malade imaginaire mort parmi ses médecins-spectres, soudain voici Molière en culotte et chemise molle, effondré sur son fauteuil, encadré par les infirmières...

De tels essais : pirouettes méprisables d'un instant. Le *Malade imaginaire* restera le *malade imaginaire*. Et c'est en vain qu'un naïf en a voulu faire un malade et un mort. C'est le théâtre actuel qui est le vrai agonisant, voire le vrai décédé. M. Baty est bonnement l'un des fossoyeurs.

§

J'ai toujours pris plaisir au *Malade imaginaire*, à cette farce, mêlée de scènes de haute comédie. Je crois qu'on exagère la mélancolie de Molière. Sa carrière fut heureuse. Le succès ne lui a jamais manqué. Il était arrivé à la fortune. Il jouissait de la faveur du roi, d'amitiés illustres. Il est vrai que, pendant les huit dernières années de sa vie, sa maladie a pu l'assombrir. Très impressionnable, il a pu ressentir aussi les désagréments inhérents parfois à la carrière de directeur, à celle d'amant. En tous cas, la mélancolie me paraît tenir peu de place dans son œuvre. Une telle maîtrise, une telle vigueur ne sombrent pas dans la tristesse. C'est pourquoi Molière a terminé sa vie dans le rire, la satire et la fraîcheur de l'esprit qui baignent son dernier ouvrage.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Emil Ludwig ; *Napoléon*. Traduction de A. Stern. Préface de Henry Bidou, Payot. — Marcel Brion ; *La Vie d'Attila*, Gallimard. — Lucien Bouvat ; *L'Empire Mongol* (2me phase). Tome VIII[3] de l'Histoire du Monde, E. de Boccart. — Paul Rival ; *La folle vie de la Reine Margot*, Firmin-Didot. — Mémento.

On me convie de nouveau a reviewer ce sujet : **Napoléon**. Occupation neuve ! Quoi ? Que dire ? Les biographies napoléoniennes sont un opium césarien. Et ce n'est pas pour le livre de M. Emil Ludwig que je dis cela.

Comment M. Ludwig, venu après tant d'autres, a-t-il entendu son sujet ? D'après les renseignements donnés par M. Henry Bidou dans sa Préface, on se représente, dans cet écrivain, un imaginatif très-réaliste, à la sensibilité de bonne heure aiguisée par les contradictions de famille. Un sceptique, mais de l'école constructive : un sceptique souffrant, et, pour se réconforter, faisant concourir son scepticisme à la formation d'un sentiment critique des grandes choses. Les grands hommes lui découvrent leur vitalité profonde. Il s'en émeut, tout en gardant son jugement. De là, peut-être, des biographies comme celle-ci : assez psychologiquement perçues et dramatiquement racontées pour paraître « romancées » dans une mesure acceptable. Au vol, en suivant le mouvement complexe, rapide, parfois fulgurant, de l'âme d'un grand homme, il jette des observations plus ou moins capables de nous en donner l'intelligence, de ce mouvement. Il tâche de suggérer la tendance à la fois positive et fatale.

La spontanéité pleine de rectitude et toute fatale, disons nous, observable dans le génie de Napoléon, n'apparaît-elle pas, en effet, comme le moteur de sa carrière inouïe, — et n'est-elle pas le grand point dans une biographie historique rapide, quoique touffue ; rapide, parce qu'elle doit être synthétique, et laisser le lecteur, à l'issue de tous les détails, sous l'impression dominante de l'éclair psychologique et révélateur où se résume un monde ? Ce point, répétons-le, n'est nullement négligé ici, en tout cas. La puissance phénoménale de causalité politico-géographique qui s'articule dans le cerveau napoléonien est suggérée de bonne heure, dès avant la campagne d'Italie. Bonaparte, au seuil de sa carrière, jette vers l'Orient son regard d'aigle ! Et s'il y regarde, d'instinct, avec toute la portée redoutable de son regard, vers cet

Orient, c'est qu'il pense... à vaincre, par ces voies médiates, Autriche, Russie, Angleterre surtout. Après la campagne d'Italie, ses vues se précisent dans un commencement de réalisation (voyez notamment pages 60, 64, 75, 82). La fondation de la République Cisalpine annonce déjà la Confédération du Rhin et le concept des Etats-Unis d'Europe, c'est-à-dire de l'hégémonie napoléonienne. « Il tendra, pendant vingt ans, vers un même but, avec une inlassable énergie, l'arme infrangible de son intelligence et de sa volonté. Vingt ans après, jour pour jour, l'arme se brisera ».

Sorel a conjugué avec la fatalité de la pensée napoléonienne le déterminisme politique issu de la Révolution, programme assez indiqué par le titre significatif de son grand ouvrage : « L'Europe et la Révolution française ». Mais ce qui est le déploiement bilatéral (sur le Continent et chez le Conquérant) d'un déterminisme politique dans le livre d'Albert Sorel, peut n'être plus, je crois, ici (si peu qu'y manquent les considérations externes et les tableaux politiques), que le seul accomplissement psychologique du destin de Napoléon. Vraiment, s'il en était ainsi, ce serait encore assez pour l'intérêt d'une biographie.

Et M. Emil Ludwig finit sur ces lignes :

> Aujourd'hui, en ces temps de révolutions où toutes les voies s'ouvrent de nouveau devant les meilleurs, celui qui de tous les hommes d'Occident a créé et supporté les plus extraordinaires bouleversements, peut être, pour l'ardente jeunesse de l'Europe actuelle, un grand exemple et un suprême avertissement.

Je crois que la « Prière d'insérer » a reproduit ces lignes en vedette, ce qui témoigne d'une bonne entente du Commerce des livres. Mais pourvu que notre « ardente jeunesse » européenne, lisant un peu vite, n'aille pas prendre cela pour une invite à napoléoniser ! Le moment serait mal choisi. Après la chute de l'impérialisme allemand, le besoin ne se fait nullement sentir d'instaurer un nouvel impérialisme.

Le Napoléonisme français a été une Force intelligente, donc un Droit jusqu'à Tilsitt. Mais Bayonne fut le commencement du cynisme. Pour expliquer cela, nous n'avons ici, comme il arrive presque toujours chez M. Ludwig, qu'une considération de psychologie individuelle. Il travaille surtout d'après les Mémoires. Du moins, dans ce passage, il a fouillé son sujet, et rappelé par

exemple, toujours plus ou moins d'après les Mémoires, l'influence pernicieuse de Talleyrand comme inspirateur de la guerre d'Espagne. Quoi qu'il en soit, le Napoléonisme avait désormais perdu son équilibre, cette fleur de raison dont il avait auparavant presque divinement brillé dans la formidable tragédie ! Ce fut un tyran que Gœthe vit à Erfurt. Le grand poète n'en continua pas moins de trouver dans le prodige de Napoléon les suggestions les plus importantes et les plus nouvelles qui pussent émouvoir son esprit. Mais l'entretien d'Erfurt nous le montre sur la réserve et se dérobant notamment à cette grossière *Littérature de guerre* dont le Conquérant lui suggérait les thèmes intéressés, sous le couvert de César et de Tacite.

Il faut espérer que l'« ardente jeunesse de l'Europe », bien qu'elle ne soit pas très fine et qu'elle trahisse un peu la brutalité de ses origines mentales qui sont toutes, hélas ! dans la Guerre, en aura toutefois, elle aussi, comme Gœthe, assez de la Littérature de Guerre. Je pense que c'est en partie ce qu'a voulu dire M Emil Ludwig en donnant son livre comme un « avertissement »

Gilbert Augustin-Thierry, fils ou neveu, je ne me souviens pas bien, d'Amédée Thierry, disait que celui ci avait plus de talent que son célèbre frère Augustin Thierry. C'est de lui-même que je tiens cet éloge filial de l'auteur de l' « Histoire d'Attila » Et de fait les études d'Amédée Thierry sur la fin de l'Empire romain m'intéressèrent jadis comme un roman. Ce souvenir me revient en lisant le nom de cet ingénieux historien dans la bibliographie de **La Vie d'Attila**, par Marcel Brion.

L'Attila de M. Brion m'a apporté le même genre de plaisir. On pourrait y voir une de ces biographies romancées actuellement à la mode.

Attila y apparaît comme un Barbare, sans doute, mais un Barbare ayant un génie fait de qualités éminemment intellectuelles dignes de lui donner rang parmi les grands politiques fondateurs d'empires. Attila, comme un Bismarck mongol, voulut qu'il y eût une nation hunnique. On pourrait peut-être, à ce qu'évoque le nom de Bismarck, ajouter une nuance que fournirait le nom de Lénine. Le territoire asiatico européen où se déploya, du Danube à la Mongolie, l'effort unificateur d'Attila correspondrait, en gros, à celui où se réaliserait, si cela devait jamais arriver, le projet d'union germano-slavo-asiatique prêté au dictateur moscovite

C'est, plus ou moins, de ce territoire asiatico-européen, remarquons-le à cette occasion, c'est de ces « grandes plaines du vieux monde », comme dit l'imaginatif Wells, que quelques uns de nos historiens contemporains, au savoir éprouvé, préconisent l'étude politico géographique, en insistant sur l'établissement d'un programme d'histoire asiatico-européenne, car l'Europe, disent-ils, est solidaire de l'Asie (voyez, ici, les pages 56, 57, 66, 69, — ici symbole de l'Epée, — 71, 81, 152, 213). Attila aurait donc été, surtout, un politique aux vastes vues unitaires, les plus vastes que le monde ait connues, et trop intelligent pour aimer la guerre en elle-même. M. Brion s'élève contre la légende de « l'herbe qui ne repousse pas sous les sabots de mon cheval ».

Certainement, l'on n'est pas éloigné de croire que tout ceci puisse ressortir, confirmé, de l'étude historique d'Attila. M. Brion a fait de grandes lectures ; et s'il ne les a pas utilisées d'une manière plus scientifique à l'œil de chacun, c'est probablement qu'il veut avec raison se faire lire, et qu'un volume chargé de notes trouve peu d'accès auprès du grand public (1).

J'ai parlé de « biographie romancée ». Ces biographies, jusqu'ici, ne sont pas une mauvaise chose. Les auteurs ont le souci de l'Histoire. Par-dessus la clique des Dumas, Féval, Sienkiewicz, etc., ils se rattachent à Vitet et à Mérimée. Le « romancé », chez ces auteurs nouveaux, bien accueillis du public, n'est pas dans d'arbitraires inventions plus ou moins absurdes et ignares ; il consiste, ce « romancé », dans des combinaisons personnelles qui comportent la recherche critique, mais sans trop s'en alourdir. A ce compte, la « Jeanne d'Arc » de Michelet est une biographie romancée, et dire cela n'est pas déprécier cette œuvre (2). Le Cicéron de Mommsen aussi. Espérons qu'il n'y aura point d'abus.

Dans l'ouvrage de M. Brion, le « romancé » est en partie d'ordre sentimental. Il ne faut pas entendre ici, par « senti-

(1) Il attribue, dans l'exode des Huns, un rôle trop considérable aux mouvements des sables désertiques. Les raisons qui déterminèrent leur ruée vers l'Europe et leur itinéraire furent surtout politiques et sociales. Elles se rattachent étroitement, comme sait M. Brion, à l'histoire de la Chine.

(2) Notons, — en ce qui concerne l'usage par Michelet des écrits de Lebrun et de Laverdy, — qu'on pourrait lui adresser exactement le même reproche qui fut fait, — à tort, selon nous. — à M. André Maurois. Pourtant il n'est venu à l'idée de personne, pas même de M. Gustave Rudler, son acharné détracteur, d'accuser Michelet de plagiat.

mental », quelque chose de passionnel (il y a bien une ou deux femmes qui se détachent dans la vie d'Attila, dont le harem fut innombrable, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit). Le « sentimentalisme » qui aide à « romancer » le récit est simplement celui de l'auteur touchant son principal personnage. Il aime Attila. Naguère M. H. G. Wells, dans son « Esquisse de l'Histoire universelle », avait déjà jugé à propos de faire l'éloge des Huns. Où M. Brion, à son tour, a-t-il pris l'idée de se passionner pour Attila ? et surtout de prêter sa dilection au général romain Aétius, l'autre protagoniste du drame, le vainqueur de Mauriacus ? Est-ce dans la thèse de M. Lizerand sur Aétius, ou dans l'article de Mommsen sur le même personnage ? (Voir dans Louis Halphen, *Les Barbares*, p. 28, les « Ouvrages à consulter »). Je ne sais. Le personnage d'Aétius risque d'être faussé. En soulignant cet exemple de dramatisation, notre but, sans doute, est de marquer le point extrême, selon nous, passé lequel le « romancé » ne serait plus guère compatible avec l'Histoire ; mais nous n'en reconnaissons pas moins, on l'a vu, l'intérêt historique et l'agrément pittoresque du livre de M. Marcel Brion.

De toutes les Histoires générales parues ces derniers temps (1), avec une continuité caractéristique d'un durable souci synthétique et des bonnes dispositions du public, l' « Histoire du Monde », publiée sous la direction de M. E. Cavaignac, est celle qui fait la plus grande part à l'asiatisme. Qu'on en juge : sur treize tomes, quatre (dont un se subdivise en trois volumes), plus la moitié d'un cinquième, sont consacrés à la Chine, à l'Inde et aux Empires Mongols. Jamais, je crois, la classique ordonnance « européocentrique » des matières n'avait été plus largement bousculée, afin de présenter « l'Histoire du monde dans ses proportions justes, en faisant aux civilisations exotiques la place correspondant à l'importance réelle qu'elles ont eue dans le passé... Seule manière d'apprécier objectivement la civilisation européenne actuellement dominante. »

Le tome VIII³, dû à M. Bouvat, Bibliothécaire de la Société Asiatique, donne la période capitale de **L'Empire Mongol,**

(1) Nous avons reviewé, dans cette rubrique, des volumes des séries suivantes : *L'Evolution de l'Humanité*, dirigée par Henri Berr ; *Peuples et Civilisations*, Histoire générale publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac ; *Histoire générale*, publiée sous la direction de Gustave Glotz ; *Histoire du Monde*, publiée sous la direction de M. E. Cavaignac.

avec Timour (Tamerlan) et les Timourides. Ils furent continués par Bâber et la dynastie mongole de l'Inde qui se soutint, au moins nominalement, jusqu'en 1857, tandis que les souverains rivaux du Khârezm, dont un dernier chapitre résume l'histoire, ont duré jusqu'en 1920, date de la déposition du dernier Khan de Khiva. Portant ses conquêtes depuis l'Europe orientale jusqu'au voisinage de l'Empire chinois, qu'il menaçait quand il mourut, redouté comme un suzerain à Moscou, victorieux en Perse, dans le Turkestan, dans l'Inde, etc., Timour réalisa la part asiatique de l'ambition d'Attila. Ses itinéraires, à l'heure qu'il est, ne sont pas aussi oubliés qu'on pourrait le croire.

Ecrit par un spécialiste, cet ouvrage, en même temps qu'il précise l'histoire des Empires mongols, contient mainte suggestion touchant l'Asiatisme contemporain en tant qu'objet s'imposant, avec une urgence nouvelle, à l'intelligence historico-politique de l'Europe.

« On l'avait écartée du trône », remarque M. Paul Rival au sujet des grandes alliances qu'avait ambitionnées Marguerite de Valois jeune fille, « on lui avait interdit l'entrée dans l'Histoire. Elle voulut au moins le roman ». Et ce fut **La folle Vie de la Reine Margot**. Marguerite a vingt ans lorsque son plus récent biographe lui trouve cette vocation du romanesque. Vingt ans : à soixante ans, épaissie, énorme, vieux monument délabré de galanterie, sa vocation l'avait conduite à l'amour des petits jeunes gens. Le dépit d'avoir épousé par force un parent pauvre, le petit Henri de Navarre, alors peu séduisant (1), l'avait-il lancée avec une telle violence dans le sens de ses passions ? C'est bien possible. C'était sa nature, et l'époque.

M. Rival a dit l'une et l'autre dans un récit relevé, coloré. La connaissance des documents, résultat du grand labeur ou de la longue habitude, se cache dans l'aisance de la mise en œuvre. Qu'on ne s'y trompe pas : dans cette langue vive, qui jette d'une rapide allure et comme en passant quantité d'impressions et de faits, il y a bien de la concentration, une science du raccourci qui intensifie en ramassant. Il fallait cela pour faire aller ensemble l'histoire d'une époque (quelle époque !) et l'histoire d'une amoureuse.

(1) J'ai sous les yeux un portrait de Henri IV jeune. On ne lui voit pas au menton le « bouc » que suggère l'amusante pocharde de M. Rival, p. 31.

Un relief étonnant, en deux cents pages, entretient le lecteur dans la plénitude d'un impressionnisme historique et passionnel : Catherine de Médicis, tout italienne ; Charles IX, que les âcres derniers feux d'un sang grésillant de fin de race rendent tour à tour furieux et languissant, fout phtisique ; Henri III qui, avec « presque tous les dons de l'esprit,... manquait du don essentiel de l'analyste, le sens du sexe », ce qui se tournait en injustice envers son aimable sœur Marguerite, qu'il contribua grandement à dévoyer ; d'Alençon, le cadet de celle-ci, plus doucement fraternel, mais extravagant et débile, de peu d'appui aussi ; Henri de Navarre, mari pour le moins insouciant ; enfin Marguerite, au milieu des intrigues et des divisions de ces frères ennemis, brutalisée par sa famille, flattée par les hommes, si bien qu'un repli de galanterie caché dans son être, dégénérescent comme chez tous ceux de son lignage, se dévoile, la sature de son influence, et, parmi les aventures et les tragédies de la politique, la mène d'amant en amant.

Et, là-dessus, lisez ses Mémoires : la mesure, l'élégance, la finesse, une discrétion haute et tranquille. Ces Mémoires ne sont pas précisément des Confessions. Brantôme nous a fait avec eux sa Madame Marguerite. Mais c'est à leurs pages qu'il faut revenir, et plus ou moins aux Lettres aussi, pour sentir la séduction qu'il pouvait y avoir dans cette retenue, qu'elle fit parfois paraître autrement que la plume aux doigts, et dont ceux qu'elle aima vraiment, le beau et noble Champvallon, son petit frère d'Alençon, connurent le charme et les paroles tendres. M. Paul Rival a là dessus de bien jolies pages.

Ailleurs, il nous a montré la passion se dépravant chez elle en de brusques chutes, comme en ménageait cette époque furieuse. On a pu mettre à plaisir bien des ordures dans les pamphlets du temps, dans *le Divorce satyrique*, par exemple. On ignore dans quelle mesure M. Paul Rival a cru devoir utiliser ces documents et d'autres. Il adopte les accusations touchant la participation présumée de Marguerite, dans l'affaire de l'assassinat de Du Guast, le capitaine des gardes de Henri III.

Mémento. — *La Révolution française* (Octobre-Novembre-Décembre 1928). Numéro spécial consacré à la mémoire de M. Aulard, dont les obsèques eurent lieu le vendredi 26 octobre. Il faut rendre cette jus-

tice à la Revue, c'est qu'à côté des panégyriques, elle enregistre les opinions rassises, ou même adverses.

M. Pierre Caron, membre de la Société d'Histoire Moderne : « Disons entre nous, en techniciens, quelques mots de l'historien. » Il en fait l'éloge et ajoute : « Parallèlement aux ouvrages originaux, les recueils de documents : M. Aulard leur a toujours consacré une large part de son temps. Ici il y aurait des réserves à faire. Tout en sachant, à l'occasion, fort bien l'être, M. Aulard n'était pas un érudit. » Suivent des exemples. M. H. Parigot, professeur agrégé de l'Université, dans le *Temps* : « Nul n'ignore son action politique. Il a collaboré successivement à nombre de journaux qui représentaient ses idées, qui, à vrai dire, n'étaient pas modérées. En ces derniers temps, il inclinait, notamment, au monopole. Mais si la ligne du journal où il écrivait lui paraissait douteuse ou changeante, il n'hésitait pas à en sortir... Peut-être fut-il de ceux dont on pouvait attendre un goût plus vif de la liberté, qu'il savait difficile à conquérir. Mais ses opinions reposaient du moins sur un long labeur qui emporte l'estime, même de ses adversaires. » M. Albert Petit, professeur agrégé d'histoire (*Débats*) : « Il ne faut ni exagérer, ni méconnaître l'œuvre historique de M. Aulard. Il est évidemment ridicule de considérer son « Histoire politique de la Révolution » comme un livre appelé à être lu par la postérité. Il serait non moins injuste de nier les résultats d'un labeur considérable et soutenu. M. Aulard a eu le tort de traiter du haut en bas ceux qui ont écrit avant lui sur la Révolution. (Allusion à Taine). Il a été facile de montrer qu'il avait lui-même commis bien des erreurs, des erreurs de documentation comme des erreurs de jugement. Il est sorti bien meurtri de la critique serrée à laquelle l'a soumis notamment Augustin Cochin... Il a été entraîné par sa monomanie anticléricale à des fautes qui ont fait tort à son effort, par ailleurs méritoire et utile. Le plus distrait des bacheliers n'aurait pas commis l'oubli incroyable de la Constitution civile du clergé dans une Histoire politique de la Révolution. » Enfin *la Revue Historique*, peu suspecte d'hostilité : « ... L'ardent fouilleur d'archives qu'il fut conserva toujours quelque chose du littérateur normalien qu'il avait été. Son mérite personnel, de puissantes amitiés politiques le désignèrent... quand il fut question de créer un enseignement de l'histoire de la Révolution française à la Sorbonne, et il justifia ce choix par l'étendue et la variété de ses publications... La rançon de cette fécondité a été qu'elle a parfois encouru le reproche d'être hâtive... »

Il est peut être relativement indifférent qu'Alphonse Aulard soit sorti de l'Ecole Normale plutôt que de l'Ecole des Chartes. Le régime lui avait confié une tâche, et, sans renouveler autant qu'on l'a prétendu, par son labeur, l'Histoire de la Révolution, il s'est acquitté de cette tâche en

partie neuve, avec des moyens en partie nouveaux, qu'une formation historique plus scolaire ne lui aurait pas fournis. On a dit, d'autre part, qu'il avait de fortes convictions politiques. C'est de ce côté qu'il faudrait pousser une étude psychologique de cet historien, qui sut, d'ailleurs, nous rappelle-t-on, affirmer, dès le premier moment, son indépendance.

Nous sommes au regret de devoir, faute de place, remettre à la prochaine fois les autres sommaires historiques, y compris ceux de la Revue *Napoléon*, dont nous saluons la réapparition, toujours sous la direction de M. Edouard Driault.

EDMOND BARTHÉLEMY.

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — Ch. Richet : *L'intelligence et l'homme*, Alcan, 1927. — Bertrand Russell : *Analyse de l'esprit*, Payot, 1926. — G. Gentile : *L'esprit, acte pur*, Alcan, 1925. — B. Bourdon : *L'intelligence*, Alcan, 1926. — W. Kœhler : *L'intelligence des singes supérieurs*, Alcan, 1927. — Mémento.

En 1887, Ch. Richet écrivait *L'homme et l'intelligence*. Quarante ans après, il publie **L'intelligence et l'homme**. Dans les deux cas, des essais de psychologie et de physiologie, réunis en recueil. Il est question ici de choses disparates : la civilisation, le langage, la mémoire, la peur, le courage — ainsi que de la lutte pour le carbone et de la métapsychique. M. Richet croit toujours au progrès.

L'ouvrage de **Bertrand Russell**, qui date de 1921, méritait une traduction française. L'idée dont il procède est la suivante. Tandis que la psychologie — surtout par le behaviorisme américain et la réflexologie russe — devient de plus en plus matérialiste, la physique des relativistes est en train de rendre la matière de moins en moins matérielle. Alors que Watson humilie la psychologie devant une certaine physique, Einstein et Eddington font en sorte que le matérialisme d'antan n'ait rien à attendre de la physique moderne. L'éminent Anglais trouve dans James et chez les néo-réalistes américains le moyen de concilier ce matérialisme de la psychologie et cet anti-matérialisme de la physique : la substance du monde veut être « neutre », ni-psychique, ni physique, mais capable de s'exprimer dans ces deux langages. « Esprit et matière sont l'un et l'autre des constructions logiques ». « La conscience est un phénomène complexe, et est loin de constituer le trait caractéristique universel des faits

mentaux. » Le développement de ces principes à travers la théorie de la perception, du souvenir, des idées, de la vérité, du sentiment, fait de ce livre un des plus importants de la philosophie contemporaine.

Le titre de l'œuvre de **Giovanni Gentile**, qui nous est offerte en traduction par Mlle A. Lion, paraît indiquer un commentaire d'Aristote. Le rapport est pourtant lointain entre le philosophe italien et le stagirite ; la signification de l'ouvrage est bien moderne. L'esprit-acte implique une juste protestation contre l'esprit reflet, — il s'agit ici du *penser*, tenu pour antérieur à la *pensée*, comme l'actif précède le passif. On reconnaît l'opposition bergsonienne du « se faisant » et du « tout fait ». C'est parce que le réel est « Denken » que quelque chose est « gedacht », autrement dit qu'il y a de la pensée. Cette thèse de grande importance se trouve malheureusement exposée en des termes d'une abstraction, d'une technicité inutilement rebutantes.

Un précis : voilà, dans toute la force du terme ce que nous offre le consciencieux psychologue de Rennes, **B. Bourdon**. Non pas un manuel élémentaire, mais une mise au point sommaire, savante cependant et technique de tout ce qui, par delà le domaine de la sensation, concerne les représentations et leurs agencements. Cet ouvrage vaut par le détail plus que par l'ensemble, car la dynamique mentale, les hypothèses risquées jusqu'ici sur l'activité du penser, comme dirait Gentile, ne sont certainement pas ce dont se soucie le plus ce diligent auteur. Sans s'exagérer la portée des écoles contemporaines, on s'étonnera de ne pas voir figurer dans la table Watson, ni Bechterew.

W. Kœhler, professeur à l'Université de Berlin, a fait sur une troupe de chimpanzés, en observation à Ténériffe de 1913 à 1920, des études approfondies, qui font pâlir toutes les tentatives antérieures de psychologie animale. Non seulement l'imitation dont sont capables les anthropoïdes se rapproche du comportement humain, mais une réelle capacité d'invention se manifeste chez eux. Devant une situation nouvelle, il arrive à l'animal de réfléchir et de résoudre le problème brusquement, par compréhension et non par accumulation au hasard « d'essais et d'erreurs ». N'ayant plus le bâton dont il se sert habituellement pour atteindre un fruit, le singe casse une branche et l'utilise à cette fin. Le même ustensile est employé comme balai, comme bêche,

comme levier, comme javelot ; l'une des bêtes examinées a inventé le saut à la perche. Des caisses sont posées les unes sur les autres pour permettre d'atteindre des objets haut placés. Les jeux des animaux, leur attitude en présence d'un miroir ou à l'égard d'outils humains : autant d'occasions à observations du plus vif intérêt.

Le lecteur qui ne trouvera dans ce livre que de pittoresques expériences de psychologie comparée demeurera ignorant de sa portée véritable. C'est ce qu'a voulu, très justement, éviter le traducteur, M. P. Guillaume, en faisant précéder ces pages d'une préface. W. Kœhler est le principal doctrinaire d'un système psychologique appelé théorie de la forme (Gestalt) ; et c'est en tant que tel qu'il a entrepris de semblables recherches de psychologie animale. Le principe essentiel, ancien déjà, mais ici expressément systématisé, de cette école, consiste à admettre que nous percevons des ensembles avant des détails ; autrement dit, que dans un champ de perception rien ne se précise qu'en fonction de l'ensemble. On reconnaît là l'inspiration relativiste de la psychologie contemporaine, en opposition à cet atomisme intellectualiste si longtemps prôné par les théoriciens de l'association des idées. Ces touts variables que nous percevons équivalent à des configurations, à des structures, qui, selon Kœhler, n'existent dans notre esprit que parce que, d'une certaine façon correspondante, elles existent dans l'objet. Ceci enveloppe donc à la fois une psychologie et une métaphysique. Les allusions à ce système général se font sobres dans le présent ouvrage, car ce livre a pour origine des conférences faites à un auditoire américain prévenu en faveur de l'attitude behavioriste.

Mémento. — Le *Premier Congrès International de Psychologie appliquée* s'est tenu à la Sorbonne du 21 au 27 mars. Inauguré par une très importante allocution du professeur Pierre Janet, président, il fut l'occasion de communications et de discussions animées et fructueuses. L'Allemagne était représentée par le professeur Thurnwald, de l'université de Berlin, par MM. P. Feldkeller, de la Kant Gesellschaft, Eliasberg, de Munich, et Clostermann, de Gelsenkirchen ; L'Italie, par le sénateur A. Loria et le professeur R. Michels, de l'Université de Pérouse ; la Belgique, par le professeur Decroly ; la Suisse, par les professeurs J. Piaget (Neuchâtel et Genève), Baudouin, Lestchinsky. Les communications de MM. Dwelshauvers, Jules de Gaultier, A. Spaier en psychologie générale ; de MM. Deschamps, Massignon, van Gennep en

psychologie différentielle ; de M. l'Intendant général Chayrou, de MM. Casacof et Dally, du Dr Allendy, des professeurs R. Hubert et Wilbois sur la psychologie appliquée aux affaires ; des docteurs Catalan, Lafargue et Pichon, Minkowski, Revault d'Allonnes sur la psychologie appliquée à la thérapeutique ; de MM. Bohl et Rodrigues, comme du Dr Hosiasson, sur la gymnastique mentale, attirèrent de nombreux auditoires qui en gardent une profonde impression. Le R. P. Jousse a montré en quoi la loi du rythme contribue à la mémoire et à l'improvisation inventive. M. le juge Gorphe sur la psychologie du témoignage, M. Ch. Lalo sur la dyssimétrie dans l'art, MM. R. Lenoir et E. Leroux sur les rapports entre la psychologie et la sociologie, ont apporté des vues neuves et pénétrantes. Les *actes* paraîtront édités par *la Psychologie et la Vie* (35, rue Boissy d'Anglas, Paris ; prix de souscription : 50 francs) ; le numéro de mai de cette Revue donnera, en attendant, un sommaire des communications promises par les 350 congressistes. De ce congrès sortit spontanément la décision qu'un organisme international permanent coordonnera les efforts si divers de nos jours, et si utiles à connaître, de la psychologie pratique.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Auguste Lumière : *Le Cancer, Maladie des Cicatrices* ; préface du professeur L. Bérard ; Masson. — Otto Warburg : *Métabolisme cellulaire et Métabolisme des Tumeurs* ; travaux du Kaiser Wilhelm Institut für Biologie (Berlin, Dahlem) ; traduits par E. Aubel et L. Genevois ; avec figures dans le texte ; 2 tomes ; Nouvelle Collection scientifique, F. Alcan.

Deux livres récents abordent d'une façon scientifique l'étude du cancer. On connaît maintenant à peu près les processus histologiques des tumeurs, on sait comment elles évoluent cliniquement, mais on ignore encore presque tout de leurs causes nécessaires et suffisantes, des lois biologiques qui commandent leur développement et des agents susceptibles de prévenir ou de limiter leur croissance, à plus forte raison d'assurer leur guérison. Des biologistes initiés aux méthodes des sciences physiques et chimiques pourront seuls résoudre l'angoissant problème du cancer.

A ceux qui voudront suivre cette direction de recherches, je recommande la lecture de l'ouvrage d'Auguste Lumière sur le **Cancer**. Depuis trente ans, l'illustre savant lyonnais a réuni les matériaux que nous le voyons mettre en œuvre ici ; il suivait les consultations du Dr Bérard, directeur du Centre anti-

cancéreux de Lyon ; il a fait des enquêtes et des expériences sur la contagion, l'hérédité, le rôle de l'infection, du traumatisme, du milieu humoral, les agents thérapeutiques ; tous ces éléments épars furent groupés par lui sous la discipline de cette doctrine des colloïdes, dont j'ai parlé à plusieurs reprises dans ces chroniques du *Mercure*, et qui a permis à Auguste Lumière d'interpréter de façon si personnelle la plupart des phénomènes vitaux et pathologiques.

On réunit trop souvent sous le nom de cancer des maladies essentiellement différentes les unes des autres quant à leurs causes, et on jette ainsi la confusion dans le problème des tumeurs malignes. L'auteur considère l'épithéliomatose, qui est la forme la plus fréquente de ces tumeurs, comme « une maladie des cicatrices », mais toutes les cicatrices ne dégénèrent pas ainsi : il faut qu'elles aient mis très longtemps à se former, qu'elles soient secondairement traumatisées, et enfin que les liquides humoraux du sujet renferment les principes nécessaires à la multiplication cellulaire. En particulier, les cicatrices de brûlures deviennent, dans un certain nombre de cas, le siège d'hyperplasies cancéreuses : à peu près inconnu dans nos régions, le cancer de la paroi abdominale est très répandu chez les montagnards du Kashmir qui portent à la ceinture des chaufferettes occasionnant des brûlures. La mortalité par cancer de la cavité buccale est relativement élevée chez les négresses de Colombie qui s'adonnent à l'habitude de fumer et se servent de pipes en argile traumatisantes. La fréquence du cancer de l'œsophage, beaucoup plus grande chez l'homme que chez la femme, a été attribuée à l'abus des ingesta irritants et notamment de l'alcool. Les cicatrices de vieilles lésions ulcéreuses syphilitiques sont souvent l'origine de cancers de la peau des muqueuses ou des viscères. Vers 1830, les Basoutos, descendus du Haut Zambèze et établis aux confins de l'Etat libre d'Orange constituaient une tribu très prospère : « elle pratiquait une sorte de communisme qui rendait la prostitution, l'adultère, l'avortement, l'infanticide, l'abandon d'enfant, la misère et le crime d'une grande rareté » ; ni syphilis, ni tuberculose, ni blennorrhagie, ni alcoolisme ; le cancer était tout à fait inconnu ; mais, depuis la vague civilisatrice anglo-saxonne, tout ceci a bien changé.

Pour Auguste Lumière, « aucun argument décisif ne nous au-

torise à croire à la contagion du cancer ; par contre, l'hypothèse de la contagiosité se heurte à des objections qui ne semblent guère surmontables ». De plus, aucun fait probant ne nous permet d'admettre qu'il y a des maisons à cancer, et le calcul des probabilités suffit à expliquer complètement les observations recueillies dans cet ordre d'idées. D'ailleurs, les statistiques du cancer, telles qu'elles sont établies à l'heure actuelle, n'ont aucune signification : « vouloir les utiliser pour en tirer des déductions sur l'étiologie de l'affection, c'est s'exposer aux pires erreurs ».

Le spectacle que le médecin des Centres anti-cancéreux est appelé à contempler est parfois lamentable. S'il a la satisfaction d'enregistrer des guérisons de plus en plus fréquentes, au fur et à mesure du perfectionnement des techniques chirurgicales et radio ou radiumthérapiques, il est trop souvent condamné, d'autre part, à assister à l'évolution progressive et fatale des néo-formations, dans l'impossibilité absolue où il se trouve de les enrayer. Pour de tels cas, « il convient de chercher autre chose, et c'est vraisemblablement du côté des traitements médicaux qu'il y a lieu de diriger les investigations ».

Auguste Lumière passe en revue toute une série de moyens d'action locaux et de moyens d'action généraux, et note ci et là des succès qui n'ont pu être confirmés dans la suite ; il y a là cependant bien des indications qui mériteraient d'être examinées avec soin.

La destruction par les caustiques avait donné, au 18e siècle, de bons résultats aux Pujo, médecins de père en fils dans le Blayais ; A. Lumière se demande si l'application de cette méthode ne vaudrait pas d'être reprise avec les ressources nouvelles de la chimiothérapie. De même en ce qui concerne la dissolution des tissus tumoreux par digestion. On a essayé le ferment protéolytique obtenu par la trituration du foie de divers animaux ; l'effet des injections de cet agent chimique a été fort remarquable : la destruction par dissolution des masses cancéreuses était si rapide et si énergique que Van Ceyden et Bergell n'hésitaient pas à la comparer à l'action destructive d'un explosif.

Des guérisons spontanées de tumeurs malignes ont pu être constatées chez des malades ayant été atteints d'affections intercurrentes de la plus extrême gravité, les ayant conduits au seuil

de la mort, ou bien chez des sujets traités par des poisons à des doses para-mortelles.

Un cas très curieux est celui-ci : un érysipèle grave qui survient chez un cancéreux peut, s'il ne tue pas, entraîner la guérison du cancer. W. B. Coley, de New-York, de 1894 à 1917, a traité plus de mille sarcomes avec les toxines mixtes de l'érysipèle et du *Bacillus prodigiosus*, et il a obtenu des résultats encourageants ; Matagne, qui s'est tout spécialement attaché à ce procédé, admet qu'il donne 50 pour cent de guérisons. Auguste Lumière examine bien d'autres méthodes analogues.

La conclusion qui semble s'imposer est que *tout ce qui peut apporter une perturbation dans le métabolisme général du malade enraye en même temps la prolifération du néoplasme*. Dès lors, il ne semble pas impossible que l'on parvienne un jour à réaliser, dans la nutrition du cancéreux, des modifications telles que le processus hyperplasique soit suspendu pendant un temps suffisant pour permettre aux cellules cancéreuses de vieillir et de perdre leur aptitude à la prolifération.

On peut encore songer à enrayer la croissance des tumeurs en privant la cellule cancéreuse des matériaux indispensables à la constitution de nouveaux éléments. La cure de la faim a été tentée en 1902 à Séville avec un certain succès ; mais c'est là une pratique bien draconienne. Peut-être pourrait-on instituer des régimes dépourvus de ces fameuses vitamines, et A. Lumière propose une série de menus pour les sept jours de la semaine, que pourraient adopter ceux qui ont la crainte du cancer.

§

Si le cancer n'est pas une maladie infectieuse, le problème du cancer est un problème de physiologie cellulaire, et l'étude du cancer fera des progrès dans la mesure où progressera la physiologie des cellules animales. C'est là l'idée directrice des recherches effectuées depuis 1923, par O. Warburg et ses collaborateurs, au Kaiser Wilhelm Institut für Biologie, à Dahlem, près de Berlin. Les travaux sur le cancer sortis de cet Institut, doué d'un outillage admirable, ont été traduits par MM. Aubel et Genevois et groupés en deux volumes de la *Nouvelle Collection scientifique* d'Emile Borel : **Métabolisme cellulaire et Métabolisme des tumeurs** ; ils touchent à une question essentielle : celle des rapports entre le développement et les réactions chimiques capables de libérer de l'énergie.

L'expérience a montré que toute cellule d'un organisme supérieur possède deux métabolismes, et deux seulement, constituant une source d'énergie utilisable : le métabolisme respiratoire où le sucre est brûlé par l'oxygène de l'air, et le métabolisme de fermentation, où le sucre de glucose est dédoublé en acide lactique. Déjà Claude Bernard avait insisté sur l'importance de la fermentation lactique, qui est un des aspects de la vie sans oxygène. Warburg insiste sur le fait fondamental suivant : aux premiers stades du développement, la fermentation lactique des tissus embryonnaires présente une grande intensité ; dans un milieu privé d'oxygène, qui est alors assez bien supporté, des jeunes embryons peuvent former par heure de 9 à 13 pour cent de leur poids en acide lactique ; mais, dès que l'animal respire avec une certaine intensité, la proportion d'acide diminue, car l'énergie fournie par les combustions respiratoires permet la retransformation d'une partie de l'acide lactique en sucre. La respiration se présente ainsi comme une sorte de défense vis à-vis de la fermentation lactique. A mesure que l'organisme avance en âge, et que la prolifération des tissus diminue, l'intensité de la fermentation lactique s'affaiblit, et tend vers zéro. Autre fait important : dans les tumeurs, la fermentation lactique reprend l'importance qu'elle avait dans les tissus de l'embryon ; la cellule cancéreuse fait fermenter le sucre en acide lactique, mais il y a une différence essentielle : la cellule cancéreuse est une cellule malade, ne présentant plus que des combustions respiratoires affaiblies ; la respiration devient insuffisante pour empêcher les effets nocifs de la fermentation lactique. Le Dr Bierich suppose que l'acide lactique produit par le cancer lèse les cellules environnantes par son acidité, et prépare ainsi les voies à la propagation de la tumeur. La production d'acide lactique est d'autant plus intense que la tumeur considérée est plus maligne.

La cellule cancéreuse est ainsi une cellule normale dont la respiration a été altérée ; parmi les poisons qui peuvent porter atteinte à la respiration cellulaire, est l'acide arsénieux ; or, ce poison est un des meilleurs agents pour produire expérimentalement le cancer chez les animaux. Pour empêcher le développement d'une tumeur, il faudrait réussir à relever le taux des oxydations des cellules atteintes, ou bien arriver à neutraliser l'acide lactique produit. Grâce à l'application des méthodes de la

physiologie cellulaire, « l'étude scientifique du cancer est devenue un domaine dans lequel règnent la physique et la chimie, le nombre et la mesure ». Warburg ajoute : « Nous en savons aujourd'hui presque aussi long sur la cellule du cancer que sur la cellule de la levure, et plus long que sur toute autre cellule malade du corps. » Bien des espoirs sont ainsi permis.

Chose bien curieuse : de tous les tissus normaux de l'organisme adulte, seule la rétine a un métabolisme qui rappelle celui des tumeurs : la fermentation lactique du sucre y est insuffisamment compensée par la combustion du sucre !

GEORGES BOHN.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

La castration pénale — On a lu, récemment, ici même, l'article de Mme Marie-Thérèse Nisot, docteur en droit, concernant la « stérilisation des anormaux », officiellement pratiquée en Suisse, comme elle l'est dans 23 états d'Amérique, et comme elle est sur le point de l'être, à ce qu'on nous assure, en Finlande, en Grande Bretagne et en Nouvelle Zélande. Du moins, dans ces derniers pays, la question est-elle mise activement à l'étude avec le dessein évident de lui donner une solution favorable.

Elle ne l'est pas en France et l'opinion commune y semble peu inclinée, si j'en juge par la lettre de protestation qu'à la suite de l'article de Mme Nisot, Mme Denise Chartier a adressée au *Mercure de France* et sur laquelle je reviendrai tout à l heure, mais l'idée n'en vaut pas moins d'être examinée.

Dans l'antiquité, la castration intervenait comme sanction pénale. En Egypte, on mutilait ceux qui s'étaient rendus coupables de viol. A Rome, c'était la punition des adultères. La loi autorisait le mari trompé à se faire justice, lui même, en cas de flagrant délit. Notre loi salique avait retenu cette disposition de la loi romaine. Cela semblait tout indiqué. On châtiait la partie coupable. Ainsi l'on coupait le poing aux parricides et la langue aux blasphémateurs. La loi salique avait étendu la mesure à d'autres délits.

Froissard nous parle d'un individu « *auquel on avait coupé le... et les... à cause qu'il était hérétique et sodomiste* ». La sodomie, passe encore, c'est affaire de mœurs, mais la mesure s'ex-

pliquait mal pour les hérétiques et encore moins pour les voleurs, auxquels elle fut appliquée plus tard.

Le Code Napoléon, ennemi des châtiments corporels, ne pouvait rien retenir de cette législation barbare, déjà tombée, depuis longtemps, en désuétude. Bien mieux, le Code Napoléon répute la Castration à crime et la punit des peines les plus sévères, « *quand le but du coupable a été de priver la victime de la faculté procréatrice* », faculté tenue, depuis lors, comme sacro-sainte en France et dans la plupart des pays civilisés. Aussi, je me souviens de l'ébahissement produit chez nous, en 1890, lorsqu'un médecin californien s'avisa de réclamer à nouveau la castration des criminels, non par représailles ni pour en tirer vengeance éclatante, mais par mesure de salut public. Ce médecin songeait aux méfaits de l'hérédité. Il s'autorisait de l'adage : « Tel père, tel fils ». Empêcher les criminels de se reproduire, c'était, à son avis, couper le mal dans sa racine : « Ainsi, disait-il, la castration serait beaucoup plus efficace que la prison pour améliorer la race humaine. »

Cette réclamation ne fut, chez nous, que matière à couplets pour les chansonniers de Montmartre, et notre Faculté de médecine se refusa à la prendre au sérieux. J'avais, alors, pour administré, le docteur Richard Milland, mort depuis, mais dont les traits revivent dans un journal illustré de l'époque, qui le montre attablé et devisant, en compagnie de quelque amis, dont le chirurgien-dentiste Lamone, au milieu d'une foule bigarrée, dans un estaminet flamand de l'Exposition Universelle de 1900. Je l'y retrouve en habit noir et cravate blanche, une fleur à la boutonnière, la moustache hérissée, avec son allure fringante et son juvénile entrain.

C'était un homme très documenté sur la question, puisqu'il est l'auteur d'une étude historique et médico légale : *la Castration criminelle et maniaque*, qu'il a publiée en 1902 (1).

— « Ah, me disait-il, il est bien vrai que les extrêmes se touchent ! Voyez comme un excès de civilisation nous ramène à la barbarie première. Nous croyions en avoir fini avec cette pratique honteuse de la castration. Elle revient sur l'eau, au siècle de la vapeur et de l'électricité. La science présentement ne saurait l'admettre. D'abord, parce qu'elle ne va pas sans danger. Elle pro-

(1) Chez Jules Rousset, 36, rue Serpente.

duit des perturbations profondes dans la structure physique de l'individu. Elle amène la dégénérescence graisseuse de tous les organes. Il en résulte des troubles nerveux. Si l'on étudie l'histoire, on voit quel rôle fatal les eunuques ont joué dans l'antiquité païenne. La plupart furent des monstres de perversité. Depuis Sésostris, qui, plus de deux cents ans avant Moïse, périt sous leurs coups, on ne compte plus les princes qu'ils ont assassinés, ni ce qu'ils ont fomenté de révolutions de palais. C'est que l'acte de violence constitue pour un châtré, comme le dit Kraft Ebing, « une sorte d'équivalent de l'acte sexuel ». De nos jours, la castration est considérée comme un crime, en Occident du moins, si elle est opérée sur un autre, mais il a toujours existé des castrats volontaires. Même chez nous, le Code ne punit pas la mutilation opérée sur soi même, sauf quand elle a pour but d'échapper au service militaire.

Il existe encore, en Russie, la secte des Skoptzy, qui se mutilent par fanatisme religieux comme faisaient jadis les prêtres de Cybèle. L'Eglise n'a pas réussi à abolir cette coutume. Bien mieux, c'est d'un texte sacré que s'autorisent les Skoptzy, puisqu'il est écrit chez saint Marc : « *Si ton pied ou ta main sont une occasion de chute, coupe-les et jette-les loin de toi.* »

« De même, Origène et Valésius, mutilés célèbres, avaient fondé leur doctrine sur ces paroles de saint Mathieu :

— « *Il y en a qui sont eunuques dès le ventre de leur mère. Il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux* .»

« Ils croyaient par là se délivrer des tentations de la chair. L'expérience prouve qu'il n'en est rien et que la mutilation, loin d'étouffer les désirs, les accroît en les dépravant. On l'a bien vu au moyen âge. On pensait alors que la castration immunisait de la lèpre. Tant de pauvres diables y avaient recours que les charlatans empiriques y faisaient fortune. Au début du XVIII[e] siècle encore, Pierre Donis, le chirurgien de Marie-Thérèse, raconte qu'un castreur nourrissait un énorme chien des dépouilles de ses clients. Or, il en était résulté une effroyable dépravation des mœurs, une véritable épidémie de sodomie.

» D'aucuns se mutilaient, aussi, par amour de l'art. C'était un moyen de s'élever la voix d'un octave. La mode en était vieille

comme le monde, puisqu'il en est déjà question dans les *Saturnales* de Macrobe, mais elle avait repris vigueur en Italie, avec les chanteurs de la chapelle Sixtine. Cette sorte de gens, que Mme de Longueville appelait des « incommodés », remplissaient les rôles de femmes, à l'Opéra. On en raffolait à la Chapelle de la Cour. Ils ne furent pas étrangers à ces déportements d'un ordre spécial qui illustrèrent, de si triste façon, les règnes de Henri III et de Louis XIII.

» En médecine même, l'usage de la castration n'avait jamais disparu. On la pensait souveraine, naguère encore, pour la guérison des hernies et de l'épilepsie. On est aujourd'hui revenu de cette erreur. Ce n'est plus que dans les cas désespérés qu'on fait appel, dans nos cliniques, en cette matière, au couteau du chirurgien, et c'est ainsi qu'il m'a été donné d'examiner, au cours de ma carrière, dans les asiles, plusieurs individus opérés de cette façon. Chez tous, j'ai remarqué un fléchissement du sens moral et des réflexes de sadisme. Au surplus, je m'opposerai toujours à la pratique de la castration en raison de son caractère inhumain. Déjà, Ambroise Paré s'élevait contre elle avec force. Il n'admettait pas que l'on voulût priver l'homme de ce qui fait « la paix du ménage ». Avant lui, Galien avait dit : « *Les organes génitaux sont plus précieux que le cœur lui-même ; le cœur n'est utile que pour vivre, tandis que les organes génitaux le sont pour bien vivre.* » C'était parler en sage. Et je pense, comme Ovide, que « la castration aurait dû être le châtiment de celui qui l'a inventée ».

Le docteur Millant reflétait là l'avis unanime de ses confrères de la Faculté, en l'an de grâce 1890. Tandis qu'il me parlait, je songeais aux vers de Walt Whitman : « Que signifieraient le plus bel homme et la plus belle femme du monde, privés de leur attribut sexuel ? » Et je songe aujourd'hui que s'il avait connu le système de Freud, le docteur Millant aurait insisté davantage sur les désordres nerveux de cette sorte de « refoulés ».

Néanmoins, si insolite que parût d'abord l'idée du médecin californien, elle n'en a pas moins, depuis, fait son chemin, comme l'établit l'exposé si révélateur de Mme Marie-Thérèse Nisot, mais à l'étranger.

Pourtant, en France même, un revirement semble s'être produit dans l'esprit de la Faculté, si j'en crois l'article que vient de

publier dans le *Siècle médical* (1er février 1929) M. le docteur Fr. Adam, médecin de l'asile de Rouffach.

Non pas que M. Adam se montre partisan déterminé de la castration. Il a même, en juin 1925, en pleine séance de la Société Suisse de psychiatrie, émis une opinion contraire devant le professeur Maïer et le docteur Franck, de Zurich, propagandistes du système. Il y reprenait l'argument déjà exposé par le docteur Millant, à savoir que la mutilation entraîne des accidents mentaux, dépressifs et obsédants. Et comme on lui objectait qu'en vingt-cinq ans, 6.244 opérations avaient déjà été pratiquées aux Etats Unis, il répondait : « C'est trop ou trop peu : trop, si l'on réprouve une pareille thérapeutique ; trop peu si, la croyant efficace, on a résolu d'y recourir. »

Mais cette réponse ambiguë laissait la porte ouverte à la discussion. L'argument de feu le docteur Millant, dont M. Adam faisait état, a perdu de sa valeur, en ce sens qu'à la méthode de castration proprement dite s'est substituée la méthode de la stérilisation. On n'enlève plus les organes génitaux, on les neutralise. On ne les empêche plus de fonctionner, on les rend improductifs.

— Soit ! répond le docteur Adam, mais alors on a le droit de craindre que des sujets tarés, devenus stériles, mais toujours aptes à la copulation, ne s'adonnent à tous les débordements et ne soient même recherchés par des partenaires, qui sauront ne pas courir, avec eux, certains risques.

Mais que pèse cette considération en regard des dangers autrement redoutables que fait peser sur la collectivité la descendance d'un individu taré ? Que de catastrophes eussent été épargnées au monde si l'on avait stérilisé Jeanne la Folle, cette reine de Castille qui a empoisonné toute la maison d'Autriche et à laquelle on pourrait faire remonter, après tant d'autres entreprises criminelles, la responsabilité de la guerre mondiale, déclanchée par un empereur de sa race, que l'atavisme prédisposait à l'incurie et à la stupidité !

Si le docteur Adam hésite encore à se rallier à ce système de la stérilisation, c'est qu'il n'est plus seulement question de l'employer contre les criminels et les aliénés, mais contre les infirmes, les aveugles, les sourds, les bossus, les vagabonds, tous ceux, en somme, qu'un docteur anglais désigne sous le nom de « *socially inadequate classes* ».

La prétention n'est pas nouvelle. Sémiramis faisait castrer ses sujets contrefaits pour les garder de se multiplier. Les Spartiates détruisaient les enfants venus au monde mal conformés, mais la collectivité gagnerait-elle à la suppression des infirmes ? Herbert Spencer la réclamait déjà. Pourtant, Esope était bossu, Milton aveugle, Beethoven sourd. Pour les vagabonds de génie, depuis Homère (aveugle aussi) jusqu'à Rimbaud, ils sont légion. Une autre considération retient M. Adam sur la pente de l'assentiment :

— « *Si, dit-il, comme l'a déjà remarqué M. Payer, l'auteur des* Problèmes généraux de l'Hérédité, *l'on admet que certaines tares se présentent sous la forme récessive, on peut se demander s'il ne serait pas tout indiqué, pour le clinicien, d'écarter de la reproduction non seulement ceux qui les présentent, mais aussi leurs proches parents.* »

Et, alors, on ne s'arrêterait plus. Mais, à travers ces objections de pratique, je distingue dans l'article de M. Adam une réprobation moins nette du système que dans les paroles du docteur Millant, puisqu'il n'ose plus reprendre à son compte l'imprécation d'Ovide aux émasculeurs. Le seul titre de son article: « *Que faut-il penser de la stérilisation des aliénés ?* » est un signe d'indécision. On sent bien que depuis le jour où feu le docteur Millant qualifiait d'*étrange* la proposition du médecin californien, plus d'un quart de siècle s'est écoulé et que la Faculté a réfléchi.

C'est que la nécessité apparaît de plus en plus, dans un monde surpeuplé de malades, d'obvier aux conséquences fâcheuses de l'hérédité. Sans aller jusqu'à réclamer la « stérilisation », j'entends des médecins proposer des mesures qui s'y acheminent sournoisement. Il en est, par exemple, qui demandent que le mariage soit précédé d'un examen médical, pour en écarter les individus atteints d'un mal incurable et transmissible. C'est que la dégénérescence de la race a fini par les inquiéter. Pour y faire contrepoids, M. le docteur Binet-Sanglé va jusqu'à préconiser la création de haras humains. Mais outre que ce ne serait là qu'un simple palliatif, les effets s'en feraient trop attendre. L'essentiel est que les gens contaminés soient mis hors d'état de procréer. C'est l'idée qui m'a inspiré, jadis, mon poème : *le Corps humain* (1), et c'est

(1) *A l'ombre de mes Dieux* (Garnier, éditeur).

l'idée qui tend à régir, désormais, l'opinion, non seulement des légistes, mais des simples citoyens, soucieux de leurs responsabilités.

Après avoir exposé le pour et le contre, je ne vois pas ce qui pourrait s'opposer chez nous à l'adoption du système de la stérilisation. La protestation de Mme Chartier, au fond, s'élève moins contre son principe que contre l'application erronée qui s'en fait en Suisse. Il va de soi qu'il est abusif de stériliser « des femmes saines, coupables seulement d'être pauvres ou d'avoir des maris anormaux ». Et il est entendu qu'un praticien ne peut aller à l'encontre des lois, mais les lois humaines ne sont pas intangibles, et, pour rendre l'acte du praticien légitime, il suffirait de les modifier. On a bien introduit le divorce dans notre code, on peut bien y introduire d'autres dispositions rendues nécessaires par l'évolution des mœurs et le progrès des lumières.

ERNEST RAYNAUD.

SCIENCE FINANCIÈRE

François Piétri : *La Querelle du Franc*, Librairie Hachette. — Victor de Marcé : *Le Contrôle des Finances en France et à l'Étranger*, Librairie Félix Alcan. — F. Imbrecq : *Annexes 1929 aux Traités pratiques de l'Impôt sur les bénéfices commerciaux, sur les bénéfices non commerciaux et de l'Impôt général sur le revenu*, Librairie Fiscale.

En réunissant sous ce titre : **La Querelle du Franc**, quelques discours prononcés à la Chambre et quelques articles parus dans divers journaux, M. François Piétri se défend de céder à la tentation tardive de jouer les précurseurs. Il reconnaît avec bonne grâce qu'il n'a rien dit sur un pareil sujet qui ne l'ait été par d'autres et il avoue sans honte qu'il lui est aussi arrivé de se tromper. Son but est d'apporter à l'œuvre si magistralement consommée par M. Poincaré le modeste appoint d'une conviction et d'une doctrine qui depuis 1924 n'ont varié ni l'une ni l'autre. Les stabilisateurs de la première heure, dit-il, n'auraient pas demandé mieux que d'avoir tort. Ils eussent fait avec joie, à la revalorisation possible du franc, le sacrifice d'une théorie qui ne trouvait sa justification que dans le malheur des temps et dans la rigueur des chiffres. Il était trop évident pour eux qu'un pays dont la dette s'était décuplée ne pouvait revenir à la complète

santé financière qu'au prix d'une dévaluation de sa monnaie. L'auteur rappelle, en effet, que les grandes guerres se sont presque toujours payées sur la monnaie des peuples qui les ont conduites. La France, plus qu'aucune autre nation, a subi cette loi rigoureuse. La longue histoire de nos guerres, de nos conquêtes et de nos discordes a eu pour effet, de Charlemagne à l'an XI, de réduire au centième de son poids d'origine la consistance de notre livre. Le franc de Germinal a connu un siècle de durée. Il a fallu pour qu'il succombât à son tour quatre années d'une guerre sans exemple, la mort d'un million et demi d'hommes, l'incendie de l'Europe entière.

Mais la victoire elle-même ne pouvait le soustraire à son sort et c'est ce que nous avons été si longs à comprendre. Nous avons compté sur une sorte de justice immanente, mais comme l'écrit M. François Piétri, le sens de la justice et du droit, le discernement du bien et du mal n'ont rien à voir à ces froides questions. Si la France, après le premier Empire, si l'Amérique, après la Sécession, si l'Angleterre, en 1815 et après cette dernière guerre, ont échappé à la fatalité d'une dépréciation monétaire, c'est uniquement parce que les circonstances l'ont permis. La France de Napoléon s'est remboursée au comptant sur ses conquêtes ; l'Amérique a crédit sur son naissant essor économique ; l'Angleterre, l'une et l'autre fois, sur ses frets et son charbon. La plupart des belligérants de 1914 n'ont trouvé de contre-partie à leurs pertes prodigieuses. L'Allemagne, la Belgique, l'Italie, ont dû s'incliner devant l'inéluctable. La France elle-même a dû se résigner à une solution qui lui pesait : la dévaluation, prononcée par la loi du 25 juin 1928.

M. François Piétri en vient à se demander si l'on aurait pu faire mieux pour le rentier et le contribuable, en stabilisant moins tardivement Une dévaluation à 75 ou à 100, par exemple, était-elle possible, vers la fin de 1924 ? L'auteur reconnaît que c'est un point fort difficile à éclaircir, car il est impossible de faire abstraction des éléments moraux du problème ; résistance des milieux parlementaires ; hostilité ouverte de la Banque de France qui multipliait, en 1924 et en 1925, les déclarations, les conférences ou les communiqués hostiles à la réforme ; divergences sérieuses dans les sphères doctrinales elles-mêmes sur la voie à suivre : thèse du franc-or, thèse de la déflation massive ou lente, thèse

du plafond mobile. M. François Piétri estime toutefois que la réforme n'était pas impossible. Il fait observer, en effet, que vers novembre 1924, la livre était aux environs de 90 et que les indices de détail accusaient 396 à Paris et 401 dans les autres grandes villes, soit donc, en tenant compte du facteur mondial de hausse des prix, une parité avec les cours des changes exactement équivalente à celle qui a permis la stabilisation de 1928, et que d'autre part le traitement et le salaire de base se trouvaient exactement au pair de la cherté de vie ; l'auteur remarque en outre que le rapport du service de la dette à l'ensemble des dépenses budgétaires était alors, suivant les indications de l'inventaire Clémentel, de 60 o/o environ, proportion à peine plus forte que celle du budget de 1928, et qu'un équilibre du budget pouvait être aisément obtenu par la mise au point des contributions indirectes, des monopoles, des transports et des droits de l'enregistrement. M. François Piétri signale enfin que la réévaluation des encaisses au facteur 3,6 eût fourni 14.400 millions pour une circulation générale de 40 milliards, soit une proportion du 30 o/o analogue à celle qu'a fixée la réforme de 1928, et que les fonds de la masse Morgan auraient rendu presque les mêmes services que le stock actuel de devises.

M. Frédéric Jenny, rendant compte dans *Le Temps* de l'ouvrage de M. François Piétri, ne partagepas l'opinion de ce dernier sur la possibilité d'une telle réussite. Sans méconnaître la valeur des éléments techniques que nous venons d'énumérer, il reste convaincu qu'une stabilisation du franc à la fin de 1924 n'était pas possible. Le grand obstacle, en effet, était le manque de confiance qui se traduisait matériellement dès la fin de 1924 par des excédents de sortie de capitaux et par une dépréciation progressive du franc. D'un autre côté, le fonds Morgan représentait alors le plus clair de nos disponibilités en monnaies étrangères, soit 100 millions de dollars à peine, contre 1.250 millions que possédait la Banque de France à la veille de la réforme monétaire. Si l'on se rappelle comment, au printemps de 1926, les trois quarts du fonds Morgan furent engloutis en peu de jours — et vainement — on peu douter du secours qu'il pouvait nous fournir. Selon M. Jenny, la grande erreur commise par les partisans de la stabilisation du franc, pendant sa période de dépréciation, c'est d'avoir considéré la réforme monétaire comme un moyen d'arrêter cette déprécia-

tion alors qu'elle ne pouvait être qu'un aboutissant consécutif au rétablissement de la confiance.

Quoi qu'il en soit de cette controverse, le livre de M. François Piétri reste le document le plus vivant d'une période fertile en incidents tragiques.

§

Les livres ont leur destin, ainsi que l'écrit mélancoliquement M. Victor de Marcé dans la préface de son livre sur **Le contrôle des Finances en France et à l'Etranger**. C'est en 1898, en effet, que l'Académie des Sciences Morales et Politiques a couronné les manuscrits que lui avait soumis l'auteur sur le contrôle de l'exécution du budget de l'Etat, sujet mis au concours sur la proposition de M. Léon Say, et c'est en 1928 seulement qu'il publie son étude. Retardé par d'autres travaux de M. de Marcé, le livre allait être publié en août 1914 lorsque la guerre éclata. L'auteur avait dans sa bibliothèque tous ses documents d'étude et sur sa table de travail ses manuscrits, prêts enfin pour l'imprimerie. Mais l'une et l'autre se trouvaient dans une propriété située dans l'Oise, et elles étaient tombées entre les mains des Allemands. Sur une démarche de l'Ambassade d'Espagne, les autorités allemandes affirmèrent que les manuscrits avaient été transportés à Noyon avec la bibliothèque. Cette affirmation était en partie inexacte. Sur sept volumes manuscrits, un seul, celui comprenant la Russie, la Suisse et les Etats de l'Amérique du Nord, a été retrouvé en assez fâcheux état dans les greniers de l'Hôtel de Ville de Noyon, en mars 1916, lors de la première retraite allemande. L'auteur fut donc obligé de reprendre une grande partie de son travail, et c'est ainsi que s'est achevé au seuil de la vieillesse l'ouvrage commencé il y a trente-huit ans dans l'ardeur d'une jeunesse, déjà lointaine.

L'objet principal, le point central du traité de M. de Marcé, c'est l'étude du contrôle de l'exécution des budgets publics. Mais on ne saurait traiter du contrôle des budgets sans faire des incursions fréquentes dans les domaines voisins du vote des budgets et de leur exécution. C'est donc la comptabilité publique tout entière, législative, administrative, judiciaire, qui est le triple objet de l'œuvre de M. de Marcé. Le contrôle des finances embrasse toute la comptabilité publique, car les règles de comptabilité publique

proprement dite sont des procédés de contrôle. Le principe de la séparation des fonctions d'ordonnateur et de comptable, le principe de l'unité de caisse, la méthode des écritures en partie double, par exemple, sont des règles de la comptabilité publique, mais ce sont aussi des procédés de contrôle.

Le tome premier seul de cette immense étude est paru. C'est une œuvre grave et sereine et toute pénétrée de la plus noble impartialité.

§

M. F. Imbrecq présente au public trois **Annexes 1929** aux traités qu'il a publiés antérieurement et dont nous avons parlé dans une précédente chronique. Indépendamment des nouvelles dispositions législatives, ces annexes comprennent l'analyse de plus de 250 arrêts de jurisprudence et de plus de 350 réponses ministérielles. Les textes concernant l'impôt général sur le revenu et les impôts cédulaires sont une matière mouvante sans cesse en travail. Si l'on veut se tenir au courant des modifications perpétuelles apportées en ce domaine, une étude incessante est nécessaire. M. Imbrecq la fait pour nous et nous n'avons qu'à recueillir le fruit de ses efforts.

LOUIS CARIO.

GRAPHOLOGIE

Congrès international de Graphologie, Paris, juin 1928. — Robert Sandeck: *Experimentelle Graphologie*, in-8°, 345 pp., 106 fig., Pan-Verlag, Berlin. (Edition anglaise: *Expériments with Handwriting*. in-8°, 400 pp., 106 fig., George Allen., Londres). — Rose-Alsa Schuler : *Edouard Schuré à travers son écriture*, in-4°, 16 pp. 6 fig., Perrin, Paris.

Le 4e **Congrès international de Graphologie** a tenu ses séances à Paris les 9, 10 et 11 juin 1928. Il était placé sous le haut patronage de M. Barthou, ministre de la Justice, et présidé par M. Pierre Janet, professeur au Collège de France. Le Dr Legrain, président de la Société de Graphologie, de Paris, en a dirigé les travaux. C'est un fait extrêmement significatif que ce congrès ait eu lieu sous l'égide de personnalités aussi considérables. Cela démontre d'une façon éclatante les progrès réalisés par la graphologie dans l'estime de l'élite intellectuelle. Le « Mercure de France » a été cité, au cours de ces entretiens, comme la première grande revue périodique ayant accueilli la graphologie.

C'est en effet en 1912 que j'ai publié ici une série de Portraits graphologiques.

M. Le Professeur Pierre Janet a ouvert la première séance par une allocution pleine d'encouragements pour les graphologues et riche en subtiles observations, en idées attrayantes et pleines de sa pénétrante science psychologique, universellement appréciée. Le bulletin mensuel de la Société : *La Graphologie scientifique*, l'a publié intégralement dans son numéro de juillet 1928. Nous n'en citerons qu'un bref passage, qui montre l'intérêt que l'éminent psychologue accorde aux travaux des graphologues :

> La psychologie a besoin de vous au lieu que vous ayez besoin d'elle. C'est vous qui lui apportez des notions précieuses, qui lui donnez des enregistrements d'actes, des enregistrements tout faits : vous êtes non pas des disciples, mais des collaborateurs. C'est de cette façon qu'il faut comprendre la science graphologique.

Ce congrès était en même temps un jubilé. La Société de graphologie fêtait les 70 ans de l'un de ses Présidents d'Honneur, M. Crépieux-Jamin. Mlle Rose-Alsa Schuler fit son éloge en termes émus et fit apprécier des auditeurs le labeur inlassable et l'œuvre du maître.

Le programme comportait trois questions qui ont été traitées par des rapporteurs français et des rapporteurs étrangers. La première question, *La Notion de Valeur en Graphologie*, a été traitée par M. Edouard de Rougemont, Vice-Président de la Société de Graphologie. Il exposa, en détail, comment les caractéristiques graphiques peuvent être classées suivant leur importance au point de vue des tendances intellectuelles morales ou volontaires. Il les répartit en cinq catégories selon leur valeur signalétique, en rapport avec la supériorité ou l'infériorité, suivant qu'elles sont décisives, déterminantes, ou simplement prédisposantes. Il expliqua la répartition qu'il a faite des diverses espèces graphiques en un tableau destiné à donner aux novices un guide pour s'orienter parmi les gestes graphiques si nombreux et de valeur inégale qui constituent l'écriture.

M. le Dr Ackermann (Suisse) expliqua le point de vue du célèbre graphologue allemand Ludwig Klages, qui n'avait pu venir assister au congrès. Ce fut l'exposé de *la Théorie dite « Formniveau » en Graphologie*. Une discussion très vive et intéressante s'engagea entre M. Crépieux-Jamin et le Dr Ackermann,

par l'intermédiaire de M. Magnat, graphologue genevois, qui, parlant aussi aisément l'allemand que le français et comprenant les « mentalités » si différentes des deux peuples, rendit d'éminents services en qualité d'interprète bénévole. M. Ludwig Klages s'est efforcé, si nous avons bien compris (car il est, comme tout penseur germanique, fort abscons) de montrer que la valeur générale d'une écriture, son « niveau » est en rapport avec son originalité, sa « forme ». Ce mot hybride « Formniveau » signifierait en somme, la physionomie du graphisme. Il faut entendre par là non seulement sa forme, son dessin, mais son rythme, sa valeur expressive, sa vie intime (*das innere Leben*). Par des chemins ardus et détournés, le graphologue allemand arrive au même point que les graphologues français. C'est ce qui est apparu, à la suite de cette discussion. Il confirme que le jugement synthétique du graphologue a une importance plus grande que son esprit d'analyse, ce qui démontre, une fois de plus, que la graphologie demeure une étude supérieure qui ne saurait être entreprise par tout le monde et restera le privilège d'une élite.

La 2ᵉ Question du Congrès était présentée par le Dʳ Legrain et M. E. de Rougemont : *Les dédoublements de la Personnalité.* On a pu voir que l'ecriture des malades atteints de double, de triple, de quadruple personnalité s'adaptait à chacune de ces personnalités et variait avec leurs manifestations. La contribution de la pathologie graphique et mentale à la Graphologie est apparue pleine de ressources insoupçonnées. Le Dʳ Legrain a montré de très curieux documents de sa magnifique collection d'écriture d'aliénés.

La 3ᵉ question, présentée par les Drs Ackermann (Zurich) au nom de Mme Minna Becker (Berlin) empêchée de venir elle-même, avait trait à *l'Ecriture des Enfants.* C'est un sujet extrêmement intéressant, qui a été peu étudié jusqu'à présent. Il présente beaucoup de difficultés de tout ordre, et il est assez ingrat. — Mme Minna Becker est actuellement la graphologue la plus avertie de ces questions. Dans un livre, *Graphologie des Kinderschrift,* elle a d'ailleurs exposé ses observations nombreuses et très suggestives. Nous souhaitons qu'il soit traduit en français.

Le Dʳ Legrain a attiré l'attention des congressistes sur l'intérêt que pouvait présenter cette étude pour le pédagogue et pour les Comités d'orientation professionnelle. L'un de ceux de Paris

nous adresse d'ailleurs constamment des écritures d'enfants à examiner et estime que les indications graphologiques lui sont précieuses.

Le Dr Honzel a présenté une communication très curieuse sur la *lettre tordue*. Il s'agit des hampes des minuscules b. h. l. g. qui présentent une incurvation, une torsion. Cette écriture avait été dénommée par M. Crépieux-Jamin (Ecriture des Canailles p. 263) ; il lui attribue la signification d'inhibition anxieuse. — Le Dr Honzel a découvert que cette anomalie était intimement liée au fonctionnement des glandes endocrines et apparaissait au moment de la puberté, disparaissait et reparaissait à l'âge de la ménopause.

Le Dr Streletski a apporté à ce sujet d'autres observations sur *l'Ecriture chez les Endocriniens.*

M. Crépieux-Jamin a fait une conférence très appréciée sur la *mémoire normale* et le Dr Legrain a traité la *mémoire pathologique*. On a pu apprécier l'utilité de la collaboration du médecin et du graphologue.

Dans une séance publique, M. Robert Sandek (Tchéco-Slovaquie) a parlé de *ce que le Cinéma nous enseigne sur les mouvements de l'écriture*. Il a étudié le geste graphique « au ralenti » et décomposé le tracé, surprenant les moindres hésitations de la main. En comparant entre eux les films obtenus, en comptant le nombre de traits exécutés dans un temps donné, il a pu se rendre compte de toutes sortes de particularités nouvelles très suggestives, notamment en ce qui concerne l'écriture arrondie et l'écriture anguleuse au point de vue de la rapidité de leur tracé.

M. Henri Stahl, professeur à l'Ecole des Chartes de Bucarest (Roumanie), empêché d'assister au Congrès par ses fonctions, a adressé une communication très intéressante sur *la Graphologie et la science historique*. Il a montré l'intérêt que présente pour la paléographie la connaissance de la valeur psychologique du geste graphique. L'Ecole des Chartes de Bucarest est la première école officielle d'Etat où la graphologie soit enseignée *ex cathedra*, ainsi que l'expertise judiciaire des écritures. Les premiers diplômes d'experts ont été décernés après deux ans d'études à deux élèves qui ont soutenu une thèse. La méthode enseignée à l'Ecole des Chartes de Bucarest comporte la connaissance de la science graphologique et l'emploi des instruments d'op-

tique appropriés. — En France... nous attendrons, comme toujours, que tous les autres pays nous fassent honte, pour en arriver là.

De nombreuses communications ont été présentées. Le Dr Pierre Menard en a fait une sur *les modifications de l'écriture après le mariage* ; ses hypothèses ont provoqué une vive et instructive discussion, Mme Paule Hellès a parlé sur *le public et la graphologie*, rendant compte de la correspondance très curieuse que lui a valu son cours de graphologie par T. S. F., transmis par la Tour Eiffel. M. Raoul Bonnet a montré que *la graphologie et la science des autographes* se devaient un mutuel et indispensable appui. — Nous ne pouvons signaler toutes les communications qui ont occupé les congressistes. — On les trouvera dans les *Actes des Congrès de Graphologie* qui sont actuellement en cours de publication (1).

Le congrès s'est terminé par une réception intime de M. Crépieux-Jamin, qui a réuni un très grand nombre de graphologues français et étrangers autour du vénéré Maître français. — Dans une allocution émue, le Président de la Société de Graphologie a rappelé l'œuvre capitale de M. Crépieux-Jamin, véritable fondateur de la science graphologique expérimentale. Il lui a remis, au nom des membres de la Société, une médaille commémorative du maître graveur Bouchard. M. Crépieux-Jamin, très touché, a remercié le Président, et, dans une allocution très chaleureuse, il a tenu à dire combien il tient en haute estime ce savant modeste dont l'activité sociale contre l'alcoolisme fait un homme de bien.

Ce congrès a été une magnifique manifestation qui a permis de se rendre compte des progrès accomplis par la graphologie non seulement en France, qui est son pays d'origine, mais aussi à l'étranger, où elle est étudiée avec le sérieux qu'elle mérite par l'élite intellectuelle.

§

Un graphologue tchèque, dont nous avons déjà parlé, M. Robert Sandek, vient de publier, en anglais et en allemand simultanément, un important ouvrage de 350 pages in-8° sur la **Graphologie expérimentale.** Il a entrepris de contrôler par

(1) Pour tous renseignements, s'adresser à *la Société de Graphologie*, 28, rue Serpente. Paris VIe.

des expériences méthodiques de laboratoire, en s'aidant d'instruments de mesure, du cinématographe au ralenti, etc., les lignes graphologiques. Il mentionne les recherches faites sur l'écriture, sans aucune préoccupation graphologique, par des pédagogues ou des hygiénistes à Chicago, à Prague, Edimbourg, Londres, et constate que toutes concourent à montrer le bien-fondé des idées de M. Crépieux-Jamin, et à réfuter les théories purement spéculatives du graphologue allemand Klages. Le chapitre sur le « système nerveux central et l'écriture » démontre son influence primordiale dans la constitution du geste graphique, indépendante des conditions : mutilation, instruments défectueux, etc., — M. Sandek présente une séduisante et ingénieuse théorie concernant la malhonnêteté. Il indique onze indices dont la réunion produit nécessairement la malhonnêteté. Et pour le prouver, il a eu recours aux écritures de délinquants publiées dans les ouvrages des criminalistes. M. Sandek est un chercheur et un travailleur laborieux, et ses livres méritent de retenir l'attention des graphologues. Une traduction française de son livre est en train. Nous y reviendrons plus en détail dès qu'elle paraîtra.

Mlle Rose-Alsa Schuler, qui nous a déjà donné une plaquette intéressante sur Mussolini, en a publié une analogue sur **Edouard Schuré à travers son écriture**. C'est une étude psychologique vivante, exprimée dans un langage imagé où le lyrisme s'allie à une science graphologique très sûre. L'auteur des *Grands Initiés* a été lui-même émerveillé des révélations graphologiques : « Jamais, dans aucun article publié sur moi, on n'a fait de moi un portrait psychologique pareil, si fouillé, si complet, si saisissant », a-t il écrit à l'auteur, dans une lettre reproduite dans le livre.

Cette appréciation d'un grand penseur montre que la graphologie mérite la confiance, l'admiration et l'estime des esprits indépendants.

EDOUARD DE ROUGEMONT.

CHRONIQUE DES MŒURS

Abel Bonnard : L'*Amitié*, Hachette. — Georges Poli : *Manuel de la Volonté*, Aubier, éditions Montaigne. — Divers : *La Femme dans la Société actuelle*, Editions Spes et Union féminine civique et sociale.

Quel livre délicieux que l'**Amitié**, d'Abel Bonnard ! Pour l'é-

crire, il fallait être à la fois un délicat poète et un subtil psychologue, et Abel Bonnard est les deux à un degré éminent.

L'amitié est un des charmes les plus doux de la vie, pas le plus doux sans doute ni le plus enivrant, puisqu'il y a l'amour, mais le plus consolant, le plus raffermissant, le plus sérénisant. Les gens qui ne veulent pas avoir d'amis ne sont sans doute pas à condamner, chacun a bien le droit de rester seul, debout dans son armure d'orgueil stoïque, mais ils sont à plaindre, car ils ignorent non seulement le plaisir d'être consolé et raffermi, mais celui supérieur encore de consoler et raffermir son frère.

La camaraderie elle-même, cette menue monnaie de l'amitié, a bien son mérite ; des amis de cercle ou de café ne sont pas des amis au sens élevé du mot, ce sont de simples compagnons, mais qui ne sont certes pas à dédaigner ; il peut y avoir beaucoup d'affection dans ces relations mondaines ; celui qui se plaît à aller retrouver ses semblables dans un dîner mensuel ou une brasserie hebdomadaire, voire quotidienne, aura toujours certaines qualités de bonne humeur ou de bonne sociabilité auxquelles il faut être très sensible, ceux qui en sont dépourvus sont si fâcheux !

L'amitié est sans doute autre chose que la camaraderie, comme celle-ci est d'ailleurs autre chose que le simple compagnonnage ; on peut être collègue ou confrère sans être camarade, et il n'y a qu'une seule profession, d'ailleurs très belle de par le danger couru en commun, celle de soldat, où l'expression : « mon cher camarade », est louablement usitée. Mais même entre bons camarades, on a quelques amis de choix, et peut-être parmi ceux-ci aura-t-on celui qui sera véritablement l'ami, le frère de cœur. Car il y a des degrés dans l'amitié, ou, si l'on préfère, des compartiments. Il y a des amitiés intellectuelles venant d'une communauté d'idées et de jugements, des amitiés sentimentales venant d'une communauté de tendances et d'inclinations, des amitiés mémoriales venant d'une communauté de souvenirs d'enfance, et d'autres encore, car enfin qui sait si on ne pourrait pas avoir une véritable amitié pour quelqu'un avec qui on n'aurait rien de commun, ni souvenirs, ni tendances, ni idées !

C'est qu'il y a dans l'amitié, comme dans l'amour, des raisons que la raison ne connaît pas, et ici on peut rappeler la façon étonnante dont Montaigne parle de son amitié pour La Boétie, aussi chaleureuse que celle dont il aurait parlé de son amour

pour une femme. L'amitié peut être en effet très tendre, non seulement entre jeunes collégiens, mais même entre hommes mûrs. Montaigne l'était quand il connut La Boétie. Et ceci n'a, bien entendu, rien de commun avec le vice grec ; on peut même dire que quand ce vice paraît, l'amitié sombre elle-même pour faire place à un sentiment tout autre, qui est l'amour, le triste et déplorable amour avec ses jalousies, ses frénésies, ses hyperesthésies, tout ce qui le sépare de l'amitié sérénisante. Et je sais bien que les panégyristes du vice grec essaient de soutenir que l'amour entre hommes joint les mérites de l'amitié virile à ceux de l'amour féminin, mais la nature se venge de ce qui l'outrage, et les cas de cet amour-là qu'on peut connaître ont tous les défauts possibles (et combien alors plus ridicules et plus répugnants!) du véritable et naturel amour, sans en avoir les qualités de dévoûment et de complément, de création familiale et d'harmonieuse plénitude sociale.

Ici, il y aurait eu un chapitre intéressant à écrire sur l'amitié entre femmes, mais un homme est-il à même de l'écrire ? L'amitié est certainement possible entre femmes ; toutefois joue-t-elle chez nos sœurs le rôle important qu'elle joue chez nous ? Il ne nous le semble pas ; mais peut-être une femme ne serait-elle pas de notre avis. D'autre part, l'amitié entre femmes a à se garder elle aussi de la perversion correspondante à la nôtre, et quoique le vice antique nous semble moins répugnant chez elles que chez nous, il se peut que leur opinion à elles soit différente, et il serait alors intéressant de lire un livre sur l'*Amitié* écrit par l'une d'elles, par exemple Colette ou Rachilde ou Jacques Trève, je prends à dessein des « grecques » et des non grecques ; il est très possible que l'homosexualité soit aussi dégradante et déprimante chez la femme que chez l'homme.

Et ceci amène l'inévitable question : L'amitié, forme exquise de l'affection entre personnes du même sexe, peut-elle exister entre personnes de sexes differents ? M. Abel Bonnard traite très finement ce problème dans sa cinquième partie, et la longue conversation qu'il se prête avec un ami imaginaire demanderait elle-même de longs commentaires. La Bruyère avait dit déjà l'essentiel en un mot : « C'est autre chose ! »

Et en effet, quand un homme et une femme sympathisent, l'un ne peut pas plus oublier qu'il est un homme que l'autre qu'elle est

une femme, et naturellement leur amitié tendra à l'amour, et ce ne sera que par des prodiges de volonté qu'elle ne se perdra pas en lui, comme les fleuves dans l'océan. J'irai encore jusqu'à dire que, même entre vieilles gens, l'amitié n'est possible que si chacun d'eux se dit : « Hé, hé, il y a trente ans, ou quarante... » Et si le vieux monsieur et la vieille dame ne se disaient pas cela, l'amitié ne naîtrait pas en eux. D'autre part, l'amitié fleurira tout naturellement entre homme et femme qui se sont possédés quand l'amour fléchira, et ce sera alors une amitié, différente sans doute de l'amitié seulement virile, mais qui aura bien son charme, et peut-être supérieur ; c'est ce qu'on appelle l'amour conjugal où la fauve passion ne sonne plus de l'oliphant, mais où la véritable affection, mère à la fois de l'amitié et de l'amour, chatoie avec douceur. Ainsi les deux sexes connaîtront entre eux le sentiment qui semblait devoir leur être étranger, et alors on admirera une fois de plus la bonne nature, qui n'a pas voulu qu'un tel charme de la vie fût jalousement accaparé par chaque sexe, et on la remerciera d'avoir donné dans l'amour amical des anciens amants quelque chose d'immensément supérieur à toutes les perversions contre nature possibles.

Le Manuel de la Volonté, de Georges Polti, est encore un de ces livres qu'il faut mettre soigneusement de côté, non pas pour le placer dans le bon coin de sa bibliothèque, comme dit la formule banalisée, mais pour le laisser sur sa table à portée de la main, comme le mot manuel l'implique. Le livre devait tout d'abord s'intituler : *Je...* et ce titre pronom personnel ne manquait pas de saveur ; malgré tout, je préfère le titre nouveau qui a l'avantage de rapprocher le nom de Polti de celui d'Epictète.

Le rapprochement n'est pas excessif. Polti est un Epictète d'aujourd'hui, un Marc-Aurèle sans bandeau impérial et sans légions, mais non sans Barbares, car tout homme de notre temps va et vient au milieu de fanatiques et de frénétiques qui sont pires que les Sarmates et les Quades du divin Antonin, et au contact desquels on a un mérite au moins égal au sien à garder sa sérénité magnanime. Hélas, en effet, combien de tristes individus on peut avoir à coudoyer ! Mais aussi quelle joie ensoleillant l'âme quand dans cette cohue de passions viles ou méchantes, on voit soudain rayonner une haute et pure et affectueuse intelligence !

Georges Polti est un des esprits les plus personnels et les plus

sympathiques que j'aie connus. Aucune ligne de lui n'est indifférente. Tout ce qu'il a écrit mérite examen, et même estime, et j'oserai dire admiration. Dramaturge, il a donné les *Cuirs de bœuf* et *Compère le Renard* qui tranchent splendidement sur la vulgarité théâtrale courante. Romancier, il a, avec *l'Ephèbe* et avec *l'Egaré*, créé un genre de haute synthèse qu'on ne saurait assez respecter. Critique, il a publié des livres comme *l'Art d'inventer les personnages* et *Les 36 situations dramatiques*, qui mettent hors de conteste son étonnante subtilité et ingéniosité d'esprit. Sur Homère, sur Shakespeare, sur Goethe, il a trouvé moyen d'apporter du nouveau, et combien peu dont on peut dire ceci parmi les milliers de critiques, même parfois très érudits, qui ont écrit sur ces trois grands noms ! Et lui-même mériterait une monographie qui serait aussi fouillée et aussi pleine de trouvailles. Son esprit est un flamboiement d'originalités, qu'il doit peut-être à ses origines diverses, italiennes, américaines, juives, françaises ; peut-être à ses disciplines diverses, littéraire, artistique, philosophique, religieuse ; peut-être à ses tendances diverses, le plus affectueux des hommes au moral, le plus intransigeant au doctrinaire, le plus guelfe au politique, le plus évangélique au sociologique, le plus fulgurant au mystique, le plus imposant à l'éthique, le plus rayonnant à l'esthétique...

Son *Manuel de la Volonté*, qui condense en un peu plus de 200 pages toute une vie de réflexions, est un de ces livres qu'on signale, mais dont on ne rend pas compte. Pourrait-on rendre compte des *Maximes* de la Rochefoucauld, ou des *Caractères* de La Bruyère ? Je ne veux pour garants de mon dire que trois citations, trois maximes, l'une qui ouvre le livre : « Qui n'essaie pas d'être grand est infâme » ; l'autre qui marque son milieu, la page 112, puisque le livre a 224 pages : « O Dieu, soyez béni, qui m'avez prolongé la jeunesse (il vient de dire que c'est après 50 ans qu'il a écrit ses œuvres les plus chères) et avez tellement dépassé en bienfait ce que j'osais vous demander sans espoir ! Et que surtout votre grâce daigne ajouter tout ce qui me manque à la mériter un peu ! » la troisième enfin qui est la dernière ligne. « A travers eux (les régimes politiques) n'en monte pas moins la grande Idée, la jeunesse immortelle de l'éternité... *Ad Deum qui lætificat juventutem meam*, répète chaque matin pour tous le vieil apôtre en montant à l'autel. »

Ce sont là trois phrases desserties, sans dessein, et on en prendrait trois autres encore plus au hasard qu'on aurait trois nouveaux sujets de réflexion et d'adhésion ; comme je l'ai dit, il n'est pas une ligne de Georges Polti qui vous laisse indifférent. Il s'apparente parmi nous aux esprits les plus hauts et les plus originaux, à Joséphin Péladan par exemple, dont le *Comment on devient mage* fait pressentir *le Manuel de la Volonté*, à Maurice Mæterlinck dont la pensée mystique, pour s'écarter des voies orthodoxes, ne s'en rencontre pas moins parfois avec la sienne, à Ruskin et à tous nos ruskiniens, Maurice Griveau et autres, qui se promènent dans leur temps en ne voyant et ne prêchant que le beau. C'est un groupe pareil d'esprits couronnés d'étoiles qui vous réconcilie avec la bassesse haineuse et envieuse de ce triste siècle. Il est dit, dans les Livres saints que Dieu fait grâce aux villes de perdition quand il peut y trouver quelques justes. Qui sait de même si nos civilisations ne se maintiennent pas parce qu'au-dessus de la tourbe des méchants, des fous et des fanatiques, splendoient quelques pures âmes lumineuses ?

Si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs, et un livre qui s'intitule **La Femme dans la Société actuelle** a droit de figurer au premier plan dans une Chronique comme celle-ci. Ce livre, qui est un « Guide d'action sociale », est dû à la collaboration d'un très grand nombre de dames pour les parties *Exposé de la situation*, *Programme d'action* et *Réalisations féminines*, et de plusieurs ecclésiastiques pour la partie *Doctrine sociale catholique*. Une bibliographie spécialisée et une liste de publications recommandées accompagnent le texte. Ah ! si toutes les femmes lisaient et surtout pratiquaient ce guide, la chronique en question serait une chronique de bonnes mœurs, au lieu d'être trop souvent une chronique de mauvaises mœurs, mais est ce la faute de son signataire s'il a trop souvent à rendre compte de livres bien particuliers ? et est-ce à lui que devraient s'en prendre les vertueux lecteurs qui le bombardent parfois de délicieuses lettres anonymes ?

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Latinité : un beau poème de M. Maurice Chevrier. — *Les Primaires* : extraits du carnet de guerre et de lettres de Louis Pergaud. — *Revue de l'Uni-*

versité de Lyon : poèmes chinois. — *Le Correspondant* : Béranger et l'Académie française ; la candidature de Victor Hugo soutenue par le chansonnier. — *Naissance : La courte paille* ; un alinéa de M. René Lelu. — Mémento.

Rarement « Le jour des morts » a inspiré un aussi beau poème que celui de M. Maurice Chevrier, que publie **Latinité** (mars). Ces stances valent les plus illustres de l'anthologie française. Nous voudrions donner *in extenso* cette pièce remarquable. A défaut de le pouvoir, en voici les premières et les dernières strophes :

Sur le ciel où scintille un soleil rose et pâle
S'étagent les cyprès ;
La lumière d'automne accroche ses opales
Aux monuments de grès.

J'ai suivi le sentier qui monte entre les tombes,
Les contourne et se rompt ;
Le silence m'entoure et la feuille qui tombe
Vient caresser mon front.

Cette brume là-haut flottante et qui s'irise
Comme une gaze d'or,
N'est ce pas, qui s'exhale et se mêle à la brise,
Le souffle de mes morts ?

Chers morts, autour de moi je sens votre présence
Dans le soir qui descend ;
C'est elle qui m'emplit par sa douce influence
D'un calme ravissant.

Lorsque je m'en irai, content de cette vie
Et content de mourir,
Aborder à mon tour à la sombre prairie,
Vous viendrez m'accueillir.

. . . .

Et voilà que vers moi par la plaine s'avance
Le bataillon ardent
De ces héros chéris qui sont morts pour la France,
Le rire sur les dents.

Une rose sanglante à leur tempe bouillonne
Ou décore leur sein,
Dont l'ongle sans pitié d'une affreuse Bellone
A tracé le dessin.

Ah ! si, chanteur impie, un frelaté délire
Encanailla ma voix,
O vous qui de vos corps protégeâtes la Lyre,
Héros, maudissez-moi !

...Mais un ramier soudain s'est posé sur ce frêne
Que balance le vent,
Et son rauque sanglot tout d'un coup me ramène
Au monde des vivants.

§

La revue **Les Primaires** (avril) commémore l'anniversaire de la mort de Louis Pergaud, disparu dans la nuit du 7 au 8 avril 1915, par la publication de feuillets de son « Carnet de guerre » et de quelques lettres.

« Tiendrai-je jusqu'au bout ? J'ai peine à rester sur mes jambes », nota l'écrivain, le 14 décembre 1914. Le lendemain, « une assez bonne nuit », écrit-il, l'a « tout à fait remis ». A la date du 16, l'officier inscrit sur son carnet :

Cela va tout à fait bien. Déjeuner avec tout le monde. A 2 h., j'apprends que j'ai 15 jours d'arrêt pour ne pas connaître qui a volé des poules dans un poulailler voisin du cantonnement. Il importe peu qu'au moment du vol toute la section était là et que j'étais incapable de faire un mouvement ; il faut une tête quelconque à offrir aux civils de Ronvaux ; on est tombé sur la mienne. Entrevue avec le colonel. Si ce n'eût été moi, c'était la cassation ou 30 j. de prison. Ça me flatte !!! Je suis écœuré d'une telle injustice et je l'écris à Hennique et à ma femme. Le soir, départ pour la tranchée. Le long de la route un homme est tombé. Les autres passent indifférents ou presque. Pataugeage habituel de Pintheville à Riaville où l'on ne cantonne plus. Il faut porter des claies ; interminable procession des hommes fatigués dans ce chemin boueux. La mauvaise tranchée de droite. Nous avons de l'eau jusqu'aux genoux. Recherche de coins habitables. Sans Drouin, j'enfonçais jusqu'au ventre. Près de l'endroit où Gauthier fut blessé, je fais installer ma demi-section perchée je ne sais trop comment sur de vagues fascines. L'eau court sous nos pieds, le parapet n'a pas un mètre. Nous sommes pris d'enfilade par l'ennemi, heureusement ils tirent peu et il ne pleut pas. Un vague abri surbaissé, dans lequel les souris trottent, est là, et je m'y glisse une partie du temps en attendant le jour. 3 petits postes fournis laissent un peu de place à ceux qui restent. Au jour on doit se replier, j'ai les pieds trempés, je suis transi.

« J'ai d'ailleurs foi en mon étoile », déclare Pergaud, le

13 août 1914, dans une lettre à sa femme. Quelle tristesse on éprouve à lire cela, aujourd'hui, même se disant qu'il voulait rassurer Mme Pergaud ! Il lui fait confidence, le 3 mars 1915, qu'il a un capitaine qui complique et embrouille tout. Il est par ce chef menacé d'être cassé de son grade parce qu'il n'a « pas vu ni signalé un homme qui avait brûlé un peu sa capote à un brasero ». « Vaine et triste agitation », « cela passera comme le reste » — voilà la seule plainte du pauvre Pergaud.

Le 30 mars — huit jours avant sa disparition — il écrivait :

Je suis encore aux tranchées, peut-être pour deux ou trois jours, mais aujourd'hui où tout est calme et tranquille je puis t'écrire plus longuement.

Maintenant la vie normale a repris, les grands dangers sont finis ; on s'en va tous les deux jours dans son petit coin de tranchée et tous les deux jours on vient se reposer dans les caves du village. Mais nous avons vécu des jours et des nuits extraordinaires, tragiques et terribles. Tant qu'il y a eu du danger je n'ai pas voulu t'en parler, mais maintenant que c'est passé, je puis un peu m'épancher dans ton sein.

A deux reprises nous avons attaqué les tranchées ennemies devant nous, la première fois c'était le 18 et la dernière le 27 ; résultat : néant. 700 poilus hors de combat dont 250 morts, 350 blessés et environ 100 disparus. Ça a été une opération ridicule, d'autant que nous sommes à la pointe extrême du front, que la position que l'état-major de la division voulait conquérir n'offre aucun intérêt stratégique et qu'il est impossible de s'y maintenir. La meilleure preuve, c'est qu'après avoir occupé les tranchées ennemies nous avons dû, devant des forces supérieures, les évacuer sous peine d'y rester tous, tués, blessés ou prisonniers. Pourtant avec quel élan nous y allions tous : les officiers comme les poilus.

§

M. Sung-nien Hsu a traduit du chinois et dédie à sa femme des chants d'une poétesse connue sous le nom de Tseu-ya. On place sa vie entre les années 265 et 386 de notre ère. Ces chants paraissent dans la **Revue de l'Université de Lyon** (février). Ils sont de tous les temps. Leur grâce est d'aujourd'hui autant que d'hier ; et demain ne la fanera pas.

— « Mon parfum est extrait de fleurs,
Mais je n'oserais jamais me prétendre séduisante !
Le ciel ne contrarie pas toujours les vœux humains,
Puisque, aujourd'hui, il me conduit vers vous ».

Ce matin, je n'ai pas encore fait ma toilette,
Mes cheveux fins comme la soie couvrent mes épaules.
Je pose mes poignets sur les genoux de mon bien-aimé et demande :
— « En quelle partie de mon corps ne suis-je pas charmante ? »

Je passe ma jupe sans l'attacher,
Je lisse mes sourcils et parais à la fenêtre.
Ma jupe de soie légère flotte facilement,
Je gronde le vent printanier qui la soulève.

Au début de notre amour, nous ne nous quittions pas,
Avec le temps nos relations s'espacent de plus en plus.
Je détourne la tête et brise les dents de mon peigne,
Alors je me sens un peu soulagée.

Je suis l'étincelante étoile polaire,
Durant des millénaires, je ne changerai pas de place ;
Le cœur de mon bien-aimé est pareil au soleil
Qui se lève à l'est, mais se couche à l'ouest.

Une autre femme m'a pris le cœur de mon bien-aimé !
Plus d'une fois déjà il m'a trahie.
Telle une porte démunie de la bâcle,
Mon amour n'enferme plus son cœur.

La nuit est longue, je ne peux pas dormir !
Que la lune est belle !
Mon bien-aimé ne m'a-t-il pas appelée ?
Je lui réponds, mais hélas ! c'est un songe !

Tseu-ye qui vivait en Chine au IIIe ou au IVe siècle après J.-C. — c'est déjà Desbordes-Valmore et c'est un peu aussi la Bilitis de Pierre Louys.

§

Les *Chansons* de Béranger voisinaient avec le *Paroissien romain* au chevet de ma bonne grand'mère. C'est sans doute pourquoi j'attribue au chansonnier une importance que la critique peut nier qu'il ait encore. Il a celle d'avoir été l'auteur le plus populaire de son temps, d'avoir subi la prison pour ses écrits, d'avoir su les estimer avec modestie et d'avoir dignement refusé des honneurs qu'on lui offrait, mais qu'il jugea ne pas mériter. Ses lettres à Lebrun, l'académicien, que publie **Le Correspondant** (25 mars), sont d'un homme d'esprit. Il donne les meilleures raisons pour n'être pas de l'Académie française. Il

envisage jusqu'à son embarras de la visite obligatoire de l'élu au roi, lui qui s'était refusé, libre citoyen, à se montrer aux Tuileries ou à Saint-Cloud, chez Louis-Philippe.

Si les journaux querellent l'Académie parce qu'elle ne me nomme pas, veut-on que je lui écrive que l'Académie n'a pas tort et qu'un corps semblable se doit d'attendre qu'on sollicite l'honneur d'être admis dans son sein ? Dictez tout ce que vous voudrez, j'écrirai Mais pour Dieu! détournez les amis que je puis encore y compter (hélas ! j'en ai déjà beaucoup vu disparaître !) de ne pas tenter de m'y faire entrer par une voie inusitée. Oui, mon cher Lebrun, si je savais qu'on pût me nommer sans que je me misse sur les rangs, j'aimerais mieux sur-le-champ faire dix visites à chacun de vous, même à l'archevêque, et aller dès dix heures du matin (il fait pourtant bien froid) attendre à la porte du Secrétariat pour me faire inscrire. Une nomination non sollicitée ! Vous figurez-vous une entrée triomphante plus écrasante pour ma pauvre réputation ? Empêchez cela, je vous en supplie. Lisez cette lettre à vos messieurs, si vous le jugez nécessaire. Mais je suis fou. Cette crainte est chimérique. Non, jamais l'Académie ne voudra descendre ainsi de sa haute position devant un poète de guinguette. Comment ferait-elle pour moi ce qu'elle n'a pas fait pour Molière ? Je ne suis qu'un chansonnier, Messieurs, laissez-moi mourir chansonnier.

Encore quelques mots : il m'est impossible de me faire à l'idée d'être asservi à ma réputation. La sotte ! j'ai tout fait pour vivre séparé d'elle et vous voulez que je la suive dans votre palais où elle n'a jamais eu mission d'entrer. Attendez, attendez un peu. D'ici à trois ou quatre ans, il ne sera vraisemblablement plus question d'elle. Sans doute alors je serai assez peu philosophe pour en avoir quelque regret. Mais, vous et moi, Messieurs, nous ne serons plus contraints de nous en occuper. Même alors, vous pourrez rire des façons que j'aurai faites et il vous sera permis de croire que j'en éprouve un repentir tardif. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en apprécierai encore mieux toute votre bienveillance actuelle.

Le 2 janvier 1836, Béranger, sollicité d'opposer sa candidature académique à celle du comte Molé, mande à Lebrun :

Ce que je puis vous dire, c'est que je ne connais pas les titres littéraires de M. Molé. Quant à Hugo, puisqu'il vous fait l'honneur de rechercher un fauteuil, pour Dieu, ne le repoussez pas ! Le fier Sicambre vient présenter sa tête au baptême ; que l'Eglise lui tende les bras ! Je serais pourtant bien fâché qu'après la génuflexion, il se prît à adorer tout ce qu'il a brûlé et à brûler tout ce qu'il a adoré. En vérité, mon cher ami, après tant de choix ridicules, n'est-il pas temps pour votre

vieille synagogue de se donner un pareil lévite ? Songez à tout ce qu'il y a de bon et de beau dans les œuvres de Hugo. Je sais mieux que vous tous, qui ne le lisez presque pas, tout ce qu'on peut dire contre son talent, mais en dépit de ses défauts, n'est-il pas le poète le plus remarquable de notre époque et l'un de nos meilleurs prosateurs ? Eh bien ! vous verrez que les Duval, les Lemercier, ces fiers républicains, aimeront mieux un grand seigneur comme M. Molé qu'un poète comme V. Hugo.

L'élu, cette fois, fut le comte Molé, naturellement.

§

Naissance :

La courte paille (no 1-15 mars), « revue mensuelle des lettres et des arts », gîte rue Claude-Bernard, no 84, a pour directeurs MM. André Flament et Henri Philippon, et le baptême lui est donné par M. J.-J. Brousson.

C'est une publication éclectique. Une page de M. René Lelu (ce qui est un nom d'écrivain, assurément !) dédiée « à Mgr le nonce apostolique » se termine par cet alinéa :

Au temps de Félix Faure, on n'était guère raffiné. Avant de manger son pain, on ne songeait point à le faire mariner dans les pissotières comme nous le faisons aujourd'hui. Encore avons-nous la pudeur, au préalable, de le découper en morceaux que nous enveloppons de linges et de vieux journaux. Mais dans dix ans, des miches entières, la croûte nue, garniront les urinoirs. Ce sera bien beau à voir.

Mémento. — *Nouvelle Revue française* (1er avril) : « Quand le navire... », par M. Jules Romains. — M. André Gide : « Pages retrouvées ». — M. A. Wurmser : « Lettre du Naufragé ».

Revue Universelle (1er avril) : Général S. Savitch : « L'abdication de l'empereur Nicolas ». — M. Marcel Brion : « Une nouvelle psychologie du langage ».

Revue hebdomadaire (25 et 30 mars) : De M. Francis de Croisset : « Parisiens d'hier ». — Suite du « Victor Hugo », de M. A. Bellessort.

La Grande Revue (mars) : « Colette ou le miracle », par M. G. Pagès. — « Georges Lecomte, écrivain d'art », par M. Charles Saunier.

Les Amitiés (mars). — « Un petit monde d'autrefois », par M. P. Tézenas du Montal. — Poèmes de M. Albert Flory.

Cahiers Léon Bloy (mars avril). — « Léon Bloy et le commissaire », par M. Pierre Arrou.

Le Divan (mars). — Poèmes de M. Guy Lavaud. — « Trois chansons de Montagne », par M. Louis Pize. — « J. L. Vaudoyer », par M. Pierre Lièvre.

Revue franco-hongroise (février) : « Beaux jours perdus », poème de M. André Romane.

Le Monde Nouveau (mars) : « L'Europe et les Etats-Unis d'Amérique », par M. Mendelssohn-Bartholdy.

Revue de France (1er avril) : « Le Témoin », par M. Abel Hermant. — « L'affaire Schnœbelé », par M. Camille Vergniol. — « Glanes lamartiniennes », par M. Fleuriot de Langle.

Revue de Paris (1er avril). — « Primo de Rivera », par M. Pozzo di Borgo. — « Tableaux de Paris », par M. Albert Flament.

Revue des Deux Mondes (1er avril) : Correspondance inédite d'Ernest Lavisse avec le prince impérial — « La mort du maréchal Foch », par M. René Doumic.

L'Ermitage (avril) : « Anacréontique », par M. André Fontainas. — Vers de MM. Henry Charpentier, A. Lebey, R. Fernandat, etc. — « Auxerre, les Corniers et Jean de La Frémoire », par M. M. P. Boyé.

La Revue des Vivants (avril) : « Dernières lettres inédites » de Paul Verlaine, publiées par M. J. Rais. — « Foch », par M. le général Weygand et M. le commandant Ch. Bugnet. — « Fin du débat sur l'Alsace », par MM. H. de Jouvenel, le maréchal Lyautey et le chanoine Wendling.

CHARLES HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le cas Joseph Kessel (*Le Temps*, 7 mars ; *les Débats*, 28 février ; *l'Europe nouvelle*, 16 mars ; *Les Nouvelles littéraires*, 2 mars).

Il y a un *cas* Joseph Kessel, et ce *cas* me paraît tellement intéressant que je demande la permission de m'y attarder un instant. Le *cas* Joseph Kessel ne ressort pas précisément du domaine de la littérature, mais plutôt du domaine, assez voisin, de ce que M. Bernard Grasset appelle, si drôlement, *la chose littéraire.*

Goûté par un vaste public, choyé par la critique, adoré par les « bibliophiles », M. Joseph Kessel était un homme heureux auquel chacun de ses livres nouveaux apportait un surcroît de bénéfices et de considération. Or il vient de lui advenir une singulière aventure avec son dernier roman. Tandis que le public vient à lui de plus en plus nombreux et que Messieurs les bibliophiles se disputent à prix d'or les exemplaires de luxe et les premières éditions de sa *Belle de jour*, la critique unanime vient de lui tourner brutalement le dos en l'accablant d'aigres propos.

Comme il s'agit d'une des *gloires* jusqu'ici les plus incontes-

tées de la littérature française contemporaine, l'affaire vaut qu'on s'y arrête. Est-il possible que M. Joseph Kessel, si jeune encore, se soit vu brusquement abandonné par son génie ? Est-il possible qu'il ait d'un coup perdu l'immense talent qu'on se plaisait à lui reconnaître ?

Qu'on juge d'abord de la sévérité de la critique à l'égard de l'œuvre nouvelle de M. Joseph Kessel.

Passons tout d'abord la plume à M. Paul Souday, qui écritdans son feuilleton du **Temps** :

Belle de jour, de M. J Kessel, remporte un très vif succès, mais je ne puis dissimuler que c'est un peu un succès de scandale. On ne parle que de ce roman un peu partout, et toutes les belles dames qui rencontrent un critique lui demandent d'abord ce qu'il en pense. On s'arrangerait de n'en penser rien, mais le devoir professionnel s'impose. J'ai donc lu *Belle de jour*. Ce qui m'étonne premièrement, c'est que diverses personnes aient l'air de croire à une audace sans précédent. Ce sujet, évidemment des plus scabreux et des moins ragoûtants, n'est pas nouveau le moins du monde et M. J. Kessel n'a ni le mérite, si c'en est un, ni, si vous préférez, la responsabilité de l'invention.

Donc, l'héroïne de M. Kessel est une « Belle de jour » exactement de la même façon que Messaline était une belle de nuit. Si l'on pense à Freud, c'est que Freud est à la mode, mais lui non plus il n'a rien découvert en ce genre. M. Kessel prend soin d'invoquer le témoignage des médecins qui ont constaté des tares semblables. Ils en constatent depuis la plus haute antiquité. Il n'en résulte pas qu'il fût indiqué d'en tirer tout un roman, ni de l'aggraver par quelques complications adventices. Cette jeune femme de bonne bourgeoisie, qui s'engage toutes les après-midi dans un bouge infâme de la Suburre parisienne, ne relève que de la pathologie spéciale et ne comporte pas tant de développements littéraires : quelques vers satiriques suffisaient à Juvénal, et au public. M. Kessel veut nous persuader qu'elle aime néanmoins son mari, et parle de la mésintelligence du cœur et de la chair. Non ! Il ne s'agit ici que d'un cas morbide, anormal, exceptionnel, et non d'un phénomène psycho-physiologique d'intérêt général comme dans *Amour, terre inconnue*, de M. Martin Maurice, et il n'y a aucune analogie entre ces deux romans, bien que mon éminent confrère anglais Arnold Benett note dans l'*Evening Standard* qu'un critique sérieux (votre serviteur) aurait fait l'éloge de l'un et de l'autre. Erreur ! j'ai loué M. Martin Maurice, et je ne m'en dédis pas, d'abord pour cette raison que son roman est admirablement écrit. Mais je ne puis exprimer aucune admiration pour celui de M. Kessel, où il n'y a pas de style, et qui à la fin

tombe du manuel de psychiatrie dans le roman policier. Littérairement, c'est cela qui est immoral.

M. André Bellessort, dans son feuilleton du **Journal des Débats**, n'est pas plus tendre :

... J'avoue que les *Nuits de Princes* de M Kessel m'avaient fortement déçu : roman lâché, répétitions fatigantes, spectacles vulgaires et toujours des orgies violentes et ignobles. Il était vraiment inutile de faire en ce moment un pareil tableau des réfugiés russes. On me dit que M. Kessel travaillait pour le feuilleton. Je le regrettai. Aujourd'hui sa *Belle-de-Jour* est bien pire que *Les Nuits de Princes*. Si ce roman était signé d'un nom inconnu, je me garderais de le signaler, et je serais convaincu que l'auteur n'a cherché, en l'écrivant, qu'à satisfaire les amateurs de pornographie. Ils doivent être nombreux puisqu'on écrit tant pour eux. Mais nous faisons à M. Kessel l'honneur de penser que sa préface est sincère. « Je ne crois pas, dit-il, avoir passé la mesure permise à un écrivain qui ne s'est jamais servi de la luxure pour appâter le lecteur. » Eh bien ! nous pouvons lui assurer qu'il a passé cette mesure et de beaucoup. « Je n'ai point écrit de livre qui me soit plus cher, dit-il encore ; et je crois y avoir mis l'accent le plus humain. » Comme souvent un auteur apprécie mal ses propres œuvres : préférer *Belle de Jour* quand on a fait *Les cœurs purs* et *Nuits de Sibérie !* Croire qu'on a mis l'accent le plus humain dans un ouvrage qui est un défi au bon sens et à la propreté la plus élémentaire !

Et M. André Bellessort de conclure :

Voilà ce que fait aujourd'hui l'auteur des *Cœurs purs* ! Il appelle cela « exposer le drame de l'âme et de la chair ». Des médecins lui ont écrit qu'ils ont connu des Séverine. Certainement. Nous ne sommes pas médecins ; et nous avons connu des histoires pires que celle de Séverine. Ce n'est pas une raison pour les offrir au public et arrêter complaisamment le lecteur devant des tableaux ignominieux. L'erreur de M. Kessel est énorme. Il y a perdu presque tout son talent. Une récidive : je craindrais qu'il perdît l'intérêt qui s'attache à son nom.

Moins moraliste que M. Bellessort, usant d'arguments un peu différents, M. Gabriel Marcel, dans l'**Europe nouvelle**, n'est pas moins sévère dans son jugement :

Il faut d'abord rendre au livre de M. Kessel cette justice, qu'il se lit d'un trait avec une certaine passion qu'on n'est à la vérité peut-être pas très fier de *subir*. Ceci dit, je dois avouer que la qualité littéraire de l'ouvrage me paraît assez basse. Non qu'on ait, à mon sens, le moindre droit de reprocher à l'auteur d'avoir traité un sujet scabreux et

pénible. Le grief de pornographie, selon moi, du moins, ne supporte pas l'examen Mais, sans se placer aucunement au point de vue moral, il est permis de se demander si le rendement esthétique de ce sujet n'est pas, en fait, et ne devait pas être fatalement à peu près nul.

Après une rapide analyse de l'ouvrage, M. Gabriel Marcel termine ainsi :

Laissons de côté toute cette dernière partie qui n'est réellement pas défendable ; M. Kessel a-t-il montré comme il l'a voulu « *le divorce terrible entre le cœur et la chair, entre un vrai, immense et tendre amour et l'exigence implacable des sens* » ? Mais d'abord Pierre n'est qu'une figure de cire, et par là même l'amour de Séverine pour lui ne présente aucune réalité. Tout cela n'est que convention. Quant au reste, c'est-à-dire à l'aberration dont la malheureuse femme est victime, je me demande si elle ne présente pas un intérêt clinique de l'ordre d'une affection intra-utérine, par exemple.

Bien que cela ne soit plus exactement de mon « domaine », je ne résiste pas au désir de citer, pour compléter ma documentation, quelques lignes de l'article intitulé *Le romancier Kessel ou les espoirs trompés*, qu'un des très bons critiques de ce temps, M. René de Planhol, a publié dans sa *Nouvelle Lanterne*. M. de Planhol le proclame, nulle hardiesse ne l'effarouche, et s'il condamne *Belle de jour*, « ce n'est pas au nom de la morale », son métier ici n'est que « de juger la valeur esthétique des œuvres ».

Or, voici quelques-unes de ses appréciations :

Comme il arrive presque toujours, le langage de M. Kessel s'est corrompu en même temps que son inspiration. Lui qui usait naguère d'un style net et ferme, il passe maintenant à la platitude, à l'enflure, au galimatias.

. . . .

M. Kessel rivalise à merveille avec le père Dumas et Ponson du Terrail. Aussi bien, à le juger d'après *Belle de Jour*, on se serait trompé jusqu'à présent, et lui-même se serait trompé sur son talent et sa vocation. Alors qu'il vise à l'émotion, à la poésie, à la pensée, il s'avère excellemment doué pour le feuilleton populaire et le roman policier.

Dans ce genre illustré par les Montépin, les Jules Mary, les Zévaco, les derniers chapitres de *Belle de Jour* attestent la maîtrise de M. Kessel ; on ne peut en nier la réussite, qu'on apprécie plus ou moins selon l'estime qu'on accorde à cette espèce de littérature.

Lisons maintenant l'article à la fois sévère et nuancé de M. Edmond Jaloux dans **les Nouvelles littéraires :**

Le dernier roman de M. J. Kessel accuse à son tour cette tendance qu'ont beaucoup de jeunes écrivains à vouloir s'occuper de sexualité. Sexualité est peut-être un bien grand mot, si on l'applique à ce genre d'ouvrages. Il en est un qui vient plus naturellement à l'esprit : nous ne le prononcerons pas encore.

. . . .

Le livre de M. J. Kessel est d'ailleurs adroit, — trop adroit. Il s'est attaqué à un sujet hardi et il l'a traité, avouons-le, sans complaisance, je crois bien qu'il n'y a pas une peinture vraiment libre dans *Belle de Jour*.

. . . .

Non, le défaut du livre est dans la gratuité de son postulat ; M. Kessel insiste sur ce qui constitue à son point de vue le pathétique de son roman, c'est que *Belle de Jour* ne cesse pas d'aimer son mari

Le pathétique ne nous touche guère, car il est sans drame. Séverine cède paisiblement à sa pente secrète, et c'est tout. Si elle essaie de s'y dérober, c'est par peur. Il n'y a pas de pathétique sans lutte ; ici, la lutte est à peine esquissée. Il nous semble avoir simplement affaire à une nymphomane.

La fin du livre touche au mélodrame ; nous y retrouvons cette tendance au roman-feuilleton qui a déjà fait le succès de l'*Equipage* : vous savez, cette fameuse scène où le mari et l'amant sont dans le même avion.

Séverine finit par aimer un apache qui l'aime ; et cet amant, sur son conseil, doit tuer, avant qu'il ait parlé, un ami du mari qui a rencontré la jeune femme dans une maison de rendez-vous. Mais dans la bagarre, c'est le mari qui est dangereusement blessé.

C'est la fin du *Roi s'amuse* : le châtiment intervient en punissant surtout l'innocent, d'ailleurs, — comme il convient. Séverine vivra en face d'un mari paralysé ; croyez-vous que cela lui suffise ? Elle lui dira tout oui tout, et la vraie cause de sa paralysie, par conséquent. Ceci est proprement impossible et ne s'explique par rien. Si, par l'effet sur lequel se termine le livre de M. Kessel : « Trois ans ont passé. Séverine et Pierre vivent sur une petite plage très douce. Mais depuis que Séverine a parlé, elle n'a plus entendu la voix de Pierre. » Avouons-le, ce dernier trait est burlesque. Nous nous sommes embarqués avec Freud ; nous abordons avec Montépin.

Il faut être sévère envers M. J. Kessel. Il a écrit *la Steppe rouge*, il a écrit *les Captifs*, qui est un très beau roman ; il a écrit *les Cœurs purs*, qui sont d'admirables nouvelles ; il a eu des dons merveilleux ;

nous placions sur lui de grandes espérances et nous l'avons dit ; nous avons dit aussi nos craintes à son sujet ; nous les avons exprimées avec modération, ainsi qu'on doit le faire envers un écrivain jeune et qui a un avenir fragile devant lui, que l'on doit conseiller avec prudence et non désespérer en lui laissant douter de soi. Mais depuis, il y a eu *les Rois aveugles*, il y a eu *les Nuits de princes*. Il y a *Belle de Jour*. Il n'est plus nécessaire de prendre tant de précautions ; ce n'est pas le succès de M. Kessel qui est en danger, — et c'est pourquoi j'ai moins de scrupules à dire franchement ce que je pense ; c'est son talent littéraire.

De ces divers jugements, tous concordants pour l'essentiel, les lecteurs du *Mercure de France* rapprocheront encore celui de M. John Charpentier dont ils ont appris à connaître le goût très sûr et la parfaite pondération (1).

Du talent, commence M. John Charpentier, M. J. Kessel en a certes, et le talent de surcroît, qui plaît au public. Il aurait bien tort, au train actuel, de n'en pas profiter — et je ne lui reprocherais pas d'avoir écrit *Belle de Jour*, en vue du gros tirage, s'il ne prétendait s'être proposé de faire œuvre d'écrivain et de psychologue...

Après avoir parlé du dénouement « feuilletonesque » du récit, M. John Charpentier continue :

J'avoue n'être nullement convaincu par celui-ci qui me paraît aussi invraisemblable qu'arbitraire d'un bout à l'autre, et, à l'aisance près de la narration, manquer de toutes les qualités qui font les bons romans..... Non ! tout cela n'est pas sérieux, ni d'un niveau littéraire très élevé.

Il faut noter l'accord de tous les critiques que nous venons de citer, si divers d'opinions et de tempéraments, sur deux points : le livre de M. Joseph Kessel n'appartient pas à la littérature proprement dite, mais au roman-feuilleton, et, conformément aux lois du genre, il est fort mal écrit.

Cela n'empêchera pas, tout au contraire, le public de l'acheter ni la gent stupide des bibliophiles — pour la plupart collectionneurs incultes, mais snobs qui spéculent sur la valeur de la *chose littéraire* — d'en rechercher la première édition et les tirages de luxe.

Sans doute est-il bon qu'il en soit ainsi ?

Ce qui est intéressant, c'est de s'efforcer à comprendre comment

(1) *Mercure de France*, 15 avril, p. 417-418.

l'auteur d'un aussi mauvais ouvrage, d'un livre aussi misérablement pensé que pauvrement écrit, a pu faire illusion à la critique et passer quelque temps pour une des gloires les plus authentiques de la jeune littérature française.

Car tous les critiques se souviennent d'avoir dispensé des éloges à M. Joseph Kessel. M. Paul Souday avoue ses préférences pour la *Steppe rouge*, M. Bellessort pour les *Cœurs purs*, M. Edmond Jaloux pour les *Captifs*, M. René de Planhol pour l'*Equipage*.

Si M. Joseph Kessel est un enchanteur qui, à certains jours, a su les charmer, c'est que M. Joseph Kessel est un habile homme. C'est là sa qualité maîtresse. Il se plie à tous les genres et à tous les styles, mais, bien qu'il écrive, M. Joseph Kessel n'est pas un écrivain ; bien qu'il fasse de la littérature, il n'est pas, au sens habituel du mot, un littérateur. Rien de plus disparate que son œuvre ; on n'y trouve aucune unité, ni d'inspiration, ni de style. M. Kessel n'a pas de style ; peut-être même, par une suprême habileté, évite-t-il d'en avoir un. Chacun de ses livres semble être l'œuvre d'un auteur différent. Sa langue, toujours approximative et incertaine, rend à chaque fois un autre son, son inspiration multiforme n'obéit à aucune loi intérieure, elle se plie à toutes les influences extérieures. M. Joseph Kessel laisse l'impression d'être un fabricant très avisé, possédant un sens aigu des nécessités de l'heure et une connaissance approfondie des besoins du marché, auquel il sait fournir, au moment opportun, l'article susceptible de la plus grosse demande.

M. Joseph Kessel *n'a que faire des basses contingences de la littérature* ; il est un des grands industriels qui sont la gloire de notre époque, et comme tel nous lui devons honneur et admiration. Il les mérite.

GEORGES BATAULT.

MUSIQUE

Salle Pleyel : Orchestre symphonique de Paris. — Opéra-Comique : *la Fiancée vendue*, de Smétana ; *Riquet-à-la-Houppe*, poème de M. Gastambide, musique de M. Georges Hüe. — Opéra National : *le Mas*, pièce lyrique en trois actes de M. J. Canteloube. — *Le Poirier de Misère*, de M. Marcel Delannoy.

Les débuts de cette saison n'ont pas été très palpitants. On en tira cet avantage de pouvoir sans trop de remords soigner de

petites grippes successives auxquelles, encore que déprimantes, leur peu de gravité permettait la récidive. C'est du moins ce que j'ai dû faire et je m'en réjouissais presque en lisant les programmes annoncés. Nous possédons maintenant dix Grands Concerts symphoniques et ils semblent s'évertuer à jouer tous à peu près la même chose. On dirait une sorte de concours entre leurs chefs et ceux ci croissent et multiplient. L'**Orchestre Symphonique de Paris**, nouveau-né de la Salle Pleyel, en occupe trois à soi tout seul. La renommée de M. Ansermet est depuis longtemps établie et je n'eus point l'occasion d'y écouter M. Cortot diriger. J'y fis par contre connaissance avec M. Fourestier qui est visiblement pavé des meilleures intentions. On sent que pour lui ce n'est pas un mince labeur que d'interpréter une pièce orchestrale. On éprouve (oh ! combien !) qu'il en dissèque la partition par le menu, par le menuïssime, découpant les plus ténus fils de l'écheveau des timbres en quatre, en seize, en quarante-huit, amoncelant minutieusement le chichi d'effets tarabiscotés, malingres, enrayant, coupant tout élan. Il s'ensuit que ce qu'il dirige prend un petit air constipé quelquefois assez rigolo, mais souvent bien désagréable et qui, dans les deux cas, caricature tout bonnement l'ouvrage ainsi torturé. La *Symphonie italienne* de Mendelssohn, qui est sa plus verveuse et sa mieux réussie, en souffrit immodérément. C'est d'outre-Rhin que nous envahit ce virtuosisme de l'orchestre qui, grâce à la pondérabilité de la profondeur bien connue de nos voisins (*deutsche Tiefe*) devint d'emblée chez eux cabotinisme. Et l'épidémie paraît gagner jusqu'aux exécutants. J'ouïs un jour, c'était pourtant chez M. Straram, un hautboïste qui, dans l'introduction rustique de la *Scène aux Champs*, agrémentait sa partie de subtilités tellement alambiquées qu'il semblait près de s'évanouir en déliquescence. La simple lecture du programme de la *Fantastique*, rédigé par l'auteur en personne, lui eût appris qu'il s'agissait en cet endroit de « deux pâtres qui dialoguent un ranz des vaches » et non pas de deux premiers prix de Conservatoire se tortillant en fignolages. Le *rubato* orchestral ne date que de Liszt et Wagner, qui écrivirent en conséquence. Non seulement les classiques, qu'il défigure, mais Berlioz, en doivent être préservés. Qu'on se rappelle le commun séjour de Berlioz et Wagner à Londres en qualité de chefs d'orchestre. Berlioz écrivait à des amis parisiens : « Wagner

dirige tout en *rubato*. C'est absurde ! » Et Wagner : « Berlioz dirige comme un métronome. » La conclusion découle de soi-même et irrécusablement. En général, nos chefs dirigent fort bien les œuvres modernes, mais les classiques, et en y ajoutant Berlioz, pâtissent trop souvent de cette tendance à y insérer des effets dont aucune indication n'existe. Qu'ils se persuadent, et tout spécialement M. Fourestier, que le mieux est parfois l'ennemi du bien, — surtout lorsque ce mieux est arbitraire.

La grippe, cette année, fut tenace et sournoise. Après m'avoir turlupiné au cours de sept à huit semaines à la façon d'un chat harcelant indolemment la souris sans défense et feignant de lui octroyer merci, elle s'est déchaînée rageusement pendant un mois encore. J'avais à peine griffonné les quelques lignes qui précèdent qu'elle s'installa brutalement sous mon crâne éberlué, qui onques ne connut la moindre céphalalgie, doublée d'une toux suffocante propre à me faire expulser illico de tous théâtres ou concerts où j'aurais eu l'audace d'en risquer le scandale. Je me souviendrai de cet hiver. Je ne suis d'ailleurs pas le seul. Il est sans doute un peu tard pour parler de **la Fiancée vendue**, mais cet ouvrage soulève un cas assez intéressant. Nos amis tchécoslovaques ont voulu célébrer le dixième anniversaire de leur indépendance en nous révélant l'œuvre la plus fameuse et la plus populaire de leur musicien national. Ils la classent au rang des chefs-d'œuvre et Smétana est comparé chez eux couramment à Mozart. Il y a évidemment dans ces avis une part importante de sentimentalité patriotique. Pour la Bohême sous le joug autrichien, Bedrich Smétana a été ce que fut Verdi pour l'Italie sous la même oppression. Il incarna l'affranchissement de la terre natale et il en a chanté les fastes et les légendes. Mais, à l'égard de son art, ces nobles aspirations sont secondaires et ne valent que par la manière dont ils les traduisit musicalement. Il faut bien l'avouer, la musique de Smétana ne porte pas spécifiquement la marque du génie Elle accuse un métier solide, un talent certes magistral, une parfaite probité. Même aux limites extrêmes de l'ingénuité, l'inspiration n'y est jamais insignifiante. Elle est souvent gracieuse, spirituelle, savoureuse, avec des échappées d'effluves autochtones, à vrai dire, un peu discrets pour nous. Une macération séculaire dans l'organisme du Saint-Empire a notablement contaminé de germanisme le folklore tchécoslave. A nos oreilles, il ne

se distingue guère de l'allemand du sud que par des velléités ou des nuances surtout rythmiques, et l'ombre de Schubert plane inécartablement sur tout l'œuvre de Smétana. C'était peut-être un peu tard pour procéder aussi fidèlement du doux maître viennois, de qui l'inspiration, d'ailleurs, est largement mâtinée de slavisme et de magyarisme, mais la personnalité de Smétana pourtant n'en est point annihilée. Elle demeure réelle et fréquemment captivante en sa sincérité naïve. *La Fiancée vendue* est, en somme, une partition charmante, qui repose agréablement des idiotes fadeurs et du clinquant grossier dont le vérisme transalpin nous écœure. Ce n'est cependant pas un chef-d'œuvre. Et c'est ici que se pose ce curieux et troublant problème. Pourquoi des peuples aussi naturellement et profondément musiciens que les Tchécoslovaques, les Hongrois, les Scandinaves, les Espagnols, chez qui la chanson populaire jaillit comme un flot dru de toutes les lèvres ou ruisselle sur les violes et tympanons ; où les forêts, les cités et villages résonnent, le soir et les dimanches, là de chœurs harmonieux formés de voix justes et imperturbables, là de guitares, de danses et sérénades ; où la musique enfin sourd par tous les pores de la vie nationale, pourquoi ces peuples n'ont-ils jamais produit de génies et de chefs-d'œuvre musicaux complets ? C'est sans doute que l'art accompli est le fruit d'un long passé de culture d'où seul peut naître et se cristalliser peu à peu l'objectivité de cet art. Et il semble que l'instinct dont sont faits les particularisme nationaux soit plus ou moins incompatible avec le chef-d'œuve. La condition de celui-ci est l'équilibre de la sensibilité et de l'intelligence. Cet instinct apporte à l'œuvre d'art un élément sentimental ou pittoresque étroitement particulier prédominant, et qui y prédomine parce que l'idéal intellectuel apollinien est le tout inconscient résultat d'un passé de culture millénaire à quoi ces peuples n'ont participé que peu ou sur le tard. En réalité, une musique étroitement nationale est un art de seconde zone, subjectif, aisément étriqué, borné et rétréci dans sa portée Et, malgré l'influence germanique qu'il a subie, le folklore conserve dans la musique tchécoslovaque un rôle prépondérant. Les Russes, qui sont probablement le peuple le plus génial de l'univers (ce qui ne veut pas dire le plus intelligent), n'ont pas peu gagné au contact avec la culture occidentale auquel les circonstances ont obligé leurs musiciens. L'évolution de leur art

marche à pas de géant, et pourtant il s'écoulera peut-être plus d'un siècle avant qu'il aboutisse à l'équivalent d'un Josquin, d'un Bach, d'un Mozart et d'un Wagner. On a beaucoup parlé depuis quelque temps de musique « française ». Gardons-nous de *vouloir* en faire. La nôtre le sera toujours inévitablement, mais moins il y paraîtra et mieux elle en vaudra. On n'a vraiment pas le droit de passer sous silence l'interprétation de *la Fiancée vendue*. Elle a été de qualité peu commune. La troupe de notre Opéra-Comique fut toujours et continue d'être une homogénéité exceptionnelle et on ne saurait guère qui excepter des compliments. Mlle Féraldy s'y distingua pourtant, comme, au surplus, naguère dans *la Dame blanche*, par sa voix délicieuse et un jeu naturel, plein de grâce et d'esprit, qui vivait passionnément l'aventure de la jolie fiancée Marienka. La mise en scène fut tout à fait remarquable. Quelques-uns l'ont estimée conventionnelle. Mais tout est convention au théâtre lyrique, à commencer par parler et converser en chantant. Les gestes et groupements des personnages étaient réglés avec le tact le plus sûr, et jusqu'à leur aspect. On ne pouvait vraiment qu'admirer l'art avec lequel, entre autres, une jeune artiste toute fraîche émoulue du Conservatoire, Mlle Lebard, s'était composé le maintien, la face et la gravité attentive d'une paysanne déjà sur le retour, maman de la fiancée qui s'imagine être vendue. C'était saisissant de vérité intelligente. Notre Opéra-Comique fut moins heureux à tous égards avec **Riquet-à-la Houppe** où, auprès de M. Georges Huë, compositeur, on retrouvait le M. Raoul Gastambide qui tripatouilla jadis balourdement la *Graziella* de Lamartine en compagnie de M. Henri Cain, Prince du librettisme aux niaiseries pyramidales. M. Gastambide était à bonne école et il a profité des leçons d'un tel collaborateur. Il s'y montre même en progrès et son ostracéisme natif accoucha cette fois de cette perle : « De l'hymen je veux boire la coupe — Et j'épouse Riquet-à-la-Houppe ! » Inclinons-nous et tirons l'échelle, car le reste est à l'avenant. Quant à M. Georges Huë, qui n'eut jamais beaucoup d'idées, quoique avec un petit talent d'une impersonnalité distinguée, il n'a même plus de talent et plus d'idées du tout. C'était navrant.

Si le mécénat eut et peut encore avoir son utilité, il n'est pas toujours dépourvu d'inconvénients et de déboires. La munificence de l'éditeur Heugel a fondé un prix de 100.000 francs dé-

cernable tous les quatre ans à la meilleure partition inédite destinée au théâtre lyrique. Cet apétissant gros lot échut un peu avant la guerre à M. Canteloube pour un ouvrage intitulé **le Mas**, élu par un jury composé de musiciens professionnels et des directeurs de nos deux scènes subventionnées. On se demande avec terreur ce que pouvaient bien valoir les envois présentés par les candidats évincés. Ce *Mas* fut écrit, paraît-il, de 1911 à 1913, mais il y eût pu dater de quarante ou cinquante ans plus tôt ou de dix ans plus tard sans qu'on ait la plus fugace possibilité de s'en apercevoir. Il est péremptoirement inclassable, insituable et indatable ! La notice d' « avant-première » encartée dans la partition nous apprend que M. « Canteloube considère la musique comme un moyen d'expression et non comme une fin ». Cela, on s'en aperçoit. Est ce véritablement de la musique que cet amas de notes où harmonie, mélodie et rythme n'offrent pas un instant le plus infinitésimal intérêt, et où, d'un bout à l'autre, tout comme chez M. Bruneau, on attend quelque chose qui n'arrive jamais ? L'inspiration est quasiment inexistante et les chansons ou danses populaires insérées parmi ce fatras sont d'une banalité rythmique et mélodique invraisemblable. En vérité, c'est le néant. Et ce « moyen » inane « exprime » par surcroît un livret puéril, perpétré lui-aussi par M. Canteloube, qui prône gauchement l'amour du sol, du domaine familial, bref du « mas », lequel finit par reconquérir ici un jeune paysan qu'avait d'abord séduit la ville. Que M. Canteloube ne prêche-t il d'exemple ? On prétend que l'agriculture manque de bras. Avec les 100.000 francs de son prix, M. Canteloube ne pourrait-il se payer quelque mas et ne plus jamais faire de musique ? Tout le monde y aurait bénéfice, y compris lui qui s'en épargnerait le ridicule. Et c'est ainsi que les meilleurs desseins sont trahis et que la plus puissante de nos maisons d'édition musicale perd à la fois son temps et son argent sans profit pour notre art. Ce pendant, nous abandonnons aux Hollandais le soin de publier — fort mal — l'œuvre entier de notre Josquin ; nous attendons toujours les œuvres complètes de Couperin, de Méhul et de Boieldieu qui, s'ils étaient nés outre-Rhin, seraient depuis un demi-siècle au moins somptueusement gravées, et les tablatures intraduites de nos vieux luthistes conservent leur secret dans la poussière de nos bibliothèques. Sans compter tout ce dont une musicographie sérieuse et scientifique

pourrait, avec un tel appui, enrichir notre culture musicale et seconder dignement ce qu'on a baptisé « le service de la propagande ».

Il y longtemps que je me proposais de revenir sur **le Poirier de Misère**, et je l'aurais déjà fait sans la grippe. Lors de sa représentation à l'Opéra-Comique, j'en avais dit quelques mots élogieux et M. Marcel Delannoy, son auteur, avait cru devoir m'en remercier, tandis que c'était moi qui lui devais des excuses pour la brièveté de ce jugement sommaire et l'insuffisance de mon examen de son œuvre. Heureusement que j'ai l'habitude de relire, — (on n'a pas lu ce qu'on n'a pas relu,) — et de m'aider désormais spontanément de l'analyse, dont le nom seul donne mal à la tête aux imbéciles, et qui reste la clef de toute beauté objective. J'avais avancé que la personnalité mélodique du jeune musicien, d'abord un peu indécise, se précisait toujours davantage avec une verdeur singulière. En effet, elle se précise à l'épreuve, et avec une acuité qui me rend tout confus. J'en avais agi envers M. Delannoy comme M. Cocteau à l'endroit de Wagner, en appliquant à son inspiration l'indécision de ma propre impression première. Et, non seulement dans sa mélodie, mais dans tout son art, il n'est guère de personnalité plus tranchée, plus totale. On procède généralement de quelqu'un, au moins par quelque point, et cependant on serait très embarrassé de dépister ici de qui pourrait bien procéder une originalité si forte, sinon, par certains côtés, de Bach et de Mozart, de ces maîtres lointains et toujours proches, qui sont la substance même de l'art musical. Mais pas le moindre atome wagnérien, debussyste, stravinskyste ou schœnbergoïdal. L'harmonie du *Poirier de Misère* est des plus hardies et des plus incisivement personnelles. Elle utilise instinctivement les degrés les plus élevés de la résonnance naturelle, en particulier les harmoniques 13, 17 et 19, et on est stupéfait, à l'analyse, de l'aisance et de la logique de leur intervention dans l'agrégat des accords et l'entrelacs polyphonique. A cet égard, la partition tout entière est une sorte de miracle d'intuition géniale. C'est là ce qui ne s'apprend pas. Et la polyphonie, d'une maitrise verveuse étourdissante, en acquiert une merveilleuse richesse et, parfois, comme dans l'épisode des « Amants » et la péroraison de l'œuvre, un charme exquis et une saveur inconnue. Enfin il y a ici du souffle et de la puissance

comme depuis bien longtemps nous n'en connûmes. Le jeu libre des leitmotifs assure un développement d'une cohésion désinvolte où tout est traité en pleine pâte, sans léchage ni repentirs, sans morcellement ni raccords, sans un trou. Le chœur initial du dernier acte est d'un essor grandiose et âpre qui s'épanouit formidable. Le final du second n'est comparable qu'à celui du même acte des *Maîtres-Chanteurs* et le *fugato* qui l'achève est loin de le céder en quoi que ce puisse être à son célèbre devancier. J'ignore si M. Delannoy a atteint la trentaine. Il le paraît à peine. Et il est presque inconcevable qu'un musicien si jeune ait écrit une telle partition, qui frise de bien près le chef-d'œuvre. Je ne sais quelle pusillanimité m'arrête de lui en reconnaître nettement le titre, si ce n'est peut-être à cause du maniement des timbres, où M. Delannoy a besoin de se perfectionner. Mais l'orchestration n'est pas plus la musique que le costume du bon faiseur n'est la femme. C'est l'une ou l'autre toute nue qui seule importe. L'orchestre de *Pénélope* n'empêche pas sa musique d'être un chef-d'œuvre. Il faut retenir le nom de M. Marcel Delannoy. On peut augurer sans crainte qu'il deviendra l'un de nos grands musiciens. J'écrivais la même chose en 1903 à propos de M. Maurice Ravel, et ce m'est une joie d'en saluer aujourd'hui un jeune artiste aussi remarquable par ses dons que sympathique pour la franchise et la modestie de son caractère. Car, à l'instar de notre Gabriel Fauré, M. Delannoy ne se « gobe » pas, *rara avis*, et il n'est jaloux de personne. Il cherche simplement, sincèrement sa voie avec un ardent amour de son art.

JEAN MARNOLD.

ARCHEOLOGIE

Fernand Benoît : *Les Baux*, Henri Laurens. — Fernand Thibaudet : *Cluny*, Emile-Paul, frères.

Les Baux sont un des endroits les plus anciens de la Provence, une citée fortifiée, morte maintenant qui a vu bien des aventures. Elle s'élève sur un des derniers contreforts des Alpes dans un paysage chaotique, coupé de ravins, hérissé de hauteurs et non loin duquel on trouve la Camargue et Les Saintes-Maries de la Mer, qu'embaume encore la légende des origines chrétiennes. Le pays des Baux tire son nom de la con-

figuration du sol, et désigne en langue provençale un escarpement rocheux en forme d'éperon ; on trouve, aux environs des Baux, des traces de fortifications et habitations préhistoriques. Se succédèrent aux Baux l'occupation gauloise, romaine, wisigote, les Maures et le premier établissement féodal, dont l'origine remonterait au roi Balthazar, un des trois Mages de la Bible ; de là les armes parlantes du lieu, « de gueules à une comète à 16 raies d'argent,et la devise : « au hazard Balthazar ». Nous n'indiquerons pas la suite des seigneurs qui se succédèrent aux Baux ; l'endroit, par sa situation même, ses fortifications, le château qu'on y éleva, était devenu ville refuge et eut à batailler avec les Catalans et les Comtes de Provence. En 1426 mourut la dernière descendante des Baux, Alice, comtesse d'Aveline, qui les légua à son plus proche parent, Andréa. Louis III d'Anjou, Comte de Provence, n'acceptant pas ce legs, confisqua la baronnie Les Baux. Plus tard, le roi René en fit don viager à sa femme, Jeanne de Laval (1459) ; la baronnie fut réunie à la France, mais la ville, n'acceptant pas la situation, se souleva. Le sire de Baudricourt fut chargé par Louis XI de réprimer la révolte ; le château fut d'abord démoli, les remparts, d'abord abattus, se relevèrent ensuite et les Baux devinrent une baronnie royale, dont on fit ensuite un apanage. Plus tard, Louis XII en fit don à un de ses familiers, frère Bernardin de Baux, personnage curieux qui s'était distingué au cours des guerres contre les Turcs et la république de Gênes. Ces biens échurent ensuite à François Ier, lequel créa Baron des Baux, en 1528, le Connétable de Montmorency, personnage curieux qui posséda Chantilly, Ecouen, Chateaubriant, etc., servit sous quatre rois et fut tué à la bataille de Saint-Denis, contre les Huguenots. Le protestantisme avait d'ailleurs fait son apparition aux Baux, où il devait jouer un rôle assez important par la suite ; on sait en effet qu'il y eut aux Baux une église réformée. En 1562, les religionnaires s'emparèrent de la ville, pillèrent le château, en brûlèrent les meubles et profanèrent la chapelle de Sainte-Catherine, dont ils jetèrent les ornements dans une citerne voisine. Sous Louis XIII, les habitants des Baux prirent parti contre le roi et donnèrent asile à des mécontents qui s'étaient opposés à des édits relatifs à l'administration de la Provence ; et Richelieu fit démanteler la ville si obstinément rebelle.

C'est d'ailleurs un des derniers épisodes intéressants de l'histoire des Baux, sur laquelle nous n'avons donné que quelques indications et qui passèrent au prince de Monaco. La Révolution porta le dernier coup à la puissance de la ville, qui jusqu'à cette époque comprenait, outre l'endroit principal, les communes de Maussane, Mouriès, le Paradou. Les Baux, isolés sur leur montagne et dépouillés des vallées fertiles, en dehors de la nouvelle route qui dessert les communautés nées des étangs desséchés, apparaissent comme une ville périmée, riche d'histoire et d'art. Le château féodal occupait l'angle Nord-Est du plateau; il en reste le mur d'enceinte, les tours (Paravelle et Sentinelle-de-Coye), le donjon et la tour Sarrasine, appelée aussi tour de Saladin, qui ont gardé les traces de meurtrières et de créneaux. Un fossé d'une grande profondeur barrait l'accès ouest de la forteresse du côté de la ville. Le château d'habitation s'appuyait à l'est sur un escarpement rocheux qui supporte le donjon.

On sait qu'il fut démantelé en 1632 par ordre de Richelieu ; il porte la trace de plusieurs reconstructions. Du logis d'habitation il ne subsiste que deux galeries, dont l'une est percée d'une poterne donnant sur l'ancien fossé. D'intéressants détails nous sont restés sur les tapisseries qui ornaient les diverses salles du logis; des renseignements nous sont encore fournis sur la disposition intérieure du donjon. La partie basse était voûtée en ogive mais les étages se trouvaient séparés par des plafonds qui se sont écroulés, tant qu'il n'y reste que des cheminées accrochées à la muraille.

Le château des Baux possédait également une chapelle et dans la ville se trouvaient plusieurs églises et sanctuaires. Le texte de M. Fernand Benoît en donne une longue énumération ; la principale était Saint-Vincent, dont le volume en donne une curieuse description.

De beaux hôtels et constructions diverses ont existé aux Baux, dont les caves s'étendaient même sous les rues; on peut citer l'hôtel des Porcellets, de Manville, de la Tour du Braux, qui sert maintenant de Musée lapidaire et remonte au XIVe siècle. La Renaissance a décoré d'ailleurs de nombreux immeubles dans la ville ; l'un d'eux, l'hôtel Brisson-Peyre, porte la devise calviniste — *Post Tenebras Lux*, — et servit longtemps aux réunions des Calvinistes. Parmi ces habitations désuètes, il faut surtout remarquer le luxe des cheminées souvent accrochées à un pan de mur

(de même qu'au château) et qui subsistent seules bien souvent dans l'effondrement de l'immeuble. L'Hôtel de Ville construit au XVIIe siècle possède des salles curieuses ; dans la ville basse sont encore d intéressantes habitations et chapelles qui n'ont pas la valeur de ce que possède la ville haute.

La ville basse a été singulièrement enlaidie par l'édification d'une arène pour les Courses de Taureaux, qui attire les populations des alentours ; c'est la lèpre moderne qui vient contaminer les vestiges du passé.

Les Baux sont déserts depuis l'époque moderne ; la population les a abandonnés pour descendre dans les plaines voisines, et ce n'est plus maintenant qu'un grand musée d'architecture et d'art, la ville morte dans toute l'acception du terme.

Le petit volume de M. Fernand Benoît est d'ailleurs intéressant à lire et la librairie Laurens l'a fait accompagner d'une très curieuse illustration.

Dans le *Portrait de la France*, M. Albert Thibaudet a publié un petit livre sur **Cluny**. M. Albert Thibaudet connaît abondamment l'endroit où il est né et où il fréquente depuis des années. Il en donne la physionomie actuelle, mais je dois dire que toute la partie historique se trouve plutôt négligée, je veux dire qu'elle n'occupe en somme qu'un chapitre au milieu du livre, où il nous montre la vieille église abbatiale détruite par la Révolution et qu'on dépeçait encore sous Napoléon Ier; l'autodafé des Chartes du monastère dura plusieurs jours. Quelques détails sont encore donnés sur les monuments conventuels, sur l'hôtel de ville qui est l'ancienne résidence des abbés, et ne date que d'époque moderne. — Le livre de M. Albert Thibaudet se perd pour le reste en dissertations nombreuses, qui ne sont pas désagréables à lire; mais l'histoire et l'archéologie en somme s'y trouvent un peu trop écourtées.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

La poterie à l'époque du Renne. — Ascendance quaternaire du masque néolithique sans bouche. — A l'exemple de M. Peyrony.

La poterie à l'époque du Renne. — On sait qu'une des principales objections faites à l'authenticité de Glozel était

l'impossibilité de recueillir dans un même milieu archéologique des ossements de Renne et de la poterie.

Cependant à ce credo d'une petite chapelle en France, prête à lancer l'excommunication contre toute découverte qui ne concorderait pas avec un principe aussi solennellement pré-établi, les préhistoriens belges avaient déjà opposé des constatations formelles.

Et Déchelette, par souci d'objectivité, avait donné, après les explications (mélange de plusieurs niveaux, action d'animaux fouisseurs) alléguées en toutes circonstances par ceux que gênent la coexistence du Renne et de la céramique, l'opinion différente des préhistoriens de la Belgique :

Sans doute de prétendues trouvailles céramiques ont été signalées çà et là, surtout au début des recherches, dans le remplissage de nos grottes quaternaires, mais chaque fois qu'il a été possible de contrôler les faits, on a reconnu nettement que la présence de la poterie dans un milieu paléolithique provenait soit du mélange de plusieurs niveaux, soit de la présence d'une sépulture néolithique dans un dépôt antérieur, soit de l'intervention des animaux fouisseurs.

Les observations s'appliquent aux stations françaises et anglaises, mais, de l'avis unanime des préhistoriens de la Belgique, les habitants de cette région auraient connu l'industrie fictile dès l'époque glyptique et même dès la première phase de cette époque. Telle est l'opinion émise de bonne heure par M. Dupont et défendue après lui par MM. Rutot, Fraipont, Engerrand, A. de Loë et d'autres encore. Nous ne saurions récuser le témoignage si affirmatif d'observateurs autorisés, lorsqu'ils déclarent avoir acquis la conviction que les dessous de diverses stations et notamment d'Engis de Spy et du Petit-Modane faisaient partie intégrante de couches paléolithiques, sans que l'hypothèse de quelque remaniement puisse être soutenue. Le problème de la poterie quaternaire comporterait donc une solution complexe, comme un grand nombre de questions ethnographiques. La céramique aurait été connue des habitants de la Belgique dès les temps éburnéens, alors qu'à la même époque les tribus périgourdines et pyrénéennes n'en faisaient point usage. Ce ne pouvait être par simple ignorance, car la similitude de l'outillage industriel est telle de part et d'autre qu'elle implique l'existence de relations plus ou moins directes entre les riverains de la Vézère et ceux des vallées de la Meuse et de la Lesse.

La poterie attribuée en Belgique à l'époque du Renne est d'une pâte grossière et mal cuite. On n'en possède pas de vases entiers, mais de

simples fragments qui semblent avoir appartenu à de grands bols évasés à fond plat (1).

Ensuite, parlant de la sépulture de Spy, Déchelette donne à nouveau certaines indications, qui ne laissent aucun doute sur l'existence de la poterie à l'époque paléolithique :

La sépulture reposait immédiatement sur la couche moustérienne. Son âge paléolithique ne saurait être contesté : la stratification n'indiquait en effet aucun remaniement, bien que des fragments céramiques aient apparu au niveau moyen. Nous avons vu que la poterie n'était probablement pas inconnue des chasseurs de rennes occupant le territoire belge La couche moyenne, au témoignage des inventeurs, formait au dessus des ossements humains une chape brécheuse compacte, résistant au choc du marteau (2).

Malgré tout, en France, la plupart des fouilleurs, craignant les foudres officielles des « préhistoriens en chambre », se le tenaient pour dit : on ne devait pas trouver de poterie dans l'étage du renne.

Et aujourd'hui, lorsque l'un d'eux se hasarde à mentionner une trouvaille de ce genre, il faut voir avec quelles précautions ! C'est fort « malencontreux » , et il s'en excuse.

Contre un de ces crânes, nous dit le Dr Henri Martin dans son article sur « *La Frise sculptée et l'atelier solutréen du Roc (Charente)* », j'ai trouvé *malencontreusement* (c'est moi qui souligne) un fragment de poterie d'aspect assez grossier. Je connais d'avance l'objection qui sera faite : la poterie paléolithique n'existe pas. Mais les ossements du Renne existaient auprès de nos squelettes, et ceux-ci ne seront pas contestés (3).

Bien que timidement, les faits *malencontreux* oseraient-ils déjà se mesurer aux dogmes officiels de la préhistoire ? Et faudra-t-il reviser bientôt d'aussi belles théories ?

Dr A. M.

§

Ascendance quaternaire du masque néolithique sans bouche. — Comme pour l'écriture, la théorie classique place en Orient l'origine du masque sans bouche.

(1) *Manuel d'Archéologie*, Joseph Déchelette, pages 170 et 171.
(2) *Manuel d'Archéologie*, page 280.
(3) *La Frise sculptée et l'atelier solutréen du Roc (Charente)*. In *Archives de l'Institut de Paléontologie humaine*, Masson, 1929 (page 13).

Joseph Déchelette, qui s'en est fait l'interprète, nous dit que ces représentations se propagent « des côtes de l'Asie Mineure et de l'Archipel aux Iles Britanniques par la Péninsule Ibérique et par la Gaule, c'est-à-dire en suivant une très ancienne voie maritime du commerce européen ».

Seul, M. Salomon Reinach, après avoir constaté avec M. de Quatrefages « l'analogie de ces curieux spécimens de la céramique primitive (seconde cité d'Hissarlik) avec les sculptures des grottes de la Marne », avait établi que la connexité des antiquités occidentales et égéennes tenait au contraire à un courant de civilisation allant primitivement de l'Occident à l'Orient.

Les découvertes de Glozel, se plaçant au Néolithique I, avant la disparition du Renne du Centre de la France, vinrent tout à coup apporter une éclatante confirmation à la thèse illustre du *Mirage Oriental*.

Bien plus, le masque sans bouche remonte, en France, aux temps quaternaires.

Il apparaît nettement sur la *figurine à la Capuche de Brassempouy* (fig.)

Cette pièce d'ivoire est une sculpture en ronde bosse dont le fini ne permet pas de supposer que l'absence de bouche (1) n'est due qu'à un oubli de l'artiste.

Voici d'ailleurs la description qu'en donnent Piette et de Laporterie :

Tête ayant une coiffure qui rappelle la perruque égyptienne, mais en diffère en ce qu'elle forme par devant des plis drapés qui encadrent la figure. Col allongé.

Front large et bas ; yeux allongés, légèrement obliques. Visage triangulaire. Nez droit, long aplati, étroit. Menton saillant et pointu. *La bouche n'est pas indiquée.*

Et ils ajoutent :

Les quatre dernières statuettes que nous venons de décrire représentent des individus qui appartiennent à une race très différente de celle

(1) Avant d'insister sur cette particularité, nous avons tenu à nous rendre compte *sur l'original même*, actuellement à Saint-Germain, de l'absence complète, *volontaire*, de toute figuration de l'orifice buccal.

Il est vraiment curieux qu'un préhistorien aussi méticuleux que l'était M. J. Déchelette ne l'ait pas signalée, alors qu'il s'y étendait longuement au sujet des représentations néolithiques !

à gibbosités graisseuses. Ils font partie d'un autre groupe humain plus voisin du nôtre (1)....

Nous ne recherchons pas ici à quelles idées, magiques ou funéraires, semble avoir obéi l'artiste quaternaire qui sculpta ce merveilleux chef-d'œuvre qu'est la *figurine à la capuche.*

Nous avons simplement voulu montrer à nouveau. par l'ascendance quaternaire du masque néolithique sans bouche, qu'une longue évolution humaine s'est produite sur notre sol, *sans hiatus et sans apports étrangers.*

D[r] A. MORLET.

§

A l'exemple de M. Peyrony.— M. Foat, l'archéologue anglais bien connu, qui fit l'année dernière un long séjour d'études dans la région des Eyzies, nous adresse la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

C'est avec un vif intérêt. mais sans trop de surprise, que je lis dans le *Mercure de France* du 15 avril la reproduction des deux lettres de M. Peyrony à M. Hauser, à qui il vendait les plus belles pièces des fouilles de la région des Eyzies.

Voilà qui m'explique plusieurs observations que j'ai eu l'occasion de faire là-bas, l'année dernière. Les gens des Eyzies, en annonçant une trouvaille préhistorique, parlaient toujours de son *prix*. Des agriculteurs venaient me trouver à l'hôtel pour me montrer des objets exhumés de leurs champs. Je m'intéressais naturellement à leur valeur... mais à leur valeur archéologique et je rendais les pièces avec mes compliments pour l'intérêt scientifique qu'elles présentaient.

L'étonnement désappointé, la gêne même de ces gens à la fin de nos entrevues restaient pour moi un mystère... N'avais-je pas loué assez leurs belles trouvailles ? Je me le demandais anxieusement.

Maintenant tout s'explique. Ce n'était pas louer qu'il fallait.. mais acheter ! Les paysans des Eyzies suivaient l'exemple de M. Peyrony, à qui le commerce des antiquités préhistoriques de la Dordogne a si bien réussi !

Aussi, quelle inquiétude quand les belles découvertes de Glozel devinrent célèbres !... Glozel n'allait-il pas gâter les affaires de la région périgourdine en concurrençant *l'ancienne marque déposée* ?

« Voulez-vous percer l'énigme de Glozel ? mettait, en exergue des cartes postales-réclame qu'il faisait distribuer *à Vichy même*, M. Pey-

(1) *Les Fouilles de Brassempouy en 1894.* BSA. 1894 ; pages 646 et 647.

rony, président du *Syndicat d'initiative*. Visitez *Les Eyzies* (Dordogne), centre de toutes les civilisations de l'Age de la pierre. »

Oui, vraiment, tout s'explique...

Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, etc.

F.-W. G. FOAT.
D. Lit., M. A.
(Univ. Col. Lond.)

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'anniversaire des adieux de Samain à la vie. — C'était au printemps de 1899. Albert Samain avait publié ses deux premiers volumes de vers ; il était atteint aux sources de la vie, et selon l'expression tragique de son biographe, M. Bocquet, « il commençait à mourir ». Ses amis pensèrent qu'un séjour en Provence serait favorable à sa santé et l'emmenèrent à Villefranche-sur-Mer. Il aimait les fleurs et il s'éveilla un matin dans un pays où l'on ne connaît pas le blé et les betteraves, où l'on ne cultive que les œillets, les roses, les violettes, les mimosas, les giroflées, où l'œil jouit de tous les coloris de la flore la plus riche de France, sous le ciel le plus doux et le plus bleu.

Quelle joie ce fut pour le poète qui disait : « Quand je me sens devenir pessimiste, je regarde une rose. »

Ruskin, dessinant une carte de France, marque par des chiffres les Bretons, les Burgondes, et il ajoute : « Je crois que le mieux est d'indiquer la Provence comme semée de roses. » C'est là que l'auteur du *Jardin de l'Infante* allait vivre au bon soleil.

Il habitait un petit hôtel au bord de la mer. Le spectacle qu'il voyait de ses fenêtres l'émouvait vivement : « La lumière du matin, écrivait-il au comte de Montesquiou, est douce et consolatrice, mais, le soir, c'est une marée d'immense tristesse qui me submerge le cœur ». (Février 1899.)

Ses amis redoutèrent pour lui les effets de la solitude et le voisinage immédiat de la mer. Samain avait connu, dans un petit cénacle de poètes, Antony Mars, l'auteur des *Surprises du Divorce*, qui venait de faire jouer la *Demoiselle du téléphone* et *Vingt huit jours de Clairette*, et qui, né à Vence Alpes Maritimes) y venait fréquemment. Ce chef-lieu de canton, qui tire gloire de son antiquité et de ses cultures de violettes, est situé à 10 kilomètres de la Baie des Anges, sur un mamelon, à 300 mè-

tres d'altitude ; c'est la station qui convient le mieux aux malades. On le persuada à Samain et Antony Mars l'installa à Vence.

Le poète s'y trouva fort agréablement. Son impression fut tout de suite excellente : « Il n'y a pas de vent, écrivait-il à son ami Paul Morisse. Le pays est vraiment beau. La campagne ne forme qu'un jardin. » (Mars 1899.)

Dès son arrivée, le poète fut si pénétré par cette lumière, cette paix, cette douceur des choses, qu'il se prit à les goûter et qu'il s'empressa de les traduire en quatre sonnets intitulés simplement: *Paysages*. Le *Mercure de France* les publia un mois et demi après la mort de Samain, en octobre 1900. Les deux premiers sont des tableaux familiers, les autres sont plus philosophiques, à rimes chaudes et colorées comme la toile qu'il a vue à l'hôtel de ville et qu'on attribue arbitrairement à Claude Gellé.

On y découvre avec plaisir la physionomie ancienne de la ville, les vieilles murailles, les inscriptions funéraires en langue latine, la tour du Signador (c'est l'orthographe adoptée par Funel : on dit généralement Signadour, l'une des deux portes par lesquelles on accédait jadis dans l'enceinte fortifiée), la fontaine sculptée avec sa vasque de marbre, l'horloger « pâle et fin », les panonceaux du notaire et la plaque du docteur, les enfants allant au catéchisme en files symétriques, conduits par une sœur :

> Et d'un trottoir à l'autre, ainsi qu'aux temps antiques,
> Les saluts du matin échangent leur candeur.

Les deux tercets du troisième sonnet évoquent une vision biblique. Dans le quatrième, dont la chute est pessimiste, la petite cité au travail arrache au poète ce cri de désir :

> Ah ! vivre ici pareil au ciel changeant des mois !
> La ville a pour ceinture un clair jardin de roses,
> Ah ! vivre ici parmi l'innocence des choses,
> Près de la bonne terre et loin des tristes lois.
>
> O songe d'une vie heureuse et monotone !
> Bon pain quotidien, lait pur, conscience bonne ;
> Simplicité des cœurs levés avant le jour !

Antony Mars, élu magistrat municipal, avait pour secrétaire à la mairie M. Louis Funel, un poète de langue provençale, qui devint le compagnon de promenades et le confident de Samain. Ce n'était point un versificateur de circonstance. Les poèmes qu'il

a publiés sont inspirés de la nature méridionale, de ce diocèse de l'évêque Godeau qui, ne produisant que des plantes aromatiques, reçut du nain de Julie d'Angennes le nom de « Gueuse parfumée ».

Funel, né non loin de Vence, un peu plus haut dans la montagne, n'avait jamais quitté la région, vivant de la vie des cultivateurs qu'il connaissait bien, étant instituteur public. Enthousiaste de son pays, de son histoire, de ses légendes, il apportait une passion extrême à les traduire en poèmes, en sonnets et en chansons. Avec cela autodidacte, philologue érudit, ayant appris plusieurs langues. Son talent était très estimé de Mistral, quoique il n'appartînt pas à son observance et qu'il fût opposé à la suprématie du dialecte rhodanien dans la langue d'Oc. C'était bien l'ami qu'il fallait à Samain, capable de lui conter l'histoire de la petite ville ou de garder le silence en éveillant seulement ses pensées par les sites qu'il lui montrait.

Je crois que c'est à l'une de ses conversations qu'il faut attribuer la genèse de *Polyphème*, le drame en deux actes, en vers, dont Samain ne vit pas le succès, sa timidité ne lui ayant pas permis de le présenter à Jules Claretie, alors administrateur du Théâtre Français.

Funel avait relevé dans le livre de Stéphen Liégeard sur la Côte d'Azur une légende d'après laquelle Nicolas Poussin, se rendant à Rome, avait dessiné le *baou* (rocher) de Vence, sorte de cap du mont Cheiron, et en avait reproduit les aspects dans un de ses tableaux. Or, parmi les toiles du grand peintre qui peuvent donner un certain crédit à cette légende, il en est une : *Polyphème au son de sa flûte appelle Galatée*. Le sujet était dramatique et le décor trouvé. La légende n'avait rien d'invraisemblable. Nicolas Poussin a suivi, en effet, pour aller en Italie, la vallée du Rhône : il a vu Nîmes et admiré les jambes des Nîmoises qu'il compare à de superbes colonnes ; il a pris un croquis du *portalet* d'Avignon ; il a traversé Nice, d'où il écrit une lettre qui a été recueillie dans sa correspondance. Il n'a pu être indifférent au paysage du pays, si semblable au paysage toscan, par ses cyprès et par ses cultures, ayant de plus un littoral vraiment pittoresque avec les criques de l'Esterel et les petites baies où la vague se joue sur le sable fin.

Quand on examine la toile de *Polyphème*, il apparaît certes que ce n'est point une copie très exacte des environs de Vence,

plus distant de la mer, et la question peut faire doute pour un critique rigoureux, mais pour Funel la probabilité suffisait. Il endoctrina certainement Samain, et, du reste, pour un poète dramatique, qu'importait que Poussin eût ou non dessiné ce pic ? L'essentiel, c'est qu'il trouvât lui, un décor et une inspiration. Le décor ne laissait rien à désirer. On lit dans les indications de scènes du premier acte de *Polyphème* : « Ciel ardemment bleu. Ligne de montagnes finissant en promontoire. La mer. Banc de verdure au pied d'un grand olivier. »

C'est tout à fait cela. Et si l'on s'assure, par les dates, que le drame a été écrit dès le retour de Samain à Paris, il est hors de doute qu'il a été conçu et médité à Vence.

Outre le thème et le décor, on y découvrirait quelques vers ou quelques images qui n'ont pu être éveillés que là.

Louis Funel avait écrit un poème rustique remarquable, en langue provençale : le *Pâtre invoque Pan*, où l'on peut lire :

O Pan, dieu bienveillant, aujourd'hui je t'invoque encore et j'offre à ton autel un fromage et deux rayons de miel... Nous viendrons, Amaryllis et moi, t'offrir pieusement un panier de noisettes ; nous suspendrons à tes cornes une toison et une odoriférante guirlande de girofiées mêlées de roses...

Dans *Polyphème*, Galatée, développant l'idée, dit :

Je veux offrir alors à la source du bois
Puis aux nymphes, du lait, des figues et des noix,
Un agneau nouveau-né, du miel et deux houlettes,
Avec un chapelet de sombres violettes.

Et Acis :

Moi, j'offrirai pour toi des fromages, des fruits,
Une chèvre à longs poils et ma flûte de buis.

Galatée continue ;

« Mais as-tu déjà vu ma petite cigale ?
De l'aurore à la nuit, d'une ardeur sans égale,
Elle chante...

Et dans d'autres pages, Samain n'a-t-il pas trouvé à Vence ces beaux vers :

La mer rose palpite au couchant enflammé (p. 49).
Le silence est sonore et ressemble, ô merveille !
Au bruit d'un coquillage appuyé sur l'oreille (p. 57).

L'adieu de Polyphème à la nature n'est-il pas l'adieu de Samain à Vence, quand il part pour Paris :

Adieu, jardins feuillus, pleins d'ombre et de soleil,
Jardins, étincelants de son rire au réveil,
Vergers, bois familiers, frais ruisseaux, lit de mousse,
Adieu, tout ce qui fait que la terre est si douce...
Adieu, ma vie... adieu tout ce qui me fut cher !

Quelle émotion et quels regrets vibrent dans cet adieu à la vie, écrit par un poète qui se meurt et qui, le 18 août 1900, dans sa trente-deuxième année, fermera ses yeux éblouis de lumière méditerranéenne !

CHARLES BARZEL.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

L'attentat de Sarajevo et la Franc-Maçonnerie. — *Le Mercure de France* a évoqué, dans son numéro du 1er avril 1929, la thèse bien connue de la responsabilité de la franc-maçonnerie dans l'attentat de Sarajevo. J'ai publié sur cette question divers articles, notamment dans la *Revue d'Histoire moderne* du mois passé, et j'ai en ce moment sous presse, chez Payot, un gros volume donnant le texte *in extenso* (et inédit) des sténogrammes du procès, ainsi que d'autres pièces jusqu'ici ignorées, provenant des archives du gouvernement de Bosnie-Herzégovine.

Puis-je à ce titre, et sans engager de polémique, ajouter un mot à ce qu'a dit, en termes d'ailleurs fort mesurés, M. L. de Poncins ?

Si nous laissons de côté les témoignages de seconde main, — et Dieu sait qu'ils ne manquent point ! — nous avons comme source principale du drame de Sarajevo les sténogrammes du procès.

C'est sur la traduction de certains passages, adroitement aboutés, de ces sténogrammes que s'appuie la thèse incriminant la maçonnerie.

Or, le texte auquel se réfère M. de Poncins est une traduction allemande (l'original est en serbo-croate) faite précisément en vue de démontrer cette thèse. C'est la brochure du professeur Pharos, *Der Prozess gegen die Attentäter von Sarajewo*, Berlin, 1918. Il

suffit de lire la préface de cette brochure, due à Josef Kohler, et les commentaires du traducteur, pour s'en rendre immédiatement compte. J'ajoute que le texte donné par Pharos est écourté et tronqué. Du rapprochement de sa traduction avec l'original, il appert que les réponses des accusés ont été amalgamées et regroupées par lui, système dont il est superflu de souligner l'arbitraire. On peut adresser à Pharos des reproches plus graves : des omissions de passages défavorables à sa thèse sur le rôle de la maçonnerie (1) ; des interpolations (2), des contresens (3), des commentaires indignes d'un auteur sérieux (4).

Ceci dit, il y a en effet dans le procès des allusions à une condamnation de l'archiduc François-Ferdinand, qui aurait été prononcée par « les loges » en 1913. L'indication est un peu vague. Mais certains des accusés reconnaissent qu'il y a eu des francs-maçons dans l'affaire (Tankositch, Tsiganovitch, peut être eux-mêmes). Puis il y a l'énigmatique épisode de ce Casimirovitch, dont le nom est si inopinément jeté dans le débat que le président flaire une mystification (en quoi il n'a peut-être pas tout à fait tort). Tankositch a promis de fournir des armes aux conjurés en vue de l'accomplissement de l'attentat. Mais, avant de s'exécuter, il s'est ouvert à un « ami », qui lui a dit d'attendre. Cet ami — ce serait Casimirovitch — a aussitôt fait « le tour du continent » (!) il est allé à Paris, à Moscou, à Budapest et, de retour à Belgrade, il a autorisé Tankositch à armer les conjurés. Telle est du moins la version de Tchabrinovitch, complaisamment retenue par son avocat.

L'enquête ouverte sur ce point a abouti à des résultats baroques. On a bien trouvé une lettre de Casimirovitch, mais elle s'est égarée ; personne, d'ailleurs, à l'audience, ne s'émeut de

(1) Page 58.

(2) Par exemple ce passage (page 114) de l'interrogatoire d'Ivo Kranjtchévitch. — « Président : Qui séparerait la Bosnie et l'Herzégovine de la Monarchie ? Les habitants du pays ? — Kranjtchévitch : Non, mais la « Narodna Odbrana ». Il suffit de lire la déposition de Kranjtchévitch pour constater l'invraisemblance morale de cette réponse.

(3) Par exemple, l'expression « Deutsche Firmen » (à propos des barbouillages d'enseignes allemandes) est considérée par Pharos (page 73, note 41) comme désignant le gouvernement provincial !

(4) Par exemple, cette définition de la « Slava », fête de famille traditionnelle des Serbes : « une coutume à laquelle se rattachent beaucoup de paresse et de beuveries, mais peu de piété ».

cette disparition. Le personnage lui-même a été identifié avec un gradué en théologie pravoslave qui publiait une petite revue ecclésiastique, singulière occupation pour un agent de la maçonnerie internationale !

Que les accusés — tout en niant catégoriquement avoir été les exécutants d'un plan maçonnique — aient complaisamment laissé entendre qu'il y avait parmi eux des affiliés des loges, c'est une attitude qui, de leur part, n'a rien d'étonnant. Ils n'étaient pas fâchés de jeter le trouble dans l'esprit des juges, tout entiers à l'obsession de la « Narodna Odbrana », et d'essayer de les engager dans une voie au bout de laquelle se seraient révélées des complicités, non plus serbes, mais internationales : françaises, russes, hongroises même... Ajoutons que Pharos et Kohler, après avoir mis en cause la maçonnerie (surtout française), n'en accusent pas moins la Serbie officielle, la « Narodna Odbrana » et... la Russie. Il faudrait cependant s'entendre.

Le témoignage d'une tête folle comme Ludendorff me paraît en l'occurrence d'une assez piètre valeur.

Je n'ai aucune raison particulière de prendre la défense des francs-maçons et je ne parle qu'en chartiste habitué à juger sur les pièces. A mon sens, et sans entrer ici dans les détails, la commune erreur des commentateurs du drame du 28 juin 1914, c'est d'y voir un épisode isolé et imprévisible, alors qu'en réalité il fait corps avec une série d'attentats dont les provinces yougoslaves de l'Autriche ont été le théâtre dans les années qui précédèrent la guerre. La Bosnie, travaillée par la misère et le désespoir, est alors en état de révolte latente. Kechitch organise une insurrection en Herzégovine : il est pendu. A la séance d'ouverture de la Diète de Bosnie, le 15 juin 1910, Geraïtch tire sur le gouverneur Varéchanine, le manque et se suicide. A Zagreb, Luka Youkitch fait feu, le 8 juin 1912, sur le commissaire royal Tsouvaï. Un attentat est exécuté par Stephan Doïtchitch contre le successeur de celui-ci, le baron de Skerlets, le 18 août 1913. Nouvelle tentative avortée contre le même personnage le 20 mai 1914 : elle est l'œuvre de Jacov Schäfer et de Rudolf Hercigonja. Le « Livre Rouge » austro-hongrois relate ces actes de terrorisme avec indignation et y dénonce la main de la « Narodna Odbrana »; on ne s'était pas avisé à Vienne d'attribuer la répétition de ces actes de violence à une psychose collective, manifestement im-

putable aux tares du régime. Et il en allait de même dans les autres provinces de l'Autriche ; les procès de trahison se succédaient, amenant tour à tour, comme le constate un des avocats du procès, le Dr Zisler, « l'irrédentisme italien, le panslavisme et la propagande grandserbe sur le banc des accusés des principaux tribunaux de l'Empire ». Le même avocat ajoute, au grand scandale de la Cour, que, dans la Double Monarchie, les procès de trahison étaient, par leur caractère de périodicité, en passe de devenir une institution d'Etat. On ne peut mieux dire que l'atmosphère politique était devenue irrespirable pour ces minorités qui formaient la majorité de l'ancienne Autriche. Replacé dans cette ambiance, le meurtre de l'archiduc héritier s'apparente à dix autres tentatives, qui ne s'en distinguent que par l'insuccès ou la moindre qualité des victimes, et dont l'une — celle du 8 juin 1912 — a pu être regardée comme « la répétition générale de l'attentat de Sarajevo » (1).

Ainsi le meurtre de l'archiduc fut au premier chef un « drame bosniaque ». Mais il va de soi que, dans leur haine fanatique de l'Autriche, les conjurés se tournaient vers la Serbie, terre de liberté pour les Slaves, appelée à jouer le rôle du Piémont dans le processus de la libération. On trouve, dans les plaidoiries des avocats, l'historique du courant unitariste yougoslave qui, sous sa forme révolutionnaire, avait déjà gagné la majeure partie de la jeunesse des écoles en 1914. Après le procès des meurtriers de François Ferdinand, viendra une série de poursuites contre les associations nationalistes de collégiens bosniaques : procès de Bania Luka, de Sarajevo, de Travnik, de Bihatch, suivis de condamnations exemplaires (2). On frémit en pensant à la situation qu'auraient créée à l'Autriche les générations qui montaient au moment de la guerre, et on s'explique un peu par là que le gouvernement de Vienne ait brusqué les choses.

ALBERT MOUSSET.

(1) Cf. *Die technische Vorbereitung des Sarajevoer Attentats* dans *Pester Lloyd*, du 29 décembre 1927.

(2) Sur le développement de l'idée yougoslave dans la jeunesse nationaliste bosniaque depuis 1908, voir entre autres une série de huit articles de Borivoje Jeftitch dans la *Politika* de Belgrade en 1924, et trois articles de J. S. Vrianine, *les Organisations de la Jeunesse et l'Attentat de Sarajevo*, dans les *Novosti*, de Zagreb, 15, 16, 19 juillet 1926.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Abondance de la production. — Marcel Raoux : *Essai sur la « Passion de la Mere et du Fils », poème de M. Edmond Gilliard* ; Lausanne, Editions René et ses amis. — Edmond Gilliard : *La Croix qui tourne* ; Editions des « Lettres de Lausanne ». — Denis de Rougemont : *Les Méfaits de l'Instruction Publique* ; « Les petites Lettres de Lausanne », n° 1 — Alfred Lombard : *Une terre, une langue* ; Société de la « Gazette de Lausanne ». — Léon Savary : *Fribourg* ; « Les Cahiers romands », n° 3. — Mémento.

Serions-nous entrés dans une ère de renouvellement, de renaissance ? Depuis quelques mois, notre production littéraire se révèle très abondante. Jamais nos écrivains ne parurent plus actifs. Les éditeurs qui dormaient se réveillent. Des concurrents imprévus les stimulent. On lance des « collections » et des « cahiers ». Des enseignes neuves se balancent au soleil : « Editions du Chandelier », « René et ses amis », que sais je encore ? Des groupes se forment, des revues nouvelles s'élaborent.

Heureux symptômes ! Car, il y a peu d'années encore, les jeunes auteurs romands qui, de leur terroir, envoyaient en vain des manuscrits à M. Bernard Grasset devaient se résoudre à garder pour eux seuls la fleur de leur génie. Désormais, ils possèdent les moyens de perdre au pays natal et, si j'ose dire, en famille cette affligeante virginité.

Je m'en réjouis pour eux. Mais, sur ma table, les livres s'amoncellent. Pour la première fois peut-être, je me sens emporté par le flot et, médiocre nageur, je me demande avec angoisse si j'arriverai à le remonter. C'est beau, la richesse ! Mais en dresser l'inventaire, quelle redoutable épreuve ! Observation et fantaisie ; essais, romans, poèmes, pamphlets, pièces de théâtre ; philosophie et critique ; œuvres graves, brochures légères. Dans quel ordre les lire ? Et surtout, comment en parler ?

Parbleu, comme il me plaira ! Foin de la méthode !

Il me plaît d'acquitter tout d'abord une dette de reconnaissance envers M. Edmond Gilliard, éditeur. En créant les « Lettres de Lausanne », il a donné aux talents les plus divers de nouveaux moyens de s'exprimer. La liste des ouvrages sortis de sa maison s'allonge rapidement. On ne peut qu'en admirer l'exécution irréprochable : beau papier, belle typographie, ornements rares et bien choisis. M. Gilliard n'est pas de ceux qui pensent que la lettre tue (du moins quand elle est bien dessinée) : je le soupçonne plutôt de raffiner à l'excès sur les mystiques liaisons que sait

apercevoir l'esprit entre la lettre qui transpose le son, le son qui évoque l'image et l'image qui s'identifie à l'idée. Je reviendrai un autre jour à quelques-uns des élégants volumes publiés par ses soins, mais je tiens à marquer dès aujourd'hui qu'il n'en est aucun d'indifférent.

Quant à M. Edmond Gilliard, écrivain, il faut bien que j'avoue, au risque de passer pour un tortoniste impénitent, que je ne vois pas encore où il veut en venir. Cet aveu, je l'avais déjà fait pour la *Passion de la Mère et du Fils*. M. Marcel Raoux a consacré à ce poème un **Essai** dans lequel j'espérais trouver quelque lumière. Hélas ! je ne suis guère plus avancé. Le problème de la poésie pure vous semble-t-il résolu par les *Eclaircissements* de M. l'abbé Bremond ou par les gloses de M. Gustave Cohen ? L'exégèse de M. Raoux ne m'illumine pas davantage. On y lit, par exemple, que M. Gilliard s'approprie le symbolisme catholiqûe, mais l'emploie dans un sens entièrement inventé par lui. Ma foi, on s'en doutait un peu. Que le poète de la *Passion* ait été influencé par la philosophie néo platonicienne, on croyait également s'en être aperçu. Mais ensuite ? M. Raoux ne livre pas la clef du cryptogramme. Avant comme après son commentaire, le lecteur se trouve incapable de répondre aux deux questions primordiales en quoi se résume toute critique, savoir : quel était le dessein de l'auteur et dans quelle mesure a-t-il su l'accomplir?

Ceci posé, parler encore de M. Edmond Gilliard, c'est à coup sûr le trahir Je ferais donc mieux de me taire. Mais puisqu'il continue — ce dont je lui sais gré — à m'envoyer ses livres, c'est qu'il reste curieux d'un avis, même incompréhensif.

Voici donc la **Croix qui tourne**. Ce sont des « propos sur le Moi ». En vérité, ceux de Barrès me semblent plus accessibles que ces soixante-quinze pages où des fragments écrits en clair alternent avec des passages chiffrés.

Je cite les dernière phrases, dans lesquelles je pense qu'il est permis de voir une conclusion :

La pureté est dans la force. Le courage, c'est d'être soi. Il n'y a que le simple qui mérite l'admiration. Le plus simple de tout, c'est d'être soi. Mais le simple, c'est le sublime.

Ne chicanons pas. Déclarons-nous d'accord. Je demande seulement : tout cela ne se pourrait-il expliquer sans le secours de Paracelse et de la Rose-Croix ?

Quel qu'en soit l'hermétisme, une qualité éclate dans le style de notre cabaliste : l'énergie. Savez-vous à qui, parfois, il me fait songer ? Ecoutez plutôt :

Je viens interroger les tables douloureuses de vos grandeurs, de vos misères, pour la leçon de ceux que les fatalités des descendances ont engagés, à votre suite, dans les voies supérieures d'un idéalisme d'humanité.

C'est de Georges Clemenceau (1). Voici maintenant du Gilliard :

La sagesse n'a que faire des mutilés. Athéné est la déesse des forces mâles. Elle ne divinise — ne féminise divinement — que ceux qui s'offrent à elle en pleine vigueur de virilité.

Ce style n'est pas celui que je préfère. Tout de même, ressembler, ne serait-ce que par le pathos, à un homme comme Clemenceau, voilà qui n'échoit pas à tout le monde !

§

Les « Petites Lettres de Lausanne » sont une création de M. Edmond Gilliard, éditeur. Ces cahiers mensuels doivent, dans sa pensée, offrir aux jeunes « l'occasion de publier des essais, de manifester leurs goûts et leurs intentions » et, à quelques aînés, « l'agrément de laisser prendre à leur plume une allure libre et familière et de mêler quelque fantaisie à leur gravité ».

Pour inaugurer la série, M. Denis de Rougemont dénonce les **Méfaits de l'Instruction Publique**. Il déclare n'apporter sur ce sujet qu' « un témoignage personnel, une réaction de tempérament ». Avec plus de violence que de précision, il tire à boulets rouges sur la « folie démocratique ». Feu ! donc, mais il faudrait toucher ! J'ignore quels furent les maîtres de M. de Rougemont. Je conçois néanmoins qu'il leur garde rancune, car ils ne lui ont point appris à penser, c'est-à-dire à peser proprement les idées, avec une balance juste et des poids vérifiés. Il écrit, non sans raison : « La valeur vaut mieux que le nombre parce qu'elle le contient en puissance. Et c'est pourquoi l'aristocratie de l'esprit est nécessaire au bien public ». Par malheur, il exprime là un sentiment plutôt qu'une opinion. Emporté par l'énergie d'une passion rebelle au mors de l'intelligence, il sert assez mal sa juste cause. Ne va-t-il pas jusqu'à prôner les ouvra-

(1) *Démosthène*. page 11.

ges « scientifiques » de l'Institut Rousseau et les billevesées de l'Ecole Nouvelle » ? Ainsi Gribouille se jetait dans l'étang pour n'être pas mouillé par la pluie !

Si l'enseignement primaire voulait bien, dans tous les pays, se reconnaître incapable d' « éduquer les masses » (l'erreur consiste justement à croire que c'est là son affaire), s'il se contentait de mettre dans les mains de ses élèves des outils éprouvés, il ne mériterait aucun blâme : le cerveau des gosses ne serait pas déformé et ceux d'entre eux qui auraient vraiment envie d'aller plus loin poursuivraient sans difficulté leur carrière Ce n'est ni par la *Yoga* des Orientaux ni par le *drill* des soldats que l'on recrute l' « aristocratie de l'esprit » : je préfère, à tout prendre, la discipline des Jésuites.

D'ailleurs, il me souvient d'un plaisantin qui, croyant moquer Barrès, lui faisait dire : « Il n'y a pas d'humanité, il n'y a que de la littérature, puisque faire ses humanités veut dire : étudier les lettres ». A la bonne heure ! Méprisons donc l'humanité, mais respectons l'humanisme. C'est ainsi que l'on sert la civilisation. Tant que les bourgeois sauront exiger que leurs gamins apprennent *rosa*, la rose, la barbarie sera vaincue.

Le pamphlet de M. Denis de Rougemont n'est donc pas pertinent. Pourquoi ? M. Edmond Gilliard va nous le montrer :

> On peut être impertinent à tout âge.
>
> Les jeunes le sont naturellement, généreusement. Ils ont de l'outrecuidance et de l'outrevaillance. Leur façon de donner dans la vie, c'est de « pousser outre ». Tout cela, c'est de la foi. La foi est fougue avant de devenir raison. On ne peut être jeune à l'économie : qui est chichement jeune sera pauvrement, vilainement vieux. Un bon printemps de nature est fanfaron et prodigue, il pétarade et jette de la poudre aux yeux. Il est parade et foire. Le beau boniment des pommiers en fleurs !...

Voilà qui absout M. de Rougemont et prouve, par surcroît, que M. Gilliard sait bien, quand il le veut, se faire entendre !

On entend mieux encore M. Alfred Lombard s'écrier : **Une terre, une langue.** On l'entend même si bien que l'on souhaiterait d'exercer pour huit jours une dictature impitoyable, afin d'imposer à tous les Suisses romands, sous la menace des plus affreux supplices, l'obligation d'apprendre par cœur les soixante pages de sa brochure et d'exécuter rigoureusement sa consigne.

Il s'agit d'un « essai sur la situation de la Suisse française » et sur la nécessité impérieuse d'y organiser la défense de la langue, menacée par de nombreux ennemis, du dehors et du dedans. La voilà, M. de Rougemont, la tâche de l'école publique ! Quand nous aurons obtenu qu'elle s'y consacre avec un absolu dévouement, nous pourrons lui pardonner ses méfaits.

Je ne songe pas à résumer la thèse de M. Alfred Lombard : pour en faire comprendre l'intérêt supérieur, il faudrait la recopier intégralement, car elle ne contient rien d'inutile. L'auteur refait après M. de Reynold le procès du monstre bilinguisme. Il prononce un réquisitoire sans réplique possible contre la centralisation administrative et les crimes des « traducteurs » officiels qui, sournoisement, avec l'aide d'innombrables complices inconscients, germanisent peu à peu notre français

M. Lombard adopte un principe inattaquable : celui de la séparation des langues. Je ne saurais mieux faire que de citer les raisons souveraines au nom desquelles il en exige la stricte application :

1. Pour éviter les dangers pédagogiques et intellectuels, suffisamment démontrés, du bilinguisme.

2. Pour maintenir vivant en nous le sentiment que nous formons un peuple distinct, sentiment qui est nécessaire lui-même à la sauvegarde de notre autonomie.

3. Pour que notre pays conserve son pouvoir assimilateur, la faculté qu'il a eue jusqu'ici d'absorber les éléments étrangers, faculté dont l'affaiblissement non seulement met en péril notre avenir, mais nuit à des intérêts immédiats.

4. Pour que la Suisse romande ne soit pas considérée à l'étranger comme bilingue et ne cesse pas de compter, dans les relations internationales, pour un pays de langue et de culture françaises.

En adjurant tous mes compatriotes de méditer la leçon de M. Lombard, je voudrais la faire lire aussi à tous les Français que préoccupe l'avenir de notre commun patrimoine. A l'auteur, je ferai un seul reproche : victime lui-même du péril qu'il dénonce, il use du mot *formulaire* dans le sens impropre que lui attribue la bureaucratie fédérale. Il objectera peut-être que l'administration française emploie, elle aussi, ce terme pour désigner un imprimé de service dont les usagers ont à remplir les blancs. Possible, mais ce n'est pas une raison suffisante. La gangrène du

mauvais langage étend ses ravages sous toutes les latitudes et, partout, il convient d'y porter le fer rouge !

§

L'actuelle vitalité de notre littérature est tout de même un symptôme rassurant, surtout lorsque l'abondance de la production n'affaiblit point la qualité des œuvres. Celles que publient les « cahiers romands » présentent, du moins jusqu'à ce jour, d'exceptionnels mérites. M. Stelling-Michaud, qui dirige cette collection, a la main très heureuse ; après Ramuz et son *Chant des pays du Rhône*, après Reynold et son *Génie de Berne*, il nous donne un **Fribourg** de Léon Savary.

Cette ville où je suis né, je crois la connaître assez bien. Mais, pour observer et décrire les mœurs de sa tribu, l'indigène est moins bien outillé que l'explorateur. C'est pourquoi la vue cavalière que dessine Savary et qui diffère sensiblement de la mienne a bien des chances d'être, dans l'ensemble, plus juste.

Désireux d'en louer comme elles le méritent les perspectives ingénieuses je me sens embarrassé par les compliments que l'auteur, en parlant des lettres fribourgeoises, a bien voulu m'adresser au passage : les imbéciles vont crier que je lui rends la monnaie de sa pièce. Qu'ils le braillent, s'ils y trouvent plaisir !

On connaît la manière de Savary. Elle est ironique et tendre : le patriarche de Ferney devenu tertiaire de saint François. Elle s'adapte merveilleusement au sujet de ce petit livre.

Avec une grâce nonchalante, Fribourg livre tous ses secrets : son régime politique, sa structure sociale, son collège Saint-Michel, sa cathédrale de Saint Nicolas, son évêque (qui est celui de Lausanne et Genève, successeur de Saint François de Sales), son prévôt, ses chanoines, ses auberges, la placidité un peu sournoise de ses hommes, la grâce aguichante de ses femmes. En traits d'une étonnante justesse, le Fribourg de l'Université, de l' « internationale noire », se dresse à côté du Fribourg « de la petite vie, du bon petit café ».

Vous observez, Savary, que nos bonnes gens ont « peu d'inclination à la littérature ». C'est exact et vous expliquez fort bien pourquoi. En revanche, nous aurions de bons peintres. J'en connais un, au moins, et vous le connaissez aussi. Puisque vous faisiez à quelques gens de lettres l'honneur de les nommer, que

n'avez-vous donné une page entière à Hiram Brulhart? On vous eût accusé sans doute de faire de la réclame à un ami. Vous eussiez pu répondre que c'était justice et que vous preniez une assurance sur l'avenir.

Je ne sais quel accueil les Fribourgeois feront à votre ouvrage. D'aucuns le trouveront « perfide » : quelques égratignures infligées à bon escient, quelques sourires même dont ils n'auront pas compris la narquoise innocence leur feront méconnaître l'amour profond que vous portez à leur bonne ville. J'espère que la plupart prendront le parti d'applaudir et conserveront précieusement le petit cahier à couverture blanche. Vous avez fait, *ridendo*, d'excellente besogne. Mieux, peut-être ; un acte de courage. N'ayez crainte : le talent trouve toujours sa récompense. Ceux qui vous blâment aujourd'hui seront les premiers demain à réclamer qu'une plaque bleue impose votre nom à quelque rue de leur cité.

Mémento. — A Genève, le théâtre de la Comédie a représenté avec un éclatant succès l'*Escalier de service*, comédie de Georges Oltramare. L'accueil de la critique et du public a été, pour l'auteur et pour ses interprètes, unanimement chaleureux. On regrette, pour les directeurs des théâtres parisiens, qu'ils aient laissé à la scène genevoise l'honneur et le profit de cette création. Mais Genève et la Suisse romande ne peuvent que s'en féliciter.

Ouvrages reçus : François Franzoni : *Le Printemps tragique*, poèmes ; Paris, librairie Valois. — Marcel Rouff : *La vie de Chateaubriand*, Paris, N.R.F. ; le même : *L'homme de cinquante ans* ; Paris, Editions de la « Nouvelle Revue Critique ». — René de Weck : *Un fou revient parmi les sages*, roman ; Paris, Plon.

RENÉ DE WECK.

LETTRES ESPAGNOLES

Azorin : *Félix Vargas*, Biblioteca Nueva. — Pedro Salinas : *Seguro Azar*, Revista de Occidente. — Jorge Guillen : *Cantico*, id.

M. Marcel Brion, qui est l'observateur le plus attentif des lettres étrangères, a signalé à ses lecteurs des *Nouvelles Littéraires* l'importance de ce nouveau livre d'Azorin : **Félix Vargas**. Il faut en effet reconnaître que c'est là le chef-d'œuvre du grand écrivain, l'ouvrage où il est, jusqu'ici, allé le plus loin dans l'accomplissement de son art.

On sait ce qu'est cet art. On le sait d'autant mieux à présent qu'une traduction de pages choisies d'Azorin vient de paraître chez Rieder. C'est l'art le plus personnel et le plus original : une façon tendre, profonde, vibrante, de regarder les choses microscopiques, la plus parfaite réalisation peut-être de l'impressionnisme européen. Mais jamais cet art n'était parvenu au degré d'excellence et d'émotion où il atteint dans *Félix Vargas*.

Félix Vargas est le nom d'un écrivain, c'est-à-dire le nom que se choisit cette fois l'auteur, comme il s'est appelé autrefois « le petit philosophe ». Et son livre est l'histoire de quelques mois de vacances passés au pays basque, entre Saint Sébastien et Biarritz. Félix Vargas, dans ce beau paysage auquel mille liens ténus l'attachent peu à peu, et dans cet été et cet automne dissolvants, rêve d'écrire un livre sur l'entourage féminin de Benjamin Constant, cependant qu'on lui a demandé des conférences sur sainte Thérèse. En même temps, l'image d'une amie rencontrée à Bayonne se mêle à ce cortège de femmes historiques autour duquel flotte sa pensée. Et tout le livre ne sera que l'histoire des divagations d'un esprit, à la recherche de sa propre sensibilité créatrice Cette quête est analysée avec une telle minutie, une telle puissance de concentration qu'elle prend enfin les allures d'une ascèse mystique et qu'un parallélisme s'établit entre la route intérieure de Félix Vargas, semée de scrupules, traversée de périodes de sécheresse, comblée à d'autres moments d'extases passionnées, et l'aventure mystique de l'âme de sainte Thérèse. Encore une fois, nous rencontrons ici le rapprochement si souvent et si justement établi entre la mystique et la poésie. Et ce n'est pas un vain hasard, non plus, si dans un des derniers chapitres, Félix Vargas évoque le nom de « son frère » Rainer Maria Rilke, le poète adoré qui sut, lui aussi, dans sa mensuration infinitésimale des heures de la vie intérieure, unir et confondre les puissances de l'âme religieuse et celles de l'âme lyrique.

Azorin est le peintre le plus extraordinaire de l'inorganique. Les images qu'il nous présente se meuvent avec les mouvements amiboïdes et larvaires qu'on voit aux formes inventées par le peintre surréaliste Joan Miro. Et la suite indéfinie de ces images minuscules perdues dans la succession du temps et de l'espace nous communique une émotion et une mélancolie d'une nature merveilleusement rare. Avec Azorin nous touchons à la

vie élémentaire du monde, nous nous fondons dans ces minutes monotones où le temps et l'espace s'absorbent. La mer et la lumière ne sont plus pour lui la condition d'un art et d'une pensée plastiques, comme elles le furent si souvent pour les peuples méditerranéens ; elles sont aussi, comme elles le furent, à d'autres moments, pour ces mêmes peuples, le lieu de l'extase et de l'évanouissement. Comme quoi les distinctions ethniques sont difficiles à déterminer : le même Orient qui nous apporta le culte des formes nous enseigne aussi à les abolir. Azorin, écrivain « levantin », qui fondit la phrase espagnole dans un moule nouveau, plus bref et plus précis, et qui sut distinguer les objets et les peindre selon leurs contours les plus nets, est aussi celui qui sait le mieux les emporter dans une contemplation paresseuse et désespérée et les faire disparaître dans un brouillard de larmes.

§

De longs loisirs repliés et je ne sais quelle existence provinciale autorisent les méditations de cette espèce : d'où ce caractère de vie bourgeoise qui empreint les spéculations de la littérature espagnole d'aujourd'hui. Le cachet d'intimité familière et de bonheur apparaît nettement dans les deux recueils de vers dont nous allons parler, intimité et bonheur qui, justement, permettent à l'âme de se détacher de ces paisibles contingences et de s'élever aisément à la contemplation du général et de l'universel. Ainsi les circonstances, la situation, la sorte de solitude d'où Félix Vargas tire ses monotones méditations, d'où Pedro Salinas tente la certitude du hasard (**Seguro Azar**) et d'où enfin Jorge Guillen lance le jet extasié de son cantique (**Cantico**) présentent en commun quelque chose d'assuré et je dirais presque de confortable. Encore y a-t-il dans le *Félix Vargas* d'Azorin, grand aîné de Salinas et de Guillen, cette blessure qui marque le timbre de la voix de l'homme mûr : il y a déjà une inquiétude et une tristesse à se sentir parvenu au sommet de sa carrière. Cette teinte d'automne, si émouvante, est naturellement absente des deux livres de vers de Salinas et de Guillen, livres sans fêlure, tous deux adonnés à leur propre plénitude, parfaitement gonflés de leur propre teneur et qu'on ne saurait mieux caractériser que de l'épithète espagnole de *rotundos*.

Qu'il est visible, le secret !

s'écrie Salinas. Et ailleurs :

Ah ! ce soir organisé
en jet d'eau et palmier,
en cristal droit, pâmoison,
en palme courbe, tendresse.
. . . .
Quelle est parfaite la rondeur
verte, azurée !

Tout ainsi, dans les poèmes de Pedro Salinas, est épanouissement, satisfaction et repos. Un sens merveilleux de la mesure et de la jouissance, une pudeur exquise, une délicatesse singulière, balancent ces vers succulents et les arrêtent brusquement dans quelque contemplation digne du plus haut silence et de la plus haute ferveur. Rien dans ces louanges d'une belle nature sereine qui ne soit constamment ému. Et ému de la façon la plus pure, sans trouble vain, sans mystère inavouable, sans confusion. Le climat de ces poèmes, c'est le climat de février, ainsi qu'il apparaît au poème intitulé *Clef de février* :

Ni rose sur le rosier,
ni tiédeur dans le vent,
mais il est ici, je le sais,
le printemps de la froideur,
tout suc dans la sécheresse.

Netteté dans la perception, clarté, propreté intérieures, tels sont bien les traits de cette poésie, fidèle à elle-même et fidèlement accordée aussi aux spectacles réconfortants d'une nature qui paraîtrait presque abstraite si les prémices d'un clair et tendre printemps ne venaient réchauffer la rectitude de ses lignes et de ses formes. Dans cette saison limpide, vibrante d'espoirs et que ni les neiges du plein hiver, ni les pluies du printemps naissant, ni le trouble voluptueux du printemps avancé, ne viennent souiller, on s'abandonne aux desseins d'une âme à la fois charmante et grave, toute fraîche, toute sincère, véritablement amicale. Les ouvrages de Pedro Salinas, le diable n'y collabore jamais : ils révèlent un cœur droit et dont la pureté ne saurait appauvrir la jaillissante richesse.

§

Cantico est le premier recueil de Jorge Guillen, ce poète, ainsi que je l'ai dit dans ma dernière chronique, n'ayant jusqu'ici

exercé sa maîtrise que dans des poèmes parus en revue et par une sorte d'exemple et souterrain. Car il fait déjà figure de maître de la poésie espagnole et représente une doctrine et une tradition. La réunion de ses poèmes vient encore confirmer son autorité et justifier le long silence où celle-ci s'est patiemment élaborée.

Une telle présentation fera aussitôt naître à l'esprit d'un lecteur français le nom de Paul Valéry. C'est en effet à la famille de Valéry qu'appartient Jorge Guillen, mais, naturellement, par la branche espagnole de Gongora. Quelque glossateur bilingue pourra plus tard distinguer en quoi la métaphysique qui soutient la poésie de Guillen se sépare de celle de Gongora, de celle de Mallarmé et de celle de Valéry. Pour le moment, il n'est que de laisser vibrer les harmoniques qu'éveille dans notre mémoire ce *Cantique* et de nous abandonner au charme puissant de cette symphonie savante, rehaussée de toutes les sonorités de la poésie espagnole moderne. Il est certain que ce recueil de *Cantico* contient quelques-unes des poésies les plus parfaites, les plus denses et les plus fortes que l'on ait jamais écrites. Chaque lecture y révèle des beautés et des profondeurs nouvelles. Les deux poèmes intitulés *Plage* ; celui qui porte en épigraphe le vers de Rimbaud : *J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides* ; cet autre, si mystérieux : *les Ombres* ; le scintillant nocturne intitulé *Nuit centrique* ; l'étonnante musique de chambre : *Intérieur* ; enfin la plupart des *dizains*, que d'intraduisibles miracles ! La dureté des abstractions dessine des angles précis à une pensée mouvante, en perpétuelle fuite, en perpétuelle création. D'autres fois, la saveur des images concrètes se communique à notre jouissance.

Tout cela dans une langue ferme, riche en inventions durables, antique et moderne à la fois et qui sait utiliser les tours d'un académisme archaïque et les crudités âpres et nues de la langue de l'intelligence. Le recueil se termine par une sorte d'extase cosmique, un hymne de lumière et de vie : *Festivité*, dont l'élan religieux atteint à l'élévation des plus grands poèmes : ici les images se transforment en volumes et en masses, qui s'accordent et se succèdent, selon la nécessité plantureuse et allègre d'une fugue de Bach :

> Les chevaux courent, chevaux
> poursuivis par les bonheurs.

Sveltes vents ! Leurs anges,
que guide une fraîcheur de rive,
aiment de jeunes filles blanches,
blanches, pleine mer divine !...

Mais aucune traduction ne saurait rendre le tour de force accompli par la science musicale de Guillen, l'impeccable allure de ces syllabes souveraines, cette impulsion irrésistible, harmonieusement répartie à travers tous les éléments du poème et qui les entraîne comme un même souffle anime et fait frémir la somme des feuilles qui composent une forêt.

JEAN CASSOU.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Romanciers. — Horacio Quiroga : *El Salvaje*, éditions « Buenos-Aires », Buenos-Ayres. — José Eustacio Rivera : *La Voragine*, éditions « Cromos », Bogota. — Januario Espinosa : *La Señorita Cortes Monroy*, Imprimerie Universitaire, Santiago (Chili). — Arturo Lagorio : *El Traje Maravilloso y otros Cuentos a Chalito*, Agence générale de Librairie, Buenos-Ayres. — Alberto Lasplaces : *El Hombre que tuvo una idea*, « La Cruz del Sur », Montevideo. — Mémento.

Les livres que je reçois des différentes républiques hispano-américaines sont si nombreux et j'ai si peu de place ici que, naturellement, je suis presque toujours en retard pour m'occuper même des meilleurs. D'ordinaire, j'attends de recevoir divers livres d'un auteur pour le présenter en une fois d'une manière efficace et, en même temps, pour ménager la place ; mais parfois il arrive que je ne reçois pas ce que j'attendais et involontairement je me trouve aussi retardé.

Horacio Quiroga, Uruguayen résident à Buenos-Ayres, a publié il y a déjà quelque temps deux recueils de contes qui l'ont placé parmi les meilleurs auteurs de ce genre en Amérique espagnole : *Cuentos de Locura, de Amor y de Muerte*, **El Salvaje**. Cet écrivain avait débuté comme poète, durant la période moderniste, et, comme tous les écrivains d'alors, il s'était imprégné de l'esprit de certains maîtres étrangers, en particulier de Poe. Il publia alors un recueil de vers que je n'ai pas reçu : *Los Arrecifes de Coral*. Dans ses livres de contes, dont l'action se déroule en Argentine, il nous donne diverses histoires de cette littérature pseudo-scientifique ou pathologique déterminée par Poe, si à la mode hier (rappelons-nous Villiers de l'Isle

Adam), et aujourd'hui si périmée. Mais dans *Cuentos de Locura, de Amor y de Muerte,* nous trouvons aussi différentes narrations prises de la vie à Buenos-Ayres ou de la campagne argentine, comme « Una estacion de Amor », « los Pescadores de vigas », pleines de réalité bien saisie et de psychologie approfondie, en même temps que certaines histoires d'animaux, comme celle de ces chiens qui *voient* la Mort, d'un charme pénétrant.

Dans *El Salvaje*, Quiroga nous offre divers récits relatifs au territoire des Missions, sauvage et mystérieux, avec son grand fleuve aux eaux tumultueuses et ses forêts d'une verdure presque noire. Plus que de véritables contes, ce sont des tableaux de la nature hostile et de l'existence hasardeuse des colons, tableaux rudes, étranges, parfois sinistres, qui dénoncent l'influence de Kipling, mais qui montrent aussi la fine observation, l'art de conter et le don lyrique de l'auteur. Il est à désirer que Francis de Miomandre puisse publier la traduction de certains contes de Quiroga, qu'il a, m'a-t-il dit lui-même, entrepris, enthousiasmé. J'attendais de recevoir un nouveau livre de cet auteur pour parler en détail de son œuvre. Ce sera donc pour une autre occasion.

José Eustacio Rivera, Colombien, a débuté aussi comme poète avec un recueil où il suivait encore l'esthétique moderniste, mais où il célébrait la nature et la vie de son pays : *Tierra de Promision*. Dans ces poèmes, il se révélait comme un lyrique brillant et comme un artiste du vers impeccable. Mais dernièrement Rivera nous a donné un roman de son pays tout à fait extraordinaire, qui a imposé son nom, non seulement dans son pays, mais en tout le continent : **La Voragine**. C'est l'histoire d'une expédition à travers les forêts et les grands fleuves de la Colombie, vers le pays ténébreux où l'on pratique l'exploitation du caoutchouc et celle des pauvres êtres humains occupés à une telle besogne. Un jeune homme de Bogota, poète et aventurier, ose s'engager dans la région sauvage avec quelques compagnons, dans le but de se venger d'un trafiquant qui lui a enlevé son amie. Il supporte des souffrances innombrables, admire des spectacles grandioses, se sent parfois possédé par le *démon de la forêt vierge*, rencontre dans la solitude un vieux travailleur qui lui conte les horreurs de l'exploitation de « l'or noir », et, atteignant enfin les centres du travail, se venge de son rival et con-

tinue sa route, avec celle qu'il aime et avec ses amis, à travers la forêt implacable qui le dévorera. Sans doute, le caractère littéraire du protagoniste donne à la narration un certain air factice, la composition un peu gauche introduit une certaine confusion et l'écriture criblée de néologismes s'accorde mal avec le sujet. Mais les impressions du narrateur devant la nature hostile sont d'une force et d'une suggestion singulières, certains personnages, comme le vieux *cauchero*, apparaissent palpitants de vie, quelques scènes sauvages, dans les centres d'exploitation du caoutchouc, sont d'un réalisme barbare terrifiant, et les images dont le style est plein montrent souvent une splendeur étrange comparable à ce merveilleux papillon bleu qui obsède le délire des moribonds dans la forêt. Ce roman, qui a été écrit avant un livre du même sujet publié en français, constitue ainsi le plus fantastique et le plus réel récit d'aventures. Par malheur, Rivera vient de mourir presque subitement, victime, semble-t-il, des germes rapportés de l'expédition qu'il effectua bien réellement pour pouvoir composer son livre. C'est une très grande perte pour les lettres hispano-américaines.

Januario Espinosa, Chilien, s'est fait connaître par un petit roman simple et ingénu, mais plein de fraîcheur et de charme spontané : *Cecilia*. Il nous a donné ensuite un long roman de moindre mérite : *La Vida Humilde*. Mais voici qu'il vient de publier un nouveau roman d'une observation très fine et d'un esprit très élevé : **La Senorita Cortes Monroy**. Le héros est un sentimental et un rêveur. Enfant triste et renfermé, il ne pensait qu'à gravir la montagne qui dominait son village. Et toute sa vie, sa conduite se modèlera sur ce désir de monter, sur cette aspiration vers l'absolu. Sans ressources, il entre comme employé au bureau du télégraphe de la ville et se prend de passion pour une employée fière et dédaigneuse, laquelle ne daigne pas l'écouter. Il travaille, obtient vite de l'avancement, mais son rêve est l'amour. L'amour est aussi la préoccupation de tout ce petit monde, même du chef de bureau, homme pratique qui ne croit pas à la passion. Tous discourent et raffinent sur les choses du sentiment en conversations continuelles. Mais il advient que notre jeune homme, enfin aimé, se sépare de sa dure amie qui s'est mariée, un peu scandalisé ; tandis que le chef, pratique et méthodique, se laisse attendrir par une nou-

velle employée espiègle et hardie. La figure du protagoniste, dans cette histoire simple et tendre, est toute de pureté et de délicatesse, et le caractère de la belle dédaigneuse très bien saisi. L'un des employés, bon viveur et beau parleur, montre aussi des traits bien caractéristiques, et le chef de bureau ne manque pas de personnalité. La vie intime, affective et passionnelle, des villes chiliennes de province est donc très bien fixée dans ce roman. Malheureusement, la vie nationale, si particulière, y paraît négligée volontairement et, en conséquence, l'atmosphère n'est pas déterminée. De sorte que le lecteur étranger ne parviendra pas à situer les personnages, et, voyant ces scènes qui se passent autour d'une table chargée de verres, s'imaginera lire un roman européen, se déroulant dans les brillants cafés des capitales. L'écriture, d'ailleurs, est quelquefois négligée, tant au point de vue du vocabulaire qu'à celui de la syntaxe. Il faut attendre de cet auteur, qui est un des meilleurs romanciers de son pays, d'autres beaux romans.

Arturo Lagorio, Argentin, a publié un recueil de contes écrit pour son jeune fils : **El Traje Maravilloso y otros cuentos a Chalito**. Récits charmants, dans lesquels il y a de l'imagination, de la fantaisie, de la tendresse, mais où l'on ne voit ni la vie, ni la tradition de la terre argentine. Pourquoi Lagorio ne s'est-il pas inspiré de nos contes populaires si caractéristiques, où les fées s'incarnent en petites vieilles créoles sages et gentilles et où le diable porte un *poncho* ? Cet écrivain est aussi un critique très cultivé et très sagace. Durant plusieurs années, il a rédigé la chronique des Lettres hispano-américaines dans *Nosotros* de Buenos-Ayres, avec une finesse et une pénétration remarquables. Il me souvient qu'il y défendit José E. Rodo des attaques sans raison d'un critique péruvien. Je reparlerai de Lagorio, dont je ne m'étais pas occupé dans l'attente d'un autre livre de lui qui m'aurait permis de le présenter d'une manière plus complète. Je dirai, enfin, qu'Alberto Lasplaces, Uruguayen, nous a donné un recueil de contes très curieux : **El Hombre que tuvo una idea**. Contes humoristiques, avec certaine intention de critique sociale, écrits par un observateur très fin et par un artiste. Mais j'en parlerai en détail dans une autre occasion.

MÉMENTO. — Hugo Wast : *El Vengador*, éditions « Libertad », Buenos-Ayres. Nous nous occuperons longuement de ce roman et des

précédents livres de son auteur. — Francisco Contreras : *El Pueblo Maravilloso*, « Agence Mondiale de Librairie », Paris. Version espagnole de *La Ville Merveilleuse*, publiée à Paris en 1924.— Sous le titre de *Síntesis* paraît, à Buenos-Ayres, une excellente revue littéraire qui réunit la collaboration des meilleurs écrivains hispano-américains et de bons auteurs étrangers. Elle a pour directeur Martin Noel et pour secrétaire général M. Ramos Mejia Dans le numéro de février nous remarquons : « Pequaña carta sobre los mitos », par Paul Valéry, « Las ultimas obras teatrales de R. Strauss », par A. Salazar, et dans celui de mars : « Strapaere y Estracitta », par G.B.Angioletti, « Velazquez y su significacion en la pintura », par E.de la Guardia.C'est une publication qui fait honneur aux Lettres argentines. — *Columbia* est une revue de littérature qui a commencé de paraître à Rio-de-Janeiro et qui donne des articles d'auteurs hispano-américains en espagnol. Elle est dirigée par Christovão de Camargo. Dans le premier numéro, nous trouvons un poème de R. Héliodoro Valle, « Jazmines del Cabo », un article de J. Soiza Reilley, « La nueva emocion en la Historia argentina », et une légende guarani de E. Morales, « Isaraki ». Mais comme nous n'avons plus reçu cette publication, nous ne savons si elle continue de paraître. — *El Carcaj* est un périodique littéraire, organe du groupe de jeunes « Tucuman », qui paraît dans la ville de ce nom (Argentine), périodique peu étendu, mais plein d'intérêt. Ses jeunes rédacteurs écrivent sans signer sur les questions les plus diverses de littérature et de culture générale, avec lucidité et élévation. Dans un des derniers numéros nous remarquons : « Revaloraciones, José Ingenieros », « Universidad y Humanismo ».

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

V. A. Michelsen : *La Guerre sous-marine*, Payot. — Kseble Chatterton : *Les Bateaux-Pièges*, Payot.—Von Schoultz: *Avec la Grand-Fleet*(1915-1918), Payot. — V. A. Bacon : *Le scandale de la Bataille du Jutland*, Payot. — V. A. Harper, *La vérité sur la Bataille du Jutland*, Payot. — Conrad Haussmann : *Journal d'un député au Reichstag pendant la Guerre et la révolution*, Payot.

Voici une série d'ouvrages sur le rôle des marines allemande et anglaise pendant la guerre :

La Guerre sous-marine par le V. A. Michelsen, chargé de la direction des flottilles de sous-marins allemands pendant les hostilités. Ouvrage capital, dont il y aurait long à dire. Bornons-nous à ses conclusions ; elles sont pleines de sens. La guerre sous-marine, qualifiée de barbare et contraire aux règles du

Droit International (celui-ci n'est pas intangible), a coûté aux Allemands 6.000 existences humaines et en chiffre rond 200 sous-marins, du prix de 400 millions pièce. D'autre part, d'après une source anglaise, le *Marine Engineer*, l'activité des sous-marins allemands a causé 30.000 victimes aux nations de l'Entente, y compris les passsagers des deux sexes des navires de commerce coulés. Que sont ces chiffres auprès de ceux des pertes, dues aux autres armes, pendant quatre ans d'une guerre qui faillit aboutir à une paix blanche? Or, le V. A. Michelsen soutient, non sans des raisons impressionnantes, que, si la guerre sous-marine *sans rectrictions* avait commencé six mois plus tôt, elle aurait suffi à gagner la guerre. Mettons qu'il exagère. Elle aurait abouti, en tout cas, très probablement, à faire sortir l'Angleterre et l'Italie de la coalition. Nous pourrions broder sur ce thème. Ajoutons simplement que la question, au moins du Désarmement Naval, serait bien facile à résoudre, en s'appuyant sur l'ensemble des faits, fournis par le V. A. Michelsen. Une bonne flotte de sous-marins, capable de ruiner le commerce de l'adversaire en quelques semaines, suffirait à rendre sages les nations les plus turbulentes. La S. D. N. pourrait faire son profit de telles conclusions.

Les Bateaux-Pièges, par le Com. Keble Chatterton, furent l'un des expédients opposés par les Anglais à l'activité des sous-marins allemands, et l'un des plus efficaces. C'étaient des bâtiments armés, camouflés en paisibles et inoffensifs caboteurs ou bateaux de pêche, montés par des équipages de volontaires qui, tous, ont fait preuve d'un cran extraordinaire L'histoire de ces petits navires est profondément émouvante. Rien de ces récits romancés, qui deviennent de mode dans notre littérature navale L'auteur souligne sévèrement : « L'histoire maritime n'emploie pas les descriptions hystériques et pleines d'exagération sensationnelle du journalisme à faits-divers ». Chose curieuse à ma connaissance, la marine française n'équipa aucun bateau-piège.

Avec la Grand-Fleet (1915-18), de l'Amiral Von Schoultz, actuellement commandant en chef de la marine finlandaise. Ce sont ses souvenirs sur son séjour à bord de la Grande Flotte pendant la guerre. Il fut le seul officier étranger admis à suivre les opérations de la flotte anglaise, comme représentant

de la marine impériale russe. C'est vraiment pour nous une bonne fortune que cet officier se soit trouvé remarquablement instruit et que ses qualités d'homme du monde, à quoi les Anglais sont très attentifs, lui aient attiré l'estime générale. D'autre part, il est l'unique témoin dont il n'y ait pas lieu de craindre que la pensée soit déformée par l'amour-propre national. Pendant son stage sur la Grande Flotte, il n'a pas cessé de se déclarer adversaire résolu des méthodes négatives de l'amirauté anglaise et que le vice-amiral Jellicoe, leur représentant le plus éminent, a été chargé si longtemps de mettre en œuvre. Tous ses efforts en ce sens, auprès de ce dernier, comme auprès des ministres, ont été en pure perte. Malgré la ruine de son pays, ruine qui fut en partie au moins la conséquence de la politique navale anglaise, Von Schoultz ne se montre nullement agressif contre les adversaires de ses idées. Ses révélations sur la Conférence navale de 1917, dont les séances furent tenues secrètes, sont tout à fait intéressantes. On s'explique, en les lisant, qu'on ait alors gardé le secret le plus rigoureux sur de semblables tractations, en raison de l'état critique de la situation et de la niaiserie des mesures qui y furent discutées.

Le Scandale de la Bataille du Jutland, par le vice-amiral Sir Reginal Bacon, et **La Vérité sur la Bataille du Jutland**, par le vice-amiral Harper, peuvent donner une idée du ton des polémiques soulevées chez nos voisins par les incidents de la guerre navale. Pas d'invectives comme chez nous ; mais la qualité de l'insinuation y fait preuve d'une virtuosité rare. Parce qu'il s'est trouvé pendant cette guerre un chef jeune, d'une valeur incomparable, d'une bravoure personnelle magnifique, d'un cran extraordinaire, ayant ce goût, cette soif des responsabilités qui est la marque des hommes nés pour le commandement ; ayant dans l'action cette simplicité magistrale qui est également le signe des grands hommes de guerre ; parce que ce jeune chef a engagé la plus formidable des batailles navales d'une manière splendide, en déguisant sa supériorité de forces à l'adversaire pour le retenir sur le lieu de l'action, en subissant sans fléchir d'une ligne la perte de deux de ses bâtiments sur cinq, dans des conditions de soudaineté terrifiantes ; parce que, par miracle, un tel chef s'est trouvé, tous ceux qui n'ont jamais eu ni élan, ni foi, dont l'action entraînante ne s'est jamais manifestée ; qui n'ont attaché leur nom

qu'à des demi-mesures ou à des méthodes négatives ; tous ceux qu'il a fallu renvoyer des postes qu'ils encombraient pour arriver, après quatre ans de guerre, à des méthodes viriles et enfin efficaces, tous ces hommes, et ils sont nombreux, ils sont la majorité, s'efforcent aujourd'hui de disqualifier le chef incomparable dont l'action a dévoilé la timidité de leurs conceptions et la paralysie dont ils étaient frappés dans l'exécution. A les entendre, si la bataille du Jutland a mal tourné pour la flotte britannique, la faute en est uniquement à Beatty. Ils épluchent ses actes, sans y apporter la moindre intelligence, ce qui n'est pas leur faute, mais aussi avec une mauvaise foi haineuse, qui surprend chez des compagnons d'armes.

Que reprochent-ils à Beatty ? 1° De ne pas avoir engagé le combat avec le concours immédiat de l'Escadre du C. A. Thomas Evans, qui lui assurait une écrasante supériorité de forces. Mais les Allemands ne seraient pas venus au contact, s'ils avaient aperçu de suite, rangée dans les eaux de Beatty, la 5e Escadre de ligne. Je n'en veux d'autre preuve que ce qu'écrit le V. A. Bacon, lui-même (p. 95):

> Vers 15 h. 20, les Croiseurs de bataille anglais et allemands s'apercevaient et dès que l'Amiral allemand eut vent de la présence de la 5e Escadre de bataille, il se replia vers la flotte de cuirassés allemands. .

En d'autres termes, si Beatty s'était présenté avec la 5e Escadre de ligne dans les eaux de son escadre de croiseurs, les Allemands se seraient repliés de suite et il n'y aurait pas eu de bataille du Jutland. Donc, Beatty, en s'engageant seul, en se privant le plus longtemps possible de l'assistance de la 5e Escadre, qu'il avait placée à 5 milles derrière lui, dans le gisement de sa fumée, a agi comme évidemment ne peuvent pas le comprendre certains esprits pour qui les règles de prudence et de sûreté priment tout. 2° Beatty n'aurait pas prévenu Jellicoe de la position de la Flotte allemande, lorsqu'il l'aperçut. Or, le Commodore Goodenough, sur qui le V.A. Harper ne tarit pas d'éloges, l'a fait avec toute la précision possible. Le signal n'est pas passé inaperçu de Beatty, qui avait Goodenough sous ses ordres, chargé spécialement de l'éclairage. Pourquoi Beatty aurait il répété ou fait répéter ce signal ? Tous les signaux de T.S.F. inutiles sont nuisibles sur le champ de bataille.

3° Beatty, dans son engagement au canon avec les croiseurs

allemands, a nettement le désavantage. Il perd deux croiseurs sur cinq, sans lâcher prise pour cela. Que d'autres auraient abandonné la partie ! La raison de ce désavantage est connue : les conditions de visibilité étaient excellentes pour les Allemands et défavorables pour les Anglais. Il m'est impossible de m'étendre davantage ici sur cette discussion. Mais on peut dire aujourd'hui, après examen des pièces du procès, que le véritable scandale du Jutland est qu'on ait pu, dans son propre pays, relever de pareilles imputations contre le V. A. Beatty. Quant à la vérité sur la bataille, M. le V.A. Harper est bien près de nous la laisser entrevoir en nous montrant quel fut son dénouement. A 1 h. 48, dans la nuit du 1er juin, nous dit-il, Jellicoe était informé par l'amirauté que des sous-marins sortaient des ports allemands. Quelques minutes plus tard, à 2 h. du matin, il signalait à sa Flotte de faire route au Nord. Il ignorait à ce moment ce qu'était devenue la Flotte allemande. Ainsi, il avait suffi d'une menace, à longue échéance, de sous-marins sortant de leurs bases pour balayer cette immense armada, montée cependant par des hommes qui n'avaient pas marchandé le sacrifice de leur existence.

JEAN NOREL.

§

Député démocrate au Reichstag, Conrad Haussmann prenait des notes sur les principales séances ou conversations auxquelles il participait. Il voulait en tirer une histoire de la politique allemande pendant les années de guerre. Sa mort l'en ayant empêché, ses héritiers ont chargé M. Ulrich Zeller de publier les matériaux laissés par Haussmann ; il en a composé un livre fort intéressant intitulé : **Journal d'un député au Reichstag**.

Il commence le 2 août 1914. Ce jour-là, Haussmann quitte Stuttgart avec son ami Payer et avec les autres députés wurtembergeois ; il croise « des trains militaires chargés de troupes bavaroises pleines d'entrain ». Lui-même réfléchit : « Pas d'autre ami sûr que l'Autriche et c'est nous qui lui portons secours. La situation est accablante si l'Angleterre se déclare contre nous et si l'Italie ne marche pas avec nous. » En route, un officier d'état-major leur dit que la révolution a éclaté à Paris et que l'aubergiste de Cochem a été fusillé pour espionnage. Liesching « s'indigne de ce que le Tsar a manqué à sa parole ». Payer dit

qu'il faut « briser le crâne » aux adversaires et repousse la sage proposition de Haussmann de dire au Chancelier de ne marcher que « jusqu'à ce que la menace soit écartée ». Ils arrivent à Berlin le 3 à 14 h. La conférence des partis avec le Chancelier a déjà eu lieu. Payer va le voir. Bethmann lui dit : « Soyez unanimes dans vos décisions ». Payer le lui promet. Au Reichstag, Haussmann rencontre le député de Cochem « tout agité » qui dit qu'il a vu la veille au soir l'aubergiste de Cochem, homme honorable. Erzberger déclare qu'aux Affaires étrangères on lui a confié que les Serbes seront battus avant le 10 ; mais le 31 au matin, Jagow lui avait assuré : « Tout va bien, la semaine prochaine nous pourrons partir tous en vacances ». Wiesner, de la *Frankfurter Zeitung*, raconte que la mobilisation avait été ordonnée le 1er à 15 h., mais que le Chancelier et les Affaires étrangères n'en avaient été informés que « quelques heures plus tard ».

Le 4, à midi, réunion du Reichstag à la Salle Blanche pour le discours de l'Empereur. Haussmann y voit Moltke ; « sa physionomie, note-t-il, reflète l'intelligence, la bienveillance et l'énergie ». L'Empereur lit le discours du Trône. Quand il dit que la Russie a nié avoir mobilisé, de nombreux cris d'indignation retentissent. A la sortie, Tirpitz dit à Haussmann : « Ce sont des criminels, ceux qui ont fait cette guerre. » — « Ici, lui répond Haussmann, on compte encore sur la neutralité de l'Angleterre, mais moi, depuis que je sais que nous traversons la Belgique, je tiens cette neutralité pour impossible. » — « Absolument impossible », répond Tirpitz.

A 15 heures, discours de Bethmann, « d'un ton excellent ». « Nos troupes sont déjà peut-être en Belgique », dit-il. « Les députés comprirent que la guerre était commencée. La séance ayant été suspendue, on apprit que l'ambassadeur d'Angleterre avait demandé une entrevue ; on eut l'impression qu'avec l'Angleterre aussi le sort en était jeté. » Les socialistes décidèrent alors par 12 voix de majorité qu'ils voteraient les crédits.

Le 1er décembre 1915, Haussmann constate que le mécontentement commence à grandir et à peser sur les députés. A ce moment, « la question d'Alsace se déclanche » : les Bavarois veulent l'annexer à leur pays ; ce n'est que peu à peu qu'ils y renonceront. Dans le Reichstag, ceux qui ne veulent la paix qu'avec des annexions n'ont pas encore le dessous. L'industrie lourde ayant

dit : « Si nous n'obtenons pas Briey, toute la guerre est inutile », Jagow, le 9 mai 1916, songeait « à céder quelques villages aux environs de Thann en échange de Briey ».

L'intervention de la Roumanie vint donner le dessus à ceux qui voulaient la paix sans annexions. Malgré les victoires sur cette puissance, Bethmann, le 12 décembre 1916, fait son offre de paix et gagne ainsi la faveur de la gauche. Le 18 décembre, à Stuttgart, Guillaume « peut distinguer dans les acclamations redoublées de la population la joie qu'on éprouve de la politique de son Chancelier ». Mais Bethmann louvoie. « Il fallait, note Haussmann, donner à la réplique de l'Entente une réponse immédiate, non une réponse hésitante et vacillante comme la réplique elle-même. » Si Bethmann vacillait, c'est qu'il était pris entre la majorité du Parlement, qui voulait la paix de conciliation sans annexion, et le G. Q. G. qui voulait des annexions. Une séance typique eut lieu le 14 juillet 1917. Michaelis venait d'être nommé Chancelier. Il réunit dans le jardin du ministère de l'Intérieur Hindenburg, Ludendorff, Helfferich et 7 députés. « Je ne veux encore prendre position [au sujet de la résolution du Reichstag relative aux conditions de paix], dit-il... Avant mon entrée en fonctions, on m'a dit que le commandement suprême et les représentants des partis de la majorité s'étaient mis d'accord... Je vois maintenant que ce n'est pas exact. » La divergence était cependant, au moins officiellement, bien petite : elle ne portait plus que « sur le point de savoir s'il était opportun de déclarer à l'avance que l'Allemagne était prête à conclure une paix de conciliation sans annexions » ; elle suffit cependant à empêcher l'Allemagne de faire avant la fin de septembre des propositions acceptables pour les pacifistes des pays alliés. A cette époque-là, la débâcle allemande s'annonçait, ces pacifistes n'avaient plus d'influence.

Haussmann, en octobre 1918, fut secrétaire d'Etat dans le ministère Max de Bade, puis, en 1919, vice-président de l'Assemblée Nationale et président de la Commission de la Constitution de Weimar. Comme tous les Allemands, il fut atterré par les conditions de paix. Le 15 mai, il écrivit au Chancelier que les « garanties » du paiement de l'indemnité « étaient le point décisif... Les exigences sont sans limites et pourtant elles n'effraient pas parce qu'elles ne citent pas de chiffre ». Haussmann demandait

donc que l'on s'efforce « de faire limiter le chiffre » de la dette et « d'amener ensuite les Alliés à accepter de prendre la capacité de paiement de l'Allemagne comme mesure de la somme qu'elle devait payer ». C'était évidemment l'intérêt de tous, mais Clemenceau ne le comprenait pas, et combien de nos hommes d'Etat ne semblent pas le comprendre complètement encore !

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Martial de Pradel de Lamase : *Uzerche et ses sénéchaux*. Avec des illust.; Imp. Lachaise, Brive. » »

Cinématographie

C. Meunier-Surcouf : *L'art cinématographique : Hollywood au ralenti*. Avec des illust.; Alcan. 12 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Sauvage-Jousse : *Le métaverbe;* Alcan. 20 »

Folklore

A. Mabille de Poncheville : *Fêtes carillonnées*. Avec des bois gravés et 12 h. t.; Perrin. 20 »

Légendes ardennaises, texte de Marcel Caruel, André Sécheret, Jean-Paul Vaillant. Librairie de France. » »

Hagiographie

Abel Bonnard : *Saint François d'Assise*. Flammarion. 12 »

Histoire

Defontin-Maxange : *Le grand Ismaïl, empereur du Maroc*. Ornements dessinés par René Gueriot; Marpon. 30 »

Divers : *Jeanne d'Arc*. Avec miniatures et gravures du temps; Horizons de France. » »

Gabriel Hanotaux : *Histoire de la nation française*. Tome IX : *Histoire diplomatique, 1515-1928* par René Pinon. Illust. en couleurs de Mme Camille Hanotaux et Georges Jeanniot. Illust. en noir de Gabriel Hanotaux fils; Plon. 85 »

Littérature

Duchesse d'Abrantès : *Mémoires*, avec une introduction de Georges Girard. Tome II : *Souvenirs historiques sur le Consulat*, tome I; Cité des Livres. » »

Louis Barthou : *Pêcheurs d'Islande*, de Pierre Loti, étude et analyse. (Coll. Les chefs-d'œuvre de la littérature expliquée); Mellottée. » »

André Brulé : *Les gens de Lettres*. (Coll. *La vie au dix-huitième siècle*). Nombreuses reproductions de tableaux ou dessins de l'époque; Edit. M. Scheur. 60 »

Pierre Gauthiez : *Vie de Bianca*

Cappello. Avec de nombr. illust.; Tallandier. 20 »

Charles Grolleau : *Louange de l'hostie,* anthologie de poèmes modernes en l'honneur du T. Saint Sacrement. Avec une préface; Bloud et Gay. » »

Myriam Harry : *La nuit de Jérusalem.* (Coll. *Les Nuits*); Flammarion. 10 »

Pierre Lamy : *Le théâtre d'Alexandre Dumas fils;* Presses universitaires. 30 »

Hortense et Marie Mancini : *Mémoires.* Préface et notes par Pierre Camo; Jonquières. » »

Henry Massoul : *La reine Jeanne.* Avec un portrait. (Coll. *Les grandes vies aventureuses*); Berger-Levrault. 10 »

Eugenio d'Ors : *Coupole et Monarchie,* suivi d'autres études sur la morphologie de la culture, version française d'Andrée de Stoutz. Avec un portrait de l'auteur par José de Togores; Cahiers d'Occident n° 6, 2e série, Libr. de France. » »

Maurice Privat : *Le scandale de la Gazette du Franc;* Edit. Pierre Souval. 12 »

Rivarol : *Discours sur l'Universalité de la langue française.* Edit. critique avec une introduction et des notes par Marcel Hervier; Delagrave. » »

Paul Souday : *La société des grands esprits;* Hazan et Cie. » »

Fernand Trolliet : *Du rouge aux lèvres;* Figuière. 10 »

Emile Zola : *Lettres de Emile Zola à Messieurs de Goncourt.* (Bibliothèque nationale, Mss. 22.478. Nouv. acq). Préface de M. Maurice Le Blond; (Coll. *Le Document autographe*); Paul Catin. » »

Musique

Amédée Gastoué : *La vie musicale de l'Eglise.* Avec 70 illust.; Bloud et Gay. 4 75

Ouvrages sur la guerre

Edmond Delage : *Le drame du Jutland.* Avec cartes et plans; Grasset. 12 »

Philosophie

Divers : *La pensée de Camille Spiess;* Edit. d'Hermétisme. » »

Michel Uta : *La théorie du savoir dans la philosophie d'Auguste Comte;* Alcan. 30 »

Poésie

Roger Allard : *Poésies légères, 1911-1927;* Nouv. Revue franç. 12 »

Doëtte Angliviel : *Jeux au jardin.* Ornements dessinés par Henry Rey; Edit. de l'Archer, Toulouse. 6 »

Eugène Claude Armel : *Laques rouges;* Les Facettes, Toulon. » »

Lucien Bonnefoy : *Au front. L'âme des heures.* I : *Notre guerre. Argonne. La berceuse du poilu. Aux femmes;* Messein. 12 »

Léon Delhoume : *L'avril de nos beaux ans;* Imp. Guillemot et de Lamothe, Limoges. » »

Raymond Genty : *La robe à travers les branches;* Figuière. 10 »

Mélot du Dy : *Amours.* Avec un portrait de l'auteur par Edgar Scauflaire gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Georges Neveux : *La beauté du diable.* Avec un portrait de l'auteur par André Masson gravé sur bois par G. Aubert; Nouv. Revue franç. » »

Pierre de Nolhac : *Le testament d'un latin;* Plon. » »

René Renoux : *Préludes;* Le Rouge et le Noir. » »

Gilbert Trolliet : *Petite Apocalypse;* Messein. » »

Politique

Henri Barbusse : *Voici ce qu'on a fait de la Géorgie;* Flammarion. 12 »

Préhistoire

Lieut.-Col. de Saint-Hillier : *Petite histoire glozélienne,* illustrée de nouveaux textes et augmentée d'inscriptions carthaginoises étrangères à Glozel. Divisée en 4 parties avec 16 planches; Crépin-Leblond, Moulins. » »

Questions juridiques

Jean Vilbois : *Du domaine public payant en matière de droit d'auteur.* Théorie, pratique et législation comparée. Préface de P. Grunebaum-Ballin; Libr. du Recueil Sirey. 50 »

Questions militaires

André Cormerais : *Sur les flots.* Une vie de marin au service de la France; Imp. Vatar, Rennes. 10 »

Questions religieuses

Marie de l'Incarnation, ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle France : *Ecrits spirituels et historiques,* publiés par dom Claude Martin, réédités par dom Albert Jamet, avec des annotations critiques, des pièces documentaires et une biographie nouvelle, Tome I; Desclée de Brouwer et Cie. » »

Roman

Joseph d'Arbaud : *La sauvagine,* texte provençal et version française; Grasset. 15 »

A. Bernard-André : *Tu ne seras plus seule;* Figuière. 10 »

Jean Berty : *Quand le vautour roucoule;* Lemerre. » »

Robert Boudry : *Toussaint Vezzani;* Emile-Paul. 12 »

Joseph Casanova : *L'étrange confidence;* Edit. Argo. 12 »

Blaise Cendrars : *Le plan de l'aiguille;* Sans Pareil. 12 »

Albert Crémieux : *Cellule 93;* Nouv. Soc. d'édition. 12 »

Alexis Demidov : *Le tourbillon 1917,* traduit du russe par Maurice Parijanine; Edit. soc. internationales. 18 »

Renée Dunan : *La confession cynique;* Edit. de l'Epi. 12 »

Claude Frémy : *Trois villes, une femme. Paris, Vienne, Varsovie;* Renaissance du Livre. 12 »

Jacques des Gachons : *Mon amie;* Nelson. 7 »

Claude Gével : *Chez les hommes;* Flammarion. 12 »

Etienne Gril : *Les chevaliers de l'incertain;* Nouv. Revue française. 12 »

Louis Raymond Lefèvre : *Le royaume de ce monde;* Nouv. Revue franç. 12 »

Maurice Level et Jean Prudhomme : *L'énigme de Bellavista.* (Coll. Les romans mystérieux); Tallandier. 9 »

Maurice Level et Jean Prudhomme : *Le marchand de secrets.* (Coll. *Les romans mystérieux*); Tallandier. 9 »

E. Bernard Magnan : *Une lumière dans les ténèbres;* Figuière. 10 »

Elena Marothy-Soltesova : *Mes enfants du berceau à la tombe,* traduit du slovaque par Janko Cadra, tome I; Edit. Victor Attinger. » »

Lucien Marsaux : *Le carnaval des vendanges;* Plon. 12 »

Roger Martin du Gard : *Les Thibaut.* VIe partie : *La mort du père;* Nouv. Revue franç. 12 »

Marcel Prévost : *L'homme vierge;* Edit. de France. 12 »

Louis Thomas : *Mellila;* Baudinière. 12 »

René de Weck : *Un fou revient parmi les sages;* Plon. 12 »

Stefan Zweig : *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme,* traduction et introduction de Alzir Hella et O. Bournac; Edit. Victor Attinger. 12 »

Sciences

Marce Boll : *L'électron et les applications de l'électricité.* (*Bibl. d'éducation par la science,* dirigée par Emile Borel); Albin Michel (relié). 20 »

Dr Constantin Doljan : *Architec-*

ture de la matière. De l'atome à l'être vivant. De l'être vivant aux étoiles. Des étoiles à Dieu; Alcan. 18 »

E. Wietrich : *L'énigme de la mort;* Soc. paris. d'édition. 7 »

Sociologie

Roger Mauduit : *Ballanche. Le vieillard et le jeune homme.* Nouv. édit. avec introduction et notes; Alcan. 15 »

Roger Mauduit : *Auguste Comte et la science économique;* Alcan. 30 »

Maud Royden : *L'homme, la femme et le sens commun;* Alcan. 12 »

Alphonse Séché : *La morale de la machine;* Malfère. 12 »

Théâtre

André Lang : *Fantaisie amoureuse. L'Herbe tendre;* Nouv. Revue franç. 12 »

Jules Romains : *Volpone,* en collaboration avec Stefan Zweig d'après Ben Jonson. *Le déjeuner marocain;* Nouv. Revue franç. 12 »

Varia

Cte Boisrot de Lacour : *Traité sur l'art de chasser avec le chien courant.* Illust. de Carle Vernet; Nourry. 60 »

Claude Farrère : *Une vie,* reprod. autographique du manuscrit. (Coll. *Le document autographe*); Paul Catin. » »

Jérôme et Jean Tharaud : *La Reine Palmyre,* reprod. autographique du manuscrit. (Coll. *Le Document autographe*); Paul Catin. » »

Voyages

Claude Balyne : *L'Ile fée. Port-Cros en Méditerranée;* Libr. Gallimard. 12 »

Francis Carco : *Printemps d'Espagne;* Albin Michel. 12 »

René Delagrange : *L'éternelle Norvège,* relation d'un voyage d'Algérie à Oslo; Heintz frères. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Richard Wagner et Edouard Schuré. Une lettre de Wagner à Champfleury. — A propos du père de Corbière. — Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy. — Callias (les deux). — A l'Académie de Province. — Erratum. — Une « sottise » qui n'en était pas une. — Le Sottisier universel.

Richard Wagner et Edouard Schuré. Une lettre de Wagner à Champfleury. — A l'issue d'une visite qu'Edouard Schuré fit à Richard Wagner, à Lucerne, en mars 1870, celui-ci lui donna, pour Champfleury, une lettre datée du 16 mars 1870, et qui témoigne, à l'égard de notre pays, de sentiments bien différents de ceux qui sont exprimés dans le fameux pamphlet *Une Capitulation.*

Mon cher ami,

Ces lignes vous seront remises par un de mes bons amis, M. Schuré, dont vous avez peut-être lu l'étude sur mes écrits (dans la *Revue des Deux-Mondes*) et que je vous recommande chaleureusement comme un des meilleurs *nôtres.*

J'applaudis de tout mon cœur à la fondation du journal, dont le programme

me paraît un point de départ vers la réalisation d'une de mes espérances favorites : la fusion de l'esprit français et de l'esprit germanique.

Vous savez que j'ai toujours eu l'idée de l'érection à Paris d'un théâtre international où seraient données dans leurs langues les grandes œuvres des diverses nations. Seule la France, et Paris en particulier, saurait relier en un faisceau des productions hétérogènes en apparence, dont la connaissance exacte est, selon moi, indispensable au développement intellectuel et moral d'un peuple. Parmi les œuvres françaises qui devraient être données sur cette scène exceptionnelle, très indépendante des intérêts du jour, celles de Méhul tiendraient une première place, et je vous félicite d'avoir songé à ce grand artiste, que je compte au nombre de mes précepteurs et dont la vie et les compositions sont beaucoup trop peu connues en France.

C'est en souhaitant tout le succès possible à votre louable entreprise que je vous serre la main très affectueusement.

A vous cordialement, mon cher Champfleury.

Signé : RICHARD WAGNER.

Lucerne, 16 mars 1870.

Mais quel était ce projet de journal de Champfleury qui devait tenter de réaliser la « fusion de l'esprit français et de l'esprit germanique » ?

§

A propos du père de Corbière.

Saint-Servan, le 16 avril 1929.

Cher monsieur Vallette,

Les *Nouvelles littéraires* du 30 mars dernier ont publié un article de M. A. de Bersaucourt intitulé *L'Autre Corbière,* où il est dit que personne, jusqu'à ce jour, ne s'est souvenu d'Edouard Corbière, père de Tristan et romancier maritime.

Voulez-vous me permettre de faire remarquer ici que le biographe de Tristan s'en est souvenu quand il a publié, dès 1904, au *Mercure de France,* la première édition de son livre consacré au poète des *Amours jaunes* et à Corbière l'Ancien..., que la deuxième édition de cet ouvrage, parue au Divan, contient également la biographie du romancier, auteur du *Négrier*... et que c'est précisément cette notice, faisant inséparables le père et le fils, qui poussa le comité du monument Corbière à demander au maître Bourdelle un double médaillon.

Veuillez agréer, etc. RENÉ MARTINEAU.

§

Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy (1). — D'une lettre de Barbey d'Aurevilly à Léon Bloy, datée de l' « Hôtel Grandval (Orne), 30 septembre 1874 », ce passage, reproduit en avril 1924 par un catalogue de la librairie Kra :

(1) Cf. *Mercure de France,* tome CCVII (15 octobre 1928), p. 496.

Mon pauvre Monsieur Bloy, vous avez du tact à peu près comme un soliveau. Mais comme les soliveaux ne sont pas coupables, je serai bon garçon avec vous. Je n'ai point fait mon article pour plaire à une femme (Mme Craven) : je l'ai fait, comme je fais tout, pour me plaire à moi, sans souci de personne... je me permettrai de vous dire que vous devenez un insupportable pédant en matière de catholicisme. Vous n'êtes donc avancé dans la vie spirituelle que pour jeter les cailloux du mépris à ceux qui n'y sont pas aussi avancés que vous. Vous avez les idées d'un moine — et d'un moine très cuistre et sans charité.

Cela ressemble beaucoup à du bois vert. La finale de la lettre n'est pas pour diminuer cette impression. La leçon continue. Ces dernières phrases, après des reproches divers, précèdent la signature du maître :

Je ne vous l'aurais pas reproché, mais il faut toujours rabattre votre orgueil, en le cinglant entre les deux oreilles. Il y a dans le *Magnificat*, Monsieur le dévot : « *Dispersit superbos mente cordis sui* ».

Je vous ai dispersé !

A vous *malgré tout*,

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Ce *malgré tout* en dit long. Le Connétable avait déjà différents griefs contre Léon Bloy, qui n'était encore ni Caïn Marchenoir, ni le *Mendiant ingrat* — nominativement s'entend — et savait au besoin lui donner les étrivières. L'attitude de Mlle Louise Read à son égard, divulguée ici même, n'a donc rien qui puisse surprendre. — P. D.

§

Callias (les deux). — Ils furent deux : Hector, le rédacteur au *Figaro*, marié, comme il a été dit, à Nina de Villard (1), et Horace de Callias, le peintre, père de Mlles Hélène et Suzanne de Callias, membre de la Société des Gens de Lettres ; celle-ci a publié dans le *Mercure* (décembre 1926-janvier 1927) une curieuse étude sur *L'étrange passion de Junot, duc d'Abrantès*. Un peu légèrement, M. Louis Guimbaud confond l'un avec l'autre les deux frères, et dans le volume qu'il consacrait récemment à *Victor Hugo et à Madame Biard* (Juliette Drouet avait ouvert la série, qui pourra être continuée), le texte et la légende d'une phototypie témoignent de cette confusion. Il s'agit d'un tableau exposé au Salon de 1890, par « un peintre répandu lui-même, Hector de Callias », représentant un *Après-dîner chez la baronne Double*. Entre autres portraits, « à la table bouillotte, Mme Hector de Callias emplissait des tasses à café... »

Voilà, certes, un document assez inattendu à joindre à l'iconographie de Nina de Villard : malheureusement, la pauvre femme reposait depuis le 23 juillet 1884 au cimetière Montmartre, lorsque son beau frère Horace brossa cette toile. Quant à Hector, outre qu'il n'avait jamais

(1) Cf. *Chez Nina de Villard*, *Mercure de France*, CXCVI (1er juin 1927), p. 324-352.

tenu un pinceau de sa vie, il avait une raison meilleure encore pour être tout à fait étranger à cet *Après-dîner* chez la fille de Léonie Biard, l'*Etincelle* du *Figaro*, veuve en premières noces du vicomte de Peyronny : l'ancien mari de Nina était mort subitement à Fontainebleau, 10, rue de France, âgé de quarante-six ans, le 9 novembre 1887.

Mlle Hélène de Callias a dû se montrer médiocrement flattée de l'utilisation, par M. Louis Guimbaud, des renseignements qu'elle lui avait gracieusement fournis. — P. D.

§

A l'Académie de Province. — L'Académie de Province vient de pourvoir au remplacement de ses membres décédés : le poète François Fabié et le poète Charles-Théophile Féret ;

Ont obtenu : Pour le siège de François Fabié, M. Touny-Lerys, 9 voix, M. Jean Nesmy, 2 voix, M. J. Reboul, 1 voix, M. C. Mauclair, 1 voix ; pour le siège de Ch. Théophile Féret, M. Francis Yard, 12 voix, M. Edmond Spalikowsky, 1 voix.

MM. Touny-Lerys et Francis Yard ont donc été élus membres titulaires.

L'Académie de Province, qui se compose de dix écrivains résidant en province et de cinq associés résidant à Paris, est maintenant au complet. Elle est ainsi constituée :

Dix membres : Alphonse de Chateaubriant, Henri Cormeau, Emile Guillaumin, Philéas Lebesgue (président), Gabriel Maurière, Henri Mériot, Joseph de Pesquidoux, Gabriel Sarrazin, Touny-Lerys, Francis Yard.

Cinq associés parisiens : Charles Brun, A. Gossez, Jean Ott, Noel Sabord, Frédéric Saisset.

Correspondants dialectaux : Edouard David, Alfred Weiss, F. Jaffrenou, Jules Mousseron, Benoit Vidal, Marcel Janssen, Hugues Lapaire.

§

Erratum. — Dans l'article du comte Prozor sur *Dmitri Mérejkovsky et l'intelligentsia russe* (Mercure du 15 avril), p. 272, l. 5, lire : « dans son palais des Thermes », et non « des Ternes ».

§

Une « sottise » qui n'en était pas une.

Monsieur le directeur,

Le « Sottisier » a inséré à tort l'entrefilet du *Matin* relatif au match Oxford-Cambridge.

En effet, l'épreuve a eu lieu 81 fois et chaque équipe l'a gagnée 40 fois, — mais il y a quelque 30 ans elles firent une fois « dead heat ».

ANDRÉ PAUL.

§

Le Sottisier universel.

La vogue croissante du lapin castorrex. — Il fut le roi de la dernière exposition internationale d'aviculture de Paris. — *Jardins et Basses-Cours*, 5 avril, p. 159.

Dix ans avant la *Belle Hélène*, Jules Moinaux, l'oncle de notre Georges Courteline, apportait à Offenbach une intrigue follement joyeuse. — Henry Kalherbe, *Le Temps*, 17 avril.

On voit encore l'entrée des Carmélites où se retira jadis Eve de La Vallière. — *Mercure de France*, 1er avril, p. 222.

Ferdinand Foch prépare l'examen de l'Ecole polytechnique. 1870. Sombres jours. La guerre commence par des défaites. Elle continuera par des défaites. Elle finira par un désastre. Foch quitte ses livres et s'engage. La méditation s'arrête. La fièvre de l'action le travaille. Il voudrait combattre. Il passe un an au dépôt du 4e régiment d'infanterie de Saint-Etienne à se ronger les poings. En janvier 1871, ruminant la débâcle, le cœur ulcéré, il se penche de nouveau à Metz sur ses livres de géométrie. Un jour, tous les canons des forts de la ville se mettent à tonner. A l'étude, toutes les têtes se lèvent, pâles et défaites. La canonnade annonce la conclusion du traité de Francfort et le rattachement à l'Allemagne de l'Alsace et de la Lorraine. — *Le Matin*, 15 avril.

Un Algérien poignardé. — Au cours d'une ronde, des agents cyclistes ont trouvé, avenue du Docteur-Durand, à Arcueil, l'Algérien Larbi ben Ali, trente et un ans, portant une blessure au thorax produite par une balle de revolver. — *Le Petit Parisien*, 8 avril.

Ponsard dans sa *Lucrèce*, Victor Hugo dans *Quatre-Vingt-Treize* ont mis en présence les trois hommes de la Révolution, Danton, Marat et Robespierre. — Georges Claretie, *L'Ami du Peuple* du matin, 5 avril.

A la fin du seizième siècle, quand le calendrier grégorien eut fixé au premier janvier le début de l'année... — *La Liberté*, 4 avril.

Les armoiries de la ville d'Angers, qui ont été établies par Louis XI lors de la réunion de l'Anjou à la Couronne, comportent deux gueules... — *Comœdia* 31 mars.

Le général Gouraud a déclaré qu'il était enchanté de l'accueil qui lui avait été fait, ajoutant : « C'est ma première visite en Angleterre et la meilleure. — *Le Reveil du Nord*, 3 avril.

On connaît les faits : un projet de loi transfère les délits de presse du jury au tribunal correctionnel. — Henry Bidou, *Journal des Débats*, 21 avril.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCXI

—

CCXI — N° 739. — 1er AVRIL

CCXI — N° 740. — 15 AVRIL

DE LIVRES

ce de la Sorbonne, Paris-Ve

illot », fonctionne depuis **7 ANS** *à la satisfaction générale ésirent se tenir au courant des nouveautés littéraires fran-*

de la **PROVISION** *qui supprime les frais de mandats ou urant est ouvert comme en banque au souscripteur qui est*

II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier*.

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue mensuel sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

, l'Office sert pour tous pays les commandes de livres t).

FICE DE LIVRES POUR UN AN
dé compris)

ce et Colonies......	**348** fr.	—	Etranger......	**372** fr.
ce et Colonies......	**696** fr.	—	Etranger......	**744** fr.
ce et Colonies......	**1392** fr.	—	Etranger......	**1488** fr.

.... de **4.000** fr. à **12.000** fr. par an.

nçais et le nouveau tarif postal ; l'abonnement (facul- t » doit être réglé en dehors.

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **65 fr.** (France) / **85 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot ". 1929
(et **75 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal
plus **12** fr. (ou **16** fr.) pour la livraison de luxe « Le Jardin du Bibliophile ». 1928

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10 à 12 .... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques, d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et les biographies romancées ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas (20 fr., 150 fr., 500 fr.)

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

Les AFFICHES ILLUSTRÉES des CHEMINS de FER de L'ÉTAT

Poursuivant leur effort pour le développement du tourisme dans les admirables régions qu'ils desservent, les chemins de fer de l'Etat viennent de faire éditer une nouvelle série de six affiches artistiques, dont la désignation suit :

Rouen (La Grosse Horloge) ;
Dieppe (Le Port) ;
Lannion (Escalier de Brélevenez) ;
Pornic (La Côte de Jade) ;
La Rochelle (Entrée du Port) ;
Bagnoles-de-l'Orne (Suisse Normande).

Exécutées par des artistes de valeur, ces affiches, véritables tableaux, reproduisent des coins charmants de nos vieilles provinces si réputées de Normandie, de Bretagne et de Saintonge.

Ces affiches sont mises en vente au prix de cinq francs l'exemplaire au service de la publicité des chemins de fer de l'Etat, 20, rue de Rome, à Paris, au bureau des renseignements de la gare de Paris-Saint-Lazare et dans les bureaux de tourisme des gares de Paris (Saint-Lazare et Montparnasse).

En outre, le Service de la Publicité envoie gratuitement, à toute personne qui en fait la demande, la liste détaillée des affiches pouvant être vendues. Elles sont adressées à domicile contre l'envoi préalable de leur valeur, augmentée du prix du colis-postal, en mandat-carte.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE REMY DE GOURMONT

ROMAN

Le Pèlerin du Silence. Volume in-18 .... 12 »
Les chevaux de Diomède. Volume in-18 .... 12 »
D'un Pays lointain. Volume in-18 .... 12 »
Le Songe d'une Femme. Volume in-18 .... 12 »
Une Nuit au Luxembourg. Volume in-18 .... 12 »
Un Cœur Virginal. Couv. de G. d'Espagnat. Volume in-18 .... 12 »
Couleurs, *suivi de* **Choses anciennes.** Volume in-18 .... 12 »
Sixtine. Volume in-18 .... 12 »
Histoires magiques. Volume in-18 .... 12 »

LITTÉRATURE

Le Livre des Masques. *Portraits symbolistes, Gloses sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui.* Masques dessinés par F. Vallotton. 2 volumes in-18. Chaque volume .... 12 »
La Culture des Idées. Volume in-18 .... 12 »
Le Chemin de velours. Volume in-18 .... 12 »
Epilogues, 1895-1898. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 12 »
Epilogues, 1899-1901. *Réflexions sur la vie* (IIe série). Vol. in-18 .... 12 »
Epilogues, 1902-1904. *Réflexions sur la vie* (IIIe série). Vol. in-18 .... 12 »
Epilogues, 1905-1912. *Réflexions sur la vie.* Volume in-18 .... 12 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps. 1907-1910. Volume in-18 .... 12 »
Esthétique de la Langue française. Volume in-18 .... 12 »
Le Problème du Style. Volume in-18 .... 12 »
Promenades Littéraires. 7 Volumes in-18 à .... 12 »
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse Volume in-16 .... 2 50
Pendant l'Orage. Préface de Jean de Gourmont. Volume petit in-18 .... 12 »
Pendant la Guerre. Volume in-16 .... 12 »
Lettres à l'Amazone. Volume in-16 .... 12 »
Lettres intimes à l'Amazone. Volume écu in-8 .... 15 »
Lettres d'un Satyre. Volume in-16 .... 10 50
Lettres à Sixtine. Volume in-16 .... 12 »
Pages choisies. *Avec un portrait.* Préface de Marcel Coulon. Volume in-8. 15 »

PHILOSOPHIE

Physique de l'Amour *Essai sur l'Instinct sexuel.* Vol. in-18 .... 12 »
Promenades Philosophiques. 3 Volumes in-18 à .... 12 »

POÉSIE

Divertissements, poèmes en vers. Volume in-18 .... 12 »

THÉATRE

Lilith, suivi de Théodat. Volume in-18 12

A LA MÊME LIBRAIRIE

PAUL ESCOUBE

Remy de Gourmont et son Œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16 .... 2 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le temps (*The Time Machine*), roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... 12 »

La Guerre des Mondes, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol in-16.. 12 »

Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16 .... 12 »

L'Ile du Docteur Moreau, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-16. 12 »

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16 .... 12 »

Les Pirates de la mer, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-16.... 12 »

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-16.... 12 »

Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

Miss Waters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewick. Volume in-16 .... 12 »

La Burlesque Equipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

Au Temps de la Comète, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

La Guerre dans les airs, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. 2 Volumes in-16 à 12 fr. .... 24 »

Effrois et Fantasmagories. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

L'Histoire de M. Polly, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

Anne Véronique, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

Le Pays des Aveugles. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-16 .... 12 »

Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-16 .... 12 »

La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat, traduit par Henry-D. Davray. Volume in-18 .... 12 »

Une Utopie moderne, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Volume in-18 .... 12 »

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

Kim, roman traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 .... 24 »

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 .... 12 »

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-16 .... 12 »

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling par André Chevrillon. Vol. in-16 .... 12 »

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-16 .... 12 »

Le Chat Maltais. traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Volume in-16 .... 12 »

Actions et Réactions. Trad. de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

« **Capitaines Courageux** ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 .... 12 »

Sa Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16. 12

Contes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-8 écu .... 15 »

Du Cran ! traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 .... 12 »

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 .... 12 »

POUR LES VACANCES

Voyageurs à la recherche d'un joli coin ou d'une plage de famille pour y passer vos vacances, touristes qui désirez parcourir la Bretagne en auto-cars, ne vous mettez pas en route avant d'avoir préparé votre voyage ! Ne commettez pas l'erreur de nombreuses personnes qui partent à l'aventure et s'en reviennent désillusionnées parce qu'elles ne savaient pas qu'à proximité de leur villégiature, elles avaient telles excursions intéressantes ou tels monuments à visiter.

Un voyage bien préparé vous aidera à passer d'agréables vacances. Dans ce but, le RÉSEAU DE L'ETAT vient de rééditer à votre intention son GUIDE OFFICIEL ILLUSTRE qui contient, en plus d'une documentation intéressante, de nombreuses photographies et des cartes détaillées des régions qu'il dessert.

Ce GUIDE est mis en vente dans les bibliothèques des gares du Réseau, Bureaux de Tourisme des gares de Paris (Saint-Lazare et Montparnasse) et dans les principales Agences de Paris, au prix de quatre francs cinquante centimes l'exemplaire.

Il est également adressé à domicile, contre l'envoi préalable d'un mandat-carte de 5 fr. 55 pour la France et de 7 fr. 50 pour l'étranger au Service de la Publicité des Chemins de fer de l'Etat, 20, rue de Rome, à PARIS (8e).

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

L'assemblée ordinaire a eu lieu le 22 mars, sous la présidence de M. André Vincent. 216.265 actions A et 22.770 actions B étaient présentes ou représentées.

L'assemblée a approuvé à l'unanimité les rapports et les comptes de l'exercice clos le 31 décembre 1928, accusant un solde bénéficiaire de 39 millions 490.568 fr., auquel s'ajoute le report antérieur de 5.618.387 francs.

Le dividende brut a été fixé à 65 fr. par action A et à 13 fr. 19 par action B. Un acompte de 30 fr. par action A et de 8 fr. 30 par action B ayant été mis en paiement le 10 janvier dernier, il reviendrait pour solde, aux actions A, 35 fr. et, aux actions B, 4 fr. 89. Ces sommes seront mises en paiement dès maintenant à raison de net 28 fr. 70 par action nominative A, 26 fr. 55 par action au porteur; 4 fr. par action B. Les 40.000 parts de fondateur non rachetées recevront le maximum statutaire de, brut, 11 fr., soit net 9 fr. 02 au nominatif et 8 fr. 30 au porteur.

Il a été affecté une somme de 6.183.333 fr. à la provision pour rachat de parts de fondateur, et reporté à nouveau 1.164.039 francs.

OFFICIERS MINISTERIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne

Vient de paraître :

APERÇU DU CATALOGUE

LÉON BLOY

Romans, Littérature, Mémoires.. 21 vol.

PAUL CLAUDEL

Théâtre, Littérature.. 6 vol.

COLETTE

Sept Dialogues de Bêtes.. 1 vol.

La Retraite sentimentale.. 1 vol.

GEORGES DUHAMEL

Poésies, Romans, Théâtre, Littérature.. 21 vol.

ANDRÉ FONTAINAS

La Vie d'Edgar Poe .... 1 vol.

ANDRÉ GIDE

Romans. Littérature, Critique.. 5 vol.

REMY DE GOURMONT

Poésie , Romans, Théâtre Littérat re, Philosophie, Critique..... 42 vol.

HAVELOCK ELLIS

Etudes de Psychologie .... 10 vol.

FRANK HARRIS

La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde.. 2 vol.

LAFCADIO HEARN

Romans, Mœurs jap naises.. 13 vol.

FRANCIS JAMMES

Poésies, Romans, Littérature.. 22 vol.

RUDYARD KIPLING

Romans, Contes, Etudes de mœurs.. 19 vol.

JULES LAFORGUE

Poésies, Nouvelles, Mélanges, Littérature, Correspondance........ 6 vol.

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles.. 1 vol.

La Sagesse et la Destinée.. 1 vol.

COLLECTION de M. MARIUS PAULME

Dessins Anciens

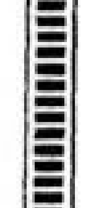
GOUACHES & PASTELS

Principalement
de l'ECOLE FRANÇAISE
du XVIIIe Siècle

Sculptures

En Marbre, Terre cuite, Plâtre
des XVIIe, XVIIIe et XIXe Siècles
Vente GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze
les Lundi 13, Mardi 14 et Mercredi 15 Mai 1929
à deux heures

Commissaire-Priseur
Me F. LAIR DUBREUIL
6, Rue Favart, 6



Expert
M. G.B. LASQUIN
6, Rue Rodier, 6

EXPOSITIONS

Particulière, le Samedi 11 Mai 1929, de 2 heures à 6 heures
Publique, le Dimanche 12 Mai 1929, de 2 heures à 6 heures

SUCCESSION DE M. GUSTAVE CAHEN

TABLEAUX MODERNES

par

Bellangé, Bonington, Chaplin, Corot, Daubigny, Fantin-Latour, Guillaumin, Isabey, Lebasque, Lebourg, Pissarro, Raffaelli, H. Regnault, Ribot, Ricard, Rouget-Isabey, Tassaert, Ziem, Berchère, Blanchon, Bonvin, Boudin, Bousquet, Cals, G Colin, Comerre, Damoye, E. Delaunay, Detaille, Th. Frère, Gervex, Guillaumet, Haquette, Ibels, J. Paul Laurens, Le Bail, Lefebvre, Luminais, de Neuville, Ranft, Régamey, A. Stevens, Thaulow, Toulmouche, Vignon, Vollon, Yvon, etc..

AQUARELLES, PASTELS & DESSINS

par

Boudin, Daumier, Forain, Gavarni, Jongkind, Lami, Millet, F. Rops, Tassaert

ŒUVRES IMPORTANTES

par

Boudin, Courbet, Monet, Renoir, Adan, E. de Beaumont, Bellangé, Berchère, Boggs, Brun, Calame, Chaplin, Chéret, Cicéri, Comerre, Gervex, V. Gilbert, André Gill, Gudin, Harpignies, Hervier, Ibels, Jeanniot, Larsay, Louis Legrand, Lop, Meissonier, Pascal, Philipon, Ranft, Saint Marcel, Schwab, Swebach, Sinet, Wencker, etc..

TABLEAUX ANCIENS

par

Ph. Caresme, J. B. Deshays, D. Nonnotte, Raguenet, A. Van der Werff, etc.

GOUACHES—PASTELS

AQUARELLES

Dessins à Croquis par

HENRI MONNIER (1805-1877)

Vente après décès à Paris

I. Galerie Georges Petit, *8, rue de Sèze, le 24 Mai*

Exposition les 22 et 23 Mai

II. Hôtel Drouot, Salle no 1, *les 5 et 6 Juin*

Exposition le 4 Juin

III. Hôtel Drouot, Salle no 10, *le 8 Juin*

Exposition le 7 Juin

Commissaire-Priseur : Me F. LAIR DUBREUIL, 6, rue Favart, 6

Experts :

M. HECTOR BRAME
68, Boulevard Malesherbes
Paris

M. ANDRÉ SCHOELLER
Directeur général des Galeries
Georges Petit
8, rue de Sèze, 8

M. JULES FÉRAL
7, rue Saint Georges, 7
Paris